Jean-Pierre Lancre

Éclats de vie

Histoire de rencontres



Récit autobiographique

Avant qu'un épais brouillard

ne s'abatte sur ma mémoire

Préambule

Si je devais résumer ma vie aujourd'hui, je dirais que ce sont avant tout des rencontres. Des visages, des voix, des regards, qui se sont dessinés au fil du temps. Parfois fugaces, parfois déterminantes.
Il n'est pas toujours facile de comprendre la complexité du monde, ni même le sens de notre propre existence. On croit souvent qu'il suffit de tracer une ligne droite, de suivre un cap. Mais la vie, elle, prend un malin plaisir à nous faire changer de direction.
Il arrive que le sens se brouille. Qu'un brouillard épais s'installe, qu'aucune lumière ne perce, et que la joie semble s'être retirée en silence. Dans ces moments-là, on doute, on dérive.
Mais les imprévus – ces bifurcations soudaines, ces hasards en apparence – deviennent souvent les moments clés de notre destinée.
Et même si l'on ne croise pas toujours le bon interlocuteur — ce miroir dans lequel on avance avec un peu plus de clarté —, on se dit que ce n'est que partie remise. Qu'une autre rencontre viendra, un jour, éclairer le chemin.

Ce récit souligne combien les liens interpersonnels, même s'ils naissent de façon modeste ou inattendue, peuvent devenir des piliers dans nos vies. Ils illuminent les périodes d'ombre, ils multiplient les bonheurs, souvent sans bruit.
Au cœur des péripéties humaines, ce sont des visages, des âmes dévoilées qui tracent le vrai chemin : celui du partage, de l'implication sincère, de la fidélité. Ces liens-là dépassent les frontières du temps et de l'espace.
L'improbable, lui, n'est pas un hasard : il est la splendeur du surgissement. Il façonne l'imprévisible beauté d'un instant capable de tout bouleverser.
Et parmi ces rencontres précieuses, la littérature occupe une place unique. Elle est cette amie indéfectible, discrète mais toujours présente, qui marche à nos côtés, nous console, nous élève, nous révèle.

Ces histoires avec mes semblables illustrent combien une rencontre inattendue peut se transformer en une amitié profonde. Parfois, une personne croisée au détour de la vie exerce sur nous une influence durable. Il suffit d'un geste chaleureux, d'un regard bienveillant, pour créer un lien sincère — et tout à coup, la vie paraît plus belle, plus légère.
Certains visages s'éloignent avec le temps, sans explication. Pourtant, des détails demeurent : une expression, une silhouette, un éclat dans les yeux, gravés en nous malgré l'usure de la mémoire.

Mais toutes les rencontres anecdotiques ne sont pas forcément humaines ou chargées d'émotions. Au fil de mes sorties photographiques, la nature elle-même m'offre des instants précieux. La flore, la faune, les lieux insolites… Autant de sources d'émerveillement.
La photographie devient alors un pont entre l'homme et le monde vivant. Elle capte, sans artifice, la splendeur fragile du réel. C'est un acte de reconnaissance, de respect et de gratitude — envers la beauté du monde.

Dédicace

"Jeune, j'aimais les couchers de soleil.
Ils avaient la beauté tragique des choses qui s'achèvent, la promesse d'une nuit douce, pleine de rêves et d'oubli.

Aujourd'hui, à l'automne de mon existence, je préfère les levers de soleil.
Ils portent en eux le souffle du possible, la grâce d'un jour de plus, et la certitude silencieuse qu'il me rapproche un peu de toi.

C'est ainsi que j'ai pris de plein fouet le caractère inéluctable du temps.

Je n'aurais écrit une seule ligne sans ton amour, ta foi, ton souffle.

Tu ne liras jamais ce récit, mais chaque mot te doit sa naissance

À toi, mon épouse, ma muse, ma force tranquille,
je dédie Éclat de Vie, comme on offre un dernier bouquet de lumière"

SOMMAIRE GÉNÉRAL

ÉCLATS DE VIE

Chapitre 1 — Où tout commence 6

Chapitre 2 — Les années 50 — Premiers cris 11

Chapitre 3 — Les années 60 — La fin de l’enfance 21

Chapitre 4 — Les années 70 — Dix-huit ans 39

Chapitre 5 — Les années 80 — Physiciens et l’alambic 72

Chapitre 6 — Les années 90 — Noël 88

Chapitre 7 — Les années 2000 — Vacances aux Baléares 138

Chapitre 8 — Les années 2010 — Paris by night 166

Chapitre 9 — Les années 2020 — Michel M, le photographe 192

Épilogue 216

LE VENT S’EST TU

I — L’Amour qui demeure 224

1. Les échos d’un Amour éternel 225

2. Nos silences accordés

3. Elle dansait sur la plage

4. Un papillon sur la main

II — L’Adieu 230

5. Dédicace pour un adieu

6. La lettre retrouvée

7. Le cortège des ombres

8. Un jour le silence

III — L’Absence 236

9. Le poids de l’absence

10. La clarté de l’absence

11. Une lumière silencieuse

12. Un monde de solitude

13. Un homme contre lui-même

IV — Le Chemin 243

14. Mémoire d’été, sommeil d’hiver

15. La saison des jonquilles

16. À l’heure pâle de l’aube

17. Une route vers demain

V — Ce qui demeure 248

18. Cristaux brisés, lueur d’espoir

19. De l’absence à la présence

Épilogue — 20. Le vent s’est tu 253

Chapitre 1

Où tout commence

À l'époque des journaliers

Mon récit ne pouvait débuter sans évoquer la rencontre avec mes origines maternelles — ces racines sans lesquelles je ne serais pas de ce monde.
À l'aide de quelques documents administratifs, j'ai patiemment dressé mon arbre généalogique. Cet exercice, à la fois méthodique et affectif, m'a permis de renouer symboliquement avec ces anciens parents qui ont traversé le temps de l'ombre des journaliers. Une rencontre singulière, presque irréelle, tant ils appartiennent à un passé lointain.
La plupart ont disparu en ne laissant que l'empreinte d'un nom, parfois une date à moitié effacée sur un registre d'état civil.
Mais il reste une figure, plus nette, plus proche : ma grand-mère maternelle. Elle seule a laissé derrière elle les traces d'un passé plus incarné.

Marie est née à Argenteuil en 1909. Ses parents, alors âgés de 29 ans, quittent bientôt la région parisienne pour s'installer en Normandie.
Sa mère y obtient un poste de cuisinière dans un vaste domaine agricole.
Son père, matelot infirmier affecté au premier dépôt des équipages de la flotte de Cherbourg, s'absente souvent de longues semaines, mobilisé pour des opérations de secours en mer.

La jeune Marie a neuf ans quand éclate la guerre de 1914, qui s'achèvera quatre ans plus tard. Le pays tout entier est mobilisé. Les hommes valides sont appelés au front, ne laissant derrière eux que les anciens, les femmes et les enfants.
Dans les campagnes normandes, les femmes prennent la relève. Celles qui travaillent au domaine agricole remplacent les bras partis combattre. Elles moissonnent, coupent et lient les gerbes de paille, retournent le foin, glanent, sèment et labourent pendant la fenaison.
La vie est rude, les loisirs rares, mais elles s'adaptent. Ce sacrifice est vital pour assurer la survie du domaine en attendant — ou en espérant — le retour des hommes.

Marie perd son père à l'âge de dix ans. Il succombe à la malaria, loin de chez lui. Elle l'adorait. Il était son pilier, son refuge, et sa disparition plonge l'enfant dans une peine immense.
Mais le temps, inexorable, emporte les larmes avec lui. Elle apprend à vivre sans cet appui précieux.

Sa mère, accaparée par son travail, confie Marie à une voisine les jours où l'école est fermée. Là, elle joue avec deux autres enfants du même âge.
Chaque matin d'école, elle marche deux kilomètres pour rejoindre la classe. En hiver, comme tous les élèves, elle apporte une bûche pour alimenter le poêle, seule source de chaleur dans la salle glacée.

À seize ans, après avoir refusé de poursuivre ses études, sa mère lui trouve une place de domestique dans une maison de maître, au service d'une famille de la haute bourgeoisie. Une nouvelle vie commence, discrète et laborieuse, dans l'ombre des dorures.

Marie était une jeune femme à la beauté discrète mais rayonnante, et cette apparence ne passait pas

inaperçue. Les regards masculins se posaient sur elle, souvent chargés de désirs muets ou plus directs.
Les semaines s'égrènent, et un jour, son ventre commence à s'arrondir. Une crise sourde éclate, un tumulte que personne n'ose vraiment nommer.
Qui était le père ? Nul ne le savait vraiment. Le maître du domaine, trop souvent coutumier de ces "droits" qu'on s'arrogeait alors en silence ? Le palefrenier, avec sa cabane au fond du parc ? Ou bien un journalier de passage, l'histoire d'une nuit sans lendemain ?

Elle ne quittait jamais le domaine. Les hypothèses restaient confinées à l'enceinte du lieu, nourries de soupçons et de silences.
Personne ne sut jamais si l'acte avait été consenti ou imposé. À cette époque, la parole des femmes pesait peu face aux hiérarchies sociales et aux désirs masculins.

Les jeunes filles, souvent seules face à leur jeunesse et à leurs élans, découvraient le plaisir sans toujours en mesurer le prix.
Certaines relevaient leur jupon dans la paille ou dans l'ombre d'un lit à baldaquin, emportées par un instant de chair, parfois d'illusion.
Mais ce plaisir avait des conséquences — lourdes, immédiates, irréversibles. Une naissance hors mariage n'était pas un événement anodin. Elle marquait à jamais le corps et le destin.

Elle fut chassée du domaine comme une pestiférée, portant sur elle l'opprobre d'une faute qu'on ne lui pardonna pas.
Elle retourna chez sa mère, un soir d'automne, accueillie par une soupe à la grimace et des silences plus lourds que les mots.
La cohabitation fut âpre. Les deux femmes, aux caractères bien trempés, se heurtaient souvent.
À dix-neuf ans, Marie croise la route d'un charmant séducteur, de ceux qui ne laissent qu'un sourire… et parfois une trace plus durable.
Neuf mois plus tard, le 16 septembre 1928, ma mère voit le jour à la maternité de Cherbourg, dans la grande ville grise du Cotentin, balayée par les vents marins.

L'homme est absent sur l'acte de naissance. Juliette porte le nom de jeune fille de sa mère, comme un secret discret, un silence administratif aux accents de destin.

Et pourtant, la providence semble veiller.
Un jour, au domaine où elle travaille comme bonne à tout faire, Marie fait la rencontre d'Auguste-Alexandre.
Il est jeune, vingt-deux ans, les mains calleuses, les yeux clairs, et cherche un emploi. Elle a vingt ans à peine.
L'incroyable se produit : un coup de foudre, pur, réciproque.
Sous un pommier, ils croquèrent la pomme à pleines dents. Cupidon, cette fois, ne manqua pas sa cible.
Ils s'aimaient, tout simplement.

Au mois de mai 1929, sous un ciel en fleurs et un soleil de promesse, ils s'unirent pour le meilleur et pour le pire.
Par ce mariage, la petite Juliette est légitimée, tout comme Jules — dit Polo — l'autre enfant dont l'histoire reste tissée de demi-mystères.

De cette union naquit une ribambelle de gamins, filles et garçons mêlés, venus comme autant de promesses criantes de vie.
On pourrait y voir les conséquences d'un appétit charnel généreux de Mémé et Pépé — un couple fertile, aimant, à l'image du slogan bien connu : *« À tous les coups, l'on gagne ! »*

Mais dans la réalité des campagnes d'antan, élever autant d'enfants relevait du tour de force. Il fallait de la ressource, du courage, et bien souvent, plus qu'un peu de chance.

Très vite, l'abattement s'installe, l'épuisement aussi. Les finances manquent, les bras également.
La décision tombe, cruelle mais inévitable : la moitié de leur progéniture est confiée à la DASS.
Des frères et sœurs séparés par les murs des institutions, disséminés dans des foyers, élevés loin les uns des autres.

Et pourtant, le destin, avec son sens aigu de l'ironie douce, s'amuse parfois à rassembler ce qu'il a un jour dispersé.
Polo, devenu vendeur en porte-à-porte, fait un jour sonner la clochette d'une maison inconnue.
Il propose, au nom d'une association pour les aveugles, du cirage à chaussures et des savonnettes.
Celui qui lui ouvre la porte, c'est Claude, son demi-frère.
Ils se reconnaissent, au détour d'un regard, d'un tic, d'une anecdote.
Des années de silence effacées en un instant.
Cela ne s'invente pas.

Après quelques petits boulots, il finit par trouver sa place sur les quais, là où l'on casse du bois et du muscle : docker.
Chaque jour, il s'éreintait au déchargement des cargaisons venues des quatre coins du monde. Café d'Afrique, bananes des Antilles, caisses métalliques pleines de mystères.
Son dos voûté témoignait mieux que des mots de la rudesse de ce métier.
Un jour, bien plus tard, c'est lors d'un enterrement que je retrouvai Polo, silhouette vieillie, regard usé par les années. On s'était peu connus, mais le sang parlait à travers les gestes simples.

De cette fratrie éparse, je n'ai connu que deux tantes — l'une à Paris, l'autre à Besançon — et trois oncles, figures plus familières.
Je me souviens surtout d'André, Claude et Louis.
Malgré la distance qui rendait les rencontres rares, les deux premiers rendaient souvent visite à ma mère, leur "sœurette", comme ils l'appelaient avec une tendresse bourrue.
Ils venaient boire un café, raconter des anecdotes, rire fort. On sentait chez eux une fraternité intacte, malgré les chemins de vie dispersés.

André et Claude avaient traversé les guerres d'Indochine et d'Algérie sans flancher.
Ils ne craignaient ni Dieu ni Diable.
André, taillé dans le roc, héritier de la force brute de son père, avait reçu un surnom qui en disait long : *Tonton Hercule*.
Un colosse, capable de soulever des charges que deux hommes n'auraient pas bougées. Il sortit indemne des conflits armés, debout, droit, invincible en apparence.
Mais à l'heure de la retraite, c'est un ennemi sournois, silencieux, qui l'attendait : un crabe vorace s'attaqua à ses entrailles.
Il lutta vaillamment, fidèle à sa réputation. Mais même les géants finissent par plier.

Claude, son cadet, s'éteignit plus doucement. À 73 ans, son cœur le trahit, sans prévenir, dans le sommeil paisible qui suivait une fête d'anniversaire bien arrosée.
Une fin discrète, presque tendre, pour un homme qui avait tant donné.

Le mariage de mes grands-parents dura vingt et un ans. Une union longue pour l'époque, bercée de hauts et de bas, de joies simples et de silences lourds.
Un jour, mon grand-père quitta le foyer, emporté par l'appel du travail. Il partit s'installer dans une grande ville minière pour exercer le métier de maçon-charpentier.
Dans ses bagages, il emmena sa fille adoptive — ma mère — alors âgée de vingt-deux ans. Une jeune femme fougueuse, qui croquait les pommes de la vie avec insouciance, comme Adam et Ève dans le jardin de leurs désirs.

Au cœur de cette fratrie éclatée, Juliette, l'aînée, trace sa route avec une force tranquille.
Née sans père reconnu, élevée entre les silences de sa mère et les bruissements du monde rural, elle

apprend très tôt à ne compter que sur elle-même.
Loin du tumulte des retrouvailles inattendues et des demi-frères surgis au coin d'une porte, Juliette avance, droite dans ses souliers, avec ce mélange de fierté et de pudeur qu'ont souvent les femmes forgées par l'absence.

Elle est belle, Juliette. Pas de ces beautés tapageuses, non, mais une grâce naturelle, franche, un regard clair qui ne baisse pas les yeux.
À l'adolescence, elle aide sa mère dans les tâches ménagères, puis trouve vite un emploi dans une maison bourgeoise, comme sa mère avant elle. C'est une époque où l'on ne rêve pas de grands destins. On cherche surtout à manger, à tenir debout, à ne pas plier.

Mais Juliette a du caractère. Elle ne se contente pas de subir le sort.
Elle observe, écoute, apprend. Elle devine que la vie peut être autre chose qu'un enchaînement de servitudes et de silences. Elle rêve sans doute, même si elle n'en parle à personne.

C'est dans cette même ville, un jour d'été 1950, que l'union de mes grands parents fut dissoute par un jugement de divorce. Le temps avait usé les liens.
Vingt-quatre mois plus tard, l'année de ma naissance, ma grand-mère convolait de nouveau en justes noces. Elle avait quarante-trois ans.
De cette nouvelle union naquit une fille que je n'ai jamais connue.
Ma grand-mère s'éteignit en 1961, terrassée par la maladie. Neuf ans à peine après ce nouveau départ.

Quant à mon grand-père maternel, il se remaria lui aussi en 1951, avec une femme stricte, presque militaire dans l'âme, qui n'aimait pas les enfants.
Une seconde épouse qui regardait la marmaille comme une menace à l'ordre du foyer.

Un jour, mon oncle Claude, me fit une confidence. Une anecdote à peine croyable, mais typique de cette époque de fer et de feu : avant d'aller au travail, pépé commençait la journée par un bol de calvados, accompagné d'un camembert tiède posé sur une tranche de pain encore fumant.
Le petit-déjeuner du guerrier.
Puis, dans la journée, il descendait six litres de vin rouge — aux repas ou en dehors, peu importait.
Ce n'était pas un luxe, c'était son carburant, son antigel, son rempart contre les morsures du froid et les douleurs de l'effort.
Il paraît que l'alcool conserve, dit-on…

Je me souviens encore de la première fois où je l'ai rencontré.
Il venait passer quelques jours de vacances chez maman, accompagné de sa seconde épouse — une femme sèche comme une planche, au regard aussi chaleureux qu'une porte de prison.
Dans ma candeur d'enfant un brin farceur, j'avais pris un malin plaisir à lui cacher son râtelier « dentier ». Quelle fureur ! Elle en fit tout un foin, écumant de rage à travers la maison, les joues tremblantes d'indignation. Pour moi, c'était un jeu. Pour elle, un affront.
Mais au fond, ce souvenir m'amuse encore. Je crois que c'était ma manière à moi de protester contre sa raideur, de marquer mon territoire dans ce huis clos familial.

Malgré l'avoir peu côtoyé, il reste dans ma mémoire comme une figure singulière, presque mythologique.
Un descendant des Vikings, j'en suis sûr.
Un colosse aux cheveux roux, la peau piquée de taches de soleil, des paluches aussi larges que des battoirs. Il était bâti comme une armoire à glace, massif, solide, inébranlable.
Quand il posait sa main sur ma tête d'enfant, j'avais l'impression d'être protégé par la muraille d'un château.

Je garde un souvenir particulièrement vivant de nos balades en barque sur le fleuve.
Il ramait avec une force tranquille, soulevant l'embarcation à chaque coup d'aviron comme si l'eau

n’était qu’un roc à fendre.
Je ne disais rien. Je regardais. Je respirais.
Ces moments-là étaient précieux, suspendus dans le temps.

Il faisait partie de ces hommes que l’on ne voit plus. Des taiseux, des costauds. Des durs au cœur tendre.
Il s’éteint en 1980, à 73 ans, quelques jours après sa Léa, emporté par le chagrin.
J’aime à penser qu’ils se sont retrouvés au Walhalla, là-haut, autour d’une grande table de bois, un verre de calva à la main, les rires rugueux couverts par le fracas des épées anciennes.

Chapitre 2

Les années 50

Premiers cris

C’est dans ce décor d’histoires remariées, de souvenirs éclatés et de silences pesants que je suis venu au monde.
Année 1952. Un temps encore dur, cabossé par l’après-guerre, où la joie de vivre se faufilait entre les rideaux usés et les odeurs de soupe aux choux.
Ma mère, Juliette, avait vingt-quatre ans.
Elle m’attendait sans tambour ni trompette, sans photographe pour figer l’instant, mais avec cette force tranquille qu’ont les femmes qui ont déjà connu le désamour, les jugements murmurés, et les lendemains sans filet.

Elle me porta seule. Aucun père déclaré sur l’acte de naissance, juste son nom à elle.
Pas de rancune dans ses gestes, pas de plainte non plus. Elle avançait comme elle avait toujours su le faire, un pas après l’autre, digne et silencieuse.
Dans ce monde de gens qui parlent fort, elle avait choisi la discrétion, le travail, l’amour en actes plutôt qu’en paroles.

Je fus son premier enfant.
Pas un accident, peut-être pas un projet non plus. Mais j’étais là.
Né d’un soir flou, ou d’un espoir bref. Peu importe.
J’étais là, et elle m’a aimé comme on aime un soleil d’hiver : avec pudeur, mais avec la certitude qu’il réchauffera tout.

D’après Maman, je suis beau comme un bébé de magazine people. Elle affirme que je posais déjà comme une petite star, les yeux ouverts sur le monde, prêt à monter sur la scène du grand cirque universel. Je suis né une année bissextile, un jour de Saint-Barthélemy. L’éphéméride grinçait encore du souvenir sanglant d’un massacre entre catholiques et protestants. Ce nom d’apôtre, Barthélémy, traîne une histoire bien moins innocente que celle d’un saint protecteur. Peu cité dans les Évangiles, sinon par les synoptiques et les Actes des apôtres, la tradition rapporte qu’il évangélisa aux côtés de Thomas, parcourant l’Arabie et la Mésopotamie. Au cours de ses voyages, il se retrouve en Arménie. Le roi, selon la "Légende dorée″ de Jacques de Voragine, décide de l’écorcher vif puis de le crucifier. Michel-Ange l’a peint à la Chapelle Sixtine, tenant sa propre peau sur le bras comme une cape funèbre.

C’est pourtant sous le signe paisible de la Vierge que je perce ma bulle, porté par un ciel flamboyant. Les archives météorologiques parlent d’un coucher de soleil aux couleurs pastel, de nuages roses frôlant l’horizon corail. Comme si le ciel avait voulu adoucir le récit tragique du jour.

Maman raconte que je suis sorti de mon nid douillet en braillant comme un porcelet qu’on mène à l’embroche, juste avant les fêtes pascales. Cette année-là, un drôle de personnage à queue préhensile, le Marsupilami, faisait sa première apparition sous le crayon génial de Franquin. Un mois plus

tôt, à Helsinki, s'ouvrait la quinzième olympiade d'été, sur fond de guerre froide. L'Est et l'Ouest y jouaient à se toiser, tandis que leurs missiles attendaient sagement sous cloche.

Maman, elle, n'avait pas le luxe d'observer le monde tourner. À peine accouchée, elle reprit son tablier de serveuse au restaurant. La loi offrait bien huit semaines de congé, mais sans salaire. Une semaine sans solde de plus, et c'était la spirale. À vingt-quatre ans, avec un mouflet accroché aux jupons, elle courait sans cesse. Les pourboires venaient compléter l'aumône mensuelle d'un travail harassant.

J'ai eu de la chance. Je ne suis pas né sous X, pas placé à l'assistance publique, pas abandonné dans un couffin sur le seuil d'un orphelinat ni entre deux poubelles de fin de mois. Non, rien de tout cela. Maman a assumé, seule, pleinement, ce moment d'égarement charnel, cette escapade d'alcôve. Et grâce à elle, j'ai vu le jour.

Par proximité — et peut-être aussi par convenance — Maman désigne comme marraine de mon baptême sa patronne, une matrone italienne au tempérament bien trempé. Une "mama" dans toute sa splendeur, attachée "à la bonne maman", au sens propre comme au figuré, comme on en trouvait dans les romans populaires ou dans les arrière-salles où mijotent les secrets de famille.

Quant à mon géniteur, il mit en application une maxime de Napoléon : « En amour, la seule victoire, c'est la fuite. » Le général avait vu juste. En voyant le ventre de sa dulcinée s'arrondir, mon père s'éclipsa comme un lapin de garenne flairant le chien de chasse à la truffe humide et aux crocs acérés. Il détala sans demander son reste, laissant derrière lui l'écho d'une virilité trop pressée.

Profitant de la situation précaire de Maman, la marraine en puissance flaire une affaire. Sans enfant, mais bardée de biens — des appartements à la pelle, une carrosserie, un bar-restaurant où Maman trime pour trois fois rien —, elle propose une adoption. En échange, une coquette somme d'argent. Une sorte de transaction feutrée, d'arrangement à l'amiable entre misère et opportunité. Elle insiste, chaque jour, comme on rabâche une promesse jusqu'à la rendre acceptable.

Mais Maman résiste. Elle tient bon. Ce n'est pas le pactole qui l'intéresse, c'est le petit braillard qu'elle serre contre elle. Son instinct maternel balaie les sirènes dorées de l'arrangement. Et grâce à cette force têtue, je reste son enfant. Elle n'a pas cédé à l'aisance contre l'absence. Une autre, peut-être, aurait signé sans sourciller, aurait fait taire son ventre et vendu son amour au plus offrant. Mais pas elle.

Je lui dois cette première victoire sur le destin.

Un escalier en colimaçon, habillé d'une rampe en fer forgé noir, serpentait à l'arrière de la salle de restauration.
Il menait à notre abri : une chambre exiguë où maman et moi logions, suspendus entre cuisine et clients, entre l'odeur des plats et les rêves d'un ailleurs.

Elle peinait à concilier ses rôles, serveuse infatigable le jour, mère tendre mais épuisée le soir.
Le cœur lourd, elle se résigna un temps à me placer dans une famille d'accueil, pensant me donner une chance qu'elle ne pouvait m'offrir.
Les semaines passèrent, et si la pression sociale de me « céder » s'estompa, celle qu'elle versait aux clients resta bien présente.
Elle perdit cette bataille-là, celle de l'adoption, mais n'abandonna jamais le front de l'amour.
Elle me couvrait d'attention comme on entoure un trésor : bien habillé, soigné, protégé du monde.

Sur les photographies couleur sépia où nous figurons côte à côte, elle semble heureuse, épanouie, fière.
Je suis dans sa poussette, elle me promène dans les rues pavées de la ville, le regard porté loin, lumineux malgré les tempêtes.
À chaque cliché, une question me revient : est-ce mon père qui tient l'appareil photo ?

Personne n’a jamais su répondre.

Maria, ma marraine, m’a confié quelques souvenirs cocasses de cette époque.
Tout petit, je voulais déjà aider.
Un jour, je portais le plateau de fromages aux ouvriers affamés du midi.
Je glissais et envoyais valdinguer le tout devant les clients hilares, tandis que le patron maugréait dans sa moustache.
Quelques jours plus tard, en dessert, je desservais les tables… et vidais discrètement le fond des chopines oubliées.
Depuis cette « dégustation » fortuite, ma carrière en salle fut suspendue sine die.

Octobre 1953

J’ai quatorze mois quand ma génitrice, par l’intermédiaire des services sociaux, me confie aux bons soins d’un couple de parents nourriciers d’excellente réputation.
Ils « couvaient » les enfants déplacés jusqu’à l’âge de sept ans. Mais moi, je suis resté dans leur cocon jusqu’à mes onze ans.
Ce fut la grande chance de ma vie.

Je grandis dans un immeuble d’habitation à loyer modéré.
La façade, grise comme un ciel d’automne, paraissait austère les jours de pluie, mais devenait presque joyeuse dès que le soleil daignait percer.
Un bâtiment jumeau se dressait juste en face. Entre les deux, une cour, un terrain d’aventures pour les mômes, un parking improvisé pour les voitures du quartier.

Chaque fin de semaine, la cour s’animait comme une place de village.
Arrivaient les marchands ambulants, figures familières de notre petit monde.
Un rémouleur d’abord, accompagné d’un joueur d’orgue de barbarie qui tournait sa manivelle en regardant les fenêtres s’ouvrir une à une.
Un vendeur de disques vinyles complétait ce tableau vivant.
Il installait son étal comme on monte une scène, et faisait tourner les tubes des jeunes chanteurs du moment.
La jeunesse du quartier s’agglutinait autour de lui, attirée comme des abeilles à l’entrée d’une ruche sonore.

Les ménagères, curieuses, descendaient en robe de chambre, attirées par le vacarme joyeux.
Un vieux monsieur, canne à la main, venait religieusement apporter ses couteaux et ses ciseaux à l’aiguiseur, leur offrant une seconde vie.
Les femmes bavardaient, partageaient leurs ressentiments, leurs petites misères, leurs joies aussi.
On s’échangeait des nouvelles, des conseils de cuisine, des rumeurs.
C’était le cœur battant d’un monde modeste mais vivant, fraternel, solidaire.

Ma nouvelle terre d'accueil

Cette famille, qui m'a ouvert les bras, n'a pas beaucoup de moyens, mais un cœur grand comme ça. Mes parents nourriciers n'étaient pas de ceux qui exhibent leurs sentiments, mais je les lisais dans les gestes simples : une main posée sur mon front, une assiette toujours pleine, un regard attendri quand je jouais dans la cour.
Ils avaient cette pudeur des gens du peuple, de ceux qui en ont trop vu pour s'épancher, mais qui donnent sans compter.

Lui, je l'appelais « papa » dès mes premiers mots. C'était un homme taiseux, ouvrier à l'usine, qui rentrait avec la fatigue sur les épaules et l'odeur de fer sur les mains. Il n'élevait jamais la voix. Sa présence suffisait à instaurer le respect. Il m'a appris le silence qui parle, le regard qui dit tout.
Elle, c'était « maman ». Une femme simple, menue, toujours en mouvement. Elle s'activait du matin au soir dans ce quatre-pièces propres, repassant, cuisinant, chantonnant parfois une chanson d'Yvette Giraud. Elle cousait mes vêtements, préparait mes tartines, m'appelait « mon p'tit » en me recoiffant d'un coup de main mouillée.

Il y avait un rituel du soir auquel je tenais comme à un trésor : avant de me coucher, elle s'asseyait un moment au bord du lit, me bordait, déposait un baiser sur mon front. Ce geste-là valait toutes les berceuses du monde.

Ils m'avaient accueilli comme l'un des leurs. Et même si je n'étais pas « de leur sang », j'étais de leur cœur.
J'ai grandi avec eux, en me construisant sur leur tendresse rugueuse et leur honnêteté silencieuse. On n'était pas riches, mais on avait tout ce qu'il fallait : de la chaleur, de la dignité, de la constance.

Quand on aime un enfant sans condition, on lui donne des racines.
Et ces racines-là, même si la vie m'a souvent bousculé par la suite, je ne les ai jamais oubliées.

Dans cet univers modeste mais riche d'émotions, mes parents nourriciers veillaient sur moi avec une bienveillance discrète. Ils ne s'épanchèrent jamais en démonstrations affectives, mais leur tendresse s'exprimait autrement : dans la régularité des repas, dans le tricotage patient d'un pull trop grand, dans les petits silences partagés au coin de la table après le repas du soir.

Elle m'appelait doucement le matin, d'une voix chantante, avant d'ouvrir les volets. La lumière entrait alors, timide, comme pour ne pas brusquer le réveil. Elle glissait parfois une tartine beurrée dans ma poche quand j'étais en retard pour l'école. Ces attentions simples valaient tous les « je t'aime » du monde. Le soir, elle me demandait : « Tu as passé une bonne journée, mon garçon ? » Et cette question, répétée inlassablement, me réconfortait plus que je ne pouvais le dire.

Lui, plus réservé, m'observait à la dérobée, comme s'il cherchait à percer mes pensées. Le dimanche, il m'emmenait parfois au marché. J'adorais marcher à ses côtés, main dans la sienne, qui m'enveloppait comme un gant trop grand. Il m'apprenait à reconnaître les saisons aux fruits sur les étals, à choisir les œufs les plus frais, à négocier sans arrogance. Il m'enseignait sans parler, par l'exemple, et je buvais ses gestes comme des paroles d'Évangile.

Lorsque je montrais un dessin ou que je faisais entendre une mélodie tâtonnante, ils me regardaient

avec ce mélange d'étonnement et de fierté qu'ont ceux qui savent qu'un petit miracle est en train de se produire. Elle disait parfois à ses amies : « Celui-là, c'est un artiste. » Je rougissais, mais au fond, j'étais heureux qu'on me voie ainsi.

Ce foyer d'accueil était bien plus qu'un toit au-dessus de ma tête : c'était un îlot de confiance, un port d'attache. Le soir, je m'endormais avec le sentiment d'être à ma place, aimé pour ce que j'étais, ni plus ni moins. Je ne savais pas combien de temps cela durerait, mais je le vivais comme un présent précieux, un cadeau silencieux que la vie m'avait accordé sans l'annoncer.

Les alentours sont propices à la course et à l'évasion. Depuis le balcon, mon regard embrasse un horizon trop souvent noyé sous un ciel ombrageux, percé de hautes cheminées industrielles qui crachent sans relâche la sueur des hommes. Pourtant, tout près, comme une entaille de lumière dans cette grisaille, s'ouvre un écrin de verdure. Des arbres centenaires dressent leur majesté feuillue dans un parc où nichent les oiseaux, leurs trilles cristallins égayant le silence des promeneurs. Des bancs en bois, patinés par les saisons, accueillent les amants discrets, les vieilles dames au tricot, les enfants rêveurs. L'été, ce lieu devient un refuge de fraîcheur, un havre où la canopée forme un dôme protecteur contre le soleil brûlant.

C'est dans ce cadre à la fois rude et tendre que mon monde intérieur s'éveille. Pour un anniversaire, je reçois un instrument de musique — un harmonica. J'ignore les portées et les clés de sol, mais, guidé par l'instinct, je retrouve seuls les mélodies entendues à la radio. Le son qui en sort, timide au début, me donne des ailes. Je découvre aussi, les jours de pluie, d'autres trésors enfouis en moi : le dessin, la peinture, les mots. Mon esprit s'ouvre comme une fleur avide de lumière, et ma curiosité n'a pas de fond. Chaque image, chaque histoire, chaque couleur me devient source d'élan. J'ai besoin d'exprimer, de comprendre, de créer.

À la sortie des cours, je rentre vite à la maison. Les jours sans école, nous passons d'un appartement à l'autre, comme des cousins de fortune. Les jeux de société sont nos trésors partagés : « Les petits chevaux », « Les 7 familles ». Une voisine du premier étage, fière détentrice d'un poste de télévision — rare et convoité à l'époque — nous accueille les jeudis après-midi. Chacun amène sa chaise, faute de quoi on s'assoit par terre, genoux contre genoux, coudes dans les côtes. Les séries comme *Rintintin*, *Zorro*, *La Flèche brisée*, *Joe et les fourmis* figent nos regards. Rien ne pourrait nous détourner de l'écran noir et blanc, pas même l'appel à table ou les coups de sifflet des mères excédées.

Au mois de mars, le mardi gras transforme notre quotidien en théâtre bariolé. C'est le carnaval. Nous enfilons des masques de carton mâché à l'effigie de vedettes, de politiciens, de personnages de bandes dessinées. Les confettis volent, les serpentins s'emmêlent dans les cheveux. Les pistolets à bouchon font sursauter les plus petits, les pétards claquent comme un orage joyeux. Les rues s'animent, bruissantes, riantes, pleines d'un désordre heureux.

Et puis, en juin, vient la fête de la Saint-Jean. Un moment à part. À la tombée du jour, les adultes dressent un bûcher. Le bois sec attend le feu comme une offrande. Lorsqu'on y met la flamme, c'est un spectacle sacré : les crépitements s'élèvent, les étincelles montent au ciel, et les enfants dansent autour des brasiers comme les anciens d'une tribu oubliée. Je suis fasciné par cette lumière vivante, par la chaleur, le craquement du bois, les ombres mouvantes sur les visages. J'imagine que les étoiles scintillent en réponse, comme pour saluer ce feu rituel qui perce la nuit. De la colline, on aperçoit les autres feux, dans les campagnes voisines : un chapelet de flammes, comme un langage ancien que seuls les cœurs d'enfants comprennent encore.

En aparté

Cette tradition des feux de la Saint-Jean semble peu à peu s'éteindre. Rares sont ceux qui la perpétuent aujourd'hui. Elle a été en partie supplantée par une autre festivité : *Halloween*. Une fête païenne, échappée à toute tentative de christianisation, et apparue tardivement en France, vers 1997, sous l'impulsion d'entreprises américaines comme Disneyland, Coca-Cola ou McDonald's. Malgré les efforts pour la présenter comme une ancienne tradition celte originaire de Gaule, Halloween ne s'est jamais réellement enracinée dans la culture populaire française. Importée des îles anglo-celtes, cette célébration, qui a lieu le 31 octobre au soir — veille de la Toussaint — s'impose davantage comme une opération mercantile. Les enfants, grimés en monstres de pacotille, collent leur doigt sur les sonnettes, dérangeant le calme du foyer pour réclamer des friandises. On sursaute dans son fauteuil, le cœur un peu grognon, le regard attendri malgré tout.

Dans notre quartier, les habitants des deux bâtiments forment une véritable communauté. Chacun connaît l'autre, on se croise, on se rend service, on partage plus que des murs : une manière de vivre. Les mères restent au foyer, veillant à la propreté de l'appartement, préparant les repas, tenant les comptes du ménage, et surtout, élevant les enfants avec un mélange de fermeté et de tendresse. Les pères, eux, sont ouvriers de la métallurgie ou mineurs. Ils triment dur, à l'usine ou au fond de la mine, les mains abîmées, les épaules voûtées par la tâche, mais le regard fier.

Certains dimanches après-midi, des clameurs s'élèvent dans le ciel enfumé, comme une vague de joie qui monte puis se dissout dans le panache des cheminées d'usine. Papa m'explique qu'il s'agit des cris des supporters venus encourager l'équipe de football locale. Les matchs dominicaux sont des instants sacrés. Le club fait briller le nom de la ville, autant que *Manufrance* le fit autrefois avec ses vélos, ses armes de chasse et ses machines à écrire. Un jour, au hasard d'une promenade, nous passons près du fameux stade. Devant la grande grille en fer forgé, je perçois un coin du terrain. L'herbe semble vibrer sous les pas invisibles des joueurs. Tout autour, des usines aux hauts fourneaux forment une ceinture de métal et de sueur. Ce lieu, c'est le cœur battant de la ville ouvrière, son théâtre, son orgueil, son refuge.

Au loin, une montagne noire, d'origine artificielle, s'élève comme une pyramide maudite : le terril, que les anciens du quartier surnomment *crassier.* Un monticule de douleurs, enfanté par l'activité minière, qui surgit de la terre comme un avertissement. Il évoque, par sa forme et son mystère, une pyramide oubliée – je l'appelais, avec un brin d'ironie enfantine, la pyramide de *Toutencharbon*.

Ce tas immense, fait de résidus de houille, ressemble à une poubelle géante de la mine, noire de suie et rougie, dans mon imaginaire, par le sang des grévistes et des hommes morts au fond des galeries. Il me parlait, silencieusement, du courage, de la misère, et des combats pour la dignité.

Avec les années, ces montagnes stériles, peu aimées dans ce décor déjà noirci par l'industrie, ont pourtant changé de visage. Peu à peu, des herbes, puis des arbres y ont poussé, comme si la nature elle-même cherchait à recouvrir la plaie d'un pansement vert.

En été, et parfois même en hiver quand la neige s'invitait, les plus téméraires dévalaient leurs pentes. C'était notre montagne à nous, nos Alpes ouvrières. Les plus audacieux s'improvisaient skieurs ou cascadeurs sur ces versants de charbon et de poussière.

Ces terrils, comme les chevalements rouillés plantés ça et là dans le paysage, sont restés les totems silencieux de ce monde englouti. Ils racontent à qui veut entendre l'histoire souterraine de toute une région. Un passé de labeur, de luttes et de fraternité.

Juillet 1958

Je séjourne pour les vacances chez ma mère biologique. L'été est caniculaire, accablant. Les journées se traînent au rythme du soleil de plomb. La baignade dans le fleuve devient un refuge, une échappatoire à la touffeur. L'eau, tiède et trouble, semble inoffensive. C'est là, au bord de ce courant paresseux, que j'apprends à nager, insouciant, le cœur léger.

Mais quelques jours après mon retour chez mes parents nourriciers, en plein mois d'août, je me réveille fiévreux. Mon front brûle, mes jambes me font atrocement souffrir, comme si elles refusaient de me porter. On appelle le médecin d'urgence. Il ausculte, palpe, interroge du regard, puis tranche sans détour : poliomyélite.

Le mot claque comme un orage dans une chaleur d'été. Il effraie. Il fige. Ce mot-là, dans les années cinquante, résonne comme une menace sourde. Pourtant, grâce à la promptitude du diagnostic, la gravité de l'atteinte est limitée. J'ai cinq ans à peine. Quelques jours plus tôt, on avait soufflé mes bougies.

On suppose que le mal est venu de l'eau du fleuve. Ce même fleuve qui rafraîchit, qui amuse, qui porte les rires d'un enfant… m'a trahi. L'eau, douce amie, s'est révélée ennemie invisible. À cette époque, l'épidémie de polio fait des ravages. En France, quatre mille cas sont recensés chaque année. Il fallait que cela tombe sur moi ! Le vaccin existe depuis 1956, mais il n'est pas encore obligatoire. Il ne le deviendra qu'en juillet 1964. Trop tard pour moi.

Une paralysie partielle atteint mes jambes. Le diagnostic est grave, mais le pronostic l'est moins qu'on ne l'aurait redouté. Dans mon malheur, j'ai eu de la chance**.** Je suis hospitalisé deux longs mois, en soins intensifs, à l'hôpital de la grande ville.

Le souvenir de cette période est flou, nappé de douleurs, de visages inconnus, d'odeurs d'éther. On me fait une ponction lombaire — je n'oublierai jamais cette aiguille enfoncée dans le bas du dos, ni la brûlure aiguë qui m'arrache un cri. Les journées sont rythmées par des séances de massage, administrées par un kinésithérapeute aveugle. Ses mains, pourtant privées de lumière, perçoivent la souffrance avec une justesse bouleversante. Il palpe, il délie, il redonne peu à peu vie à mes muscles endormis.

Dans la salle de soins, un grand disque suspendu au plafond diffuse des rayons chauffants. Lorsqu'il s'abaisse et s'approche de mon dos, une chaleur insoutenable me traverse. J'ai l'impression que ma peau va s'ouvrir. Je serre les dents. J'ai mal, mais je veux guérir. Je veux courir à nouveau. Je veux jouer avec les autres enfants sans boiter, sans honte.

Ce combat précoce contre un mal invisible forge, sans doute, une part de ma ténacité future. Ce corps blessé, je vais devoir apprendre à l'habiter autrement, à vivre avec ses fragilités. Mais je suis vivant. Et c'est déjà une victoire.

Octobre1958

Une admission de six mois pour ma rééducation, m'envoie dans un centre pour réadaptation fonctionnelle situé en Provence. Je ne peux empêcher une pensée bienveillante envahir mon esprit envers celles et ceux moins chanceux. Bon nombre resteront à vie cloué dans un fauteuil ou appareillé de béquilles les jambes bardées de ferrailles pour tenir debout et se mouvoir. Ô! Tristesse pour les enfants atteint d'infirmité irréversible. Que de destins brisés!

Je franchis pour la première fois la limite du département de ma naissance. C'est Maman qui se me prend en charge pour le voyage. Cela nous rapprochera et peut être appendre à se connaître. Nous prenons le train de nuit en direction du sud de la France. Une averse tambourine le toit des compartiments de ses grosses gouttes couvrant ainsi le roulement saccadé du train sur les rails. L'eau ruisselle en se frayant un chemin en zigzags improbables sur les vitres du wagon. Bien enfoncé sur le siège je feuillette le catalogue de Manufrance puis l'Almanach Vermot une bonne partie de la nuit, ainsi je ne vois pas le temps passer. Sur le matin, endormi d'un confort spartiate contre ma mère, je m'éveille à l'arrivée d'une grande gare pour un changement de train. Nous prenons un omnibus de couleur rouge et blanc en direction de la station thermale. La nuit enlève doucement sa cape crépusculaire à l'instar d'une strip-teaseuse. La Micheline régional trace son chemin de fer en serpentant entre les vallons de la région à vitesse réduite. Un nouveau paysage de carte postale se découvre devant mes jeunes yeux émerveillés.

Ce fut un long et harassant voyage avec des arrêts dans toutes les petites gares. Fatigué je somnole la joue collé contre la vitre. Je sors de mon état léthargique en entendant une forte voix avec un accent prononcé annonçant la gare où nous devons descendre, ″Lamalou-les-bains" !

On franchit le quai et sortons de la gare avec nos baguages de voyage dont ma valise contenant mes effets marqués de mon nom. Enfin, il cesse de pleuvoir. Le soleil naissant dispense sa douceur sur ma frimousse. Ma veste molletonnée semble trop chaude pour le climat de cette région. Nous sommes en avance. En attendant la navette de l'aérium nous nous installons à la terrasse d'un petit troquet, situé en face de la gare pour prendre un petit déjeuner.

Maman s'assoit en croisant les jambes. Sa belle robe rouge à volants, sous l'effet du souffle léger de la brise naissante, s'est relevée au dessus des genoux laissant apparaître inconsciemment un peu de son intimité. Passent par là deux cyclistes la tête nue. La casquette a donné l'expression, *″Baisse la tête t'aura l'air d'un coureur" !* L'un deux lance à la cantonade "*baisse le capot on voit le moteur!".* Elle lui répond du tac au tac d'une réplique tranchante avec sa verve de barmaid "*Ta gueule c'est pas toi qui le graisse!".* A l'autre, à la tonsure de moine qui se la ramène pour venir au secours de son copain remouché, Maman rétorque à son encontre, " l*a mer est basse on voit le cailloux ! "* Fermez les guillemets. Mes jeunes oreilles chastes apprenait là, le sens de la répartie.

Passé cet intermède trivial, arrive la navette qui nous conduit au centre de rééducation, la Villa Jeanne d'Arc de Lamalou. Maman ne s'attarde pas : une fois les formalités accomplies, le créneau horaire du retour ne prête pas à flâner en chemin. Après les adieux, d'un coup, j'éprouve un sentiment d'abandon. La panique m'envahit. Heureusement, cet état d'âme s'efface lorsqu'une jeune infirmière me prend par la « mimine » et distille d'une voix douce et sereine des paroles rassurantes. Elle me conduit à la salle d'eau pour ma première obligation sanitaire du matin : me laver les dents. Puis, sans lâcher sa main, je visite le dortoir et les autres lieux de vie. Ma guide me présente aux enfants cassés, tout comme moi, en cours de réparation. Avant de rejoindre la chambrée commune, je passe sous la toise et la pesée.

Passée l'adaptation, au bout d'une semaine, la vie du centre devint familière. Les soins et les bains de boue rythment les journées. Avec deux ou trois patients, nous allons en extérieur dans une piscine chauffée pour des exercices aquatiques. On est transportés en 2 CV camionnette, à la carrosse-

rie ondulée sur les côtés, un peu comme la couverture d'un abri de jardin. J'ai le privilège de prendre place à côté du chauffeur. De temps en temps, j'entends un craquement métallique lorsque j'actionne le levier de vitesse à sa demande.

Tous les matins, au petit déjeuner, le personnel soignant du centre distribue des médicaments et une cuillère d'un liquide jaunâtre au goût prononcé de banane — du fortifiant, paraît-il. En dehors des soins, nous jouons dans le parc attenant équipé de jeux. Les jours de pluie, on reste à l'intérieur de l'établissement. Des cours élémentaires pour les plus jeunes sont dispensés par des professeurs itinérants. Aux anniversaires, on chante et danse sur des comptines : c'est la danse des canards boiteux. Parfois, les coups de déprime perlent mon oreiller.

Décembre 1958

Nous sommes en joie, c'est Noël ! Un majestueux sapin enguirlandé trône dans la grande salle de jeux où nous nous réfugions quand le mauvais temps empêche de sortir. L'ambiance est féerique. Les guirlandes scintillent, les étoiles brillent jusque dans nos yeux. Je reçois en cadeau un petit avion recouvert de paillettes argentées. Il semble prêt à s'envoler au moindre souffle d'imagination.

Pendant mon séjour, des colis venus de ma famille me parviennent régulièrement. Ils contiennent du chocolat, des bonbons, toutes sortes de confiseries, mais aussi des savons parfumés, du dentifrice, une brosse à dents neuve, et de quoi dessiner : crayons, feutres, carnets. Ces paquets sont des bouffées de tendresse, des liens invisibles entre eux et moi, entre là-bas et ici.

La nouvelle année arrive, et avec elle l'annonce de la fin de ma rééducation. Le temps s'est écoulé sans que je ne m'en rende compte, comme une évidence, comme un fleuve tranquille. Le printemps revient, tout bourgeonne autour de moi, même en moi. Mon départ approche. Une dernière fois, je passe sous la toise et sur la balance. Cinq centimètres de plus, trois kilos en plus. Je me sens plus grand, plus fort, un peu plus moi. Ceux qui m'attendent là-haut ne vont pas me reconnaître…

Avril 1959, retour à la maison

Les retrouvailles sont à la hauteur de mes espérances, pleines de chaleur et d'émotion. Je retrouve les êtres aimés, leur tendresse, leur joie sincère. Le bonheur m'envahit, simple et entier.

Ma famille d'accueil entoure mon retour avec une chaleur silencieuse mais réelle. Pas de grandes effusions, non — on ne sait pas trop comment exprimer ces choses-là — mais des gestes simples : un châle sur les épaules pour ne pas frissonner, une tartine de pain-chocolat, un mot doux glissé l'air de rien. Mon père nourricier me prend parfois sur ses genoux, en silence, et pose sa main large sur ma tête. C'est peu, mais c'est tout. Ce peu-là me suffit.
Mes copains et copines m'accueillent comme un héros revenu de voyage. Mon absence prolongée a laissé un vide que chacun s'empresse de combler par mille attentions. Le lendemain déjà, je suis invité à une partie de football dans le pré voisin, comme si rien n'avait changé. Les filles plus âgées me chouchoutent, me couvrent de regards bienveillants, et je dois avouer que cela ne me déplaît pas. Je me sens vivant, à ma place, comme un poisson frétillant dans son élément.

Pourtant, sous cette apparente normalité, je sais.
Je sais que mon jeune corps, encore souple et enfantin, dissimule les traces de la maladie. Je suis lucide : à l'adolescence, à l'âge adulte, les séquelles ne pourront plus se cacher. J'anticipe les regards, les jugements peut-être, les silences pesants. Cette pensée me traverse parfois comme une ombre. Mais je la chasse aussitôt.

Je dois avancer, aller au-delà de ces tourments intimes. Je marche, je cours, je joue, sans entrave. Et

cela suffit.
Par respect, par compassion pour ceux que la polio a cloués au sol, à jamais, je m'interdis de me plaindre. J'ai eu la chance de m'en sortir, en partie. Et cette chance-là, je veux l'honorer en vivant, pleinement, dignement.

Tout semble à la fois familier et étrangement transformé. Les murs ont gardé leur couleur mais je ne suis plus tout à fait le même.

Un léger boitement, discret mais persistant, trahit le passage de la maladie. Je sens parfois dans le regard des autres enfants une forme de curiosité, ou pire, de pitié. J'apprends vite à détourner le regard, à faire comme si de rien n'était. Ce que je redoute le plus, ce ne sont pas les douleurs résiduelles, mais ce regard-là, silencieux, qui me distingue sans le vouloir.

Au fond, cette épreuve me force à grandir plus vite. À comprendre très tôt que la vie peut basculer en un instant. Mais aussi qu'elle continue, résiliente, tenace, même avec des jambes plus faibles. J'apprends à composer avec ce corps récalcitrant, à faire de la fragilité une force, même si je ne le sais pas encore. À cinq ans, on n'analyse pas, on avance. Simplement.

Chapitre 3

Les années 60

La fin de l'enfance

Un matin d'été de l'année 1962, le ciel maussade semblait déjà connaître la nouvelle avant moi.
J'appris que ma mère biologique récupérait ses droits parentaux. Stupeur. Catastrophe. Le sol se dérobait sous mes pieds d'enfant.

Il était 14 h 30. Le nez collé à la fenêtre, j'observais d'un regard lourd mes copains partir jouer au foot dans le pré habituel. J'aurais voulu être avec eux, rire, courir, oublier.
Mais une voiture s'arrêta devant l'entrée des immeubles. Une Peugeot 203 break noire, couleur corbillard. En descendit un homme au visage fermé, la clope au bec. Je compris aussitôt : ce type venait m'arracher à mon cocon, à mes repères, à ma vie.

Je résistais comme je pouvais, à ma manière. Je traînais, prétextant des oublis, laissant mes jouets derrière moi comme un fil d'Ariane. Peut-être, un jour, pourrais-je revenir.
Mon visage, d'ordinaire rieur, s'était figé. Je refusais de pleurer. À quoi bon ?
Je me disais : *les arbres perdent leurs feuilles chaque année et pourtant, ils restent debout en attendant le printemps*. Moi aussi, je devrais rester debout.

L'homme, visiblement pressé, m'empoigna d'un geste sec. Il me souleva comme un sac, sans égard, comme s'il portait un paquet de linge sale — alors que j'étais propre, si propre.
Mes bagages à la main, il me poussa sans ménagement sur le siège avant.
Ma famille de cœur nous accompagna jusqu'à la voiture. À genoux, dos tourné, je gesticulais, un « au revoir » désespéré au bout des doigts. Une dernière fois, j'imprimais leurs visages dans ma mémoire, pour les enfouir au plus profond de moi. Puis, au premier virage, ils disparurent.

Le trajet fut silencieux.
Une ambiance mortuaire régnait dans l'habitacle. Seule ma toux involontaire, provoquée par la fumée de sa cigarette — sortie d'un paquet bleu — venait briser par instant le silence de mort.
Nous quittâmes la ville, prenant la nationale à la ligne jaune. Les yeux rivés sur cette bande continue, puis pointillée, je m'accrochais à elle comme à un fil d'espoir, traversant en silence les premières pages d'un nouveau chapitre.

La voiture avalait la route dans un silence de chapelle.
Ma toux, ponctuation involontaire, venait briser par instants le silence de mort.

Une couture raide reliant mon passé à un futur que je n'avais pas choisi.
Chaque mètre avalé enfonçait un peu plus le clou.

Puis vint la petite route sinueuse.
Le ciel, plus bas encore, semblait nous écraser.
Au carrefour, la voiture tourna à droite.
Une plaque vissée au coin d'une maison donna le nom de la rue.
Nous étions arrivés.

Le fils perdu rentrait au bercail.
Mais derrière cette porte, je le pressentais, commençait une vie sans lumière.
La fin de l'enfance.
La fin de l'innocence.

Je devine, en franchissant le seuil, que dans ce logis m'attend une vie tourmentée.
Assis à table, face à leur pitance, deux garçonnets et une fillette au nez perlé me dévisagent en silence, la cuillère en suspens, l'œil suspicieux. Il ne m'était pas étranger, je les voyait lors de mes courts séjours chez maman, je jouais même avec eux. Ils observent le nouveau venu comme une menace ou un mystère. Moi, j'observe tout aussi attentivement, scrutant les moindres détails pour apprivoiser ce nouvel environnement. Je suis contraint, mais je m'adapte. De ce jour naîtra mon sens de l'adaptation — et de la fatalité.

Maman — ma marraine ayant cédé le restaurant — s'est s'installer dans ce hameau aux allures de carte postale, lové au bord de l'eau avec l'homme à la voiture noire corbeau.

Il suffit de franchir le pont qui enjambe le fleuve et on pénètre dans le village voisin. Les rumeurs du monde y arrivent étouffées, comme si le temps avait décidé d'y marcher plus lentement.

Les jours suivants, je comprends que cet aiguillage de vie n'est pas un détour : il est définitif.

Nous logeons dans une mansarde aménagée en habitation de fortune, un grenier transformé à la vavite pour y entasser toute la clique. Deux chambres minuscules, séparées du reste par de simples rideaux en guise de portes. L'une d'elles accueille les quatre enfants. Le salon-cuisine-chambre à vivre tient dans un mouchoir de poche, sous des poutres apparentes qui me forcent, moi le grand pour mon âge, à marcher courbé. Gare à l'inattention : un œuf de pigeon bleu sur le crâne en guise de rappel à l'ordre.

Le propriétaire des lieux, un vieux flic à la retraite, arrondit ses fins de mois sans scrupule. Un jour, je le surprends en train de voler du charbon et des tubercules dans notre cave. Son regard fuyant croise le mien, mais rien n'est dit. Je tais l'humiliation d'être témoin de cette bassesse.

Ici, tout est sombre. Pas de lumière naturelle. Le grenier fait office de grotte. L'hiver, l'humidité s'infiltre partout. Les fenêtres pleurent à grosses gouttes, les murs suintent, les serpillières alignées le long des plinthes tentent en vain de contenir les ruissellements. La moisissure gagne du terrain. La nuit, les cancrelats se donnent rendez-vous sur le plancher en procession, sous la carpette fatiguée. Cette atmosphère insalubre n'épargne personne. Les enfants toussent, se grattent, éternuent, vivent dans une touffeur grise qui colle à la peau et à l'âme.

Quel contraste, avec l'appartement lumineux de ma famille d'accueil.
Ici, je découvre l'inconfort, le manque, et la promiscuité. Je découvre aussi ce que peut être la survie, dès l'enfance.

Pour une fois, la chance me sourit : je résiste aux assauts de la saison froide et à l'humidité tenace de l'habitation.
Pourtant, une transformation étrange s'opère sous mes yeux. Une hallucination, me dis-je d'abord, mais les faits sont têtus. Un trou d'un mètre cinquante est creusé dans le mur, juste sous une poutre apparente, ouvrant un passage vers un minuscule deux-pièces, laissé vacant par des locataires. Une mue improbable. Ma mère et son compagnon peuvent désormais passer de la cuisine à leur chambre sans sortir dans le froid. La fillette, quant à elle, s'empare de la petite chambre adjacente. Un rideau épais dissimule tant bien que mal l'ouverture béante. Il faut se courber pour franchir ce passage comme dans un jeu, sauf que ce jeu-là n'a rien de drôle.

Dans la pièce principale, véritable cœur battant de notre tanière — à la fois cuisine, salon, salle de bains et dortoir — trône un fourneau en fonte à façade émaillée. Il est notre soleil de fortune. Les plaques rondes, qu'on enlève avec un pique-feu pour activer les braises, reçoivent les cocottes. Le

four, lui, fait cuire les repas… et chauffe les briques qu'on emballe dans du papier journal pour les glisser dans les lits, afin de réchauffer nos pieds glacés.

Tous les soirs, c'est à moi que revient la corvée d'anthracite. Je hisse un seau de dix kilos jusqu'à l'étage par un escalier extérieur raide et glissant. Pas de salle de bains, encore moins de toilettes. Le cabinet d'aisance se trouve dehors, au fond du jardin. La nuit, un pot de chambre en émail blanc trône au centre de notre chambrée. Au petit matin, je dois le vider. Je franchis le seuil, concentré, le cœur au bord des lèvres. L'odeur d'ammoniaque me pique les yeux, m'arrache la gorge. Souvent, je rends ma tartine.

Par souci d'économie, le papier toilette se résume à des feuilles de journal découpées en carrés égaux et suspendues par une cordelette. Il faut faire avec. Il faut faire tout court.

Heureusement, un médecin veille sur moi. Fragile, dit-il. Il vient régulièrement pour s'assurer que je pousse droit, malgré tout. Il m'ausculte, mesure, tâte, prescrit du calcium et des vitamines. À chaque consultation, je frissonne au contact glacé du stéthoscope sur ma poitrine maigre. J'observe, fasciné, mes jambes se soulever toutes seules sous les coups secs du marteau à réflexe. Un peu de magie dans cette routine de survie.

Le soir, à table, le silence est de rigueur. Pas un mot. Le moindre chuchotement peut déclencher une remarque acerbe ou un regard noir. Il m'arrive de me coucher la faim au ventre. Dans la nuit, je me glisse hors du lit, à tâtons, pour aller ronger un bout de pain dur. Un rien pour tromper la faim.

Ma sœur utérine passe parfois des heures, le regard perdu dans sa soupe de poireaux qu'elle déteste. Elle touille sans fin, espérant peut-être que le goût s'évapore. Le petit dernier, lui, est l'opposé : il dévore tout avec une voracité de petit goret. On le surnomme "Bouboule" à cause de son embonpoint, ce qui le fait rire. Moi, ça me rend triste.

Ce qui me ronge vraiment, ce n'est pas que le manque de nourriture. C'est ce vide, ce gouffre affectif. Maman me parle peu. Jamais un mot tendre, jamais un "je t'aime" murmuré, même du bout des lèvres. J'attends. J'espère. En vain. Je sais qu'elle travaille dur pour nourrir la fratrie, qu'elle est épuisée, mais au fond de moi, j'aurais aimé une main sur l'épaule, une caresse, un regard bienveillant.

Son compagnon, le père des trois derniers, est un homme sec, brutal, dont le regard suffit à me glacer le sang. Il hurle plus qu'il ne parle. Il ne m'a jamais frappé, non, mais chaque mot, chaque silence, chaque soupir est une gifle de plus. Des enfants qu'il a faits avec maman, un seul porte son nom : le petit dernier. Pour la petite histoire, c'est le maire — notre médecin de famille aussi — qui l'a contraint à le reconnaître. Il a menacé de le faire enfermer s'il persistait à fuir ses responsabilités.

Nous, les autres, on porte un autre nom. On nous appelle parfois "frères et sœur de lait", une expression venimeuse dans la bouche des commères du quartier. On entend bien ce qu'on veut nous faire sentir : bâtards, enfants d'un entre-deux, d'un presque rien.

L'homme boit. Beaucoup. Il joue aux boules, aux cartes, passe plus de temps au bistrot qu'à la maison. Il donne parfois cinq, parfois dix francs par jour pour les repas. Une aumône. Avec ça, il faut nourrir toute la tribu. C'est dérisoire. Un jour, le petit vole la pièce du jour pour s'acheter des bonbons. Il nie, bien sûr. Mais ses lèvres rouges et collantes le trahissent. La gifle ne tarde pas à claquer.

Ravissante, maman sait user de ses ressources pour adoucir une existence parfois bien rude. Le magasin d'alimentation de la rue accepte de faire crédit. Chaque fin de mois, elle règle la note avec dignité, un sourire en prime.

Depuis peu, le fils de l'épicier, revenu de son service militaire, passe régulièrement à la maison.

Il ne vient ni pour enfiler des perles ni pour offrir un panier de victuailles. Un jour, arrivé à l'improviste, je les surprends dans une posture que la morale réprouve. J'ai à peine le temps de comprendre ce que je vois. Par chance — ou malchance — ils ne s'aperçoivent pas de ma présence silencieuse. Je repars à pas de velours, le cœur en vrac. Cette vision me hantera des jours durant. Mais pouvais-je la blâmer ? La vie ne lui fait pas de cadeaux. Elle s'en arrange comme elle peut.

Maman finit par abandonner son travail de serveuse à temps plein dans les bars et restaurants. Elle continue de temps à autre, le dimanche midi ou lors d'un banquet, pour arrondir les fins de mois. Son patron, à qui je vends parfois les poissons de mes modestes pêches, nous offre en échange un plat de friture. Une vraie fête.

En semaine, elle prend le car tôt le matin pour aller faire des ménages dans une boulangerie-pâtisserie de la grande ville. Elle rentre tard, les traits tirés. Le soir, on soupe d'un bol de potage et d'un sandwich au saucisson. Et parfois, bonheur suprême, elle rapporte un gâteau à la vanille en forme de cône, souvenir sucré de son lieu de travail, qui transforme la soirée en banquet royal.

Les autres jours, les menus sont simples. Des pâtes Milliat Frères — on détache religieusement les petits points à collectionner sur le paquet. De temps à autre, un peu de saumonette, une morue qu'on fait dessaler ou une boîte de pilchards, bien bon marché à l'époque, viennent varier les plaisirs du week-end. Mais notre plat préféré, c'est la purée-godiveaux. On y creuse un petit volcan pour accueillir le jus de viande — et on savoure, bouche pleine, les yeux pétillants. Ce sont de ces instants-là, malgré tout, que se composent nos souvenirs heureux.

Faute de moyens, je grandis dans des chaussures de seconde main, données par les œuvres charitables ou des voisins compatissants. Souvent trop étroites, elles me martyrisent les pieds à chaque pas. Mais je n'ai pas le choix. De courir comme un chien fou, malgré la douleur, je les use jusqu'à la corde. Quand des trous apparaissent sous les semelles, je les bouche avec du carton… découpé dans des boîtes à chaussures. Un comble !

Je le sais bien : mes jérémiades paraissent bien futiles face au sort de tant d'enfants enfermés dans des orphelinats. Pourtant, un matin de grande solitude, j'échafaude un plan. J'ai besoin de m'évader. L'envie de tout quitter, d'aller voir ailleurs, d'échapper à l'étau du quotidien.

Alors, sans prévenir, je me lance sur la route. Seul, léger comme l'air, les poches vides et le cœur lourd. J'erre depuis une bonne heure sur l'accotement, tel un petit vagabond, quand une voiture de gendarmerie me repère. Un enfant seul sur la chaussée, ça ne passe pas inaperçu.

L'un des gendarmes, qui habite la même rue que moi, me reconnaît aussitôt. Sans même un mot, il me fait grimper à l'arrière du véhicule et me ramène sans délai à la maison.

À peine franchi le seuil, maman m'attend. Bras croisés, regard noir. Je reçois un bon sermon, bien senti. Je baisse la tête, pas fier. Je ne suis pas allé bien loin. Mais dans ma tête d'enfant, j'avais franchi une frontière invisible : celle de l'enfance docile. Un pas vers la liberté, même avortée, laisse des traces.

Nouvelle école, nouveaux visages. Je dois me réinventer, m'adapter, apprendre à faire bonne figure malgré la tempête intérieure. Dans ces instants d'incertitude, mon instinct de survie se forge. Je serre les dents, je serre les poings. Il ne faut pas flancher. Il ne faut pas montrer que ça vacille au fond de moi. L'école, elle, ne fait pas de cadeau. Je reprends doucement le chemin de la classe, avec ma petite démarche différente. On me surnomme parfois « le boiteux», je reste insensible comme si je n'avais rien entendu. Dans la cour, je ne cours plus aussi vite qu'avant, je ne grimpe plus aux arbres. Mais je lis. Je dessine. Je rêve. Là où le corps a cédé, l'imaginaire prend le relais.

C'est peut-être à ce moment-là, sans le savoir encore, que l'écriture entre dans ma vie. D'abord en silence, par bribes, par phrases griffonnées sur un cahier d'écolier. Puis les mots deviennent refuge, esquive, revanche. Ils me permettent d'aller là où mes jambes ne m'emmèneront jamais : dans des

mondes sans limites, sans douleurs, sans moqueries. Les mots me réparent, à leur manière.

Les jours de pluie, pendant que les autres jouent dehors malgré la boue, je peins, je colorie, j'invente, je joue de l'harmonica. Je ne suis pas triste — seulement un peu plus intérieur.

Pour ne pas sombrer dans le désespoir, je m'évade. Non pas par les pieds cette fois, mais par l'esprit. À la bibliothèque de l'école, je découvre un monde bien plus vaste que le grenier sombre de mon quotidien. Je plonge tête la première dans les romans d'aventure. Page après page, je m'éloigne.

Vingt mille lieues sous les mers, *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne m'entraînent au fond des océans, sur les rails d'un voyage fou. *Croc-Blanc*, *L'Appel de la forêt* de Jack London me plongent dans les étendues glacées du Grand Nord, où la solitude devient force. *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas m'enseignent le courage, l'amitié, la loyauté à l'épée dégainée.

À chaque page tournée, je vis mille vies. L'imaginaire devient mon refuge, mon souffle, mon échappatoire. Le monde réel peut bien vaciller, moi, je chevauche des tempêtes, j'affronte des bêtes, je poursuis des destins...

Au fil des jours, entre les murs étroits de ce grenier froid, j'apprends à forger ma carapace.
Les blessures invisibles du cœur se mêlent aux contusions du corps, mais j'avance, obstiné.
L'école devient mon refuge, une porte ouverte sur un ailleurs où les mots et les histoires prennent vie.

Je m'émerveille devant les récits d'aventures lointaines, où les héros bravent les tempêtes et les dangers.
Leurs combats, leurs espoirs, résonnent en moi comme un écho à ma propre lutte silencieuse.
Je rêve d'évasion, de conquête, d'un jour où je pourrai, moi aussi, tracer ma propre route.

Mais le retour à la maison est toujours un rappel brutal de la réalité.
Le froid qui ronge les murs, la soupe trop souvent tiède, les silences pesants.
Maman, fatiguée mais toujours debout, continue de se battre pour nous garder à flot,
tandis que l'ombre du conjoint plane, mêlant peur et colère dans un ballet insupportable.

Pourtant, dans ce décor morose, je découvre peu à peu la force du silence, la puissance secrète des rêves, et la lumière fragile de l'espoir — celui qui pousse les arbres à reverdir malgré les feuilles tombées.

Je me promets alors, dans le secret de mes nuits solitaires, que je ne serai pas prisonnier de ce grenier, ni de ce nom, ni de ces chaînes invisibles.
Je grandirai, coûte que coûte, et trouverai la lumière au bout du tunnel.

In utero

Quelques mois plus tard, le 10 octobre, Édith Piaf s'éteint. Maman est bouleversée. Je lis la tristesse dans ses yeux. La Môme Piaf rejoint enfin son grand amour, Marcel Cerdan, le boxeur tragique disparu en 1949 dans un accident d'avion. Étrangement, les airs de ses chansons me sont familiers, comme s'ils faisaient partie de moi depuis toujours. Sans doute maman les écoutait-elle lorsqu'elle me portait. J'ai appris qu'in utero, les enfants entendent, mémorisent les sons, et s'en souviennent une fois nés. Peut-être est-ce cela, ce trouble que je ressens en écoutant *L'Hymne à l'amour* ou *Mon Dieu* – un chagrin diffus, comme un héritage émotionnel venu d'avant ma naissance. Je les écoute peu. Elles embuent mes yeux.

Histoires d'école

Sur les fiches de renseignement scolaire, à la ligne « père », un mot unique : *inconnu*. Un mot qui en appelle d'autres, plus cruels : *bâtard*, *boiteux*. Des mots qui cognent plus fort que des poings. Les enfants ne mesurent pas toujours la violence de ce qu'ils disent. Mais moi, je la ressens dans chaque os de mon corps. Alors, parfois, mes poings parlent à leur place.

Il m'arrive de sécher l'école sans raison valable, ou plutôt avec mille raisons inavouables. Je longe le fleuve, je cherche des galets plats, je fais des ricochets. Un, deux, trois rebonds, comme une manière de chasser mes pensées, de faire danser ma solitude sur l'eau.

Avant le certificat d'études, tout se dégrade. Mon bureau est relégué au fond de la classe, près du radiateur. L'hiver, c'est le seul coin chaud de ma vie. Mais la chaleur m'assomme, et je lutte contre le sommeil. Mes résultats sont lamentables. Le professeur convoque maman. Devant lui, je lance avec insolence :
— Zéro, c'est ma moyenne !
Ma provocation me vaut une gifle sonore.

Dans la cour, je fais le fanfaron pour sauver la face. Mais en moi, une colère sourde monte, une honte lourde. Et parfois, des pensées noires me traversent, comme des éclairs dans la brume.

Je ne compte plus les heures de colle récoltées pour quelques gifles mal placées, quelques postures provocatrices, quelques gestes de rebelle en herbe. À l'époque, les punitions corporelles faisaient partie de l'arsenal habituel du corps enseignant. S'agenouiller sur une règle en fer, tendre les doigts pour recevoir un coup sec de latte, se faire tirer les oreilles à s'en faire décoller le lobe… Une panoplie sadique qui relègue presque au rang de douce rigolade les interminables lignes à recopier :
« Je ne perturberai pas les cours. »
Je pouvais l'écrire cent fois, les yeux fermés.

Un jour, alors que je reviens de la cantine un peu trop surexcité au goût de mon professeur, il perd patience. Il m'attrape et m'enferme dans un placard.
Sans lumière. Sans air.
Pris de panique, je cogne de toutes mes forces, je hurle *à l'assassin* jusqu'à ce qu'il se décide à ouvrir. Depuis ce jour, l'obscurité close m'oppresse. La claustrophobie, elle, ne m'a jamais quitté.

Juste avant une récréation, mon voisin de table — le clown de la classe, celui qui me ressemble peut-être trop — se prend une tirade de l'oreille d'une telle violence qu'un filet de sang dévale sa nuque.
Le soir venu, je l'accompagne chez lui. Son grand frère est là. Militaire de carrière, le genre baraqué, taillé comme un baobab. Il voit l'oreille, blessée, puis fonce vers l'école à grandes enjambées, le pas plus rapide que les battements de mon cœur.

Selon le récit qu'en fera mon camarade, l'école était fermée… ou presque. Une salle restait allumée : notre professeur, seul, corrigeait des copies.
Sans dire un mot, le militaire entre, lui agrippe la cravate, lui colle deux mandales retentissantes, et lui fourre son écharpe dans la bouche. Les bretelles du sadique servent à l'attacher comme un rôti. Suspendu par la ceinture au porte-manteau mural, il se tortille, grotesque, pathétique, comme un vers au bout d'un hameçon.
Puis la lumière s'éteint. Et les deux frères repartent, sereins.

Ce n'est qu'au petit matin, quand le préposé au ménage passe par là, qu'on libère le tortionnaire. L'affaire fait du bruit. Très vite, tout le village est au courant.
Mais aucune plainte n'est déposée.
Le redresseur de torts, lui, reste une légende.

Avant même l'affaire du porte-manteau, j'avais été témoin d'un autre coup d'éclat, tout aussi mémorable. Cette fois-là, j'étais simple spectateur.
C'était un matin ordinaire, une récréation parmi tant d'autres, quand la cour fut soudain traversée par une silhouette imposante, un genre de matriarche au regard noir, avançant d'un pas décidé en dandinant son séant généreux, indifférente aux appels des surveillants.
Elle fendit la nuée des enfants et, sans dire un mot, s'arrêta net devant le professeur « tireur d'oreille ».

La gifle claqua comme un coup de tonnerre. Un geste fulgurant, précis, sans bavure.
— *Ça, c'est pour avoir traité mon fils de gros sac à patates !*

Silence de plomb.
Les gosses, d'abord stupéfaits, retinrent leur souffle. Puis un frisson d'approbation parcourut la cour.
Ce jour-là, ce professeur autoritaire, qui se croyait invulnérable dans sa blouse grise, perdit de sa superbe.
La scène mit un frein net à ses débordements. Finies les humiliations, les sarcasmes à répétition. Il n'osa plus jamais s'attaquer frontalement à un élève, surtout pas à ceux dont les mères avaient des mains bien accrochées.

1963

Début de la guerre du Viêt Nam. Elle deviendra la plus longue et l'une des plus meurtrières du XXe siècle. Plus d'un million de soldats seront happés par la mort. Chaque jour, je suis scotché aux nouvelles, avide de comprendre ce conflit lointain qui résonne pourtant si fort dans mon monde intérieur.

Je reprends mes mauvaises habitudes. Mes états d'âme s'extériorisent dans la violence. Un mot de travers, un regard de trop — *et pan dans ta gueule*. Je rentre à la maison avec la liquette déchirée, le visage chiffonné par les coups et la poussière. Ces bagarres de chiffonniers n'amusent guère ma mère. Elle me réprimande avec véhémence, excédée. J'ai retenu la leçon : la prochaine fois, j'enlèverai ma chemise avant l'altercation. Autant limiter les dégâts matériels.

Je joue les petites terreurs du préau et de la sortie d'école. Les bourre-pifs et les torgnoles font désormais partie de mon attirail de dur à cuire. Mais il m'arrive de tomber sur plus costaud, plus vicieux, plus âgé. Et là, c'est moi qui me fais dérouiller. La loi du plus fort, sans appel.

Notre programme scolaire s'achève en avance. On en profite pour fabriquer des cartes, destinées à la vente. L'argent récolté servira à financer les accessoires de notre pièce de fin d'année : *Le Malade Imaginaire* de Molière. Les plus doués en dessin s'y collent — j'en fais partie.

Puis vient la fin de l'année. Un conseil de classe réunit les professeurs pour décider des admissions en sixième. Nous sommes plusieurs à la traîne, avec des moyennes similaires. Pourtant, le fils du pharmacien est choisi. Moi, non. La différence sociale tranche là où les notes n'ont pas su le faire. Elle sonne le glas de mes études secondaires.

À la rentrée prochaine, je serai admis dans la classe de fin d'études, celle du directeur. Deux dernières années à tirer avant le grand saut dans la vie active.

Mais pour l'heure, place à la fête de fin d'année. Le grand jour est arrivé : celui de la représentation théâtrale. Nous jouons *Le Malade Imaginaire* de Molière. Et moi, j'ai décroché le rôle-titre.

Un trac fou me prend en otage. J'ai la gorge nouée, les mains moites. Et comme pour couronner le tout, je suis enrhumé, la goutte au nez — parfait pour le rôle, cela dit. Je suis littéralement *dans mon personnage*.

Tout commence plutôt bien, je déclame avec conviction, porté par une fièvre que je ne dois qu'en partie au virus. Puis, soudain, le trou. Un blanc. Le vide. Les mots s'effacent, ma mémoire me lâche. Je suis tétanisé, cloué sur place.

Mais dans un sursaut de lucidité, je me lance, j'improvise. Une phrase bancale, puis une autre, et voilà que le parterre commence à rire. Alors j'en rajoute. Je brode, j'invente, je déraille avec panache.

Molière doit se retourner dans sa tombe — ou bien sourire, qui sait ? Les rires fusent, les applaudissements pleuvent. Ce soir-là, je suis le roi de la scène, le héros d'un instant suspendu.

C'est mon moment de gloire. Un éclat fugace, mais inoubliable.

Décembre 1963

La veillée de la Nativité a tout d'un jour ordinaire, à l'exception du traditionnel sapin enguirlandé, planté là dans un coin du salon. Aux extrémités des branches, de petites bougies torsadées vacillent. Au pied du conifère, la crèche, quelques papillotes dispersées, un semblant de fête.

Les cadeaux sont modestes — symboliques, même — car l'argent manque cruellement. Une exception est faite pour les plus jeunes, ceux qui croient encore au Père Noël. On essaie de sauver l'illusion.

L'avant-veille, la petite, dans un excès d'enthousiasme, a voulu allumer les bougies. Le sapin s'est embrasé. Heureusement, j'ai eu le réflexe de jeter un seau d'eau. Les flammes s'éteignent, mais le mal est fait : le pauvre épineux est bon pour la benne, la tapisserie garde la trace noire de l'incendie, et ses jambes, celles du martinet.

À l'instar du sapin calciné, nous nous sommes fait enguirlander sévère. Et la fillette, pour se venger, a brûlé les lanières de cuir. Peine perdue : les coups de manche font tout aussi mal.

La fin de semaine voit passer un résident de la maison de retraite. Il vient chercher les mégots que maman garde dans un pot. Il en extrait le tabac pour rouler ses propres cigarettes. Maman, pleine d'humanité, lui offre parfois un paquet de Gauloises et quelques pièces. Elle l'invite à boire un *canon*, ou un bol de boisson chaude quand le froid mord.

Chez nous, pas de salle de bains. Alors je me lave au plus vite au lavabo de la cuisine, grelottant sous la morsure de l'hiver. Les mioches, eux, pataugent deux par deux dans une vieille lessiveuse galvanisée — la même qui sert à dessaler la morue. L'eau est chauffée à la marmite, sur le foyer. La fillette, pudique, passe après. Loin des regards.

Quelques mois plus tard, je découvre les douches municipales. Un monde d'eau chaude, d'échos carrelés, d'hommes nus et silencieux. C'est à cette époque que je sors, presque malgré moi, de ma chrysalide d'enfant. Mon corps se transforme. Ma voix déraille, mue soudainement, comme si un autre parlait à ma place. Des boutons d'acné surgissent, éclatants de honte sur ma peau qui ne m'appartient plus. Je ne me reconnais pas. Cette métamorphose me trouble jusqu'au plus intime de mon esprit.

La crise d'adolescence ne tarde pas à s'emparer de moi, à s'incruster jusque dans mes os. Et dans la maison, rien ne vient l'apaiser. Les privations, les humiliations sont mon pain quotidien. Les coups pleuvent — de louche, de poêle à frire, d'assiettes cassées sur le crâne, de mètre dépliant en fer. J'encaisse, stoïque. Tel un boxeur usé qui reste debout, non par fierté, mais parce qu'il n'a pas le droit de tomber. Je ne bronche pas.

Mon seul confident, c'est un chat errant. Un pauvre hère au poil sale et hirsute, qui hante les ruelles et les escaliers. Je le nourris en cachette, avec les restes tirés de la poubelle. On se reconnaît, lui et

moi. Deux rebuts, deux éclopés. Il y aurait là de quoi écrire une fable à la manière de La Fontaine : *Le Chat errant et l'écorché vif*.

Pour survivre, je me forge un blindage virtuel, invisible mais infranchissable. Une tour d'ivoire imaginaire où je range mes rêves, mes larmes, mes colères rentrées. Ma sensibilité, je l'enferme sous une carapace de douce violence. Pour me protéger, je deviens l'inverse de ce que je suis. Solitaire, agressif, je m'enferme sur moi-même, n'en sortant que pour griffer.

Je clôture mon romantisme de pacotille avec des barbelés fictifs. Mes poèmes, je les cache dans des cahiers pliés, loin des mains mal attentionnées. Personne ne doit savoir que je pleure en silence. Que j'écris. Que j'espère.

La pêche est devenue mon auto-thérapie. J'y trouve un calme qui m'apaise, une solitude choisie qui tempère mes colères. Le clapotis de l'eau, le vol paresseux des libellules, le silence peuplé du fleuve me soignent mieux que mille sermons.

Les bons jours, je repars avec la bourriche pleine de poissons-chats. Un poisson disgracieux, sans la noblesse du sandre, mais à la chair suffisante pour quelques francs. Cinq francs la bourriche, que je vends aux petits restaurateurs des quais. Ils en font des filets meuniers savoureux.

Quand je n'ai plus d'appâts, je découpe des bouts de saucisson tirés de mon sandwich pour les fixer aux hameçons. Et s'il le faut, je taille des lambeaux dans l'un de leurs congénères : ces poissons-là sont voraces, ils mordent à tout.

Tous les soirs, je suis contraint de me coucher à vingt heures trente. Pas à cause de mon âge, mais pour rassurer les deux petits qui refusent de dormir sans moi. Alors je m'allonge entre eux, et pour les aider à s'endormir, je leur raconte *La Poule aux œufs d'or*. Une version réinventée, chaque soir différente, pour que l'histoire ne lasse jamais. Mon imaginaire est sans limite.

Mon professeur principal me gratifiait souvent des meilleures notes pour mes rédactions. Il disait que j'avais "du feu dans les mots", même si dans ma vie, c'était plutôt de la braise sous la cendre.

Aujourd'hui, j'ai craqué. Je me suis insurgé, menaçant de fuguer à nouveau. C'était ça ou exploser. Alors, peut-être par peur, ou lassitude, j'ai obtenu un sursis : le droit de rentrer à 20h au plus tard, et celui de regarder la télévision jusqu'à 23 heures. Une victoire maigre, mais une brèche dans le mur.

1964

Maman est une femme pieuse, mais non pratiquante. Elle délègue sa foi aux autres, en m'obligeant à fréquenter l'église tous les dimanches que Dieu fasse. Pour s'assurer de ma présence, elle interroge le curé quand il passe au bar boire son petit blanc d'Alsace. Rien ne lui échappe. Je suis contraint d'apprendre par cœur *Je vous salue Marie* et *Notre Père*, alors que j'ai déjà un mal fou à retenir les poésies de l'école. Les cours de catéchisme, en plus, alourdissent mes devoirs. J'en viens à prier pour qu'on me dispense de prière.

Un soir, après la classe, je me rends au presbytère pour préparer ma communion solennelle. En approchant de la porte, j'entends des gémissements. Des sortes de miaulements, plaintifs et rythmés. Tiens, me dis-je, *le curé a adopté un chat*.

Mais non. J'aurais dû dire : une chatte.

La porte est mal fermée. Je pousse. Et là… la révélation. La soutane de *Mon Père* est remontée au-dessus de ses fesses blafardes. Il chevauche de bon cœur sa bonne, une voisine aux jambes potelées, en posture d'absolution peu orthodoxe.

Je la reconnais. Elle habite l'immeuble d'à côté. Quatre enfants à charge, veuve depuis peu. Son mari s'était fait décapiter net par une tôle ondulée tombée d'un camion, alors qu'il rentrait du travail

sur son cyclomoteur. On raconte dans la *feuille de chou* locale que la machine, décapitée mais toujours lancée, avait roulé sur près de cinq cents mètres avant de se coucher doucement dans le fossé.

Toujours selon le même canard, deux pèlerins en route pour Compostelle furent témoins de la scène. L'un d'eux n'a plus prononcé un mot depuis. L'autre croit que la tête du défunt lui apparaît chaque nuit sur son oreiller. Tous deux ont fini leur pèlerinage dans un hôpital psychiatrique.

Butinant dare-dare, le dévot consolait cette pauvre femme à sa manière. Le représentant du Saint-Esprit, au nom du Père — qui n'en demandait pas tant — mettait au chaud, prématurément, le petit Jésus dans la crèche. Une Nativité en avance, à sa façon.

Dire que cet homme d'église était censé être le garant des bonnes mœurs et le confesseur des âmes tourmentées me laissa songeur. Mais après tout… ce n'est qu'un homme.

Mon esprit n'ayant rien à envier à Machiavel, je tenais là une arme redoutable pour influer sur le défroqué. En position désormais confortable pour moi, mais nettement plus inconfortable pour lui, j'exerçai un chantage d'un raffinement biblique : *"Vous attesterez de ma présence à l'office dominical, même lorsque j'en serai absent. Une trahison, et tout le village saura ce que vous avez glissé dans la crèche."*

Le parjure chez un homme de foi, c'est comme un péché capital en vitrine. Pour ma part, les scrupules ne m'étouffaient pas. Je ne reculais devant rien pour grappiller un peu de liberté. *Amen !*

Contre toute attente, notre relation — en tout bien, tout honneur, que l'on ne s'égare pas — devint amicale. Pas de rancune, pas d'hostilité. Il alla même jusqu'à me solliciter pour le remplacer son enfant de chœur attitré, mis au repos par une belle éruption de varicelle.

Moi, enfant de chœur ? On aura tout vu ! Quand ma mère apprit la nouvelle, elle était aux anges. Je craignis alors le pire : qu'elle m'inscrive dans une école pour séminaristes à la rentrée. Elle rêvait d'un prêtre dans la famille, et pourquoi pas d'un évêque, tant qu'on y est !

Ah, ce que je pouvais débiter comme âneries dans le confessionnal ! Tout ce qui me passait par la tête y passait. Des péchés inventés à la pelle, juste pour le plaisir d'entendre le bon curé me souffler une pénitence légère. Je sortais de l'isoloir l'âme aussi légère qu'une plume d'oiseau, lestée de deux *Je vous salue Marie* en guise d'absolution.

Ma charge d'avant-messe consiste à garnir la coupe d'argent d'hosties et à remplir le calice de vin de messe — un tord-boyaux infâme pour les papilles comme pour l'estomac. Malgré sa piètre qualité, ce pisse-vinaigre avait le mérite d'aider à faire glisser les rondelles de farine consacrées, ces disques étouffe-chrétiens collants au palais. J'ai compris ce jour-là pourquoi tant d'hommes filaient au bistrot après l'office. Les boissons n'étaient pas que festives : elles servaient surtout à décoller l'eucharistie des dents et de l'âme.

La fin du catéchisme annonce la communion solennelle, prévue pour le 7 juin. Une fête immaculée où l'on célèbre plus l'aube blanche que la pureté des intentions. Je suis heureux. Maman a reçu une lettre de ma famille d'accueil qui accepte l'invitation. Ma sœur de cœur et son fiancé feront le déplacement. Leur présence me comble. Je suis aux anges, véritablement.

En cadeau, je reçois une montre toute neuve de leur part. Une voisine, proche de maman, m'offre un stylo quatre couleurs plaqué or. Ce fut une belle journée. Une de celles qu'on aimerait encadrer dans un coin du cœur. Après ce jour béni, la Bible et le missel offerts par Monsieur le curé trouvent une nouvelle utilité : je les détourne de leur vocation divine pour caler une étagère bancale dans ma garçonnière. Quant aux lieux saints, je ne les fréquenterai plus qu'à l'occasion des grands rites : baptêmes, mariages, ou enterrements. Le cycle de la vie, en somme, avec bénédiction incluse.

La jeune fille à la chevelure dorée

1965

Aux grandes vacances, maman part une semaine en villégiature dans sa région natale, emmenant avec elle ses trois rejetons en bas âge. Je ne suis pas du voyage. Laissé pour compte, j'enrage en silence.
Confié à des amis, j'occupe mes journées à effectuer des divisions à la chaîne, apprenant par cœur les tables de multiplication imprimées au verso des cahiers. Punition de ma paresse chronique en classe. Je le regrette : si seulement j'étais moins revêche, plus réfléchi, plus sage, j'apprendrais davantage et ne serais pas affublé de cette étiquette d'élève médiocre.

À son retour, maman m'envoie finir l'été dans une exploitation agricole. Malgré mon physique fluet, j'accomplis les rudes travaux de la ferme sans broncher. Paradoxalement, je suis heureux là-bas, au milieu des bêtes, de la terre et du silence.
J'emmène paître les vaches toute la journée. L'air pur, l'espace infini, les parfums de la campagne nourrissent mes rêves. Faune et flore m'émerveillent ; elles aiguisent mon regard, ma curiosité, mon besoin de comprendre le vivant.

Un après-midi, je m'endors au pied d'un arbre, le chien Médor blotti tout contre moi. Au réveil, mes vaches ont disparu. Évanouies dans le décor. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je les retrouve bien plus loin, en bordure du fleuve, broutant paisiblement une herbe plus verte.

Ce jour-là, la fermière prépare une tarte aux pommes. Elle m'en coupe une grosse part à emporter pour mon déjeuner champêtre. Hélas, la brave femme a confondu le sucrier avec la salière. Une bouchée suffit : immangeable.
le chien, lui, se régale. À tel point qu'après son festin, il boit toute l'eau de la rivière. Du moins, c'est ce que j'ai raconté en rentrant. Et personne n'a osé dire le contraire.

Au retour du pâturage, on procède à la traite des bovidés. J'apprends à manier les pis avec dextérité. Les soirs de fraîcheur, les exploitants allument l'âtre ; je m'assois devant le feu et joue quelques airs à l'harmonica. En guise de récompense, des pièces tintent dans ma poche et gonflent ma maigre cagnotte.

Dès l'aube, une fois le lait tiré, je pars livrer une biche à lait dans une imposante maison bourgeoise située à une lieue de la ferme. Un couple et leurs enfants, venus de la région parisienne, y passent les vacances d'été. La fratrie compte trois enfants : deux garçons malicieux, à peine plus âgés que moi, et une adolescente aux grands yeux bleus.

Elle s'appelle Charlotte.

Dans sa robe blanche légère, assortie à son teint de porcelaine, elle ressemble à un ange. Sa chevelure bouclée, couleur des blés mûrs, virevolte sous la brise du matin. Le soleil y dépose ses rayons comme une caresse, exaltant chaque reflet doré.

À peine ai-je franchi le portail que les deux garnements accourent en piaillant, me gratifiant de leurs habituels quolibets :
— « Péquenot ! », suivi de « Tu pues la bouse de vache ! »
C'est leur manière de me souhaiter la bienvenue.

Mais Charlotte, elle, me regarde différemment. Dans ses yeux clairs, je lis une forme de compas-

sion, peut-être même une curiosité douce. Elle m'adresse quelques mots gentils, parfois un sourire discret. Un trouble naît en moi, timide mais puissant. Je suis secrètement amoureux.

Les jours s'égrènent au rythme du lait livré. Lorsque j'ai la chance de l'apercevoir, mon cœur tambourine dans ma poitrine. Les moqueries de ses frères deviennent inaudibles. Je suis ailleurs. Le moindre de ses gestes me suffit. Un battement de cils, et j'oublie les kilomètres, la traite, la fatigue.

Les vacances touchent à leur fin. À contrecœur, je dois laisser partir mon béguin platonique. Avant de monter en voiture, Charlotte m'embrasse doucement sur la joue. Mon visage s'empourpre jusqu'à virer au rouge coquelicot. Longtemps, son image viendra hanter mes jours… et peupler mes nuits.

Ce soir-là, grisé par l'émotion, je me mets à courir comme un dératé à travers les champs. Mes foulées m'emportent. Je crois voler, tel un oiseau libéré de sa cage. Mais la réalité me rattrape brutalement. Une pierre traîtresse me fait trébucher. Ma course s'achève contre le tranchant d'un bac rouillé, un abreuvoir à poules qui m'entaille profondément le genou. Le sang coule, la douleur est vive. Mon séjour à la ferme se termine sur cette mésaventure nocturne, aussi soudaine qu'amère.

Cette même année, un événement marque la maison : maman fait l'acquisition d'une télévision. Moderne et imposant, le poste fonctionne à l'aide d'un mécanisme redoutable : une pièce de 1 franc glissée dans la fente au dos du récepteur accorde une heure d'autonomie. À la fin de chaque mois, un collecteur vient récolter le fruit de cette mécanique insatiable — et cela, jusqu'au complet remboursement de l'appareil.

L'argent patiemment gagné à la ferme y est englouti sans répit, aspiré dans le ventre noir de la boîte à images. Ironie cruelle : je ne suis même pas autorisé à regarder les programmes du soir.

Le plombier, géniteur des trois garnements, passe chaque matin avant de partir au travail. Sans vergogne, il s'approprie mes quelques pièces restantes. Un jour, il va plus loin. Il m'"emprunte", comme il dit, la montre précieuse reçue lors de ma communion solennelle.
Elle ne m'a jamais été rendue. Il l'avait perdu parait-il !

1966

Ce 8 juin, jour de la Saint Médard, marque aussi celui du certificat d'études. Un matin chargé d'incertitude et de trac. Cinq kilomètres à parcourir pour me rendre dans le village voisin où se tient l'épreuve, au sein d'un lycée aux allures austères.

Le bailleur, dans un élan de bonté, me prête un vieux vélo d'un autre âge — une antiquité qui aurait pu rouler sous Jules Ferry. Mais je ne fais pas le difficile : je le dépoussière, regonfle les pneus, graisse les câbles, ajuste la selle. Le destrier d'acier, prêt à reprendre du service, m'offre une échappée mentale bienvenue pour apaiser les pensées parasites.

Les épreuves qui m'attendent me donnent du fil à retordre, mais j'ai mes points forts : l'Histoire de France et la géographie, avec ses fleuves et ses ports. Chance : les sujets tombent dans mes cordes. Je me frise la moustache — que je n'ai pas encore — en découvrant les questions.
En dictée, je commets un huitième de faute : un point oublié sur un i. Ironique, quand on pense que je ne me gêne pas pour en coller des imaginaires à quiconque me cherche des noises.

Puis vient l'apothéose des épreuves, le moment que je redoute le plus : le tirage au sort final, entre récitation ou chant. Mon léger bégaiement me ferait trébucher sur la récitation. On pourrait croire que je ne connais pas mon texte, et la note s'en ressentirait. En revanche, dès qu'il s'agit de chanter, le bégaiement disparaît. Mystère du souffle et de l'âme.

L'examinateur tend ses deux mains closes.
— "Gauche ou droite ?", demande-t-il.

Le choix est crucial. J'hésite, les paumes moites, le front perlé. La peur au ventre, je désigne la main droite.
Bingo ! C'est le chant. Quel soulagement…

Je peux choisir parmi les chants révolutionnaires appris à l'école. J'opte sans hésiter pour Le Chant des partisans. Dès les premières notes, l'émotion me submerge. Ce chant patriotique me prend aux tripes. Il évoque les ombres, les luttes, l'espoir. Chaque fois que je l'entends depuis, le souvenir de ce moment jaillit comme un geyser du passé.

Une semaine plus tard, les résultats tombent. Mon nom figure sur la liste des lauréats. Je décroche mon « Artifice » avec mention.
Un diplôme, un Quillet Flammarion, un dictionnaire pour tout trésor.
Celui qu'on rangeait avec indulgence dans le clan des cancres savoure sa victoire.

Mon professeur, celui qui enseignait toutes les matières à la fois, a su réveiller chez moi une confiance timide. Il m'a initié à la littérature. J'ai découvert avec émerveillement Victor Hugo, Balzac, Voltaire, Baudelaire, Alexandre Dumas, et Arthur Rimbaud, dont *Le Dormeur du val* me hante encore. Je l'apprends par cœur, comme un poème secret, une clef d'or vers une autre vie.

Cette année-là marque la fin de ma scolarité. Le cycle d'études s'achève comme une voie de garage, avec cette sensation étrange d'un monde qui se ferme sans fracas.
Un emploi d'apprenti mécanicien dans un garage m'est proposé, à condition d'avoir le certificat d'études : ce petit bout de papier, sésame indispensable pour franchir la frontière de l'enfance vers le monde du travail.

Le patron décide que je commencerai en septembre, en même temps que la rentrée des classes — une ironie que je savoure en silence. Cela me laisse l'été pour goûter à ma liberté, peut-être la dernière avant longtemps.

Durant les mois de juillet et août, une fois par semaine, je rôde aux alentours de cette grande maison bourgeoise, celle de Charlotte, l'ange de l'été précédent. J'espère, je guette, j'attends.
Mais à chaque passage, la grille est cadenassée, les volets clos. La demeure semble vide, figée dans un silence réfrigérant. Mon doux rêve s'évanouit lentement dans la chaleur de l'été. Les mois s'écoulent, et son visage se dissout dans le sablier du temps.

Fini le farniente. Le travail m'appelle.
Mon maigre salaire d'apprenti, trente francs par mois, est confisqué par maman pour boucler ses fins de mois. Je vis de mes pourboires, précieusement dissimulés des chapardeurs, cachés comme un trésor.

C'est le temps des premières amourettes, des déceptions sentimentales, des boums et des surprises-parties. L'ivresse des premiers verres d'alcool, les cigarettes mentholées qu'on fume en cachette. Sur le pick-up, on fait tourner les disques des "yéyés" : Johnny, Sylvie, France Gall... Mais déjà pointent d'autres sons, d'autres rythmes venus d'Amérique et d'Angleterre.

Cette année-là, la télé diffuse "Les Envahisseurs". Le soir venu, avant un nouvel épisode, la tribu s'enhardit d'une idée folle : aller au cimetière, dans le but de voir des feux follets, ces légendes de gaz dansants qui jailliraient des tombes récentes.

C'est bien sûr un prétexte pour frissonner, se rapprocher des filles apeurées, les enlacer lorsqu'un grincement soudain fend le silence — celui de la vieille grille rouillée qui claque dans la nuit.
Un couple d'amoureux, aveuglé par son idylle, glisse dans une tombe fraîchement creusée. Rires étouffés. Frissons.

Et puis soudain, il apparaît : un feu follet — cette lumière vacillante, flottante, surnaturelle, qui scintille au-dessus d'une sépulture. Il semble animé d'une vie propre, avance à notre approche, re-

cule si l'on fuit, nous suit comme une âme en peine.

Bigre !
C'est la panique.
On prend la poudre d'escampette, fuyant comme des dératés. Le portail est franchi en un éclair, sans un regard en arrière.

Le dimanche matin, c'est toujours le même rituel sonore :
la radio grésille, puis s'élève, invariablement, un air d'accordéon qui réveille la chambrée.

André Verchuren, Yvette Horner, ou Aimable – qui, soit dit en passant, n'était pas si aimable que ça, à en croire les mauvaises langues du quartier – composent le tiercé gagnant du cœur de maman.

Elle fredonne en vaquant, la cafetière sifflote, et les rideaux dansent dans le courant d'air. Moi, j'émerge lentement, englué dans l'odeur du café et les arpèges musette, me demandant si la vie ne se résumera jamais qu'à ce manège dominical.

1967

J'alterne les sports, indécis sur celui qui finira par m'adopter. Gymnastique, athlétisme, judo, basket, football… je m'y essaie tour à tour.

Le judo, je l'abandonne à la ceinture jaune. Ce jour-là, lors d'un entraînement, une jeune femme m'exécute une balayette imparable, puis m'immobilise sur le tatami. Fierté broyée. Je quitte les lieux sans bruit, vexé, mais lucide.

Je me tourne alors vers la gymnastique, tout en tâtant du basket. Là encore, le terrain n'est pas neutre. Le fils de l'entraîneur, petit coq hautain, me suggère sans détour de choisir entre les deux disciplines. Lui, fort de sa filiation, s'imagine en chef de vestiaire. Piqué au vif, je claque la porte du gymnase et m'inscris au football, sport roi de la région.

Tous les jeunes s'identifient au club phare du coin, qui truste les sommets du championnat de France.
Moi, j'ai un certain talent pour garder les cages. Je m'illustre lors des parties entre copains. Mais au club, le poste est déjà occupé. Par qui ? Le fils du président, évidemment.
Un jour de grand vent, ce dernier abandonne carrément sa cage pour courir après sa casquette envolée... sanction immédiate : but ! Voilà notre gardien vedette, plus soucieux de son couvre-chef que du score, au grand dam de ses coéquipiers.

À la belle saison, les week-ends et jours fériés prennent une tout autre allure. Toute la famille, avec quelques amis proches, se retrouve sur l'île du Rossignol, en bordure du fleuve. On y danse sur des ritournelles endiablées, accordéon et vin rouge en tête.
Étrangement, je n'ai jamais entendu le chant du rossignol sur cette île qui porte pourtant son nom. Peut-être était-il couvert par les éclats de rire, les cris des enfants ou les chansons paillardes.

Pendant que les adultes suent sur la piste improvisée, nous, les gamins, on s'adonne à la pêche à mains nues, aux batailles d'eau, aux glissades dans l'herbe.
Les pique-niques tirés du panier embaument l'air. Le vin coule, les merguez grésillent, les gosiers se délient.
Mais derrière les nappes à carreaux et les cris de joie, les mères jouent les arbitres de terrain. Les chamailleries, les pleurs, les caprices – rien ne leur échappe. Les regards aiguisés, elles veillent au calme retrouvé comme à une victoire de plus.

1968

Avec mes quelques économies restantes, planquées hors de portée des carotteurs, je m'offre un vélo mi-course couleur bleu. Mais l'hiver, quand la neige recouvre tout d'un manteau immaculé, la chaussée devient impraticable. C'est un vrai casse-gueule : plus d'une fois, je me retrouve le séant dans la poudreuse. Je finis par me rendre au garage à pied, le vélo sur le dos. Cela ne dure qu'un temps. Au bout de trois mois, je fais l'acquisition de la fameuse "bleue", une mobylette Motobécane M. Elle me fait gagner du temps et m'épargne bien des efforts.

Les Malaguti ou Flandria, ces petites motos italiennes au bruit si particulier, font fureur chez les fils de familles aisées. Pour rivaliser avec ces bolides, je bricole la mienne, l'affublant d'accessoires pour faire illusion. J'adopte la mode du moment : tout en noir d'abord, puis vient le temps du jean pattes d'eph'. Je dégote un modèle aux pattes de 30 cm, ce qui fait tourner la tête des midinettes en marinière petit bateau. Les cheveux longs sont à la mode, mais Maman veille au grain : coupe en brosse, bien dégagé derrière les oreilles.

La grande place du village s'anime : les manèges investissent l'espace pour la vogue, fête votive tant attendue. Auto-tamponneuses et chenilles à bâche, où les amoureux guettent le repli pour s'embrasser, font le bonheur des jeunes. Les jeux de force pullulent : il faut taper fort pour impressionner. Pas mon truc. Moi, je suis adroit au tir à la carabine à plomb. Les copines raflent, avec ma bienveillance, les peluches que je gagne.

Avec ma "horde sauvage", on sillonne les routes menant aux bals de campagne. Sanguin, impulsif, imprévisible, je n'aime pas qu'on me cherche. Je ne baisse pas les yeux et réponds avec une verve bien moins poétique que musclée. Il m'arrive de distribuer quelques marrons ou châtaignes, hors saison. Une jeunesse normale, comme on disait, pleine de bosses et de plaies. Les anciens résument d'un haussement d'épaules : « Il faut que jeunesse se fasse ! »

Un soir de Mardi Gras, avec la bande de copains, on se cotise pour acheter des pétards : cobras et petits modèles vendus par paquets de 48. Le fils du garde champêtre mène la danse. Sur notre passage, on fait sauter toutes les boîtes aux lettres. On glisse des pétards sous des boîtes de conserve vides qui s'élèvent dans un vacarme jouissif. Nos rires fusent dans la nuit comme les étincelles de notre insouciance.

En passant devant la boulangerie-pâtisserie, on perçoit les ronflements du boulanger plongé dans un sommeil réparateur. Il faut bien ça avant de se lever aux aurores pour fabriquer notre pain quotidien. On le connaît bien : c'est un homme de bonne pâte, et nous, une sacrée bande de sales gosses ! La fenêtre de sa chambre est entrouverte. Par pure bêtise, on balance un cobra dans la pièce. Puis on détale à toute berzingue, morts de rire.

Emportés par notre lancée, on en jette un autre, cette fois par inadvertance incontrôlée, dans une grange à foin. Par miracle, le fourrage ne s'embrase pas. Mais le paysan, réveillé en sursaut, surgit, furax. Une course-poursuite s'engage, lui armé d'un manche de pioche. On détale comme des voleurs, poussés par l'adrénaline. Ce soir-là, sans doute, j'ai battu mon propre record de vitesse !

Le lendemain, alors que je suis au garage, le représentant de la police rurale débarque. Il cherche à connaître les auteurs du carnage nocturne. Me faire dénoncer ? Impossible, sauf sous la torture. Avouer que son propre fils et moi sommes les principaux pyromanes de cette chevauchée pétaradante ? Impensable.

Tous les jours, la radio diffuse "Salut les copains". Les idoles françaises défilent avec leurs tubes sucrés, leurs refrains qu'on fredonne sans y penser. Mais un jour, venu d'outre-Atlantique ou d'Angleterre, surgissent d'autres sons. Au-delà du rock, je découvre le folk, puis le reggae. Ces airs nouveaux pénètrent dans ma tête comme un cyclone. Je commence à acheter des disques, à tendre

l'oreille autrement. Une porte s'ouvre : un autre univers musical s'offre à moi, plus vaste, plus libre.

Au mois de mai, le peuple descend dans la rue. Les pavés volent, arrachés de la chaussée, et des barricades surgissent à chaque coin. L'établissement automobile ferme ses portes, craignant les représailles de manifestants qui grondent et saccagent tout sur leur passage. Du haut de mon incurie, j'interprète cela comme une fête, une grande bouffée d'air, une sorte d'émancipation. Je ne comprends rien aux véritables fondements de cette contestation populaire, bien incapable d'en saisir les rouages.

Ce soulèvement me plaît, pourtant, sans que je puisse vraiment l'expliquer. Peut-être simplement parce qu'il fout le bordel.

Avec le recul, et face à la décadence actuelle de la société, je prends conscience que mai 68, malgré sa fougue, a enfanté un épisode politisé pitoyable. Les idées perverses et nauséabondes du monde d'aujourd'hui y ont trouvé un terreau fertile, dans cette revendication estudiantine qui, à l'époque, m'échappait totalement.

Le dimanche après-midi, je m'offre une séance de cinéma. Une fois le film terminé, je rejoins l'amical, l'annexe du ciné, où m'attend l'ouvrier qui est aussi mon maître d'apprentissage. Un type chaleureux, toujours prêt à faire le pitre en dehors des heures de boulot. Il m'invite à boire un verre de grenache — une sorte de vin cuit — et à jouer au billard. Contrairement à mes relations avec les jeunes de mon âge, où je fais le fanfaron, dans le monde des adultes, je suis timide, effacé. Mais à ses côtés, je prends de l'assurance. J'ai beaucoup appris avec lui… surtout à boire !

Pendant mes temps libres, je rends visite à ma famille d'accueil. Je tiens à maintenir ce lien précieux. J'en profite pour passer voir ma marraine, qui habite la même ville. Cette visite, je l'avoue, n'est pas totalement désintéressée. Je viens à la pêche aux infos. Je veux savoir. Je veux comprendre. Qui est mon père ?

À force de l'interroger, de l'assaillir, la brave femme finit par lâcher une confidence, une bribe : mon père serait originaire d'Italie. Il vivrait toujours dans ma région natale. Marié. Deux enfants. Une révélation étonnante, déroutante. Pourtant, au fond de moi, elle me laisse presque… enthousiaste. Un souffle d'identité, même incertain, c'est déjà plus que le silence.

Cette révélation, pourtant, est vite contredite par Maman. N'étant pas à court d'imagination, elle m'assène une autre version : mon père serait mort sur un circuit moto, lors d'une course. Une autre fois, il aurait travaillé dans les mines de charbon, terrassé par la silicose. Des versions successives, bancales, contradictoires. Bien entendu, je n'en crois rien. Ces affabulations n'ont qu'un but : clore le débat, refermer la porte sur l'identité de mon père biologique.

Mais ce silence, ces fables inventées, engendrent en moi des pensées sombres. Alors, je divague. Seul, je longe les berges du fleuve, à l'écart du monde. Je m'invente marcher aux côtés d'un père imaginaire, protecteur et rassurant, me guidant sur les sentiers de la raison. J'aimerais le voir à mon chevet, posant une main fraîche sur mon front brûlant lorsque les maladies enfantines me clouent au lit. J'aimerais l'entendre me conter des histoires, le soir, avant de sombrer dans le sommeil. Mais ce référent, ce père-là, brille par son absence. Un vide qui creuse.

À force d'insistance, Maman me promet qu'à mes dix-huit ans, elle me révélera la vérité. L'identité de mon père. Je m'accroche à cette échéance comme à une bouée. J'ai hâte. J'ai peur aussi. Mais surtout, je suis impatient d'arriver à cet âge…Je me pose tout de même une question : pourquoi à dix-huit ans ? C'est sans réponse.

La saison du championnat de football reprend. Avec le père d'un ami, nous allons supporter l'équipe phare de la région les soirs de match. J'aime tellement cette ambiance que je m'y rends parfois seul, en mobylette, surtout pour les matchs de coupe d'Europe. L'atmosphère me transporte dans un autre monde. En arrivant près du stade, je sens l'effervescence, l'impatience. Du vert par-

tout, jusque dans les toilettes, jusqu'à la buvette. On respire le poids de l'histoire du club, mêlé à l'odeur persistante des frites.

En montant les escaliers des tribunes, on goûte à la ferveur populaire, cette tension électrique qui saisit la foule avant même le coup d'envoi. Et quand l'équipe locale marque, le stade explose dans un fracas tellurique, un rugissement de joie presque violent — de quoi faire trembler les adversaires, jusque dans leurs crampons.

1969

Un après-midi de fin de semaine, ma mobylette me joue des tours. En panne sur le bas-côté, je m'apprête à bricoler la bougie perlée quand une voiture ralentit à ma hauteur. La vitre côté passager descend lentement. Un visage familier apparaît : c'est une amie. Elle me reconnaît, m'interpelle, me demande si j'ai besoin d'un coup de main. Je décline, rassurant sur la légèreté de la panne.

Mais ce n'est pas elle qui retient mon attention. C'est la conductrice.

Quand mon regard croise le sien, le temps se suspend. Cette jeune femme illumine l'habitacle à la manière des gravures de mode que l'on admire dans les magazines. Mon amie me la présente : sa cousine. Son regard posé sur moi suffit à bouleverser l'introverti que je suis. Les yeux écarquillés comme le loup dans la pub de Dindonneau, j'en perds littéralement la parole.

Le lendemain, ma camarade m'invite à sa boum d'anniversaire. La fameuse cousine est présente. Remis de mon émotion de la veille, je fais plus ample connaissance. Très vite, un courant doux, irrésistible, nous attire l'un vers l'autre. Le tourne-disque lance un slow. Sans réfléchir, je l'invite à danser, un peu gauche, craignant un refus. Elle accepte. Je sens qu'elle devine mon trouble, mais elle ne s'en offusque pas. Elle a 23 ans. Pour faire bonne figure, je triche un peu sur mon âge, que je hausse de deux ans. Elle sourit, sans être dupe.

Nous nous éclipsons discrètement. Me voilà installé à ses côtés, lové dans les sièges rouge tissu de sa Citroën DS, vaisseau élégant qui me donne l'impression de flotter hors du monde. Elle conduit une quinzaine de minutes avant de se garer devant chez elle.

La suite se passe de commentaire. Ce fut un après-midi d'extase, une parenthèse suspendue. Ce jour-là, en perdant ma virginité, j'ai vécu l'un des plus beaux moments de ma vie.

Notre relation fut brève. Je la revis deux ou trois fois à la station-service, où elle venait faire le plein. Le samedi soir, nous allions au cinéma, ou à l'Oasis, la discothèque où la jeunesse de la région venait danser. Puis, tout s'arrêta au retour de son mari de l'armée qu'elle s'était bien gardée de mentionner. Je compris alors que j'avais été un instant de distraction dans une solitude qu'elle n'avait su combler autrement.

Elle disparut de mon environnement comme elle était apparue — d'un coup, sans crier gare.

Mais cette rencontre changea tout. Elle brisa la cage de verre qui enfermait ma frilosité envers les filles de mon âge. Je n'étais plus le même. Quelque chose en moi s'était ouvert, affranchi. Désormais, j'osais. Je pris mon envol, léger, presque insouciant, pour aller papillonner de fleur en fleur.

Fin du cycle d'apprentissage

Je passe enfin mon examen d'aptitude professionnelle. À vrai dire, c'est presque un exploit, car servir de l'essence du matin au soir, balayer le garage ou réparer des crevaisons n'a jamais vraiment appris à quelqu'un les subtilités du métier.
Mais je m'en sors. À force de débrouille, d'observation et de chance peut-être.

Pour l'anecdote, notre prof de dessin industriel parlait plus volontiers de morphologie féminine que de cotes et de coupes techniques. Il avait la passion du galbe, des proportions, de la cambrure — et il transposait cela avec une ferveur certaine sur le tableau noir. Sur ce chapitre, je dois lui reconnaître une certaine efficacité pédagogique : j'ai beaucoup appris sur la silhouette féminine...

Pendant ce temps-là, loin des garages, un autre monde s'ouvrait.
Le 21 juillet 1969, les Américains posaient pour la première fois le pied sur la Lune. À la radio, à la télévision, dans les journaux, on ne parlait que de ça. Des astronautes comme sortis d'un roman de science-fiction, évoluant lentement dans un silence lunaire.

Neil Armstrong prononça alors cette phrase restée célèbre :
« C'est un petit pas pour un homme, mais un bond de géant pour l'humanité ».
— "That's one small step for a man, one giant leap for mankind."

Un pas sur la Lune, et moi, les deux pieds encore bien ancrés dans l'huile de vidange et les pneus crevés. Mais cette nuit-là, en levant les yeux vers le ciel, j'ai compris que tout était possible. Qu'un autre monde était peut-être à portée de main, pour peu qu'on ose le franchir, ce premier pas.

Chapitre 4

Les années 70

Dix-huit ans

L'âge où l'on croit que la vérité nous est enfin due.
Mais malgré sa promesse, maman ne me révèle pas le nom de mon père.
Je suis dépité. Trahi.
Je me revois, enfant, le regard rivé à la porte, dans l'attente d'un visage inconnu, d'un mot, d'une explication…
Rien. Le silence pour héritage.

Une éclaircie pourtant, dans cette brume tenace : maman se sépare enfin de celui qu'on appelait, par facilité ou par obligation, « le père des enfants ».
Ce fut un immense soulagement. Comme si l'étau se desserrait, comme si l'air pouvait enfin circuler librement dans la maison.
La peur pouvait s'évaporer.
Le bruit de ses pas, son regard, ses mots, son mètre dépliant en fer, tout cela n'aurait plus prise sur nous.
La menace était levée.

Méprise

Maman se marie en cette année de 1970 pour la première fois.
Par légitimité administrative, et sans mon accord, je me vois affublé du patronyme de son époux.
À vingt ans, la majorité étant encore fixée à vingt et un, je n'ai pas mon mot à dire.
Furax, je fulmine. Je proteste, je hurle mon désaccord… Rien n'y fait.
L'affaire est classée : on m'impose un nom qui n'est pas le mien.
Un nom qui ne me dit rien, qui ne me ressemble pas.

Je traîne mon spleen dans des lieux où la nuit absorbe les âmes en perdition.
Bistrots à volets clos, caves enfumées, banquettes brûlées de cigarettes…
On y croise des gueules cassées, des rires cassants, des filles fatiguées, des garçons en cavale intérieure.
Un soir, dans ce capharnaüm d'ombres, une descente de police pour un banal contrôle vire à l'émeute.
Un jeune "bleu" surexcité me saisit brutalement le portefeuille et découvre deux papiers administratifs aux noms différents.
Erreur fatale.

Manu militari, me voilà embarqué dans le panier à salade. Et bien essoré, pour le coup.
Accusé de trafic de faux papiers, malgré mes protestations sincères et ma mine d'enfant perdu.
Deux gendarmes peu futés, gonflés de certitudes, veulent faire tomber un "gros poisson".
L'un d'eux, un jeune ambitieux qui rêve de médailles, me tire l'oreille à l'arracher.

Par réflexe, je me défends – un geste malheureux.
Une baffe, de revers, claque dans le vide… mais effleure le képi de l'agent.
Son couvre-chef roule au sol et finit sa course dans un coin sombre de la cambuse.
Je suis assis sur une chaise, livide, mutique. Je n'en mène pas large.

Entre deux noms d'oiseaux lancés à la volée, ils m'attachent et me passent à tabac.
Alors que je ne fume même pas.
Pensant avoir mis la main sur un trafiquant de haut vol, ils allaient tomber de haut.
Tout ça pour une histoire de nom.

Pour me faire avouer, ils n'hésitent pas à me frapper avec des journaux enroulés. Ça fait mal, et comme ça ne laisse pas de trace, ils en abusent — pour la rime, ce sont des buses !

Soudain, un brigadier aux cheveux grisonnants — sans doute à deux doigts de tirer sa révérence — entre dans la salle, attiré par le vacarme et mes hurlements. Il fait cesser net la "décoction" que je subissais : je suis mineur, et en cas de plainte, ça pourrait leur coûter cher.

On m'enlève les menottes qui me clouaient à la chaise. Je suis conduit dans le bureau de l'officier pour calmer un peu le jeu. En bon père de famille, il m'offre un verre d'eau. Je l'avale d'un trait, la gorge brûlante de soif par le stress.

Là, je lui explique pourquoi je possède deux identités. Touché par mon histoire, il décide — pour éviter que cela ne se reproduise — de transformer l'objet de mon déboire en confettis. Mon cœur se serre en voyant cela.

Je quitte la gendarmerie avec un sourire narquois. Et, en toute discrétion, je lève un doigt bien précis en direction du plus jeune flic.

Le 5-7

C’est une de mes premières rencontres marquantes. L’année 1970 est à son apogée, pleine de promesses et d’interrogations.

Je prends des cours de conduite. Le permis, c’est plus qu’un bout de papier : c’est l’émancipation, l’autonomie, la clé d’un monde qui s’ouvre. La fin des dépendances, des horaires à respecter, des pouces tendus au bord de la route. Une page se tourne, celle de l’insouciance adolescente, pour laisser place à une nouvelle ère. Celle des choix. Celle des directions à prendre.

À cette époque, les examens se passent à l’ancienne. L’inspecteur est assis à côté de vous, à l’avant. Il pose ses questions à voix basse, observe chaque geste, chaque regard dans le rétro. Le moindre bégaiement, la moindre hésitation, une main mal placée sur le levier de vitesse… et c’est le couperet. Deux semaines d’attente, au mieux, pour recommencer.

Le jour de l’examen, je sympathise avec d’autres jeunes venus tenter leur chance. Tous un peu tendus, un peu bravaches aussi. Dans l’attente de nos tours respectifs, l’un d’eux, volubile et enthousiaste, évoque une discothèque toute neuve qui fait fureur : Le 5-7, à Saint-Laurent-du-Pont, dans l’Isère.

C’est l’un des premiers établissements de ce genre dans la région. On connaît bien deux ou trois dancings du coin, mais là, c’est autre chose. Un lieu où résonnent les riffs du rock, les battements de la pop. Une salle moderne, à la mode, où toute la jeunesse se retrouve pour danser jusqu’au bout de la nuit.

L’idée nous trotte dans la tête. La route est longue — 169 kilomètres par les départementales, deux heures et demie de virages, sans autoroute pour nous simplifier la vie. Mais justement : c’est cette distance, cet effort, cette aventure qu’on projette déjà dans nos têtes comme un rite de passage. Une virée entre copains, l’ivresse d’un ailleurs. L’envie de vibrer. L’excitation de sortir de notre quotidien.

Quelques jours après avoir décroché le précieux sésame, nous organisons notre virée vers Saint-Laurent-du-Pont. On est quatre, jeunes, pleins d’énergie, un peu inconscients peut-être, mais avec des étoiles dans les yeux. C’est notre première vraie escapade. On a refait le monde sur le bord d’un capot, rêvé à la nuit qui nous attend. On a rempli le réservoir, choisi les cassettes à écouter — Creedence, Beatles, un soupçon de Deep Purple — et pris la route, comme dans un film.

Les virages défilent, la nuit tombe. On rit, on fume, on parle filles, avenir, voitures. C’est une époque où l’on croit que tout est possible. L’innocence est encore là, entêtante.

Arrivés à destination, on découvre Le 5-7, cette boîte de nuit flambant neuve, nichée dans un ancien entrepôt. Une grande salle, des jeux de lumière, une mezzanine, un coin bar. L’ambiance est déjà chaude. Les jeunes de tous horizons s’y retrouvent : ouvriers, lycéens, apprentis, étudiants, filles en robes courtes, garçons en blousons de cuir. On entre dans l’arène. On danse, on vibre, on oublie tout.

Mais cette nuit-là n’aura pas le goût du souvenir joyeux.

Le 1er novembre 1970, à l’aube, un incendie dévastateur ravage le 5-7. Plus de 140 morts, essentiellement des jeunes. Le feu a pris si vite que personne n’a eu le temps de fuir. Une seule porte de secours. Les autres, condamnées. Une issue tragique pour une génération venue simplement danser.

J’ai échappé à la tragédie par hasard. Nous avions prévu d’y retourner le week-end suivant**.** Une hésitation, un changement de plan, une opportunité qui nous a détournés du drame. Ce soir-là, la mort a rôdé autour de nous, sans nous toucher. Mais elle a marqué à jamais cette période de ma vie.

Après cela, rien n’a plus jamais été tout à fait pareil.

Le feu du 5-7 a emporté bien plus que des vies. Il a consumé une part de notre légèreté, de notre confiance, de notre époque. Dans les mois qui ont suivi, on a moins ri. On a parlé à voix plus basse. Le monde adulte venait de nous envoyer un rappel brutal : la fête aussi peut brûler.

Lundi matin**.** Je prends mon poste à l’usine. L’aurore a du mal à percer, comme si le jour lui-même hésitait à se lever. À la pointeuse, les visages sont graves. Chacun évoque la tragédie de la veille avec une voix sourde, comme si les mots eux-mêmes avaient du mal à sortir.

Je m’attelle à ma tâche tel un automate, les gestes mécaniques, le regard flou. Impossible d’extirper ce désastre de mes pensées. L’incendie. J'imagine les cris. L'affolement. Les portes bloquées. Les jeunes fauchés en pleine danse. Peut-être des visages que j’ai croisés. Peut-être des amis d’amis.

À la fin de la journée, la sirène retentit comme un coup de poing dans le silence. Je croise l’équipe de l’après-midi. Les discussions tournent toutes autour du 5-7. On chuchote, on hausse le ton, on refait le film. Personne n’y croit vraiment. Personne ne comprend comment c’est possible.

Je quitte l’usine sans dire un mot, les pas lourds. Je me rends au bar-tabac-journaux du coin. Le kiosque déborde encore des exemplaires du quotidien régional. Sur la Une, l’horreur en lettres capitales. Les caractères noirs sur fond blanc me sautent au visage : « **TRAGÉDIE AU 5-7 : 146 MORTS DANS L’INCENDIE D’UNE DISCOTHÈQUE ».**

Je serre le journal contre moi et entre au bar. Je commande un demi. Mes mains tremblent. Je m’assieds en silence et je lis l’article.

Les mots me transpercent un à un. Les chiffres, les prénoms, les témoignages. Une boîte sans véritable sortie de secours. Des flammes qui ont tout dévoré en quelques minutes. Des jeunes comme moi. Des filles qui riaient encore une heure avant. Des garçons que j’aurais pu croiser dans une file d’examen ou sur le bord d’un comptoir.

Je reste là, le regard perdu. Le verre à moitié vide, les pensées pleines à craquer. Deux cents personnes étaient présentes dans le dancing. À 1h45, soit à peine dix minutes après le début de l'incendie, il n’y avait déjà plus de survivants à l'intérieur de la discothèque. Le bilan est effroyable : 146 morts, pour la plupart des jeunes âgés de 14 à 25 ans. La majorité a succombé par asphyxie, d'autres ont été brûlés vifs. Par miracle, une quarantaine de rescapés ont réussi à s’extraire du brasier.

L'origine de l’incendie n’a jamais été formellement déterminée. On évoque un court-circuit, ou la défaillance du système de chauffage. La presse anglo-saxonne avance une autre hypothèse : celle d’un jeune qui aurait laissé tomber une allumette sur un coussin en mousse après avoir allumé sa cigarette.

Mais des sources officieuses, venues des milieux du renseignement, parlent d’éléments troublants. Il se murmure que des truands grenoblois tentaient de racketter la boîte de nuit. Face au refus des gérants de céder au chantage, le feu aurait été délibérément allumé.

Une autre hypothèse commence à circuler : trois prostituées grenobloises affirment qu’il s’agirait d’un coup monté par la mafia italo-grenobloise locale… Rien n’est confirmé, mais l’ombre du crime organisé plane sur les cendres du dancing.

Les réactions ne tardent pas, au niveau national comme international. La Reine Élisabeth II adresse un message de condoléances. Le Vatican envoie un télégramme officiel du Pape. Le président Nixon, de son côté, fait parvenir une gerbe de fleurs. Le monde entier semble un instant suspendu à

ce drame français.

Mais le lundi 9 novembre, soit huit jours après l'incendie, le général De Gaulle s'éteint à Colombey-les-Deux-Églises. L'onde de choc est immense. Le pays est plongé dans une période de deuil national. L'annonce de sa mort occulte totalement la couverture médiatique de la catastrophe du 5-7. Le drame disparaît peu à peu des Unes, puis des mémoires, hors de la sphère locale.

L'affaire sombre dans l'oubli au fil des années, engloutie par les priorités de la grande Histoire. Pourtant, un mémorial a été érigé, sobrement, à proximité du lieu du sinistre, pour rappeler les vies fauchées et le silence qui a suivi. Je me suis rendu dans ce lieu, où plane encore une atmosphère troublante, au retours d'une semaine de vacance en Haute Savoie.Des familles touchés par ce drame ou tout simplement des curieux prenaient en photo la stèle édifiée en la mémoire des victimes.

Les Storm, groupe parisien en vogue, ont succombé dans les flammes. Les rescapés racontent que, malgré l'incendie, le groupe a continué de jouer, fidèle à lui-même, jusqu'à l'explosion provoquée par un appel d'air.
Au moment où les premières flammes se sont élevées, ils ont entamé *"I Can't Get No (Satisfaction)"* des Rolling Stones, un morceau qu'ils jouaient systématiquement lorsqu'une bagarre éclatait dans la salle. Cette fois, c'était le feu qui se déchaînait. Une manière de répondre au chaos par la musique. Jusqu'au bout.

On a retrouvé le pianiste assis sur son instrument, figé à jamais. Tous sont morts dans l'incendie.
L'orchestre se composait de six musiciens :
– Franck Brusciano, 21 ans
– Michel Goldblum, 21 ans
– Alain Sparman, 21 ans
– Evelyne Thoreau, 45 ans
– Adriano Poblese, 20 ans
– Bernard Vilette, 22 ans

Longtemps, cette tragédie a hanté mes nuits. Le souvenir du groupe jouant dans les flammes, comme un dernier acte de résistance ou de folie, est resté gravé en moi. Un écho obsédant à une jeunesse fauchée, aux rêves réduits en cendres, à la musique devenue silence.

Après le drame, plus rien ne fut tout à fait pareil.

Je continuais à sortir, à vivre, à travailler… mais une ombre m'accompagnait. Le feu du 5-7 ne m'avait pas brûlé la peau, mais il avait noirci une part de mon insouciance. Comme si, ce soir-là, une fêlure invisible s'était ouverte dans ma perception du monde.

Les premières semaines, je faisais semblant. J'accompagnais les copains en boîte, j'écoutais les mêmes morceaux que d'habitude, je riais parfois — mais sans éclat. Chaque lumière stroboscopique me rappelait les flashes des flammes. Chaque issue mal indiquée, chaque salle bondée me glaçait le sang. Même la fumée des cigarettes dans l'air me ramenait à cette nuit tragique.

Je n'ai plus jamais regardé un groupe jouer de la même façon. Les Storm étaient devenus les musiciens du Titanic de notre génération. Leur dernier morceau, entonné face à la mort, résonnait désormais comme un cri de défi. Une protestation inutile, mais grandiose. Je me demandais : *aurais-je eu ce courage ?* Moi, je n'avais même pas pris la route, ce soir-là. J'étais resté bien au chaud dans mon lit douillet, avec mes rêves de permis de conduire et de sorties à venir. Par un hasard de calendrier, j'étais resté vivant.

Mais le hasard, c'est parfois un juge cruel.

J'ai compris que la vie pouvait basculer pour rien, au détour d'un coussin en mousse ou d'un refus de racket. Que la jeunesse ne protège pas. Que l'euphorie peut être un piège. Et que la fête n'est ja-

mais aussi belle que lorsqu'elle est fragile.

C'est peut-être à partir de ce moment-là que j'ai commencé à voir les choses autrement. À me méfier des évidences. À lire entre les lignes des discours. Et à prendre un peu plus au sérieux les silences des anciens.

Les mois suivants furent étranges. La vie reprenait son cours, mais je n'étais plus tout à fait dedans. J'étais là sans être là, comme un spectateur assis sur le bord de sa propre histoire. J'allais au travail, je retrouvais les copains, je passais au troquet, j'écoutais les tubes de l'année – *Let It Be*, *Bridge Over Troubled Water*, *Black Magic Woman*… mais quelque chose s'était déplacé en moi. Le regard. L'attente. Peut-être même l'innocence.

Et puis, comme souvent la vie finit par reprendre le dessus. Pas avec des grandes envolées, mais par petites touches : un rire partagé, un flirt au détour d'une soirée, une virée en mobylette à la campagne, la main d'une fille sur mon bras un soir de bal.

Elle s'appelait Claudine, elle venait d'Andrézieux, la ville voisine. Je l'avais croisée dans une fête de village, une kermesse où un orchestre de bal reprenait *Mamy Blue* et *Joe Dassin*. Elle avait un rire franc, une façon de me regarder qui ne fuyait pas. On s'est parlé longtemps, debout près de la buvette, deux verres de limonade tièdes à la main, sans se soucier de l'heure.

Elle m'a dit qu'elle voulait devenir institutrice. Moi, j'ai bafouillé un peu, parlé du boulot à l'usine, du permis de conduire, des cours de musique que je suivais le soir. Elle m'écoutait avec cette attention rare, comme si j'étais plus intéressant que je ne le pensais moi-même. Ce soir-là, en rentrant, j'ai su que je venais de prendre un virage.

Quelques jours plus tard, je suis retourné dans la même fête, rien que pour l'y revoir. Elle y était. Le destin, cette fois, avait décidé d'être doux.

Claudine et moi, on a vite trouvé notre rythme. Rien de spectaculaire. Pas de déclarations enflammées sous la pluie ni de poèmes griffonnés à la hâte. Juste des regards qui s'allongent, des silences confortables, des balades à deux sur les chemins de terre. Elle aimait marcher, s'asseoir dans l'herbe, parler des livres qu'elle lisait. Moi, j'écoutais, un peu fasciné. Elle avait cette manière de s'émerveiller des choses simples. Elle me parlait de ses rêves d'école, de petits élèves turbulents à remettre sur le droit chemin, de vacances en Bretagne avec ses parents dans une vieille Renault 4L.

Un dimanche après-midi, je l'ai emmenée faire un tour sur ma mobylette. Le vent dans les cheveux, sa taille autour de moi, et cette sensation étrange d'être exactement à ma place. On s'est arrêtés près d'un vieux pont de pierre. On a parlé longtemps. Puis elle m'a embrassé. Sans prévenir. C'était doux et franc à la fois, comme elle.

Les semaines suivantes, je m'aménageais du temps pour elle entre l'usine, les petits boulots, les cours de conduite. On se retrouvait dans des cafés discrets, dans le square près de la poste, ou chez ses grands-parents quand ils n'étaient pas là. On se découvrait à tâtons, avec cette maladresse tendre propre aux premières vraies histoires.

Elle m'a fait lire Prévert, Ferré, un peu de Camus aussi. Moi, en retour, je lui faisais écouter des vinyles de Deep Purple ou des slows italiens un peu sirupeux. On riait de nos différences. On rêvait à l'unisson.

Mais, comme souvent à cet âge, la réalité n'était jamais loin. Elle avait ses études à Chambéry moi, mon boulot ici. L'automne arrivait avec sa pluie fine et ses feuilles mortes. On parlait de se retrouver à Noël, de ne pas se perdre. Mais quelque chose dans son regard s'était déjà mis à douter.

Les lettres ont pris le relais. De ces longues missives qu'on rédige à l'encre bleue, pliées avec soin, parfois parfumées, parfois froissées de doute. Claudine m'écrivait depuis Chambéry entre deux cours de pédagogie et des soirées studieuses. Moi, j'écrivais le soir, après le travail, dans le silence

de ma chambre, une lampe de chevet pour tout éclairage, le cœur un peu lourd, mais l'espoir chevillé au corps.

Ses mots étaient tendres, un peu mélancoliques. Elle racontait la montagne, les premières neiges sur les Bauges, les repas à la cantine, les professeurs sévères, et ses camarades de chambre, dont une certaine Marie avec qui elle s'entendait bien. Elle me demandait des nouvelles de mes journées, de mes lectures, de mes rêves. Elle me parlait comme si j'étais toujours là, à portée de main.

Mais à mesure que l'hiver avançait, ses lettres s'espaçaient. Plus brèves, plus polies. Le ton changeait. Moins d'élan, moins de chaleur. Je relisais les anciennes, cherchant ce moment précis où la tendresse s'était muée en gentillesse.

Je me souviens de cette dernière enveloppe. Le papier était plus épais, l'écriture soignée, presque appliquée. Elle disait qu'elle avait besoin de temps pour elle, qu'elle voulait se concentrer sur ses études, qu'elle m'embrassait affectueusement. Ce mot-là, "affectueusement", sonnait comme une sonnette de fin.

Je n'ai pas répondu tout de suite. À quoi bon ? J'ai relu ses lettres une dernière fois, puis je les ai rangées dans une boîte en fer, à côté des tickets de cinéma, d'une mèche de cheveux blonds, et d'un Polaroïd pris un jour d'octobre sous les feuilles rousses.

Cette histoire avec Claudine, ce n'était ni un drame ni une romance de roman-photo. C'était juste une parenthèse belle et brève, à l'image de ces années de jeunesse où tout semble possible, et où chaque fin ressemble un peu à un début.

La ligne rouge

En 1970, je suis encore en attente de ma convocation pour les "trois jours". L'incertitude plane, mais le quotidien continue. Le patron du troquet où j'ai mes habitudes, sachant que je cherche de quoi remplir mes poches en vue d'un futur départ, me propose un petit boulot : colleur d'affiches pour les élections à venir.

C'est payé cash, ça ne demande pas de diplôme, et ça sent l'aventure nocturne. Sans hésiter, j'accepte. L'argent facile viendra gonfler ma maigre tirelire. Le travail paraît simple : un seau de colle, des rouleaux, et les bras pour les étaler sur les panneaux électoraux. Mais, m'avertit-on avec un sourire en coin, *« c'est pas sans risques… »*

À une heure avancée de la nuit, on charge le matériel dans une vieille fourgonnette bringuebalante. Nous sommes quatre dans l'équipe, jeunes, motivés, un peu inconscients. Rien d'extraordinaire jusque-là. Sauf que ce soir-là, nous sommes escortés. Une Citroën DS21 noire, profilée comme une bête de course, nous suit de près. À son bord : trois types baraqués, silencieux, taillés pour les emmerdes. Leur rôle : veiller à notre sécurité.

« Contre qui ? » ai-je demandé au chef d'équipe. *« Contre la concurrence »,* m'a-t-il simplement répondu.

La soirée se déroule sans accrocs. On colle, on enchaîne les sites, on rit même un peu entre deux coups de pinceau. Puis, sur le dernier lieu d'affichage, l'ambiance change.

Les deux portières droites de la DS restent grandes ouvertes. Le moteur tourne. Prêt à fuir, ou à foncer. C'est là que mes yeux, jusqu'ici naïfs, s'ouvrent sur ce que je n'avais pas voulu voir.

L'un des gars du service d'ordre, immobile, laisse entrevoir une turgescence métallique à la poi-

trine. Je distingue la crosse d'un pistolet. Un calibre. Les deux autres ont les mains dans les poches de leur long manteau noir, mais je devine les formes rigides des battes de base-ball dissimulées. Rien de sportif là-dedans.

Et soudain, tout prend sens. Ce n'est pas une simple virée militante. C'est un territoire. Une guerre de rues. Les panneaux comme des tranchées. Les slogans comme des drapeaux qu'on plante à coups de colle et, si besoin, à coups de poings. Ou de plus.

Je colle toujours, mais mes gestes sont plus lents. Plus pesants. Je comprends, au-delà de ma jeunesse crédule, ce que cache le vernis électoral : des luttes d'influence, des rancunes de partis, des histoires de clans. Et moi, petit pion volontaire, j'avance entre les lignes, pot de colle à la main et cœur battant.

Je suis encore penché sur un panneau, le pinceau dégoulinant de colle, quand une voiture déboule sans phares, crissant sur le gravier. Une Renault 16. Peinture mate, deux portières qui claquent dans la foulée. Trois types en sortent. Ils avancent d'un pas sec, sans un mot, la mâchoire serrée. Pas besoin de badge pour comprendre qu'ils ne sont pas là pour discuter programme électoral.

L'un d'eux arrache une affiche fraîchement collée. Le bruit du papier qui se déchire a la violence d'un coup de fouet dans l'air glacé.
— *« C'est une zone à nous, ici. On vous l'a déjà dit ! »*

L'un de nos costauds s'avance, sort sa batte à demi de sous son manteau, doucement, comme on dégainerait une épée.
— *« C'est public. Va falloir t'habituer à partager. »*

Le ton est posé, mais le regard est noir.

Je me fige. Mes mains tremblent un peu. La colle dégouline sur mes doigts, mais je ne sens plus rien. Le froid, la peur, tout se mélange. Mon genou me lance, mais je ne peux pas bouger. Je suis cloué là, témoin d'un théâtre absurde et dangereux.

Et puis, ça part. Un des types de la Renault fonce sur notre colleur le plus frêle. Il lui balance un coup de coude en pleine mâchoire. La riposte est immédiate : batte contre chaîne de vélo, poings contre pavés. Les cris, les coups, la confusion. Une affiche en lambeaux vole dans les airs. On dirait presque une scène de guerre, pour un simple bout de trottoir et un visage souriant imprimé sur papier glacé.

J'essaie de me planquer derrière la camionnette, mais je vois tout. Le métal qui résonne, la colère qui suinte, l'absurdité de ces corps qui s'écrasent dans l'ombre pour défendre des idéaux qui ne sont peut-être même pas les leurs.

Puis, comme une scène de western, la DS21 bondit. Coup de klaxon bref. Un des nôtres sort le flingue. Le bruit sec du cran d'arrêt claque plus fort que tous les coups. Ça suffit. Tout le monde recule. Silence brutal.

Les types de la Renault crachent par terre, crachent leur rage et leur défaite. Ils remontent dans leur bagnole, claquent les portières, et repartent dans la nuit.

Moi, je reste là, le cœur qui cogne dans les tempes, les jambes flageolantes. Mon genou me rappelle que je suis vivant. Mais surtout que je suis loin d'être fait pour ce genre de guerre.

Un des gars de la DS me regarde en souriant.
— *« Bienvenue en politique, gamin. »*

Les gardes du corps ne perdent pas une seconde. En quelques pas, ils reprennent place dans la DS noire. L'un d'eux claque la portière en lâchant, entre ses dents, un sec :
— *« On dégage ! »*

Le moteur rugit. La camionnette démarre en trombe, secouant son chargement de pots de colle et de balais. À peine avons-nous quitté les lieux qu'un gyrophare perce la nuit d'un éclat bleu, suivi d'une sirène qui lacère le silence comme une lame. Trop tard pour nous coincer. Juste à temps pour constater les dégâts.

Je suis là, assis à l'arrière, le souffle court, encore pris dans les remous de l'adrénaline. Et pourtant, je suis surpris de mon propre détachement. J'ai vu les coups pleuvoir, j'ai vu les visages crispés par la haine, j'ai entendu les insultes et senti l'odeur âcre de la tension. Mais je n'ai pas paniqué. J'ai tenu bon. Un calme inattendu m'a enveloppé, comme si j'avais déjà connu ce genre de scène. Comme si j'étais un vieux briscard, aguerri aux circonstances extrêmes.

En réalité, je n'étais qu'un gamin, embarqué dans une affaire qui le dépassait.

Ce boulot, payé en liquide et en silence, avait une drôle de gueule. Une soirée de collage pouvait se transformer en rixe de rue à la première affiche de travers. Et je m'étais naïvement imaginé que ces histoires de partis et de campagnes électorales se réglaient à coups d'arguments et de discours bien tournés. Mais non. Pas dans les coulisses. Pas sur les trottoirs, la nuit, là où les affiches se disputent à la colle et à la batte.

J'avais cru, bêtement, que les exécutants de ces basses besognes vivaient dans un monde de camaraderie bon enfant, de slogans et de poignées de main. Je découvrais que c'était une jungle. Un théâtre d'ombres, à l'image des arcanes politiciennes, où les idéaux servent souvent de vernis à des luttes bien plus âpres. Pas de bisounours ici. Juste des hommes de main, des gueules cassées, des ordres à exécuter, et la loi du plus rapide.

Mais moi, là-dedans ? Un pion passager, lucide d'un coup, plus vieux d'une nuit.

Lors du second tour, la nuit de collage s'est déroulée sans éclats. Pas de crissements de pneus, pas de baston. Une ronde efficace, presque banale. Mais au dernier site, un détail me frappe. À la lumière blafarde d'un réverbère, je vois l'un des garde-chiourmes — le plus silencieux du lot — remettre deux grands sacs au conducteur d'une limousine noire garée en retrait.

L'échange est rapide. Aucune parole échangée. Les phares ne s'allument pas. La voiture repart, aussi discrètement qu'elle est apparue.

Je n'ai rien demandé. Pas le contenu des sacs. Pas le nom du destinataire. Trop d'instinct pour ne pas voir l'invitation au silence dans cette scène bien huilée. De l'argent ? Des armes ? Ou les deux, peut-être. Je ne l'ai jamais su.

Une semaine plus tard, les journaux titrent sur les liens entre certaines figures politiques et le grand banditisme. Des révélations floues, des demi-aveux, des photos en noir et blanc mal cadrées. On s'indigne, mais tout le monde sait. Tout le monde fait semblant de découvrir. Comme on dit, *pécunia non olet* : l'argent n'a pas d'odeur. Pas plus dans les couloirs dorés que dans les ruelles poisseuses.

C'était une époque de zones grises, de mains sales et d'accords de couloir. Une époque proscrite, peut-être. Mais aujourd'hui encore, les manigances persistent — plus polies, plus feutrées, plus habillées de mots. Le vernis est plus élégant, les combines électorales plus raffinées. Mais au fond, la mécanique reste la même.

Quant à moi, cette expérience fut unique. Elle ne se répétera pas. J'ai flirté avec la limite. Et flirter avec la limite a toujours un prix. Parfois visible, souvent intérieur. Ça vous marque. Ça vous change. Même si l'on revient à sa vie d'avant, quelque chose ne revient jamais tout à fait.

L'appel sous les drapeaux

Cette nouvelle année m'ouvre les portes de l'avenir.
J'ai décroché le Graal : le permis de conduire. Avec d'autres lauréats, je célèbre cette émancipation toute fraîche au troquet du coin. L'expression « arroser le permis » n'a jamais aussi bien porté son nom : on arrose ce « passage » comme il se doit. Un maladroit, dans l'enthousiasme ambiant, baptise ma feuille rose en y renversant son verre. Gêné, il règle l'addition pour s'excuser.

Je me procure une Renault Dauphine d'occasion. Ce n'est pas une affaire en or, mais pour me faire la main, je m'en contente. Avec le recul, je n'aurais jamais dû l'acheter. À peine cinquante kilomètres plus loin, je tombe en panne : le moteur rend l'âme. Heureusement, le garagiste-vendeur me rembourse.

Je pensais remiser ma mobylette pour de bon… mais me voilà contraint de la ressortir. Faute de mieux, elle m'évite l'usure prématurée des souliers à force de marches forcées.

Au fil des jours, je ressens un désir de changement. Captif d'une routine qui m'use, l'idée de me réinventer ailleurs devient une évidence. Il me faut un nouveau cap.
C'est dans ce contexte que j'ouvre un matin ma boîte aux lettres sur le fameux triptyque rouge cartonné. L'appel sous les drapeaux.

Mais plutôt que de me laisser porter par le hasard d'une affectation, je prends les devants. Rêvant de grands espaces et de départs sans retour fixe, je déclare mon volontariat pour la Marine. Quitte à servir, autant que ce soit au large, là où l'horizon s'ouvre au lieu de se refermer.

Dix jours plus tard je reçois enfin la convocation officielle de l'Armée.
Chevauchant ma fidèle "mob", je fonce à toute berzingue sur la petite route sinueuse qui mène à la gare du village voisin, histoire de consulter les horaires des trains. Le jour cède doucement la place à la nuit. Dans la pénombre grandissante, je ne distingue pas un nid-de-poule en plein milieu de la chaussée.

Je me surprends à me demander ce qui peut bien se passer dans la tête d'un gallinacé pour choisir un endroit pareil comme domicile. Heureusement pour lui — et pour moi — ni volatile, ni œufs. Juste le trou.

Je fais un vol plané digne d'un cascadeur mal entraîné et me retrouve à plat ventre, pile face à un véhicule arrivant en sens inverse. La conductrice pile net et m'évite de justesse, m'épargnant de finir en planche à repasser.

Elle descend aussitôt. Je suis sonné, le genou droit en feu, déjà tuméfié. Par un heureux hasard — ou une divine coïncidence — elle est infirmière. D'un geste sûr, elle m'examine, s'assure qu'il n'y a rien de cassé, puis désinfecte la plaie avec ce qu'elle a sous la main.

Après m'avoir recommandé de consulter un médecin par précaution et s'être assurée que je tenais debout, elle remonte en voiture… et disparaît dans la nuit, comme une apparition providentielle.

Mon engin à moteur redressé tant bien que mal, je reprends la route vers la gare pour le dernier kilomètre. Il roule de travers. La fourche est tordue, la roue voilée, les phares sont bons pour la casse. Mon pantalon est déchiré, mon blouson râpé, mes gants écorchés, et mon casque a pris un "pète". J'ai mal au genou, mais je serre les dents comme un dur… que je ne suis pas vraiment.

Une fois sur place, je consulte les horaires de train. Mission accomplie.
Je reprends la route du retour, dans l'obscurité maintenant bien installée. Le phare de ma mobylette, vacillant, cligne des yeux vers les étoiles.

La nuit est agitée, le sommeil douloureux. Au matin, le genou a doublé de volume. À peine si je peux poser le pied à terre. Chaque mouvement est un rappel brutal de la veille.

Je me rends tant bien que mal à la mairie du village pour signaler ma mésaventure. Peut-être par besoin d'officialiser ce que je ne peux plus cacher : je ne suis pas en état. Et pourtant, l'appel de la Marine est imminent.

L'Édile de la commune accepte de rembourser les frais de réparation et d'habillement. Il donne l'ordre aux communaux de boucher le trou et, tant pis pour la poule, elle est invitée à trouver un endroit plus convenable pour faire son nid !

Le week-end tombe à point nommé pour mon genou endolori. Le lundi, ne pouvant me permettre de manquer le travail, je me rends au boulot l'articulation bandée.

Trois jours plus tard, je pose un jour de congé pour me rendre à la capitale des Gaules — non pas pour y déguster une andouillette ou des quenelles — mais pour me présenter au centre de sélection militaire. J'y suis convoqué afin de passer les tests d'aptitude au service volontaire.

Dans le wagon de deuxième classe où je prends place, je fais la connaissance de joyeux conscrits qui, canette de bière à la main, se détendent en papotant. Ils m'invitent à participer à leur petite fête improvisée. Je fraternise aussitôt, levant mon gobelet à leur santé dans une ambiance bon enfant.

À mon arrivée

Premier choc en gare de Lyon, au petit matin blême. L'hiver, glacial, a pris possession de mon corps : je suis transi, frigorifié. Les premiers flocons nous accueillent dans un ballet tourbillonnant. Frileux, je remonte le col de ma veste canadienne, rentrant la tête dans les épaules, comme un hérisson pris de court.

Sur le quai, un comité d'accueil nous attend. Des types, tout de kaki vêtus, nous invitent sèchement à grimper dans des bétaillères à soldats. Direction la caserne.

Dans la cour, les bidasses en place nous accueillent à coups de railleries. Les mots *"boutonneux"* et *"puceaux"* fusent de leurs bouches comme les balles d'un fusil automatique.

Nous, emmitouflés dans nos gros pulls tricotés avec amour par nos mères ou nos grands-mères, cachés sous nos doudounes, les cheveux longs et gras s'échappant de sous nos bonnets, nous avancions sous le regard méprisant des adjudants. Nous avions l'étrange impression d'être des bêtes envoyées dans une arène, face à une meute de lions affamés, prêts à nous dévorer.

Grelottants, la plupart des appelés clopent pour se réchauffer les doigts engourdis et le nez rougi par le frimas de janvier. À notre arrivée, on nous distribue des "troupes" — ces cigarettes au tabac rêche, à l'odeur âcre. Je suis non-fumeur. Je les revends au plus offrant, petit commerce de survie entre deux rafales de vent glacial.

La matinée est consacrée aux tests, dans une grande salle aux fenêtres vétustes, mal isolées. Vu la tronche du type qui commande l'opération, je me surprends à regretter le pire prof que j'aie jamais eu.

Au début, tout semble simple. On sourit, un brin goguenards, devant les premières épreuves. Mais dans ce melting-pot de grands gosses sortis du même moule, on repère vite ceux qui trébuchent sur les chiffres, ceux qui se noient dans les mots. Vague prise de conscience : tout le monde ne sort pas d'une école de commerce.

Puis les questions se corsent. Les pièges s'installent. Bonjour les dégâts. Les cases s'enchaînent, l'histoire s'en mêle, il faut cocher, trancher, choisir, surtout ne pas se louper.

Déjà, dans l'air flotte une odeur tenace de chaussettes — et d'autres senteurs, plus âcres, plus déprimantes. Le marathon continue.

Cette fois, on a droit à un test étrange. Il s'agit de vérifier si nous avons des prédispositions… pour le morse. Aucun rapport avec le mammifère marin, bien sûr. Dans le casque, des bips résonnent. Un, puis deux, puis toute une série qui s'enchaîne, de plus en plus rapide. La main ne suit plus, les neurones s'emmêlent entre les traits et les points. Le cerveau chauffe, hésite, cale. On sombre, comme dans un sous-marin en perdition, frustré de ne rien comprendre au message codé.

Puis vient l'heure du repas. Nos naseaux frémissent à l'approche des marmites — elles dégagent une chaleur fade, une odeur triste et désarmante. *Ah, c'est ça le rata ?* Mais c'est quoi au juste ? Du boudin ? Un ragoût d'objets non identifiés ?

On nous sert une sorte de ragoût brunâtre agrémenté de patates, accompagné de tranches de pain dur comme la discipline militaire. Quand on a faim, on ne fait pas le difficile. Pour moi, habitué à un quotidien frugal, ça passe sans trop de protestation.

Après le repas, retour dans la cour. Une sorte de récréation glaciale. Dans un recoin à l'abri des regards, quelques babas cool se sont planqués pour fumer de la "Marie-Jeanne". Pas de doute : avec leurs yeux en soucoupe et leurs ricanements flottants, le psy va vite les repérer… et probablement les exempter.

Les autres se raccrochent à leurs Gauloises et à un café imbuvable — un infâme jus de chaussette, qui, ironie du sort, en rappelle l'odeur.

L'examen médical

C'est la valse des médecins, stéthoscope au cou. Mais avant tout, passage obligé par la douche collective. L'eau chaude, apparemment, est en option. Je suis habitué.

Moment d'angoisse : va-t-on se retrouver à poil, en file indienne ? Non… mais ce n'est guère mieux. Les corps passent l'un après l'autre, palpés, tâtés, auscultés, dans une indifférence clinique. Les praticiens, à peine plus âgés que nous, sont déjà blasés, rigolards, parfois moqueurs. Malgré le slip kangourou blanc en dotation, on a l'étrange sensation d'être réduits à de simples morceaux de barbaque. Du bétail. Ou pire : de la chair à canon.

Vient mon tour. Je passe sous la toise, puis sous les regards. Mon genou, toujours enflé et tuméfié, n'échappe pas à l'œil aiguisé d'un jeune médecin. Direction l'infirmerie.

Là, pince à épiler à la main, il extrait les derniers gravillons incrustés, désinfecte la plaie, puis la couvre d'un pansement bien propre. Pas le temps de souffler. S'ensuit une batterie de tests. C'est à ce moment qu'il décèle une anomalie physique, apparemment incompatible avec mon incorporation.

Catastrophe. Tout s'arrête net.

Il me demande de me rhabiller. Puis, sans mot de trop, m'emmène directement voir le vieux toubib, celui qui a le dernier mot sur l'aptitude. Le verdict tombe, sec, sans appel : inapte.

Une dernière visite chez le colonel, plus protocolaire qu'humaine, pour m'informer officiellement de mon inaptitude à servir. J'insiste, j'argumente, mon entêtement est sincère, mais sans poids. Mon ardeur juvénile se heurte à la froideur administrative.

La décision est irrévocable.

Mes rêves de voyage s'envolent

Je sors du bureau du colonel sonné, hébété. Le monde autour de moi continue de tourner, mais plus rien n'a la même consistance. J'avais tout imaginé — les classes, l'uniforme, les chants en cadence, la sueur partagée, l'esprit de corps… Un autre destin, une autre trajectoire. Ce refus brutal, sec, sans explication autre que médicale, me laisse sur le bas-côté, comme une pièce écartée du grand puzzle national.

Je n'avais pas prévu cette issue. Pas prévu que l'armée ne veuille pas de moi. C'est étrange, presque vexant, alors même que tant d'autres cherchaient à y échapper. Moi, je voulais y aller. Je voulais voir, comprendre, me frotter à la discipline, à la vie des autres, loin de mon quotidien. J'étais prêt à donner un bout de jeunesse à cette grande machine, et voilà qu'elle me recrache sans mastiquer.

Alors je marche un moment, seul dans le dortoir, mes pensées tournent comme les flocons du matin. Et dans cette brume, une petite voix se fait entendre. Peut-être qu'il y aura autre chose. Une autre voie, moins rectiligne, moins cadrée. Peut-être qu'un refus est parfois un point de départ. Pas celui que j'attendais, non… mais un départ quand même.

Ma désillusion est aussi grande que l'Océan. Réformé du service actif, mais tout de même inscrit comme réserviste dans le service de défense. Autant dire : entre deux eaux. Pendant des semaines, j'avais rêvé de m'embarquer à bord d'un bâtiment de la Marine, de porter fièrement le bel uniforme, le bonnet orné de sa houppette en laine — ce "pompon" rouge que, dit-on, les filles aiment toucher pour porter bonheur. Ce fut un doux rêve… balayé d'un revers administratif.

Sur le chemin du retour, en direction de la gare Perrache, en compagnie d'autres jeunes appelés qui, comme moi, rentrent chez eux avec plus ou moins de fierté, nous sommes abordés par des types à la mine patibulaire. Ils proposent de nous vendre une cocarde souvenir et une photo entourés de filles légèrement vêtues — pas tout à fait les épouses de militaires, mais plutôt du genre à arpenter les trottoirs à la recherche de clientèle.

Devant notre refus poli mais ferme, le ton monte. Les insultes fusent, les noms d'oiseaux s'échappent comme des moineaux effrayés. Les mots deviennent poings. Une embrouille éclate. Les coups pleuvent, drus comme une averse de grêle. Les coquards gonflent, les lèvres éclatent.

Mon genou en vrac m'interdit de participer. Je reste en retrait, témoin boiteux de cette escarmouche virile. Les souteneurs savent se battre, mais les collègues d'un jour, chauffés par la fatigue, la fierté, et peut-être un peu d'humiliation, ne se laissent pas faire. Rapidement, la balance penche en notre faveur.

La scène se calme à l'arrivée d'une jeep militaire. Quatre gaillards baraqués en descendent, le sourire aux lèvres. Ils connaissent la chanson. Ce genre d'accrochage, nous disent-ils, se répète à chaque vague d'appelés de retour à la vie civile. Un rite de passage déguisé en bagarre de ruelle.

Les belligérants prennent la poudre d'escampette. Les filles, bredouilles, s'évanouissent dans une ruelle. Moi, toujours bancal, je tente de rester digne.

Un des militaires me jette un regard, note ma démarche claudicante. Il me propose de monter dans la jeep pour rejoindre la gare. J'accepte sans discuter. Ce n'est peut-être pas le navire de la Royale, mais pour aujourd'hui, c'est déjà ça.

Le train du retour me semble plus lent qu'à l'aller. Dans le wagon à moitié vide, je regarde défiler le paysage d'hiver, les arbres nus, les villages engourdis, comme si tout autour de moi partageait ma torpeur. À mesure que je m'éloigne de Lyon, l'idée de ce que j'aurais pu vivre là-bas s'efface peu à peu, remplacée par un étrange vide. Un goût amer. Le genre de goût qu'on ne crache pas, qu'on garde au fond de la gorge, sans trop savoir pourquoi.

De retour au village, les choses reprennent leur cours, comme si rien ne s'était passé. On me demande : *« Alors, c'était comment ? »* Je réponds : *« Court. »* Et je passe à autre chose. Mais ce *court*, je le ressens comme une entaille dans le fil de mes jours. Une brèche invisible. Ce que je croyais être un début a tourné court, et me voilà à devoir réinventer la suite, sans plan B, sans mode d'emploi.

Le dimanche suivant, au café du coin, les anciens commentent l'actualité, les prix du gas-oil, la météo capricieuse, les histoires de voisinage. On me regarde de biais, pas méchamment, mais avec une sorte de curiosité pudique. *« T'as été réformé, alors ? »* Je hoche la tête. Certains hochent la leur aussi, en silence. D'autres esquissent un sourire gêné. Personne ne creuse.

Alors je retourne au quotidien. Mon genou guérit lentement. Je reprends le boulot, les horaires, les gestes. Mais quelque chose a changé. Un fil s'est tendu en moi, discret, invisible, mais bien là. Comme une tension sourde entre ce que j'étais et ce que je deviens.

Je me surprends à rêver, le soir, dans le silence de ma chambre, à d'autres ailleurs. Pas des casernes. Pas des képis. Mais des routes plus larges, des villes pleines d'inconnus, de discussions au comptoir d'un bistrot, d'amitiés qui naissent d'un rien. Peut-être que cette inaptitude est un billet d'évasion. Peut-être que la vraie liberté commence quand on est jugé inapte à marcher au pas.

La Gitane

Été 1971

C'est une des rencontres fortuites qui marqua mon destin.

J’ai 19 ans. J'essaie de faire abstraction à l'épisode de l'armée même si ce dernier m'a laissé un goût amer. Il est l’heure de quitter mon confort tout relatif et d’explorer un nouvel univers. N’ayant pas encore atteint la majorité légale de vingt-et-un ans, je me soumets à une procédure administrative : l’émancipation.
D’un tampon, l’administration m’autorise à voyager hors du pays. À cet instant, je sors de ma chrysalide, franchis une ligne invisible, et bascule — sans retour possible — dans le monde des adultes.

À l’aube, dans la ouate d’une brume matinale encore chargée de la pluie de la nuit, je saute dans un train en partance pour la Suisse.
Le roulis monotone me berce, et bientôt, je sombre dans les bras de Morphée.

Je suis tiré de mon sommeil par l’arrêt du train dans une gare inconnue. Une vieille femme fait irruption dans mon compartiment, traînant une valise volumineuse qui semble peser un âne mort. Élevé dans le respect des anciens, je bondis pour l’aider à la hisser dans l’espace à bagages.

Elle m’impressionne aussitôt.
Elle porte une longue robe bohème aux motifs bigarrés, presque criards. Son buste est couvert de colifichets brillants, de bijoux d’un autre âge, et d’un pendentif représentant la Vierge Marie. Un foulard de soie rouge, délavé, orné de volutes psychédéliques, s’enroule autour de sa tête et descend jusqu’au bas de son dos.
Sa chevelure abondante, aux boucles argentées, cascade sur ses épaules frêles. Son visage est émacié, cuivré, tanné par le vent et les ans. Mais ce sont ses yeux qui me frappent : un bleu si pâle qu’ils semblent traversés de lumière.

Je n’ai pas besoin de poser de question. Tout en elle, son port altier, son accoutrement, son silence habité, dit une seule chose : c’est une gitane.

Elle ne cesse de me fixer. Ses yeux pâles, d’une lumière presque surnaturelle, me transpercent le cœur. Ce regard me met mal à l’aise, comme si elle lisait en moi à livre ouvert.

Soudain, d’un ton doux mais impérieux, elle m’invite à lui montrer les lignes de mes mains, *"pour exprimer sa gratitude"*, dit-elle. Je fronce les sourcils. Ce genre de superstition ne m’inspire aucune confiance. Je me méfie de ces croyances populaires souvent prétexte à soutirer quelques pièces aux rêveurs.

Mais son insistance me trouble. Quelque chose, en elle, dépasse la simple mise en scène. Et puis, de toute façon, je suis ruiné : un hérisson s’est installé dans mes poches, il veille au grain.

Alors, pourquoi pas ? À contrecœur, je tends la main. Pas la gauche d’abord, j’hésite. Elle insiste encore. Je cède. Elle prend ma paume avec une lenteur solennelle.

Au moment où sa peau effleure la mienne, une chaleur étrange me traverse. Ce n’est pas désagréable, mais déroutant.
Elle observe longuement, silencieuse. Puis son visage change, son expression se fige. Quelque chose semble la troubler.

— *Vous avez un "M"*, dit-elle enfin, en traçant doucement le signe du doigt, là, au centre de ma paume.

Je baisse les yeux. Effectivement, quatre lignes principales dessinent, par un hasard saisissant, la treizième lettre de l'alphabet. Intrigué, je tente de jouer les Candides :

— Et... qu'est-ce que ça veut dire, ce "M" ?

Elle relève les yeux vers moi, grave.

— *C'est une marque rare. Ceux qui portent ce signe sont différents. Ils voient ce que d'autres ne perçoivent pas. Ce sont des êtres à l'intuition aiguë, à la volonté vive. Des gens que la vie secoue, mais que rien ne renverse.*

Elle fait une pause, puis ajoute à mi-voix :
— *Si vous écoutez cette intuition... si vous saisissez les chances que le destin vous tend... alors ce "M" pourrait bien changer votre vie.*

Je reste muet. Peut-être n'est-ce qu'un joli conte pour passagers fatigués. Mais, quelque part, une graine est plantée. Une blessure innée, pense-je ? Peut-être. Ou peut-être une clé. Encore faut-il oser ouvrir la porte.

Bien que méfiant, je la laisse poursuivre. Elle soutient que je possède un don : celui de distinguer le vrai du faux, de flairer le mensonge. Selon elle, je suis un être *empathique* et *hypersensible*. Ces mots résonnent étrangement en moi. Je me tais. J'écoute.

Elle examine ensuite ma main gauche. Son regard se fige à nouveau. Un "X" — bien net — semble se dessiner entre les lignes. Elle dit que c'est très rare. Elle anticipe une vie agitée, riche en aventures, en rebondissements. Une existence hors norme, guidée par une grande capacité d'adaptation. Elle s'enflamme alors dans un flot de louanges : charisme, énergie, sens de l'organisation, rigueur, force intérieure… *"Vous êtes une personne exceptionnelle",* me dit-elle, presque solennelle.

Je reste stupéfait.
Et soudain, sans raison apparente, son visage change. Son regard se voile. Elle détourne les yeux.

— *Je suis épuisée,* souffle-t-elle. *Je dois me reposer.*

Elle me souhaite *bon courage*. Cette formule m'étonne. Pourquoi pas *bonne chance*, ou *bonne route* ? Non. *Bon courage.*

Je n'ai jamais su pourquoi elle m'a dit cela. Son ton était grave. Comme une mise en garde voilée. Ou un adieu.

Dans les jours qui suivent, je repense souvent à cette rencontre. Aux prédictions de la gitane. À ses mots. Il y a bien longtemps que je ressens cette émotion vive, presque brûlante, quand je parle de sujets qui me tiennent à cœur. Ce trouble intérieur, ce vertige — il peut m'emporter si je ne reste pas vigilant. Je dois garder le contrôle. Garder le cap.

J'étais de ceux qui ne croient pas à ces histoires de lignes dans la main, de destin inscrit dans la chair. Pour moi, c'était de la magie de pacotille, bonne à faire briller les yeux des crédules.

Mais cette femme… et ce qu'elle a vu…

Peut-être faut-il que je revoie mon jugement.

Peut-être que ces signes — ces "M", ces "X", ces lignes de vie — ne sont pas que des caprices du hasard.
Peut-être qu'ils racontent quelque chose. Un langage oublié.

Dans les anciens textes chinois de médecine traditionnelle, la chiromancie est déjà mentionnée.

Mais elle puise son essence encore plus loin, dans les racines d'un art mystique hindou, vieux de plus de cinq mille ans. Ce savoir-là, je l'ignorais.

Et si, en définitive, notre peau savait des choses avant même que notre esprit les devine ?

L'arrivée en gare de Genève s'annonce. Mon voyage touche à sa fin.

Je me suis assoupi un moment. Un de ces sommeils flottants, à la frontière du rêve. Quand je rouvre les yeux, la vieille femme n'est plus là. Le compartiment est vide. Son bagage a disparu.
Elle s'est évaporée. Dissoute dans la lumière du matin. Comme un songe au réveil.

Je descends du train, encore embrumé. Mon regard balaie le quai. Rien. Aucun signe d'elle.
Pas un foulard rouge. Pas un éclat de bijou. Rien que la rumeur des voyageurs, le claquement des pas, l'annonce d'un autre départ.

Un doute s'installe. Et s'élargit.
Était-elle vraiment là ?
Ou bien ai-je rêvé cette femme aux yeux d'orage, qui lisait l'âme dans les paumes et disparaissait à l'aube ?

Je ne saurais jamais.
Mais l'image de la gitane est restée gravée dans ma mémoire.
Inoubliable. Inexplicable.
Une présence étrange qui, en une nuit, a changé quelque chose en moi.

Mes amis gitans et forains

Cette histoire de la gitane a réveillé quelque chose. Des souvenirs anciens refont surface, mêlés à d'autres plus récents, plus incarnés.

Je pense à la Camargue.

J'y retourne souvent pour la photographie. Ce pays de lumière, de sel, de vent et d'eau. J'y vais pour les images, bien sûr, mais aussi pour les visages. J'y retrouve une communauté que je connais depuis l'adolescence — celle des gitans.

La Camargue est l'un des derniers bastions sauvages de notre pays. Une terre où la faune et la flore vivent encore en liberté, où l'homme compose avec les éléments. Les chevaux blancs galopent dans les marais, les flamants roses s'élèvent au-dessus des rizières. Et cette lumière… crue, dorée, presque mystique… Elle fait vibrer les moindres détails, révèle les contrastes, offre à l'œil du photographe un théâtre naturel sans égal.

Mais ce sont les gens qui m'attirent le plus. Leur chaleur. Leur fierté. Leur simplicité désarmante.

Le soir, entre les roulottes, ou à même la plage, on allume un feu. Les guitares sortent des étuis, les voix s'élèvent. Il y a toujours quelqu'un pour improviser un rythme, une danse, un éclat de rire. Les soirées gitanes ont ce pouvoir de suspendre le temps. Elles vous happent, vous transportent.

Lors de l'une de ces veillées, j'ai fait la connaissance du groupe SOY, cousin musical des Gipsy Kings. Leur virtuosité à la guitare est saisissante. Ils jouent comme on respire — avec naturel, avec nécessité. Leur musique est enracinée, vivante, vibrante. Elle ne cherche pas à séduire. Elle exprime. Ils m'ont fait la gentillesse de dédicacé deux cd de leur composition.

Quand ils jouent autour du feu, il se passe quelque chose. Une énergie circule. Une chaleur humaine brute, une fraternité instantanée. Les rythmes s'emballent, les mains frappent les guitares, les talons battent la terre. Et moi, au milieu, appareil en main, cœur ouvert, je capte ces instants d'éternité.

Ces rencontres, ces visages, ces musiques, ces nuits sous les étoiles… tout cela m'est précieux. La Camargue n'est pas qu'un décor. Elle est une rencontre, un lien, un retour aux sources.

À chaque occasion, le gadjo — comme ils m'appellent avec bienveillance — célèbre les rencontres humaines et la beauté naturelle. Ma passion pour la photographie s'entrelace avec mon attachement à la culture gitane, notamment à leur musique, vive, profonde, enracinée.

Cette attirance ne date pas d'hier. Elle remonte à mon adolescence.

Vers mes 13 ou 14 ans, un clan venait s'installer en bord de Loire, dans des caravanes, à l'occasion de fêtes locales. Parmi eux, deux jeunes filles d'un groupe sédentaire, issu du commerce du métal, m'ont marqué. Elles étaient fans de Sylvie Vartan. Elles se coiffaient comme elle, et dans leur petit mange-disque, la chanson *Irrésistiblement* tournait en boucle.
Elles m'invitèrent un jour dans leur univers. Je découvris une autre manière de vivre. On m'offrit du serpent — un goût de poisson, curieusement — et du hérisson, une expérience culinaire que je n'aurais jamais imaginée. Puis vinrent les guitares, les chants, les rires.
Les instruments prirent possession de la nuit.

Je rentrais tard, bien trop tard. Maman me passa un savon. Mais j'étais ailleurs. Intouchable.

Ce que je venais de vivre m'avait ouvert une porte. Celle d'un monde vibrant, spontané, chaleureux.

Tous les week-ends suivants, je retournais les voir. On partageait les repas, la musique, les danses sous les étoiles. Des nuits entières de fête, de chant, de complicité.
C'était magique. Authentique.
À travers ces moments, j'ai saisi une chose essentielle : derrière cette culture gitane, si souvent stigmatisée, se cache une histoire. Des émotions. Des visages. Des gens qui, comme tout un chacun, cherchent simplement à tisser des liens.

Et pourtant… on les a chassés. Méprisés. Exterminés dans les camps, pendant la guerre.
Peu en parlent. Trop peu se souviennent.

Ces souvenirs, aussi anodins puissent-ils sembler — un air de Vartan, un plat partagé, un feu de camp — ont façonné ma vision du monde.
Ils m'ont appris à voir autrement.
À ressentir plus profondément.

La nostalgie que je ressens en évoquant ces moments est palpable. Ces souvenirs sont les reflets de ma jeunesse, bien sûr, mais aussi de la beauté des liens humains, capables de transcender les différences culturelles, les barrières sociales, et parfois même le cours du destin.

En 1971, un soir, je fais une rencontre singulière.
Je me retrouve pris à partie par deux individus — une histoire floue dont je n'ai plus le souvenir exact, mais la violence était bien réelle.
Je suis seul, à l'entrée de l'immeuble où je loge, lorsque surgit une voiture qui se gare brusquement sur le parking. Un homme en descend, s'approche, et sans un mot de trop, fait fuir mes agresseurs.

Je viens d'échapper à une mauvaise passe.

Par un hasard heureux, ce type venait rendre visite à une amie, ma voisine de palier — une fille de ma région, ancienne miss, à l'élégance familière.
Par reconnaissance, je l'invite à monter prendre un verre dans mon studio. Histoire de le remercier, et d'apprendre à le connaître. Il se nomme Michel.

Il me dit qu'il est forain, qu'il vit au rythme des routes et des foires, qu'il tient un stand d'auto-tamponneuses. Nos esprits se tamponnent tout de suite. Il a ce mélange d'humour, de débrouillardise, et d'intuition qui m'est familier.

Quelques jours passent. On se recroise, on échange. Une amitié naît, simple, spontanée.

Et puis un matin, la voisine est partie. Comme ça.
Elle a quitté l'appartement sans laisser de trace. Et lui, je ne l'ai jamais revu.

Encore un de ces moments suspendus.
Une parenthèse brève, mais marquante.
Une étoile filante dans le ciel de ma jeunesse.

Ce n'est qu'à la fin des années 80, alors que je suis marié et père d'un petit garçon de dix ans, que je retrouve mon vieil ami Michel, par un de ces heureux hasards de la vie.
C'était lors d'une fête dans le village voisin.

Malgré les années, nous n'avions pas tellement changé, ce qui rend la reconnaissance immédiate.
Un sourire, un regard, et tout revient.
Heureux de ces retrouvailles inattendues, je lui présente ma petite famille.

Il m'invite à passer derrière son stand, à l'abri du bruit et des lumières tournoyantes, pour partager une coupe de champagne. Son cousin tient les commandes, pendant que nous reprenons le fil interrompu de notre amitié.

Il me présente son épouse, une superbe gitane à la longue chevelure brune et aux yeux d'un bleu intense. Une beauté solaire, pleine de grâce.
Puis, dans un élan de générosité typique de sa communauté, il tend à mon fils une poignée de jetons — une bonne vingtaine — pour qu'il puisse s'amuser à sa guise sur son stand.

La soirée s'étire dans une ambiance joyeuse, simple, chaleureuse. On rit, on se rappelle des souvenirs, on se promet de ne plus se perdre de vue.

Mais le temps, ce voleur silencieux, passe inexorablement.
Les promesses de retrouvailles s'étiolent dans le tourbillon des jours.
Lui, sans doute, sillonne toujours la France au rythme des fêtes foraines, emporté par la vie nomade, tandis que moi je poursuis la mienne, enracinée ailleurs.

Bien des fois, lorsqu'une fête s'installe dans la région, je m'y rends avec l'espoir de recroiser mon vieil ami. Je scrute les stands, m'attarde devant les auto-tamponneuses, mais ce n'est jamais lui. Les années passent, les déménagements se succèdent, les chemins se croisent puis s'effacent. Seul le souvenir demeure, vif et tendre.
Parfois je me surprends à me demander : *que devient-il ? Que fait-il, aujourd'hui ?*

À la fin de l'été 80, je fais l'acquisition d'une grande caravane, spacieuse et confortable, véritable petite maison roulante. Je l'installe au bord du lac Léman, dans un cadre idyllique. Les week-ends passés en famille y sont délicieux, véritables bulles d'oxygène après les semaines de travail éreintantes.
Quelques mois plus tard, je décide de la vendre.

Un gitan forain se manifeste rapidement. Sans discuter le prix, il me verse un acompte. Il vend des fripes sur les marchés et doit partir pour Lyon. Il me demande de patienter un ou deux jours pour le solde.
Durant son déplacement, il m'appelle deux ou trois fois, rassurant : *"J'ai l'argent, t'inquiète pas !"*
Le lendemain, il revient. L'argent est là, en billets usagés de 10 francs. Une nappe de billets recouvre la table de la cuisine, formant une image aussi insolite que mémorable.

Pour me remercier de ma confiance, il offre à mon épouse de beaux draps en lin, des dentelles raffinées, ainsi que quelques vêtements pour notre fils.
Depuis, chaque fois qu'il revient dans la région, il ne manque pas de passer nous voir. On partage un verre, on échange des nouvelles, on parle de tout et de rien. Ces moments simples mais sincères s'ancrent dans la mémoire comme autant de témoignages d'une amitié née de la confiance et du respect mutuel.

J'ai aussi connu d'autres gitans sédentaires qui, à plusieurs reprises, ont veillé sur notre entreprise lorsque nous partions en vacances. Une confiance naturelle s'était installée. Pour les remercier, je les invitais souvent à la maison pour partager un apéritif.
Ils appréciaient le pastis. Parfois, je passais dans leur campement avec une bouteille, juste pour le plaisir de l'amitié. Le chef du clan, un gaillard aussi haut que large, buvait son pastis pur, sans eau. Un homme de peu de mots, mais de parole.

Dans le cadre de mon activité, il m'arrivait de récupérer de vieux portails en fer, ou de la ferraille que je leur donnais volontiers. Ils ont toujours été reconnaissants. Je n'ai jamais eu le moindre souci avec eux. Le voisinage s'est toujours déroulé dans le respect mutuel.

Un jour, lors d'une fête du village, je les aperçois installés à l'écart. Leur présence est mal vue. Les regards sont lourds, les conversations s'arrêtent lorsqu'ils passent. Sans hésiter, je vais à leur table et leur offre une bière. Cela suscite des murmures, des chuchotements, des sourcils froncés. Certains ne comprennent pas que je les côtoie.

Les mentalités ont la peau dure. Même les jeunes générations qui travaillent, qui gagnent leur vie

honnêtement, n’échappent pas aux clichés. L’ombre de leurs ancêtres les poursuit encore : voleurs de poules, dit-on. On les stigmatise, sans les connaître.
Changer les mentalités ? C’est une autre histoire… Mais moi, je sais ce que je dois à ces hommes, à ces familles. Et ça, personne ne pourra me le faire oublier.

L’oiseau a pris son envol

Arrivé à Genève, les rencontres se suivent, mais ne se ressemblent pas.
Le villageois que je suis, happé par l’immensité urbaine, est accueilli par une chaleur estivale qui caresse les façades des immeubles et mon visage.

Jamais je n’avais vu une ville aussi propre, aussi lumineuse, comme lavée chaque matin par une aube silencieuse.
Le jet d’eau fend le ciel avec majesté, tandis que des navires anciens glissent sur le Léman comme des souvenirs échappés du passé.

Des effluves de tabac blond, mêlés à des notes de chocolat, s’échappent des échoppes et parfument les trottoirs. Ici, les gens flânent, avec cette nonchalance tranquille qu’accompagne leur accent traînant. Et si, par mégarde, on les presse, ils vous répondent en souriant : « Il n’y a pas le feu au lac ! »

Dérouté, indolent, plan de la ville à la main, je déambule à pas lents vers le siège de la société qui doit m’employer.
Mes yeux s’emplissent d’émerveillement, comme ceux d’un enfant découvrant un nouveau monde.
Tout m’est inconnu : les vitrines, les enseignes, les trams qui filent, et cette langue chantante, mêlée de français, d’allemand, d’italien, comme une mosaïque d’Europe en un seul carrefour.

Il règne ici une activité incessante, un bourdonnement qui me fait penser à une ruche d’abeilles affairées.
C’est un changement de décor radical, un saut depuis mes collines natales jusqu’au cœur d’un monde moderne.

Devant le poste de contrôle, barrière baissée, nous sommes une douzaine à attendre,
tous venus de coins de France que nos accents trahissent tendrement.
On devine les plaines du Sud-Ouest, les bocages normands, les vallons d’Auvergne…
Un brin de France rurale planté là, devant l’entrée ordonnée d’une grande entreprise helvétique.

Un collaborateur, informé de notre arrivée, vient à notre rencontre, ponctuel et souriant.
Il nous guide, tel un chef de gare, vers le bureau du directeur des ressources humaines.
Là, chacun est reçu à tour de rôle, pour accomplir les démarches nécessaires à l’obtention du précieux sésame : le droit de travailler en Suisse.

La société m’attribue un hébergement, en France, tout près de la frontière.
Le loyer, prélevé chaque mois sur mon salaire, me donne droit à un studio… modeste.
Un petit cocon kitsch, au mobilier douteux, situé dans un immeuble curieusement baptisé « Les Feux-Follets » — un nom presque prémonitoire, puisque le bâtiment jouxte le cimetière.
L’endroit a au moins le mérite d’être calme : les voisins, silencieux à jamais, ne se plaignent jamais.

Les premières semaines sont faites de désordre et de solitude. L’indépendance, si convoitée, a un prix : celui de l’incertitude, des soirées sans repère, des heures à tourner en rond dans une pièce trop grande pour mes doutes.

Dans mes premières émotions naissantes, il y a des échecs, mais également de la réussite. Des visages entrevus, des voix effleurées, des promesses que l’on murmure à soi-même dans le silence d’un soir.

Loin de ma terre natale, je m’invente peu à peu un ailleurs. Je me redresse à la force de ma volonté, me forgeant une identité dans l’ombre des livres, que je dévore avec grand appétit, dans les marges de solitude que je remplis de mots, de pensées, de rêves inavoués.

Il y a des soirs où je doute, où l’écho de mon passé cogne aux parois de ma mémoire.
Mais je résiste. Je m'accroche à chaque mot appris, à chaque idée conquise, comme à une planche de salut au milieu d’un océan trop vaste.

Je comprends peu à peu que l’on ne répare pas son histoire d’un simple trait de plume.
Mais on peut, à force de patience, de lectures, d’efforts modestes, recomposer un présent plus digne, et peut-être même, entre deux pages, entre deux rencontres, pressentir une autre forme de liberté.

Sans guide, sans mentor, je m’égare parfois sur des chemins tortueux, loin de mes idéaux, loin de ce que j’avais rêvé.
Je tâtonne, je doute, et mes décisions sont comme des équations sans solution.
Mon intuition vacille, trop émoussée pour faire office de boussole. Je suis à des années-lumière des prédictions de la voyante — qu’elles aient été sincères ou charlatanesques, elles ont depuis long-temps perdu leur éclat.

Les jours s’étirent, et avec eux, les habitudes prennent place. Je découvre la cadence suisse, réglée comme une montre d’horloger. Le travail, bien que répétitif, impose une rigueur presque monacale.
Mais c’est dans le silence des gestes mécaniques que naît parfois une étrange paix.
Un balancement entre résignation et acceptation.

Par sentiments de nostalgie, je retourne dans mon village, comme on retourne à la source, espérant y puiser un peu de réconfort. Mais rien n'est plus comme avant. Le retour n'a pas le goût attendu.
Les lieux semblent familiers, mais l'âme des choses s’est éteinte.
Les volets sont repeints, les voix ont changé de ton, et les visages d’enfance ont pris des rides que je ne reconnais pas.

Je pensais retrouver un port, j’y découvre un rivage étranger. Ce qui m’avait forgé — les jeux, les promesses, les silences partagés — semble avoir été emporté par une crue invisible.

Je croise d’anciens camarades, mais la complicité d’antan a fondu comme givre au soleil.
Leurs regards glissent sur moi, comme si je n’étais qu’un passant de plus dans la rue principale. Ils ne sont même pas curieux de connaître ma nouvelle vie. Il y a cette illusion qu’en franchissant le pas de la porte d’hier, on retrouvera le parfum de l’enfance, les visages familiers, les rires qui ri-cochent sur les murs.

Mais le temps, lui, ne revient jamais en arrière. Il transforme les maisons, efface les amitiés, et rend muets ceux qui naguère partageaient nos silences.

Je monte les escaliers grinçants de la maison familiale et découvre les vestiges de mon passé comme on retrouve une épave : ma mobylette démembrée, mon vélo réduit à un cadre rouillé, ma batterie éventrée comme un ventre percé.
Les vinyles se sont volatilisés, emportant avec eux les refrains qui rythmaient mes rêves.

Je me tiens là, immobile au milieu de ce carnage domestique, et je comprends que rien ne m’attache plus ici.
Les racines, lorsqu’elles sont tranchées, ne repoussent pas.

Alors, dans un dernier geste, je vends ce qui peut l'être comme on se déleste d’un rêve devenu trop lourd : deux pesos pour la batterie, et peut-être un peu de paix en échange,
non pour l’argent, mais pour la symbolique du détachement.

Une toute dernière fois je déambule dans ces ruelles où j’avais mes repères, mais le regard des autres me traverse sans me reconnaître, comme si j'étais transparent.

Je suis devenu une silhouette sans passé, un fantôme aux poches pleines de souvenirs que plus personne ne réclame.

Je quitte le village en silence, comme un voyageur qui comprend enfin que certaines terres ne sont plus faites pour y revenir — qu'elles doivent rester dans la mémoire, et non sous les pas. Je refermais ainsi un livre trop lu, avec une page cornée dans le cœur, mais sans plus chercher à en connaître la suite. Il me faut six mois pour apprivoiser cette terre étrangère où j'ai planté mes pas.

À force de déambulations et de silences partagés, je tisse peu à peu une toile de visages et de voix, m'entourant d'une galerie humaine aussi hétéroclite qu'attachante.
Comme un papillon curieux, je vais de fleur en fleur, butinant des instants d'attention, des regards légers, parfois des baisers volés. Ces conquêtes sont brèves, sans lendemain,
mais suffisantes pour bercer mes solitudes.

Et puis, un jour, elle apparaît : belle brune au timbre chantant du Sud,
aux yeux rieurs et à l'assurance tranquille.
Nous avons le même âge, mais dans ses gestes, il y a une maturité que je cherche encore. Elle aime mes croquis, mes traits ironiques sur ses murs —
petits graffitis d'un monde en marge, ébauches d'un talent encore à éclore.

Mais je devine vite que je ne suis pas celui qu'elle attend.
Elle rêve de grands bruns mystérieux, de silhouettes sombres, sculptées dans l'ombre.
Moi, j'ai les cheveux longs, châtain clair, un regard doux, presque efféminé, et cette fragilité qui dérange autant qu'elle intrigue.
Un mètre quatre-vingts, mais une allure d'orphelin de la virilité attendue.

Qu'importe. L'amitié se tisse malgré tout, dans l'attente d'un geste, d'un sourire, d'une complicité sans fard.
Mais un jour d'été, je frappe à sa porte. Rien. Silence.
Le voisin me dit qu'elle est repartie dans sa région. Sans un mot. Sans un adieu.

J'éprouve un pincement au cœur. Pas de drame, mais une déception douce.
Elle est partie comme d'autres avant elle, comme tant de jeunes venus ici chercher fortune ou sens, et que l'exil use, que l'éloignement érode.
Beaucoup retournent au bercail, rêves en bandoulière et valises à moitié vides.
Il faut une certaine trempe pour quitter le cocon familial et ne plus jamais regarder en arrière. Ainsi va la vie, faite de passages furtifs et de présences inachevées, d'adieux muets et de cœurs ouverts comme des portes qu'on n'a pas refermées.

Les jours s'égrènent, pareils aux perles d'un chapelet dont je ne connais pas la prière.
Je travaille, je lis, j'observe.
Chaque matin, je croise les mêmes visages dans le bus ou à la cafétéria,
et pourtant, chacun garde son mystère comme un vêtement trop serré.
Je me sens à la fois dedans et dehors, invisible parmi les visibles, présent sans peser.

Les week-ends, quand la solitude s'étire comme un chat alangui, je pars à l'aventure, appareil photo en main, traquant la lumière sur les feuilles, le reflet d'un nuage dans l'eau calme d'un étang.
La nature ne triche pas. Elle ne juge pas non plus. Elle est — simplement.
Et moi, face à elle, je commence à m'accepter tel que je suis : fragile, décalé, sensible au moindre frémissement.

Un jour, au détour d'un sentier, je rencontre une vieille femme qui promène deux chiens jumeaux.
Nous échangeons quelques mots, puis quelques silences. Pendant ce temps, les canidés me reniflent les chaussures.
Elle me dit que l'important n'est pas de savoir où l'on va, mais de continuer à marcher avec le cœur

en éveil.

Elle m’offre un sourire sincère, comme une bénédiction avant de poursuivre son chemin.

Ce jour-là, je ne suis pas rentré tout à fait le même. Quelque chose en moi s’est calmé, comme si le tumulte intérieur avait enfin trouvé un banc où s’asseoir.

Un soir, au restaurant italien, vers la fin de l'année 1971

Un rare soir de solitude, je pousse la porte d’un bar à la lumière tamisée. L’ambiance est feutrée, les conversations basses, le velours discret.
Assise seule sur la banquette, une fille fixe la porte d’entrée, le regard noyé d’attente. Triste comme une nuit d’hiver sans feu. Elle semble attendre quelqu’un. Quelqu’un qui ne viendra pas.

Avec ma gueule de jouvenceau, mes cheveux trop longs et mon manteau trop grand, j’attire son attention. Soudain, son visage s’illumine – comme la Sainte Vierge à l’apparition du Christ, me dis-je, un peu naïvement.

Je ravale ma timidité, traverse la salle comme on traverse un champ de mines, et l’aborde.
Une demi-heure plus tard, elle est prise dans mes filets. Ou peut-être est-ce moi qui suis déjà piégé.

Pour sceller cette rencontre tombée du ciel ou des enfers, je l’invite chez Luigi, le petit restaurant italien où j’ai mes habitudes. L'endroit sent la pâte fraîche, l’huile d’olive, le basilic et les confidences d’après minuit.

Devant un gin-fizz, nous faisons connaissance.
Les mots se cherchent, se trouvent, s’effleurent. La carte arrive. Elle choisit des spaghetti à la bolognaise. Moi, fidèle à mes habitudes, je commande des lasagnes et un pichet de vin italien, rouge et généreux.

Tout baigne. L’ambiance est douce, la lumière chaude, presque complice.
Puis, sans prévenir, comme frappée par la foudre, elle s’écroule, la tête en plein dans son assiette. La sauce éclabousse la nappe. Un silence brutal s’abat sur la table. Je reste là, stupéfait, le verre à mi-chemin de mes lèvres.

Le serveur s’approche. C’est Luigi lui-même, celui qui me connaît depuis mes premières sorties. Il me lance un regard à la fois désolé et amusé.

— *JP !* dit-il, en secouant la tête. *Choisis-toi une gentille fille... une qui donne pas dans la poudre.*

Je reste coi. Apparemment, il la connaissait bien. Trop bien.
Encore une fois, je n’ai rien vu venir. Mon intuition — ce sixième sens qui fait qu’on devine les gens — tarde à s’exprimer chez moi. Ou alors, elle est en grève.

Le calepin rouge

Quelques jours après cette fâcheuse déconvenue au restaurant italien, je fais une rencontre plus douce, dans une pâtisserie cette fois. Une donzelle bien sous tout rapport, du moins à première vue. Un regard, un sourire, une conversation sucrée autour d’un mille-feuille, et le tour est joué.

On se fréquente. Une semaine passe et je l’invite à découvrir mon studio. Trois semaines plus tard, elle y vit. Et ma foi, tout se passe bien — sous tous rapports, justement.

Un après-midi, au boulot, je me plante un tournevis dans le doigt. Rien de dramatique, mais suffisamment pour me renvoyer chez moi plus tôt que prévu. En poussant la porte du studio, je tombe sur une scène que je ne suis pas prêt d’oublier : la belle en pleine action, dans mon lit, avec un type sorti de nulle part. Je ne le connais ni d’Ève, ni d’Adam — ni de près, ni de loin.

La colère me monte au crâne comme une fièvre. Sans réfléchir, je ramasse leurs fringues, son sac à main, et je balance tout dehors, à travers la porte, dans le couloir de l'immeuble. Je les vire, eux aussi, avec perte et fracas, les invitant à aller se rhabiller ailleurs.

Sur le coup, je ne remarque pas qu'un petit calepin rouge a glissé hors du sac de la demoiselle pour se loger sous la table à manger. Ce n'est pas le Petit Livre Rouge de Mao Tsé-Toung, non. Mais presque aussi révélateur.

La rage retombée, je l'aperçois. Par curiosité — ou par instinct de survie — je le feuillette. Et là, surprise. C'est un carnet de bord intime : un répertoire méticuleux de ses partenaires sexuels. Nom, date, nombre de rapports. Précis, clinique. Le dernier amant en date, celui que j'ai viré à coups de pied dans le derrière, affiche le score impressionnant de quatre-vingt. Le chiffre me colle une claque. Je n'ajoute pas de commentaire : tout est dit.

Je cherche mon prénom. Rien. Pas une ligne, pas une trace. Peut-être étais-je trop récent, pas encore intégré à l'inventaire… ou trop insignifiant pour figurer dans la liste.

Ce jour-là, j'ai mis un terme définitif à mes aventures avec la faune locale. Déçu, vidé, je décrète un stand-by sur les conquêtes féminines. Il faut savoir, parfois, poser le fusil et se retirer dans la cabane du vieux chasseur.

Novembre 1974

Je marche en direction de l'Hôtel de la Paix, à Genève. Le ciel est gris, le vent chargé d'humidité tourbillonne entre les façades austères. À une centaine de mètres de mon point d'arrivée, un barrage policier bloque l'accès à la rue. Intrigué, je m'approche d'un agent. Sa réponse me glace :

— *Un homme a sauté du cinquième étage de l'hôtel…*

Un frisson me traverse. La rumeur enfle déjà dans la foule agglutinée. On dit qu'au moment de basculer dans le vide, sa bottine s'est coincée dans les barreaux du balcon, ralentissant la chute. Le destin, dans un sursaut, l'aurait projeté miraculeusement sur le balcon du troisième étage. Il s'en sort avec un traumatisme crânien et une double fracture de la jambe.
L'après-midi même, la nouvelle tombe à la radio : l'homme, c'est Mike Brant.

Sa voix résonnait dans les transistors, brûlante et douce à la fois, celle d'un homme qui chantait et qui semblait porter en lui un chagrin plus vaste que la scène.

Sa mort laissera un vide insondable, un mystère que les mots ne sauront jamais vraiment cerner. Le chanteur adulé, à la sensibilité à fleur de peau, deviendra un symbole tragique.
Et, paradoxalement, celui qui chantait l'amour aura, par son absence, fait couler des torrents de larmes.
Comme si, quelque part, il avait offert à ses fans sa dernière chanson — muette, déchirante, éternelle.

Je suis bouleversé. Sa voix me revient, claire, vibrante, comme un écho venu de l'intérieur. Mike, c'était l'idole de toute une génération, mais aussi une présence fragile, presque trop humaine pour le monde du strass et des projecteurs. Il chantait *Rien qu'une larme*, et dans chacune de ses notes, on devinait un cri silencieux, un appel au secours déguisé en refrain.

Un an plus tard, à Paris, il récidivera. Ce saut-là sera celui du silence définitif. Il partira comme il a vécu : dans la lumière d'un projecteur — dans un éclair de douleur et de silence — comme une étoile filante mais avec l'ombre toujours trop proche.

À cet instant, je réalise à quel point la douleur peut être invisible. Moi aussi, je connais ces jours où l'on se cramponne à ses illusions pour ne pas sombrer. Ces week-ends d'isolement, ces combats in-

térieurs que personne ne devine.
Et comme Mike, je cherche parfois un sens, une lueur, une note de musique pour tenir bon.

Sa disparition me renvoie à mes propres failles. À cette jeunesse en équilibre, à ces amitiés fugaces, à cette solitude que même les livres ne suffisent pas toujours à combler.
Il m'apparaît alors que certaines âmes, trop sensibles, trop belles, ne peuvent rester longtemps parmi nous.
Mais elles laissent derrière elles une trace lumineuse. Une chanson. Un souvenir. Une larme.

Je me souviens d'un jeune chanteur israélien de vingt-deux ans, en 1970. Il représentait la France au Midem de Cannes avec une chanson bouleversante : *Laisse-moi t'aimer.* Ce jour-là, à la télévision, je le découvre en direct. Mike Brant. Une révélation. Une voix d'or, un regard chargé d'intensité, un charisme solaire. Ce fut, en quelques minutes, la naissance médiatique d'un phénomène qui allait électriser les foules.

Dès lors, tout s'emballe. Les couvertures de journaux se multiplient par centaines, les galas s'enchaînent par milliers. En cinq ans à peine, il vend quinze millions de disques. Un exploit. Davantage que Johnny Hallyday, Michel Sardou, Claude François ou Joe Dassin à la même époque.
Mike Brant devient l'idole d'une génération, l'incarnation d'un romantisme absolu, à la fois flamboyant et fragile.

Il évolue dans un tourbillon insensé, à l'image de cette époque frénétique, légère et insouciante. Les années 70 battent leur plein, colorées de paillettes, d'amours idéalisées et de refrains entêtants. Les stars de la chanson sont les dieux modernes d'une jeunesse en quête de rêve.

Et au milieu de tout cela, Mike, avec sa voix blessée et son sourire lumineux, chante l'amour comme un cri du cœur.
Peut-être, sans que nous le sachions, chantait-il aussi sa douleur.

Août 1974. Rencontre avec la mer

Nous chargeons le coffre de notre toute nouvelle voiture avec le matériel de camping, et prenons la route, le cœur léger, en direction du Sud. L'itinéraire est tracé à l'aventure : cap sur Nice, en suivant la mythique route Napoléon.
À chaque halte, on pique-nique, on explore les alentours, on achète de quoi subsister sur les marchés odorants, où les étals débordent de couleurs et de saveurs estivales.

La nuit tombe doucement.
À cette époque, le camping sauvage n'est pas interdit, et nous repérons un pré tranquille, à l'orée d'un bois. L'endroit nous semble propice pour planter la toile de tente. Nous choisissons un coin abrité sous des arbres. C'est notre première nuit à la belle étoile. Nous nous glissons dans nos sacs de couchage, allongés sur un matelas en mousse un peu mince. L'inconfort est là, mais le sentiment de liberté l'emporte.

La nuit n'a pas encore fini son cycle qu'un bruit sourd et étrange nous réveille. Par précaution, je m'empare de ma lampe torche et de mon opinel — celui que j'utilise pour trancher le saucisson.
Je soulève doucement la fermeture de la tente, prêt à faire face à l'inconnu…
Mais à peine ma tête passée, je cogne quelque chose de dur. Étourdi, je braque ma lampe, un peu groggy.

Et là, face à moi, museau contre nez, une vache placide me regarde en continuant de brouter l'herbe, indifférente à ma stupeur.
L'intruse nocturne était paisible. Elle, au moins, semblait avoir trouvé son confort.

Nous avons rapidement plié bagage. Cette mésaventure marqua la fin de notre brève expérience du camping sauvage.

Un petit déjeuner copieux, pris dans une auberge du coin, suffit à nous remettre de notre frayeur nocturne.

Plus tard, nous arrivons enfin à Nice. Cette fois, pas de tente ni de prairie douteuse : nous optons pour un hôtel avec piscine, perché sur les hauteurs de la ville. Luxe inespéré pour nous, modestes aventuriers du bitume.

C'était la première fois que nous voyions la mer « en vrai ».
Je m'étais imaginé une plage de sable doré, comme celles des cartes postales. Mais ici, surprise : la plage est un curieux mélange de galets luisants et de sable noir, que l'écume blanche vient lécher avec nonchalance.
Habitué aux rives tranquilles des lacs, à la surface immobile propice à la pêche, je n'ai pas prêté attention au ressac. En guise de bienvenue, une vague sournoise vient me chatouiller les chevilles, trempant mes mocassins en daim flambant neufs. Mauvais choix de chaussures, mais beau souvenir.

Passé cette petite péripétie, nos premières vacances prennent un tour idyllique. Entre baignades, farniente et tendresse partagée, nous savourons chaque instant de cette parenthèse amoureuse, en découvrant ensemble le goût salé de la mer.

Mon Mentor

En ce jour du 16 août 1977 je suis en voiture, lorsque la radio interrompt le programme pour annoncer la mort d'un monument du rock. Elvis Presley s'est éteint dans sa propriété de Graceland. Officiellement, une crise cardiaque. Pour certains, une « crise Cadillac », clin d'œil acide à son mode de vie démesuré.
On raconte — à voix basse — qu'on l'aurait retrouvé dans sa salle de bains, assis sur les toilettes, le pyjama baissé, baignant dans une mare de vomi. Une fin peu digne pour celui qu'on appelait le King. Le mythe en prend un sacré coup.
Mais cette version crue des faits ne sera jamais relayée par les médias officiels. Le rideau se referme sobrement, comme si le monde voulait préserver l'icône intacte dans la mémoire collective. Ainsi va la légende : mieux vaut qu'elle brille que de s'éteindre dans la trivialité.

C'est cette année que je fais mes premiers pas en tant que vendeur automobile, je les dois à un employeur pas tout à fait comme les autres. Dans le milieu, on le surnommait à juste titre « l'assistant social ».
Il tendait la main à celles et ceux que la vie avait cabossés : anciens détenus, naufragés de la cellule familiale, égarés en quête de repères. Il leur offrait une seconde chance. Rien n'était jamais tout à fait perdu pour lui.

Les postes d'entretien des véhicules étaient souvent confiés à ces hommes en reconstruction. Je les côtoyais dans le cadre de mes fonctions, découvrant à travers leurs regards une forme de reconnaissance rare. Tous parlaient de ce patron avec respect, parfois même avec une émotion retenue. Il était plus qu'un employeur : un repère, un phare pour ceux qui sortaient du brouillard.

Je revois encore ce pompiste noir, jeune boxeur semi-professionnel, silhouette athlétique et regard doux. Pour qu'il puisse pratiquer son noble art, le patron aménageait ses horaires d'entraînement. Lui-même passionné de boxe, il n'hésitait pas à le sponsoriser : achat de gants, de chaussures, prise

en charge des frais de déplacement lors des combats…
Il n'y avait pas de calcul chez cet homme, seulement un sens inné de la dignité humaine.

Les trente premiers jours furent rudes.
Il faut le temps de trouver ses marques, d'apprivoiser les ficelles du métier, d'accepter les refus sans se décourager. Mais lui, bienveillant, me prit sous son aile. Un peu comme le fils qu'il n'avait pas eu, disait-il. Il me distillait des conseils simples, mais justes, et m'encourageait à tenir bon.
Il devint, sans le savoir peut-être, mon mentor. Grâce à lui, je trouvai peu à peu ma place. Les ventes commencèrent enfin à s'enchaîner. Ma confiance, comme mes compétences, se renforçaient jour après jour.

L'un des quatre garages que possédait le dirigeant était une station-service située dans un quartier « chaud » de Genève. Un lieu de passage et d'ombres, animé par une faune aussi interlope qu'humaine.
Les péripatéticiennes y faisaient régulièrement le plein. Elles n'avaient pas de souteneur, mais chacune d'elles possédait un chien de grande taille : un dogue, un berger allemand, parfois même un rottweiler.
Installés sur le siège arrière de leur voiture, ces gardiens silencieux et dissuasifs se contentaient généralement de surveiller. Mais au moindre geste menaçant, leurs crocs s'invitaient dans le décor, rappelant à certains clients un peu trop entreprenants que la rue avait aussi ses règles.

Dans cette station-service, on croisait un monde à part. Il y avait ceux qui venaient pour un plein et repartaient sans un mot, et puis les habitués. Ceux qui faisaient partie du décor, les silhouettes que l'on reconnaît de loin, avec leurs habitudes bien ancrées. Un petit monde de débrouille, de solitude, parfois de détresse, mais où la chaleur humaine n'était jamais loin.

Le patron, fidèle à ses principes, accueillait sans jugement. Il embauchait là aussi des hommes cabossés par la vie. L'un d'eux, ancien mécano, vivait dans une caravane au fond du terrain, au milieu des carcasses de voitures. Il parlait peu, sauf quand il évoquait son passé de pilote de rallye, les yeux brillants, comme si le bitume des routes de montagne lui revenait en mémoire.

Moi, j'apprenais à observer, à écouter, à gagner la confiance de cette faune urbaine. Mon rôle dépassait parfois celui de simple vendeur : on venait me parler, demander un conseil, me raconter une galère ou une victoire.
C'était un monde brut, franc, où les codes ne ressemblaient pas à ceux des bureaux bien rangés. Mais j'y trouvais ma place, et avec le temps, j'appris à aimer cette marge pleine de vie, d'instinct et de survie.

Chaque journée apportait son lot de surprises. Un jour, c'était une dispute éclatante entre deux clients au sujet d'une place à la pompe. Un autre, une prostituée venait déposer un gâteau au chocolat "maison" en guise de remerciement pour un coup de main mécanique.
On apprenait vite, dans cet univers, à ne pas juger trop vite. Derrière chaque regard se cachait une histoire. Et moi, j'étais là, au cœur de ce théâtre quotidien, témoin silencieux de vies en transit.

Peu à peu, je m'intégrai dans cette drôle de ruche humaine, avec ses bruits de moteur, ses odeurs d'essence et ses silences lourds de non-dits. Mon quotidien s'ancrait dans ce microcosme où l'on côtoyait le clinquant et le décati, le luxe de certains clients et la misère discrète des travailleurs de l'ombre. C'était un paradoxe permanent, un ballet de contrastes.

Le garage devenait mon école de vie. J'apprenais autant sur la mécanique des moteurs que sur celle des êtres humains. Le patron me confiait de plus en plus de responsabilités. J'accompagnais les clients lors d'essais, je négociais avec eux des facilités de paiement, je faisais même parfois le lien avec les banques. Ma voix avait gagné en assurance, mon allure en crédibilité. J'étais enfin devenu un professionnel respecté, et quelque part, j'en étais fier.

Mais ce monde-là, bien qu'attachant, portait aussi ses failles. Certains collègues retombaient dans leurs vieux démons. Il m'est arrivé d'assister impuissant à des déroutes, des départs précipités, des silences pesants. D'autres, au contraire, s'accrochaient avec une rage admirable, prouvant que la volonté peut parfois déplacer des montagnes.

Moi, je continuais d'apprendre. À vendre, à convaincre, à écouter, à me construire. Je me découvrais une capacité d'adaptation que je ne soupçonnais pas. Le vendeur que j'étais devenu s'épanouissait au contact des autres, dans cet espace où les destinées s'entrecroisaient.

Chaque fin de journée, quand le vacarme des moteurs se taisait, je restais parfois seul, assis mes pieds sur le bureau, décontracté et le cœur plein de pensées. Au travers la baie vitrée j'observais le soleil décliner sur la ville, et dans le reflet des vitres des voitures alignées, je voyais le chemin parcouru. Un chemin sinueux, mais riche. Vraiment riche.

Clientes du garage, je me lie d'amitié avec ces femmes ravissantes et sexy. Comme nous entretenons de bonnes relations, elles me glissent parfois quelques "tuyaux" pour vendre un véhicule à l'une de leurs copines. Lorsqu'elles passent à la station pour faire le plein ou une vidange, elles demandent toujours au pompiste boxeur :
— *« Où est Chouchou ? »*
C'est le surnom affectueux qu'elles m'ont donné. Un clin d'œil tendre dans un quotidien parfois rude.

J'ai toujours porté une grande considération à ces femmes. Derrière leurs apparences soignées, il y avait de la bonté, de l'humour, et une solidarité discrète. Nous étions tous des êtres cabossés, chacun à notre manière, mais unis par un bout de route partagé.

C'était une époque singulière, à mille lieues des mœurs actuelles. Les codes ont changé, les regards aussi. Récemment, lors d'un séjour à Genève, je suis retourné, poussé par la nostalgie, sur les lieux de ce passé. Le quartier avait changé de visage.

Aujourd'hui, comme à Amsterdam, la rue des Pâquis a vu fleurir son lot de vitrines. Derrière les carreaux illuminés, des dames en sous-vêtements attendent ou appâtent le client potentiel. Le charme d'antan s'est dissous dans une mise en scène froide, presque mécanique.

Ce retour dans le quartier des Pâquis, plusieurs décennies après mes débuts genevois, agit comme une claque silencieuse. Tout a changé. Et pourtant, quelque chose persiste : un parfum de liberté mêlé de solitude, de commerce et de survie. Cela ravive en moi le souvenir de mes premiers pas dans cette ville étrangère, de mes hésitations, de mes découvertes, et de ces visages croisés, oubliés puis ressurgis sans prévenir.

Je me revois, presque quarante ans plus tôt, arpentant les rues le cœur incertain mais les yeux grands ouverts. J'étais encore un jeune homme cherchant sa voie, entre illusions et débrouille, entre errance affective et soif d'apprendre. C'était une autre époque, mais la ville me semblait déjà pleine de contrastes. Elle l'est encore. Peut-être plus que jamais.

Ce qui me frappe, c'est à quel point certaines rencontres ont marqué mon parcours, comme des balises lumineuses dans une nuit brouillonne. Des femmes aux vies marginales, mais aux gestes simples et sincères. Des visages oubliés du monde, mais qui m'ont offert des éclats de vérité. Aujourd'hui encore, je les évoque avec respect.

Mon étonnement fut à la hauteur de ma surprise ! Dans la rue, les résidents du quartier n'y prêtent guère attention, tandis que les passants de passage sursautent à la vue de ces vitrines d'un genre nouveau à Genève. Autant le Golden Sex Center, à l'angle des rues Sismondi et Charles-Cusin, peut encore entretenir un semblant d'ambiguïté sur la nature de ses activités, autant l'hôtel Barillon, rue de Berne, avec son enseigne discrète et ses quilles de stationnement réservées à la clientèle, ne laisse planer aucun doute.

Sous prétexte de chercher un kiosque pour acheter des cigares et du chocolat suisse, j'interpelle une patrouille de police en ronde dans le quartier. Je leur demande si cette activité est légale. L'un d'eux me répond, laconique, que les agents veillent simplement à ce que ces dames soient, au minimum, convenablement vêtues.

Pour le reste, si ces établissements sont ouverts, c'est que la brigade des mœurs a fait son travail et donné son accord. À la différence d'Amsterdam, où les vitrines servent aussi de lieux de travail, à Genève elles restent des vitrines. Lorsque ces dames reçoivent un client, elles montent en chambre ; leur chaise demeure vide. Dans la capitale hollandaise, un simple rideau tiré suffit pour signifier qu'un « service » est en cours, dans le même espace.

Il semble que l'activité en salon soit désormais préférée à celle de la rue, sans toutefois la remplacer complètement. Certaines femmes continuent de travailler dehors, invoquant un besoin de liberté ou d'indépendance. Mais derrière ces vitrines, la sécurité n'est pas toujours garantie. Être à l'intérieur n'offre aucune protection face à la brutalité potentielle d'un client. C'est pourquoi une patrouille de police passe plusieurs fois par jour dans les rues des Pâquis.

Un bouquiniste, installé devant sa boutique, se mêle à la conversation. Il raconte que les avis sont partagés chez les commerçants du quartier. Les « filles de joie », dit-il, font partie du paysage depuis toujours et ne dérangent pas les riverains. Selon lui, il vaudrait mieux maintenir ces vitrines, qui au moins cadrent l'activité, et s'attaquer plutôt aux dealers, plantés devant presque chaque entrée d'immeuble, et parfois même devant certaines devantures de magasin.

Je quitte le quartier des Pâquis avec une sensation étrange, à mi-chemin entre la nostalgie et la désillusion. Les vitrines ont remplacé les regards francs, les chiens gardiens ont disparu avec les anciennes complices de mes débuts, et l'ambiance d'entraide feutrée s'est dissoute dans une logique plus froide, plus marchande. Pourtant, quelque chose persiste dans l'air : cette tension entre le visible et l'invisible, le permis et le toléré, le commerce du corps et les silences de la société. Ce quartier, autrefois théâtre de mes jeunes années genevoises, m'apparaît désormais comme un décor figé où les acteurs ont changé mais où la pièce se joue encore.

Ce retour, bien plus qu'un simple détour touristique, réveille en moi une réflexion plus large sur le passage du temps. Sur ce que l'on abandonne, ce que l'on croit retrouver, et ce qui, au fond, ne revient jamais tout à fait. L'époque a changé, moi aussi. Mais ce qui m'anime, aujourd'hui comme hier, c'est cette même volonté de comprendre les marges, de donner la parole à ceux qu'on regarde à peine, et d'éclairer ces zones grises que la société préfère ignorer.

La magie de cette époque est désormais figée dans ma mémoire, telle une photographie sépia. Mais elle continue de vivre, dans mes souvenirs et dans le doux surnom de *Chouchou* que je n'ai jamais vraiment oublié.

Le 11 mars 1978

Une dépêche tombe comme un couperet : Claude François est mort. Électrocuté dans sa baignoire en voulant redresser une lampe bancale. Un simple geste, bête comme la mort. Un pan de ma jeunesse fout le camp avec lui. C'était sa dernière danse — électrique, hélas. Il paraît qu'il n'était pas au courant de ne pas toucher une lampe le corps mouillé...

La presse à sensation s'en donne à cœur joie. Les unes racoleuses s'arrachent, les rumeurs affluent. Pour vendre du papier, certains vont jusqu'à remettre en cause la version officielle. Une théorie rocambolesque circule : des souteneurs lyonnais l'auraient pris pour cible, quelques jours plus tôt, en pleine circulation parisienne.

Motif invoqué ? Une dette impayée liée, dit-on, à « l'achat d'une Claudette »… L'histoire semble tout droit sortie d'un polar à deux francs.

Qu'importe la vérité, le choc est là. Cloclo, le perfectionniste au cent mille volts, l'homme qui vou-

lait tout contrôler, foudroyé par un détail. Ironie tragique d'une vie menée tambour battant, où même le silence final semble mis en scène.

Cette année-là, le chef des ventes d'une grande marque automobile me propose d'intégrer leur organigramme. Je le dois à mes performances remarquées lors du dernier Salon de l'automobile. Ce fut une décision difficile à prendre. Quitter mon protecteur, cet homme qui m'avait fait confiance alors que je n'avais aucune expérience dans le métier, n'était pas chose aisée. Mais lorsqu'on est sollicité par la firme au cheval cabré, on ne peut décemment pas dire non.

Avec cette affection naturelle qu'il m'avait toujours témoignée, il me souhaita bonne chance, sans la moindre rancune. Nous sommes restés amis de longues années. Il m'arrivait encore parfois de lui demander conseil. Puis, lorsque j'ai quitté ce milieu, nos chemins se sont éloignés. Pourtant, je garde pour ce Grand Monsieur une estime profonde, un respect immense.

Ray-Ban aviateur vissées sur le nez, costard trois-pièces impeccablement ajusté, torse bombé par la fierté de mes vingt-six ans, je frime sur les quais du lac Léman au volant d'un bolide rouge identique à celui de Magnum, dans la série du même nom. Le printemps, avec ses couleurs nouvelles, chasse peu à peu la grisaille de l'hiver.

Je suis à la succursale, comme chaque jour, quand un type à la dégaine improbable débarque. Cheveux en bataille, jean élimé, veste défraîchie. Il flâne entre les voitures de sport, l'air distrait. Un des vendeurs, visiblement agacé, me fait signe de le dégager, le prenant pour un SDF en goguette.
À cet instant, une remarque pleine de sagesse de mon ancien mentor me revient en mémoire : *« L'habit ne fait pas le moine. Les apparences sont trompeuses. »*
Et il allait s'avérer qu'il avait une fois de plus raison…

En villégiature dans la région, cet homme faisait la tournée des casinos et des cercles de jeux privés. Il était propriétaire d'un hôtel-restaurant-boîte de nuit sur la Costa Brava. Son objectif : dénicher une voiture de sport d'occasion, de préférence une belle italienne. Mais les modèles transalpins se faisaient rares.

Opportuniste, je lui propose la Porsche d'occasion qui végétait depuis des semaines dans notre salle d'exposition, ignorée de tous. Son regard s'illumine. L'intérêt est réel. Je lui propose un essai. À cause de l'assurance garage, c'est moi qui prends le volant.
Direction l'autoroute Genève–Lausanne. L'aiguille du compteur tutoie les 250 km/h. Il reste scotché, conquis.

Affaire conclue. Il sort une liasse de billets, paye cash — avec l'argent, me confie-t-il sans fard, d'un riche Arabe qu'il a « plumé » la veille au backgammon dans les salons feutrés de l'hôtel Intercontinental de Genève.

Le contact entre nous passe naturellement, sans fioriture. Une certaine complicité naît de notre jeunesse partagée et de la liberté insolente que nous respirions encore à pleins poumons. Avant de partir, il m'invite à venir passer quelques jours dans son complexe hôtelier, sur la côte espagnole. Une promesse de vacances qui se dissoudra doucement dans le sablier du temps.

Je garde en mémoire la mine piteuse du vendeur qui, une heure plus tôt, voulait mettre ce client dehors.
Encore une fois, la leçon de mon mentor s'est vérifiée : *l'habit ne fait pas le moine.*

Au mois d'août, une petite graine d'amour a germé. Le 2 avril 1979, une nouvelle lumière s'est levée sur notre horizon. Dans les bras de la maternité, nous avons reçu ce petit miracle : un fils, blond comme les blés d'été, les yeux baignés d'un bleu limpide, promesse d'un avenir que l'on se surprend déjà à rêver. C'est une tempête douce, un souffle chaud qui balaie les doutes et les peurs, qui donne du poids aux silences et de la musique aux battements du cœur.

Nous sommes devenus trois, et soudain, tout prenait sens. Les années d’errance, de travail acharné, de routes incertaines s’alignaient comme les pages d’un livre menant à cette naissance. Six ans d'amour avaient sculpté notre complicité, parfois dans la douceur, parfois dans l'effort — et voilà que la vie nous offrait la plus belle de ses récompenses.

Je découvre un nouveau rôle, celui de père, avec ses maladresses et ses émerveillements. Les nuits blanches, les premiers sourires, les mains minuscules qui s'accrochent à un doigt comme à un rocher. Le monde, autrefois vaste et flou, se resserre autour d’un berceau et d’une odeur de lait chaud.

Et pendant que le temps imprime déjà ses marques au coin de mes yeux, je comprends que chaque ride naissante est un sillon de vie, un témoignage de ce que nous avons traversé, ensemble.

Chapitre 5

Les années 80

Physiciens et l'alambic

L’agence déménage trop loin de chez moi. Je décide de tourner la page. Arrêter ce travail me semble inévitable : aller plus loin, ce serait sacrifier ma vie de famille. J’avais atteint le sommet de ce monde automobile. Sans amertume, je referme ce chapitre, comme on referme un livre lu avec passion. Un étrange sentiment m'habite pourtant. Comme un frémissement intérieur… Je pressens qu’un nouveau projet va bientôt surgir.

Très vite, des concessions me contactent, apprenant que je suis libre. Mais ma décision est irrévocable. Je ne reviendrai pas en arrière.

Pour ne pas sombrer dans l’inaction, j’enchaîne les petits boulots. Tel un caméléon, je me fonds dans les décors, m’adaptant sans peine aux environnements les plus variés. C’est ainsi qu’une mission me conduit jusqu’au CERN — l’Organisation européenne pour la recherche nucléaire. Le plus grand centre mondial de physique des particules, posé à la frontière entre la France et la Suisse, entre Genève et l’Ain.

Ici, rien à voir avec mes emplois précédents : c’est presque le Club Med. Mon rôle ? Aménager pour les physiciens, venus des quatre coins du monde, de modestes pièces à vivre, des refuges de fortune pour qu’ils puissent s’abandonner à leurs équations, leurs hypothèses, leurs rêves d’infiniment petit. Certains, les plus acharnés, dorment sur place, sur de simples lits de camp, comme des moines dans un monastère dédié à la science.

Un jour, en fin de matinée, à l’heure bénie de l’apéro, je suis appelé pour une soudure sur un châssis cassé. Une intervention simple, vite expédiée. Le chercheur, un type affable à la barbe poivre et sel, me remercie en sortant de son tiroir une bouteille de whisky bien entamée. Un single malt, écossais si ma mémoire est bonne. Il m’en sert un verre, puis, sans cérémonie, roule un pétard sur le coin de son bureau. Un joint, quoi. Il m’invite à tirer une taffe ou deux.

Je me laisse tenter. L’amalgame alcool et herbe me fait rapidement tourner la tête. Le monde se met à tanguer doucement autour de moi. Depuis ce jour, j’ai fait une croix sur les mélanges hasardeux. Je me contente désormais de savourer, à l’occasion, un petit verre de single malt — à dose homéopathique.

Les interventions se faisant rares, on tue le temps comme on peut. Avec mon collègue hiérarchique, un bricoleur de génie et bon vivant comme on n’en fait plus, on décide de construire un alambic. Le matériel ? On le déniche dans les entrailles poussiéreuses du CERN, un véritable capharnaüm de pièces oubliées et de trésors techniques.

Derrière notre bâtiment, des pruniers sauvages ploient sous le poids de leurs fruits. On les cueille, on les trie, on les distille. Le résultat dépasse toutes nos espérances : un élixir limpide, fruité, qui se

boit comme du petit lait. Les chercheurs y goûtent et en redemandent. Mais la production artisanale, au compte-gouttes, ne suffit jamais à combler la demande.

Parfois, le retour à la maison s'avère… délicat. Heureusement, la voiture connaît la route par cœur.

Les semaines s'égrènent dans cette ambiance étrange de colonie de vacances pour adultes curieux et un brin déjantés. Et puis, comme tout bon moment, cette parenthèse finit par se refermer. Ainsi s'achèvent mes "vacances" au CERN — sur un doux parfum de prunes et de liberté.

Quelques semaines plus tard, la nouvelle me parvient comme un coup de massue. Mon collègue, ce complice de fortune sans qui l'alambic n'aurait jamais vu le jour, est mort tragiquement. Il vivait dans une caravane, à l'écart, comme beaucoup de techniciens en mission. Un problème de chauffage, paraît-il. Une bouteille de gaz a explosé. Il a été tué sur le coup.

J'ai du mal à y croire. Son rire résonne encore dans ma mémoire, ses mains habiles manipulant les tuyaux, les joints, les valves récupérées au fond des ateliers. C'était un as du système D, un passionné à sa manière, un compagnon d'improvisation. Et puis, plus rien. Juste une carcasse calcinée et une absence brutale.

Comme si l'année ne voulait pas s'achever sans nous rappeler la fragilité des choses, une autre tragédie vient frapper, celle-là d'envergure mondiale. Le 9 décembre, au petit matin, la radio crache une nouvelle sidérante : John Lennon a été assassiné devant son domicile new-yorkais. Il avait 40 ans.

L'annonce tombe comme un glas. Je reste figé, hébété. Des millions de fans à travers le monde sont sous le choc. On aurait voulu croire à une mauvaise blague, mais non — un déséquilibré l'a abattu de sang-froid. Un crime absurde, impardonnable. Le monde vient de perdre une voix, un poète, un rêveur qui chantait la paix.

En l'espace de quelques jours, deux présences s'éteignent, l'une intime, l'autre mythique. L'une me laisse orphelin d'un camarade de bricole, l'autre d'un idéal.

Fin 80, le challenge

Je traîne un peu les pieds pour accepter ce poste de technico-commercial dans une franchise germanique spécialisée dans le revêtement et le blindage de portes. Pas franchement mon univers, mais il faut bien avancer. Depuis six mois, l'entreprise a lancé un challenge du meilleur vendeur dans chaque pays d'Europe. Le patron, sans me consulter, m'inscrit d'office. Je pars avec un sérieux handicap, ayant raté les premiers mois de la compétition.

À la clôture, contre toute attente, je termine quatrième sur une vingtaine de commerciaux français. Pas si mal, pour une course entamée en retard.

La société décide alors de récompenser les "méritants" en les invitant, accompagnés de leur épouse, au siège de la maison-mère, à Francfort. Voyage tous frais payés. Direction la Hesse, avec celle qui partage ma vie et mes doutes.

Nous sommes logés au dernier étage de l'hôtel Canada, une tour moderne plantée au cœur de la ville. La chambre, spacieuse et confortable, accueille nos corps fatigués par la route. Par la fenêtre — verrouillée, fort heureusement — on aperçoit les voitures circuler en bas, minuscules, réduites à la taille de boîtes d'allumettes. Je détourne vite le regard. Le vertige me guette. Je préfère l'horizon à hauteur d'homme.

Après une bonne nuit, reposés, nous descendons pour le petit déjeuner. L'ascenseur exigu embaume déjà d'une odeur persistante de friture, mélange flottant entre la saucisse grillée et le hareng mariné. Nos estomacs, encore endormis, protestent mollement.

Dans la salle, nos compatriotes se reconnaissent à leur rituel café-croissant, posés, presque timides. À l'inverse, nos hôtes s'attaquent à leur petit déjeuner avec enthousiasme : saucisses, poissons fumés, œufs brouillés, haricots, fromages, tout un monde dans une assiette. Un melting-pot matinal entre le nord et l'ouest de l'Europe, qui nous laisse perplexes mais curieux.

Je fais connaissance avec quelques collègues français. Autour d'un verre, les langues se délient : anecdotes croustillantes, vantardises bon enfant, sourires entendus — tout y passe. Le bal des cartes de visite s'ouvre, valsant de main en main. Mais ces rectangles cartonnés, aussi bien imprimés soient-ils, n'ont guère plus de portée que leur propre surface. Les amis d'un soir s'évanouissent souvent au petit matin, emportés par le vent d'automne et les convenances passagères.

Le moment fort approche. Nous pénétrons ensemble dans la grande salle des festivités. Pour l'occasion, ma dulcinée et moi avons joué le jeu : robe de soirée et costume avec nœud papillon, loués chez de grands couturiers — l'élégance d'un soir, comme un clin d'œil au rêve.

Avant la remise des prix, un repas copieux et raffiné ravit nos papilles. Le champagne coule à flots — la bière aussi, généreuse et bien mousseuse. L'ambiance est joyeuse, un brin euphorique.

Puis vient le moment des récompenses. Des coupes, des diplômes symboliques, des sourires de circonstance. Quand mon nom est prononcé, des applaudissements m'enveloppent. Je savoure ce bref instant de reconnaissance, simple mais sincère. Une petite fierté discrète me réchauffe le cœur.

La soirée se poursuit à la boîte de nuit de l'hôtel. Les premières notes de "Let's Dance" de David Bowie résonnent. Impossible de ne pas se laisser entraîner. Les fourmis dans les jambes, on se lance, emportés par le rythme et les lumières.

Trois heures du matin. L'alcool, les décibels, les éclats de rire ont eu raison de nous. Éreintés, nous retrouvons notre chambre. Le lit nous attend, drap ouvert, promesse d'un repos bien mérité.

Les bons moments ne se fixent jamais dans le temps. Il faut savoir les laisser partir sans les retenir. Le lendemain, c'est l'heure du retour.

Mais avant de rentrer, une halte s'impose : Gruyères, en Suisse. Pause gourmande pour déguster le célèbre fromage à trous. Les alentours nous offrent un paysage d'une beauté saisissante. Des prairies d'un vert éclatant, des vaches majestueuses aux mamelles opulentes, véritables reines de ce royaume laitier. Tout respire la quiétude, la nature généreuse, la carte postale vivante.

On oubliera les paillettes, oui — mais pas la chaleur de ces instants, ni ce séjour inattendu en terre de Goethe.

1981

Une nouvelle année s'ouvre, comme une page blanche encore vierge de projets. Le souvenir de Francfort flotte encore dans mon esprit, comme un rêve un peu irréel. Mais la vie, elle, ne fait pas de pause.

De retour à la réalité, le travail reprend son cours. Le poste de technico-commercial s'avère moins exaltant que les promesses faites lors de l'entretien. Les kilomètres s'enchaînent, les démonstrations aussi. Le contact humain reste plaisant, mais la routine s'installe vite, insidieuse.

Je sens en moi un léger décalage, comme si je n'étais plus tout à fait à ma place. Quelque chose s'est déplacé, un besoin d'ailleurs, d'autre chose. Le blindage de portes, les catalogues produits, les objectifs trimestriels… tout cela commence à me peser.

À la maison, le quotidien suit son cours. L'enfant rit, pose mille questions, remplit l'espace. C'est là que réside l'essentiel. Les fins de journée se teintent d'une douce fatigue, celle des gens qui avancent, même à contre-courant.

J’observe autour de moi les signes d’un monde qui change. La technologie s’invite dans les foyers, les discours politiques se durcissent, la société semble pressée de tourner une page. Moi, je cherche encore ma phrase.

1982, le DRH
Les semaines s’égrainent, semblables les unes aux autres. Une proposition arrive : vendre des produits alimentaires. Ce n’est pas l’idée que je me fais du bonheur, mais il faut bien manger.

Le recruteur, visiblement friand de mises en scène, veut tester mes talents de persuasion. Il pose sa montre en or sertie de faux diamants — une vraie breloque de bazar qui se prend pour une Rolex — sur son bureau. D’un ton grave, il me lance :
— *"Vendez-moi ça."*

Je me prête au jeu, avec une dose d’ironie. J’argumente comme je peux, en gardant un œil amusé sur son tic-tac clinquant. À la fin de la "simulation", il m’annonce, l’air solennel :
— *"Vos arguments ne sont pas à la hauteur de nos exigences. Vous ne serez pas retenu pour le poste."*
Je retiens un soupir de soulagement. Ouf, j’ai eu chaud ! L’idée de vendre des surgelés en grande surface me donnait déjà des frissons.

Alors, pour tourner la scène en dérision, j’empoigne la tocante et, dans un clin d’œil, je lui dis :
— *"Parfait, j’en fais mon premier bénéfice !"*

Et je tourne les talons, direction la sortie. Je n’ai jamais vu un DRH courir aussi vite. Il n’a pas saisi l’humour de la situation et, paniqué, me menace d’appeler la police.
— *"Rendez cette montre, c’est du vol !"*

J’étais plié de rire. Lui, beaucoup moins.

Voilà comment un simple entretien s’est transformé en moment de pur délire. Non, je n’ai pas eu le poste — et franchement, je n’aurais pas supporté la charlotte sur la tête et les discours sur la chaîne du froid.

Courant de l'année 1984
Le monde poursuit sa course folle. À la radio, les tubes de l’année passent en boucle. On entend "Femme libérée " de Cooky Dingler, "Thriller" de Michael Jackson— tout un programme. Pendant ce temps, je poursuis mes recherches, oscillant entre petits boulots, tentatives de reconversion et réflexions existentielles.

Je touche un peu à tout : quelques missions de dépannage, un brin de peinture en bâtiment, du jardinage chez des particuliers — je deviens l’homme à tout faire des alentours. Le caméléon est de retour. Ce n’est pas la passion qui m’anime, mais l’idée de rester debout, de garder le cap.

Un jour, on me propose une formation dans la sécurité incendie. Pas glamour, mais on promet un emploi stable à la clé. Je me dis : pourquoi pas ? Le feu, au moins, ça réchauffe l’ordinaire. J’enchaîne les modules : extincteurs, alarmes, plans d’évacuation... J’apprends à reconnaître un départ de feu, à parler calmement dans un micro, à garder mon sang-froid en cas d’urgence.

Dans ce monde très réglementé, je découvre un drôle de mélange : entre discipline militaire et petites magouilles d’entreprise. Certains collègues prennent leur rôle pour celui d’un agent secret, d’autres somnolent dans la loge, café en main. Moi, je fais mon chemin. Pas question de m’endormir.

L’uniforme me donne un air sérieux, presque sévère. Mon fils me regardent avec un mélange de

fierté et d’amusement : "Papa, on dirait que tu travailles pour l'armée !

Je souris. Il n’a pas tort. À ma façon, je mène aussi une mission — celle de tenir bon, d’assurer l’essentiel, même dans les tournants flous de la vie.

Nouveau portail d'activité

Printemps 1983

Un ami, bien intentionné, vante mes compétences à un artisan de sa connaissance. Ce dernier évolue dans le secteur de l'environnement et cherche à créer un service commercial pour développer son activité. Je ne suis pas vraiment partant — mon instinct me souffle la prudence — mais par politesse, je me présente.

Pour me tester, il me confie une mission en apparence impossible : négocier la vente d'un portail sur mesure, à un prix que lui-même juge "presque indéfendable". L'objectif est clair : voir si je me débrouille là où lui cale.

Une heure plus tard, je reviens avec un chèque du montant exact. Transaction conclue. L'artisan, surpris — presque incrédule — me félicite et m'octroie une commission. L'appât du gain facile fait le reste : je signe un contrat. Le piège vient de se refermer, mais je ne le sais pas encore.

Les premières semaines sont plutôt prometteuses. Les fruits tombent dans mon escarcelle, sucrés, juteux. Le téléphone sonne, les demandes affluent, les chantiers s'enchaînent. Mais rapidement, l'arbre ploie sous la récolte. Le patron, débordé, perd pied. L'entreprise devient une cocotte-minute sur le point d'exploser.

Je roule dans une voiture plus imposante que la sienne, les clients n'ont affaire qu'à moi. Dans leur esprit, je suis le visage de la société. Cette image ne lui plaît pas. Lui, l'artisan, le fondateur, se voit relégué au rang d'exécutant technique. Son ego en prend un coup. L'ombre s'installe entre nous.

Quant à mes rémunérations, elles deviennent nébuleuses. Les commissions ne sont plus que des "acomptes sur salaire", et les salaires comblent des dettes que j'ignorais jusqu'alors. L'argent rentre, oui, mais pour panser des plaies anciennes, invisibles à l'œil nu lors de la signature de notre pacte.

Je commence à comprendre que les apparences de réussite dissimulent parfois des naufrages intérieurs.

Fin de l'année 1983

Ce qui devait être une opportunité devient une source d'ennuis. La confiance s'effrite. Les promesses s'étiolent comme les feuilles à l'automne. Je vois bien que les chiffres ne suivent plus, que les factures s'accumulent, que les clients s'impatientent. Le patron, autrefois affable, se crispe, se ferme, fuit le regard. Dans ses silences, je perçois la gêne, peut-être même un peu de honte.

Nos échanges deviennent mécaniques, de plus en plus tendus. Les acomptes tombent avec retard, les justifications deviennent des fables : *"Le virement est en cours", "la banque a eu un bug", "le client a payé en retard"...*
Je souris, sans y croire.

Un matin, je pousse la porte de l'atelier. Il m'évite ostensiblement, occupé à faire semblant. Je comprends que la messe est dite. Je reste digne. Pas de cris, pas de scène. Ce genre de fin-là, on la sent venir longtemps avant qu'elle n'arrive.

Je quitte l'affaire, un peu plus riche d'expérience que de billets. Ce n'est pas une défaite, juste une mue de plus. Comme un serpent qui change de peau pour continuer sa route.

Sur le chemin du retour, je pense à tout ce temps investi, à l'énergie, aux espoirs un peu naïfs aussi. Mais pas de rancune. La vie est ainsi faite : on tend la main, parfois on la retire à temps, parfois on se brûle. L'essentiel est de rester en mouvement, de ne pas se figer.

À la maison, ma petite famille ne voit rien. Ils m'accueillent comme un héros. Je me dis que c'est peut-être ça, ma vraie réussite : garder le cap, malgré les tempêtes invisibles.

Début 1984

Dans mon classeur de devis trônent quelques copies de projets laissées en suspens. Officiellement, oubliées lors de mon départ. Officieusement, gardées comme une ultime carte dans ma manche. Pas de clause de non-concurrence signée — une négligence de l'ancien employeur qui devient ma planche de salut.

L'opportunité tant espérée se présente enfin. Je relance les prospects, reprends contact avec tact, et, sans regret ni remords, je pose les fondations de ma propre entreprise.
Me voilà à la tête de *mon affaire*. Le mot claque avec fierté… et angoisse.

Les débuts sont rudes. Très vite, je suis dépassé par le rythme. Heureusement, je ne suis pas seul. Ma compagne, secrétaire de formation, partage non seulement ma vie mais aussi ma folie. Elle prend les rênes de l'administratif, gère les appels, suit les clients, tient les comptes. Le tout en jonglant avec un enfant à élever et une maison à faire tourner.
Sans elle, le rêve serait resté un caprice.

Nos journées s'étirent comme du chewing-gum. Douze heures, parfois plus, sans lever le pied. On vit, mange, pense, dort "chantier". On découvre la fatigue collante, celle qui se glisse jusque dans les draps. Mais il y a aussi la joie de bâtir quelque chose à deux, à mains nues. De voir, enfin, les efforts porter des fruits — même modestes.

Il nous faut un véhicule pour transporter le matériel. Le budget est serré, alors on ratisse les annonces, les connaissances. Un éleveur du coin vend une vieille bétaillère, une Renault Estafette rallongée et rehaussée par un ancien menuisier. Elle dort au fond d'une grange, couverte de foin et de bouse séchée.
L'odeur est… marquante. L'intérieur sent le crottin, la sueur et le renfermé. Il en demande mille francs. Pas un sou de moins. Je n'ai pas envie d'aller plus loin, mais ma compagne me regarde, hilare. C'est grotesque, oui, mais c'est notre réalité. C'est notre premier "investissement", parfum rustique inclus.

Mon amour de collaboratrice, fine négociatrice, sent que l'affaire est à portée. Elle propose sept cents francs. L'éleveur grogne, gratte sa casquette, puis finit par céder après quelques palabres. Le marché se conclut entre deux bottes de foin, à l'ancienne : une tape franche dans la main pour sceller l'accord.

Pour fêter ça, le vacher déterre une vieille bouteille de gnôle, artisanale, probablement aussi vieille que la grange elle-même. Il sort trois verres ébréchés, remplit généreusement et s'écrie :
— Cul sec !

L'alcool m'arrache la gorge, me coupe le souffle. Une vraie flambée intérieure.
Ma compagne grimace mais joue le jeu. Elle avale le tord-boyaux sans broncher. Dans ses yeux, je lis un mélange de défi, de courage… et de léger regret.

Alors on embarque la bête — et en route pour l'aventure.

Sur la route du retour, les vitres baissées sont une nécessité. L'odeur de bouse colle à nos vêtements, s'infiltre jusque dans la moquette de la cabine. Le moteur, lui, ronronne vaillamment, mais les amortisseurs geignent à chaque bosse. On a la sensation d'être à bord d'un chalutier pris dans une

tempête. Je serre les dents, elle se marre.

Un passage au garage, un bon décrassage, quelques coups de tournevis, un nettoyage digne d'un chantier sanitaire… et voilà notre estafette métamorphosée.
De bétaillère oubliée, elle devient le cheval de bataille de notre aventure. Pas vraiment belle, pas vraiment discrète — mais robuste, fidèle, et désormais un peu à notre image : pleine de vécu.

Les projets s'accumulent. Des portails, des clôtures, des aménagements divers. La réputation se construit, bouche à oreille, lentement mais sûrement. Le téléphone sonne plus souvent, et chaque appel est une victoire, un petit coup de pouce du destin. Les devis s'empilent sur le coin du bureau. Ma compagne, toujours à la manœuvre, classe, relance, organise. Elle est la colonne vertébrale du binôme. Je pose les vis, elle tient la boussole.

Mais tout n'est pas simple. Certains clients sont méfiants, d'autres carrément odieux. Les retards de paiement deviennent des cauchemars, les livraisons s'égarent, et la pluie s'invite souvent aux rendez-vous en extérieur. Un jour, en plein montage d'un portail automatique, une averse diluvienne transforme la cour en marécage. Je glisse, m'écrase dans la boue, sous le regard impassible du propriétaire, un notable local dont l'élégance n'a d'égal que son absence d'empathie.

Ma compagne me voit rentrer ce soir-là, trempé jusqu'aux os, l'air d'un marin sorti d'un naufrage. Elle ne dit rien, m'apporte une serviette chaude et un verre de vin. Le silence a parfois des vertus apaisantes.

Malgré les coups durs, on avance. On apprend à jongler avec les urgences, à négocier, à devancer les problèmes. Une forme de sagesse artisanale s'installe, faite de pragmatisme, d'endurance et d'une bonne dose de dérision.

Chaque fin de mois où les comptes sont à l'équilibre est une victoire discrète. Pas de trophée, pas de projecteurs — juste cette satisfaction intime de tenir debout, à contre-courant, main dans la main.

Les premiers trajets de notre fidèle estafette ressemblent à une course d'obstacles. Chargée à ras bord de ciment, de grillage, de fer forgé et de quelques outils bringuebalants, elle grince, elle claque, mais elle avance. On s'y attache, à cette carcasse cabossée, témoin de nos galères et complice de nos réussites.

La journée commence tôt, souvent avant le lever du soleil. Le thermos de café fume sur le tableau de bord, les plans des chantiers sont griffonnés sur des bouts de papier qui volent au vent dès qu'on ouvre une portière. Elle, ma moitié, m'organise les journées au cordeau. Entre deux couches de béton et quelques coups de perceuse, elle gère les devis, les clients, les fournisseurs, tout en gardant un œil sur notre petit. Une véritable chef d'orchestre aux baguettes multiples.

Sur les chantiers, je découvre des mondes : des maisons luxueuses et d'autres à moitié en ruine, des clients charmants et d'autres plus durs que le béton qu'on coule chez eux. Il faut composer, s'adapter, toujours avec un sourire ou une pirouette verbale. Mon expérience dans la vente me sert à négocier un supplément, calmer un mécontent ou décrocher un chantier voisin.

Les pauses déjeuner se font à l'ombre d'un arbre, sur une pile de parpaings ou le capot encore tiède de l'estafette. Sandwich maison, un fruit, et parfois une part de tarte que ma compagne a glissée dans la glacière. Ce n'est pas le Ritz, mais le goût du travail bien fait donne à ces repas une saveur unique.

Il y a des jours où tout va de travers : panne de machine, client absent, météo contre nous. Et puis il y a ces moments où tout s'aligne : le portail s'installe comme un jeu d'enfant, la cliente offre un café, et l'on repart avec une recommandation pour son voisin.

À la tombée du jour, la lumière décline sur les outils rangés à la hâte. On grimpe dans l'estafette, les mains sales mais le cœur content. Les journées sont longues, les muscles tirent, mais quelque chose

en nous s’éveille : ce sentiment d’avancer ensemble, contre vents et marées, bâtissant pierre après pierre notre vie d’artisans libres.

La maison n’a rien d’un havre de paix. Elle est devenue une extension du chantier, une ruche en perpétuelle activité. Le téléphone sonne jusque tard le soir. Les papiers s’empilent sur la table de la cuisine. Le bruit de l’imprimante couvre parfois les rires de notre enfant. On vit, on travaille, on mange, on s’épuise… dans le même espace.

Mais chaque jour, quand je franchis le seuil en fin d’après-midi, quelque chose me serre le cœur. Mon fils court m’accueillir, ses bras tendus vers les miens. Il ne se doute pas que derrière mon sourire se cachent la fatigue, l’inquiétude, parfois un doute tenace. Est-ce que j’ai fait le bon choix ? Est-ce que je vais tenir ? Est-ce que je vais l’embarquer, lui aussi, dans un quotidien trop lourd pour ses petites épaules ?

Ma compagne, elle, tient bon. Elle est de ces femmes solides, discrètes, mais dont l’énergie est la poutre maîtresse de la maison. Elle plie, parfois, mais ne rompt pas. On se dispute parfois pour des broutilles – une erreur de planning, un oubli, une facture mal classée – mais au fond, on sait pourquoi on fait tout ça. Pour nous. Pour lui. Pour une vie à nous, même si elle n’a rien d’un long fleuve tranquille.

Les moments de répit sont rares, mais précieux. Une promenade en forêt, un pique-nique improvisé au bord d’un champ, une soirée film emmitouflés sous une couverture. Ces instants-là, même fugaces, sont comme des respirations dans la poussière du quotidien.

Et puis, il y a mes pensées. La nuit surtout, quand le corps enfin se relâche. Je repense à mes vies d’avant, aux métiers que j’ai quittés, aux visages croisés, aux routes prises par instinct plus que par raison. Je ne regrette rien — ou pas grand-chose. Mais je me sens souvent en équilibre sur un fil tendu entre ambition et épuisement, entre espoir et crainte. Un funambule sans filet, porté seulement par l’amour des miens et une obstination que je ne m’explique pas toujours.

J’éprouve parfois une solitude étrange, au milieu même des miens. Pas par manque d’affection, non. Mais parce que je porte sur mes épaules cette charge invisible qu’on appelle la responsabilité. Celle d’un père, d’un compagnon, d’un homme qui veut que ça tienne, coûte que coûte.

Le travail nous prend toujours autant de temps, mais il est moins pesant depuis qu’on partage la charge. Embaucher, c’est un tournant. On devient responsables d’autrui, on ne peut plus flancher à la première difficulté. On apprend à déléguer, à faire confiance, à gérer les humeurs et les caractères. Ce n’est plus seulement une aventure familiale, c’est une petite entreprise qui prend racine.

Mais heureusement, les week-ends nous offrent une échappatoire bienvenue. Le club de tennis devient notre terrain de jeu, notre salon du dimanche, notre petit théâtre social. On y refait le monde entre deux parties de doubles, on partage des grillades dans la lumière dorée des fins de journée, les enfants cavalent dans les allées comme s’ils étaient chez eux. L’air y est léger, même quand les corps sont fatigués.

Quand mon meilleur ami est élu président du club, je sens poindre une petite fierté, comme si nos trajectoires personnelles se répondaient. Il me propose la vice-présidence — comment refuser ? C’est une casquette de plus, mais dans cette communauté soudée, les responsabilités ont une autre saveur. Elles viennent du cœur, non du calcul.

Et puis, tout à coup, le monde se rappelle à nous, violent et absurde, avec ce mot qui glace : Tchernobyl. Le 26 avril 1986, l’actualité franchit un cap. Ce n’est pas un fait divers de plus, c’est un séisme invisible. Les mots "radiations", "contamination", "nuage" s'invitent dans nos conversations, dans les journaux, à la radio. On écoute, on s’inquiète, on s’interroge.

Et là, on nous dit, le plus sérieusement du monde, que le nuage s’est arrêté aux frontières. Pas de

danger ici, dormez tranquilles, braves gens. À croire que les particules ont pris peur devant les képis français. On en rit jaune au club. On s'échange des blagues grinçantes entre deux parties de pétanque, histoire de faire passer la pilule. Moi, je ressors les mots d'Audiard, parce qu'ils tombent juste : « Prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages », c'est exactement ça. Une insulte à notre bon sens.

Mais que peut-on faire, sinon continuer à vivre ? On surveille les enfants quand ils jouent dans l'herbe. On évite les légumes à feuilles. On s'inquiète pour demain. Et malgré tout, on remet les mains dans le ciment le lundi, on rit avec les amis le samedi, on construit, on aime, on avance.

Les Papys du cinéma

Juin 1988

Le couple n'a rien de banal. Il dégage cette élégance décalée des gens qui ont traversé la vie sans jamais plier sous les conventions. Lui, moustache en bataille et polo blanc impeccablement repassé, fait penser à un ancien maître d'hôtel reconverti en gentleman-cueilleur de souvenirs. Lui, silhouette frêle mais regard rieur, porte une chemisette à pois et un parfum discret qui rappelle les loges d'artistes.

Sur le mur, les photos délavées racontent leur histoire mieux que des mots. Jean Gabin en bras de chemise, Arletty en robe longue, Michel Simon éclatant de rire, et même Brigitte Bardot, jeune et sauvage. Tous dédicacés, tous signés d'une main qui semble surgir d'un autre temps. « On a connu tout ce beau monde », me dit le monsieur, un brin nostalgique, comme s'il parlait de vieux amis qu'on a simplement perdus de vue.

Ils étaient producteurs dans le cinéma d'après-guerre. Ils avaient débuté en tant que régisseurs des plateaux aux coulisses, ils en ont vu de toutes les couleurs. Des tournages en noir et blanc, des nuits sans sommeil, des histoires d'amour en catimini et des grandes gueules pleines de talent. « Le cinéma, c'était notre vie. Et ces chiens, c'est un peu le dernier rôle qu'on joue », me glissent-t-ils en caressant la tête de l'un des toutous, un cocker au regard mélancolique.

Je suis touché. D'un coup, ma mission prend une autre dimension. Il ne s'agit plus simplement d'ériger un grillage. Il s'agit de poser les derniers jalons d'un territoire affectif, de clore un espace de paix pour ces deux amoureux de la vie, ces esthètes discrets qui transforment chaque geste en rituel.

Durant les jours suivants, les petits-déjeuners deviennent cérémonieux : viennoiseries croustillantes, vaisselle en porcelaine, et toujours cette goutte de whisky que je décline avec humour. Le chantier devient un prétexte, une parenthèse enchantée où le temps ralentit.

En partant, quand le portail fut posé et les chiens heureux, ils m'ont offert un petit cadre en bois contenant une photo de leur jeunesse, tous deux sur une plage, bras dessus bras dessous, insouciants et beaux. Au dos, un mot griffonné : *« Merci pour le sérieux, et la légèreté. »*

C'est là que j'ai compris que dans ce métier, il ne s'agit pas toujours de construire des murs — parfois, on bâtit simplement un peu d'humanité.

La première version en noir et blanc du film *La Guerre des boutons* ? C'était eux. Leur deuxième succès ? Avoir réussi à importer *Titi et Rominet* en France. L'effigie des deux personnages trône fièrement sur leur bureau, à côté d'un grand vase rempli de boutons multicolores — comme une offrande à leur parcours, à leurs souvenirs, à cette enfance qu'ils n'ont jamais vraiment quittée.

Je suis admiratif, presque intimidé par leur aura tranquille. Il se dégage de ces deux-là une douceur et une simplicité que seule une vie bien remplie peut offrir. Je me sens chanceux d'avoir croisé leur route, d'avoir partagé ces instants suspendus dans un quotidien pourtant ordinaire.

Quelques jours plus tard, nous achevons enfin les travaux. Le portail est en place, la clôture solide et discrète, le terrain prêt à accueillir les jeux insouciants des deux toutous. Sous mon regard attendri, je les vois batifoler librement dans leur domaine retrouvé, ces deux bâtards au pedigree du

cœur, rescapés d'un chenil et rebaptisés avec malice : *Champagne* et *Petit Four.*

Je souris. On venait de rendre deux hommes heureux. Mais à dire vrai, ce sont eux qui nous ont offert bien plus qu'un chantier : une parenthèse, une leçon de vie, et cette certitude que parfois, la vraie richesse se cache dans un vase de boutons, une photo dédicacée, et deux chiens qui courent dans l'herbe.

La comédie del arte

Par reconnaissance, ils m'élèvent au rang de *chevalier de la clôture* — tel un valeureux compagnon de la Table ronde — lors d'une cérémonie d'adoubement improvisée… avec une vraie épée ! Je bascule alors dans une dimension surréaliste, joyeusement décalée. Pris de court, je m'apprête à jouer ma toute première scène cinématographique, sans script ni répétition.

Le bruit sec des bouchons qui sautent au plafond me ramène sur la terre ferme. Bouteilles à bulles et gâteau agrémentent la célébration. Dans cet éclat d'absurde et d'affection, ils me suggèrent de devenir acteur.

Le mot me frappe, me ramène à mes jeunes années. Je me revois sur les planches d'un théâtre improvisé, à l'école. J'interprétais le malade imaginaire de Molière. Le comble ? Ce jour-là, j'étais réellement malade, un rhume carabiné me rendant aussi larmoyant que sincère.

Ce fut là ma seule et unique expérience de comédien. Pourtant, mes yeux bleus tapent dans l'œil de ces anciens du cinéma. Je suis pris au dépourvu. Le plus âgé des deux attrape le téléphone et compose, dans un élan très premier degré, le numéro d'Alain Delon ! La scène devient hallucinante, presque irréelle.

Je garde mon calme et décline poliment. Après tout, ne suis-je pas déjà acteur… dans cette grande comédie de la vie, où chaque client est un spectateur imprévisible ?

En signe de gratitude, mes ouvriers reçoivent une enveloppe bien garnie. Et nous, ma compagne et moi, sommes conviés à un repas dominical chez les deux producteurs à la retraite.

Ce jour-là, leur maison baigne dans une lumière douce. Ils sont radieux, ravis de rencontrer celle qui partage ma vie. Devant ma Dame de Haute-Savoie, ils renouvellent leur proposition avec une candeur désarmante. Mais ma réponse demeure la même : c'est non.

La scène, je la préfère au quotidien, sans maquillage, avec de vraies émotions. Et le rôle que j'ai choisi, celui d'homme libre, me va comme un gant.

Le débat ainsi clos, ils n'insistèrent plus. Pour se rendre au restaurant, ils suggérèrent que je sois leur chauffeur du jour, avec l'une de leurs voitures. Dans le garage, le choix m'est proposé : Range Rover ou Jaguar. Entre les deux, une Mini Cooper trône modestement pour les courses au supermarché du coin. Je choisis le 4x4 anglais, mais dois troquer ma conduite nerveuse contre celle, plus sage, du « bon père de famille ».

Ces êtres en fin de vie nous accaparent chaque week-end. Les repas, accompagnés de vins hors de prix, relèvent plus du cérémonial que du simple plaisir. Ils veulent nous séduire, nous adopter peut-être. Après le déjeuner, c'est pétanque obligatoire. Pour ne pas gâcher leur journée, on laisse filer une partie sur deux : ils sont de mauvais perdants.

Un dimanche, direction l'inauguration d'une galerie de peinture. Habillés pour la circonstance, nous prenons la Jaguar. Tout le gratin régional est en représentation, jouant la partition des intellos de l'art. Nous sommes présentés comme leur neveu et nièce. L'endroit est un nid de vipères. Les hypocrites à la langue bien pendue serrent les mains, font des courbettes, et caressent le dos dans le sens du poil. Ce n'est pas notre monde, mais nous jouons le jeu, à contrecœur.

Un mois passe, et nous sommes las de cette mascarade. L'élégance de surface ne suffit plus à masquer le malaise. Entre-temps, je reçois l'appareillage pour automatiser le portail. Un matin, je viens seul pour l'installer. En fin d'après-midi, tout est opérationnel. Je me rends au salon pour l'annoncer.

Là, scène irréelle : le plus jeune des deux, encore vert, joue un improbable rôle de cinéma, vêtu d'un simple string, courant après l'employée de maison déguisée en soubrette. Je reste coi. Le théâtre de la vie bascule dans la farce.

Les jours suivants, j'invoque mille prétextes pour refuser leurs invitations. Quelques semaines plus tard, Roger, le plus âgé, est hospitalisé. Il n'en sortira que les pieds devant. Je suis attristé. Malgré tout. Noël, son compagnon, vend la maison et quitte la région. Fin de l'épisode.

Le mur de la honte

Novembre 1989.

La nouvelle fait le tour du monde : le Mur de Berlin s'effondre. Ce symbole de la division, de la peur et de la répression, s'écroule sous les coups de boutoir de la volonté populaire. L'affaiblissement de l'Union soviétique, les réformes de la *perestroïka* menées par Mikhaïl Gorbatchev, et la détermination sans faille des Allemands de l'Est, qui manifestent par milliers, provoquent l'inimaginable : la fin du Mur de la honte.

Les images des Berlinois passant d'un côté à l'autre, s'embrassant au sommet des blocs de béton, faisaient vibrer le cœur. Le « Monde libre » regarde cela, médusé, avec un mélange d'admiration et d'incrédulité. Moi aussi, je suis fasciné. J'assiste à une bascule de l'Histoire en direct à la télévision, dans mon salon. Une époque se termine, une autre s'ouvre, pleine d'incertitudes et d'espérances.

Tandis que le mur de Berlin tombe sous les cris de joie et les coups de masse, je regarde les images à la télévision, muet, fasciné. Je ressens un frisson me parcourir l'échine, comme si l'Histoire elle-même frappait à la porte. Je n'ai jamais mis les pieds à Berlin, et pourtant, ce soir-là, je m'y sens un peu. Une partie de moi grimpe aussi sur ce mur, à côté des jeunes qui dansent, ivres de liberté.

Je repense à mes propres murs, ceux que j'ai franchis au fil des années. Le mur du doute quand j'ai quitté l'entreprise de l'artisan, celui de la peur quand j'ai lancé ma propre affaire avec les poches presque vides. Le mur du quotidien, parfois, quand les heures s'étirent et que les responsabilités alourdissent les épaules.

À la maison, notre fils grandit. Ces questions deviennent plus fines, plus vastes. Ils s'éveillent au monde. Je mesure la chance qu'il a de grandir en paix, loin des barbelés et des miradors. Mais je mesure aussi combien ce monde, même libre, peut être rude, exigeant, injuste. J'essaie de lui transmettre une boussole : le respect, le travail, la curiosité, la droiture.

En tant qu'homme, je me sens encore en devenir. Il m'arrive de douter de mes choix, de mon rôle, de mes silences. En tant que père, je me tiens droit, même quand je suis fatigué. Et comme citoyen, je suis à la fois lucide et plein d'espoir. Ce mur qui tombe, c'est une leçon : rien n'est figé. Même les puissances peuvent vaciller. Même les rêves peuvent devenir réalité.

Alors je me lève, je vais éteindre la télévision. Je jette un œil par la fenêtre. Il fait nuit. Mais dans le ciel, quelque chose me semble plus clair qu'hier.

Les années filent, et avec elles, un étrange sentiment d'effervescence contenue. À force de courir après les devis, les chantiers, les engagements et les obligations, je me surprends parfois à me demander : où suis-je vraiment dans tout ça ? Le matin, je m'observe dans la glace, barbe en bataille, cernes en guise de décor. Qui est cet homme que je vois là, les bras chargés de responsabilités, l'agenda trop plein pour y glisser un soupir ?

Je n'ai pas de plainte à formuler, non. Je suis un homme comblé d'avoir bâti, avec mes mains et mon entêtement, un quotidien solide. Mais parfois, un vent léger me traverse l'âme. Il vient de loin, de ces années folles et libres où l'on rêvait sans se soucier du lendemain, où les jours n'étaient pas des cases à cocher mais des promesses ouvertes.

Il m'arrive de penser à la montagne, au calme des alpages, au bruit du vent dans les herbes hautes.

À ces instants suspendus où le monde semble tourner sans moi. J'aimerais m'y retrouver seul, appareil photo en bandoulière, le cœur en friche, à la recherche de cette lumière rare qui traverse les paysages comme une révélation.

Parfois, je suis pris d'un vertige discret. Celui de l'homme qui construit tout autour de lui, mais qui se demande s'il n'a pas oublié d'aménager une pièce pour lui-même. Un recoin tranquille, sans devis ni téléphone, où il pourrait s'asseoir et écouter le silence.

Et pourtant je tiens debout, parce qu'il y a la tendresse des miens, la loyauté de mes compagnons de route, la beauté d'un travail bien fait. Mais je sens confusément que quelque chose en moi aspire à plus grand que les clôtures et les portails, aussi bien installés soient-ils. Parfois je me dis que l'homme que je suis — épris de liberté — souffle le paradoxe en clôturant des propriétés...

Ce n'est pas du regret. Plutôt une mélancolie douce, comme une vieille chanson qu'on croyait oubliée et qui revient au détour d'un moment calme, pour nous rappeler qu'on est aussi fait d'ombre et de lumière.

Le couple, à cette époque, n'était plus tout à fait celui des débuts, fougueux, éperdu, fragile comme une flamme de bougie. Il avait changé de peau, sans bruit, comme les arbres muent au fil des saisons. Nous n'étions plus deux amants imprudents, mais deux compagnons solidaires, tissés dans le même tissu des jours qui passent.

La passion s'était faite discrète, moins tapageuse, mais plus fidèle. Elle se glissait dans un regard partagé au petit matin, dans le silence complice autour d'un café, dans la main posée sur l'autre sans y penser. Elle s'inventait dans l'ordinaire. Et c'était peut-être cela, le vrai miracle.

Mais rien n'est jamais figé. Le couple, je l'ai compris alors, est une maison sans plan définitif, un chantier permanent. Il faut l'ajuster, l'agrandir parfois, y faire entrer la lumière quand le cœur se fait sombre. Il faut s'y perdre un peu, pour mieux s'y retrouver.

Nous étions jeunes encore, mais déjà les marques du temps commençaient à s'inscrire dans notre façon de nous aimer : plus de patience, plus d'indulgence. Les désaccords existaient, bien sûr, comme des pierres sous le tapis. Mais on apprenait à marcher dessus sans trébucher.

Ce qui nous liait, plus que les mots, c'était cette manière que nous avions de faire front. Contre la fatigue, contre les imprévus, contre les doutes. Un geste, un regard, une phrase murmurée dans la tourmente : « ça va aller ».

L'amour, je l'ai compris avec elle, ce n'est pas seulement le feu de l'aube, c'est aussi la braise du soir. Celle qui tient chaud quand les grandes émotions se sont tues, quand il ne reste que le souffle du quotidien, paisible, tenace.

Il y avait dans ses yeux une force tranquille. Celle de celle qui tient debout pour deux, quand je vacille. Celle qui devine mes silences avant que je les formule. Celle qui a su faire de ma vie un lieu habitable.

Le monde autour de moi semblait courir à toute allure, comme un train lancé sans freins, et parfois je me demandais où il allait, ce monde. Le progrès, nous disait-on, apportait confort et modernité. Il fallait croire aux chiffres, aux bilans, à la croissance. Et pourtant, dans les yeux des gens, dans les files d'attente, dans les silences du soir, je sentais monter une forme d'inquiétude sourde.

Le béton avançait, les campagnes reculaient. Les grandes surfaces grignotaient les centres-villes. La publicité s'infiltrait partout, jusque dans les rêves des enfants. La télévision, omniprésente, dictait ce qu'il fallait désirer, aimer, acheter. L'écran devenait un miroir déformant de ce que nous étions. Et ceux qui ne suivaient pas le mouvement étaient vite marginalisés.

Moi, j'observais tout cela à la marge, avec un mélange de scepticisme et de résignation. Je n'étais pas un révolté, juste un homme lucide. J'avais grandi dans une époque où l'on réparait plus qu'on ne jetait, où le mot « communauté » avait un sens, où les anciens avaient encore voix au chapitre.

Mais voilà que les anciens devenaient invisibles, les jeunes pressés, et les adultes… souvent à bout de souffle. Le progrès ? Peut-être. Mais à quel prix ? Il fallait toujours aller plus vite, produire plus, consommer plus. Les semaines filaient comme des billets entre les doigts.

Je rêvais parfois d'un monde plus simple. Pas idéal, non. Juste plus humain. Où l'on aurait le temps d'écouter, de flâner, de ne rien faire. Un monde où l'on valoriserait le geste juste, la parole donnée, la beauté du geste bien fait.

Peut-être que vieillir, c'est ça : apprendre à regarder la société avec un pas de côté. Non pas avec amertume, mais avec lucidité. Accepter qu'elle change, tout en se réservant le droit de ne pas suivre toutes ses dérives.

Chapitre 6

Les années 90

Noël

1990

Cette rencontre agit en moi comme un écho émotionnel.

Tandis que le monde s'agite à coups de sacs en papier kraft et de guirlandes clignotantes, moi, je cours les magasins, à la recherche d'un cadeau qui ferait briller les yeux de mon fils. Je n'ai pas vu l'heure passer, pris dans la frénésie des derniers achats, comme tout un chacun, pris dans l'élan d'un bonheur à fabriquer à la hâte.

Et puis, sous les néons blafards du parking souterrain, le contraste me foudroie. Un homme. Assis en tailleur, dans une posture presque méditative. Il semble ailleurs, mais bien là. Le carton qui lui sert de trône est détrempé par l'humidité, sa couverture trouée laisse passer les morsures du froid. Ses yeux. Bleus comme les miens. Mais où les miens sont pressés, les siens sont immobiles. Où les miens évitent, les siens fixent.

Je suis saisi par une émotion sèche. Pas une pitié molle, non. Une reconnaissance. Comme si cet homme me ramenait brutalement à l'essentiel. À ce que je suis. À ce que je pourrais être, si quelques lignes de ma vie avaient été rédigées autrement.

Une voix intérieure – celle qui ne parle que rarement, mais dont le timbre ne souffre aucune contradiction – me souffle : « Invite-le ». C'est absurde, irréfléchi, fou. Et pourtant, je m'entends déjà lui parler, d'une voix que je ne contrôle plus. Je propose, j'insiste, je tends la main. Il me dit s'appeler Pierre, mais "Pierrot" dans la rue. Il hésite, craint de perdre son "emplacement", comme un commerçant son fond de commerce. Il se protège, même du secours. Je comprends, et je n'insiste pas avec des mots, mais avec une présence, avec une chaleur.

Les premiers flocons, lourds et silencieux, viennent renforcer mon appel. Ils tombent comme des bénédictions. Ma détermination le touche, il cède, presque à contrecœur, plus par politesse que par envie. Mais je devine, derrière sa méfiance, un reste de foi en l'humain.

Le coffre de la voiture chargé de ses baluchons d'errance je l'invite à prendre place à l'avant de la limousine. Comme il frissonne je monte le chauffage.

Sur la route du retour, le silence se fait complice. Il ne parle pas beaucoup. Je ne pose pas de questions. Il regarde le paysage, les lumières qui s'allument dans les maisons. Un monde auquel il n'appartient plus.

Et moi, je pense à mon fils. À ce qu'il dira. À la leçon qu'il lira peut-être à travers ce geste.

Le pas de porte de l'habitation franchi, tout le monde fut surpris en me voyant débarquer en compagnie de cette personne, qui n'en avait que l'appellation tant cet être semblait échappé d'un autre

monde. Avec sa silhouette maigre, ses vêtements informes et son air hagard, il évoquait ces épouvantails dépenaillés qu'on plante au milieu des champs pour effrayer les moineaux. Et pourtant, ce soir-là, ce n'était pas la peur qui se lisait dans les yeux de mes proches, mais un mélange de stupeur, de gêne, et d'interrogation muette.

Depuis ce soir-là, rien ne fut plus tout à fait comme avant. Ni pour lui. Ni pour moi.

Il avait franchi, d'un pas hésitant, le seuil de notre foyer, et, sans le savoir, il avait aussi ouvert une brèche dans nos habitudes, nos certitudes, nos routines bien rodées. Ce Noël, celui de 1990, prit une tournure que nul ne pouvait anticiper. Il y eut, dans ce geste — tendre la main à un inconnu, un égaré, un oublié — une forme de réconciliation silencieuse avec l'humain, celui qu'on croise sans le voir, celui qu'on évite, celui qu'on juge.

Et moi, en l'accueillant, j'ai compris que l'on n'est jamais vraiment à l'abri du vertige de la chute. Mais qu'on peut, parfois, retrouver un peu de dignité dans le regard qu'un autre pose sur vous. Il avait besoin d'un toit, certes. Mais moi, sans le savoir, j'avais besoin de sa présence pour rappeler à mon cœur ce que signifie vraiment être vivant.

Au fil des heures passées ensemble ce soir-là, Pierre s'est peu à peu effacé derrière l'homme qu'il avait été. Le clochard s'est mué en conteur discret, en miroir tendre et désabusé d'un monde qui parfois vous crache dehors sans préavis. Mon fils, d'abord intrigué, s'est approché, l'a écouté, et a ri à ses anecdotes, comme s'il s'agissait d'un vieux tonton un peu cabossé venu de loin. Mon épouse, elle, l'a observé longuement, puis s'est adoucie. Une soupe chaude, un regard bienveillant, une serviette propre tendue sans un mot — parfois les gestes suffisent à panser les méfiances.

Ce Noël-là, notre foyer s'est élargi, et sans même que je m'en rende compte, quelque chose s'est mis à changer. Pierre, avec son humilité tranquille et sa lucidité sur les revers de l'existence, a mis à nu mes propres interrogations : et moi, que serais-je devenu si tout avait dérapé ? Si, un jour, les affaires n'avaient plus marché ? Si la santé, un accident, une trahison ou la solitude m'avaient pris à la gorge ? Que reste-t-il, vraiment, entre la réussite et la chute ? Parfois, si peu. Un hasard. Une main tendue ou non.

Dans le couple aussi, cette parenthèse a fait remonter des sédiments anciens. Mon épouse et moi, unis dans le quotidien, dans le travail, dans l'éducation de notre fils, avons été confrontés à un autre miroir : celui de nos élans initiaux, de notre générosité parfois mise en sourdine par les années et les factures à payer. Nous avons reparlé. De nous. De notre jeunesse. De ce que nous étions avant de courir après la montre. Pierre n'avait pas seulement réveillé ma conscience sociale. Il avait ravivé la mémoire du cœur.

En tant que père, ce fut une leçon muette mais puissante. Montrer à mon fils que la dignité d'un homme ne se mesure pas à ses habits, ni à son adresse postale. Lui apprendre qu'on ne se grandit jamais autant qu'en tendant la main à plus petit que soi. Le regard qu'il posait sur cet homme, le soir même puis les jours suivants, me rassura. L'essentiel passait.

En tant que citoyen, je ne pouvais plus regarder un SDF comme avant. Derrière chaque silhouette recroquevillée, il y avait désormais une voix possible, une histoire, une faille. Il y avait Pierre.

Après une douche nécessaire, je lui tends quelques vêtements de mon dressing. Ils flottent un peu sur lui, compte tenu de sa minceur extrême. Mais l'essentiel est ailleurs : toiletté, rasé, coiffé, il retrouve peu à peu une allure humaine. Il n'ose pas sourire, conscient de son édentement, mais il se détend rapidement. Ce détail ne le gêne plus. Très vite, nous découvrons un homme aux manières irréprochables, s'exprimant dans un français d'une élégance rare, digne d'un ancien orateur siégeant à l'Assemblée Nationale.

Tout au long du repas, il se montre respectueux, attentif, presque reconnaissant, mais sans rien quémander. Il s'avère plaisant à écouter, habité d'une compréhension du monde bien plus profonde que

bien des diplômés. Ce soir-là, il oublie un instant sa condition de sans-abri. Et moi, j'oublie mes jugements, mes a priori, et jusqu'à ma propre position sociale.

Il devient évident — presque brutalement — que la destinée a ses trappes, ses virages sournois, et que personne n'est vraiment à l'abri. Il suffit parfois d'une glissade, d'un accident de vie, pour que tout s'effondre. Cette pensée me traverse avec la netteté d'un éclair : un jour, je pourrais moi aussi me retrouver à dormir sur un carton, sous un abri de fortune, réduit au silence par l'indifférence ambiante. Cette prise de conscience, douce-amère, résonne profondément.

Notre tradition veut que l'on mette une assiette garnie d'une simple tranche de pain. Cette place vide, c'est celle que l'on réserve symboliquement à un démuni, à un voyageur sans toit, à une âme égarée frappant à notre porte. Ce soir-là, cette coutume ancestrale prenait tout son sens. Mon invité devenait celui qu'on n'attendait pas, mais que la vie avait désigné.

Dans le calme feutré du salon, baigné d'une lumière dorée et des effluves mêlés de sapin et de cannelle, je glisse discrètement sous le sapin une pochette cadeau. À l'intérieur, une boîte de mes précieux cigares cubains, ceux que me ramène un vieil ami depuis les terres de Castro. Des "barreaux de chaise" comme on dit, roulés à la main, puissants et nobles. Je ne sais pas s'il fume, mais j'écoute mon intuition. Peut-être ce geste sera-t-il pour lui un souvenir de dignité retrouvée, un signe qu'il compte, ici, maintenant.

Minuit sonne. Les aiguilles du temps suspendent leur course un instant. Dans les regards se mêlent fatigue et chaleur, la douceur de la fête, les éclats d'une tendresse partagée. Pierre ne dit rien, mais ses yeux brillent. Ce soir, il n'est plus un spectre errant dans les couloirs de l'indifférence, il est un homme parmi les hommes, un convive parmi les nôtres.

Minuit.
Mes proches prennent le chemin de l'église du village pour assister à la messe de la Nativité, cette tradition vivace où des comédiens amateurs rejouent humblement la scène de la crèche.
Je choisis de rester à la maison, seul avec Pierre. Un verre de champagne à la main, nous entamons une conversation intime, bercée par un fond musical doux, presque discret. Il me parle alors de son enfance, de ses blessures anciennes, de ses failles aussi, mais tout cela avec retenue, pudeur, comme s'il voulait épargner les mots trop lourds.

Quand les premières notes de Supertramp s'élèvent dans la pièce, son regard s'éclaire. Ce groupe qu'il affectionnait tant avant la chute, avant le désamour de la société, avant que la vie ne le dépouille de tout, jusqu'à la dignité. Il ferme les yeux un instant, peut-être pour savourer, peut-être pour retenir une émotion trop vive. Un geste discret de la main m'indique qu'il ne parlera pas de ses années de rue. Cette période, il la garde enfermée dans un recoin de son âme, comme une cave scellée où l'on enferme les fantômes.

Alors, il me livre plutôt des morceaux choisis de ce qu'a été sa vie avant. De ses pérégrinations, de ses hasards, de ses rencontres parfois lumineuses, parfois cruelles. Des anecdotes comme autant de petits cailloux semés dans un parcours devenu labyrinthique. Ce n'est pas un homme brisé qui me parle, mais un homme debout, cabossé certes, mais encore vibrant d'intelligence et d'humanité.

Au clair du feu de cheminée

Le crépitement du foyer ponctue nos silences avec une douceur grave, presque solennelle. Dans ces pauses, comme suspendues dans le temps, on plonge ensemble dans les méandres de sa mémoire. Le fil de sa narration se déroule lentement, comme un exutoire. Il parle sans s'effondrer, avec cette dignité fragile propre aux hommes qui ont trop souffert pour encore tricher.

Se révélant peu à peu, dans une sérénité étrange, peut-être celle de ceux qui n'ont plus rien à cacher, il apprécie l'écoute sincère, sans jugement, celle d'une oreille bienveillante. Il me confie que sa descente aux enfers débuta à cause d'un banquier sans scrupules. Des placements hasardeux, des promesses d'or dans les coulisses opaques de la finance. Et puis, un matin, tout s'effondre. Les comptes vidés, la maison saisie. La faillite, brutale, indiscutable.

Son épouse, dépassée, épuisée par les visites répétées des huissiers, n'a pas supporté la honte. Un jour, elle a glissé dans le silence, sans mot d'adieu, se jetant sous un métro parisien. Cette perte irréparable a fissuré le reste. Il a perdu pied, sombré. Une cellule psychologique, des traitements chimiques pour calmer la tempête. Pendant ce temps, leur fils, arraché à son monde, fut confié à une parente dans une banlieue grise de la capitale.

Sans son épouse et son fils, c'est un pan de sa vie qui s'écroule. Il perd sa raison de vivre. Désargenté il se retrouve sur le pavé à mendier ou fouiller les poubelles pour trouver un reste de nourriture. Durant des mois il arpente le macadam, errant à la démarche saccadée tel un pantin désarticulé. Jeté dans le caniveau de la rue, il m'avoua, alors, qu'il n'était plus qu'un corps mort cherchant son salut dans l'espace temps.

Dans la lumière vacillante, son regard se brouille un instant. Il ne pleure pas. Peut-être n'a-t-il plus de larmes, ou peut-être les a-t-il apprivoisées. Il ne se plaint pas non plus. Il raconte simplement. Comme on livre une histoire qu'on ne veut pas voir oubliée.

Puis soudain, la gorge serrée, il interrompt sa confession. Son récit m'émeut profondément. Un mutisme s'installe, lourd et pudique. Je sens qu'il faut briser cette suspension pleine d'émotion. Tandis qu'il garde le silence, c'est à mon tour de m'ouvrir. Comparée à la sienne, ma vie n'a rien eu de semblable, mais moi aussi j'ai connu mes tempêtes.
Je lui confie que ma force de caractère m'a permis de sortir de situations désespérées.

Je me rappelle cette lecture marquante de Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, où l'un de ses aphorismes résonne encore en moi comme un écho fidèle aux épreuves traversées : *« À l'école de guerre de la vie, ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort. »*
Ces mots, je les ai intégrés comme un mantra silencieux. Mes passions, comme autant d'échappatoires, et les saisons, au fil des vents, ont dissipé peu à peu les nuages de mon être troublé. Aujourd'hui, c'est un ciel bleu limpide qui s'étend sur l'automne d'un nouvel acte de ma vie.
Attentif, il buvait mes paroles comme un élixir. Je lui confesse alors, sans emphase, que je suis heureux et apaisé. Les fantômes du passé ne hantent plus mes nuits. Le mythe de Sisyphe, cette lutte absurde contre l'inéluctable, s'est effacé, doucement, pour toujours.
Je conclus en murmurant presque : « Le temps fera son œuvre. Le parcours chaotique de chaque être forge ce que l'on devient. Nous sommes les éclats du tumulte que nous avons traversé. »

L'ami du jour s'assoupit un instant dans le fauteuil près du feu. Sa tête penche légèrement, son souffle est calme, presque imperceptible. Le chien de la maison — habituellement méfiant avec les inconnus — s'est couché contre ses pieds, comme pour lui tenir chaud. Je dépose un plaid sur ses épaules. Il ne bouge pas. Mais je sais qu'il sait.

Mon fils, qui n'a pas voulu accompagner sa mère à l'église, le regarde dormir. Il ne dit rien, mais je perçois qu'il comprend. Il comprend que ce Noël, c'est autre chose. Ce n'est pas une fête de plus,

c’est une histoire à part. Je repense à ses mots, à sa pudeur, à sa diction de tribun mêlée à une humilité d’homme cabossé. À la justesse de ses réflexions, à la manière dont il a su, sans s’imposer, se faire une petite place à notre table et dans nos esprits. Je me rends compte que, dans le regard de mes proches, quelque chose s’est déplacé. Comme une prise de conscience. Nous avons tendu la main, oui, mais c’est lui qui, par sa présence, a réveillé quelque chose en nous : une part enfouie de compassion, de fraternité, que la routine avait anesthésiée.

Un laps de temps s'écoule et soudain il reprend conscience. Et comme s'il s'était ressourcer dans le torrent tumultueux de sa mémoire, il reprend notre causerie là où il l'avait stopper.

Au terme de notre introspection, son visage d’abord figé par l’émotion s’illumine d’un large sourire. Un sourire franc, désarmant, découvrant une dentition clairsemée, qu’il ponctue d’un clin d’œil complice. Ce moment suspendu nous lie dans un éclat de sincérité.
Derrière nos rires et cette habitude presque pudique de tourner les douleurs en dérision, se cachent des blessures anciennes, indélébiles.
Pour cet homme meurtri, une seule lumière semble encore percer l’obscurité : l’espérance de retrouver un jour son fils. C’est cette pensée qui apaise, un peu, la morsure profonde de son exil intérieur.

Je conclus ma diatribe, les yeux plantés dans les siens, avec des mots simples, mais que je crois sincèrement :
— « Sans haine ni rancœur, rien n’est désespéré. La volonté, le courage… parfois la chance aussi font que tant que le cœur bat, on n’abandonne pas. »

Je lui propose alors, à demi-mot, d’écrire ses mémoires. Non pour les publier, mais comme un remède intime, une forme de thérapie par les mots. Il esquisse un sourire, le regard un peu perdu, puis m’avoue qu’enfant déjà, il couchait sur un cahier ses souvenirs, ses rêves, ses douleurs d’antan. Mais tous ses écrits, confie-t-il dans un souffle, ont disparu depuis bien longtemps, engloutis dans le flot de ses errances.

Nous aurions sans doute poursuivi cette conversation si les rires et les voix des invités ne nous avaient ramenés à la réalité. De retour de l’office de Noël, leurs visages réjouis marquent la fin de notre parenthèse.

Sans que je ne m’en sois aperçu, la neige a continué de tomber à gros flocons, recouvrant tout d’un manteau blanc silencieux. Les quelques centaines de mètres séparant l’église de la maison ont suffi à parsemer nos amis d’un saupoudrage d’hiver.
Je me lève alors, en silence, et j’ajoute une bûche dans l’âtre. Le feu crépite plus fort. Il est temps de réchauffer les corps… et peut-être aussi les âmes.

Toute l’assemblée est réunie autour du sapin. Vient alors le moment tant attendu d’ouvrir les cadeaux. Nous redevenons, l’espace d’un instant, ces enfants que nous avons été, les yeux brillants comme des guirlandes, le cœur frétillant d’excitation.

Je tends un paquet au compagnon inattendu de la nuit. D’abord surpris, il fixe la petite attention d’un air interdit, comme s’il n’était pas certain que ce geste lui était bien destiné. Puis ses grands yeux bleus, écarquillés, trahissent l’émotion. Une lueur douce, presque enfantine, y scintille.

Une larme solitaire, timide, glisse le long de sa pommette creuse. Par pudeur, il l’essuie d’un revers de manche, comme pour en effacer la trace. Ce simple présent, modeste sans doute, le bouleverse. Pour un homme qui ne reçoit plus que regards fuyants, moqueries ou brutalités dans l’arène des trottoirs, ce geste inattendu est un baume. Il ne dit rien, mais tout son corps remercie. Sa réserve habituelle vacille. Le masque qu’il porte dans la rue pour survivre se fendille un instant.

Ce soir, cet homme sensible n’est plus un invisible. Il est là, parmi nous, et reconnu comme un homme.

Nous avions anticipé en préparant l'une des chambres d'amis, afin qu'il puisse passer une nuit tranquille, loin du bitume, dans la chaleur rassurante d'un lit douillet. Car demain serait un autre jour.

Mais déjà, une idée germait en moi, comme une évidence : l'idée insupportable qu'il retourne à la rue après cette parenthèse d'humanité. Alors, avant qu'il ne se retire, je lui propose de lui tendre la main un peu plus loin, en l'intégrant quelques mois dans mon entreprise — juste le temps qu'il puisse retrouver un cap, reconstruire une dignité, se redresser sans pression.

Il hésite, visiblement ébranlé. Son regard se voile d'un mélange d'humilité et d'incertitude. Par éthique, sans doute, ou peut-être par peur de ne pas être à la hauteur, il ne me donne pas de réponse immédiate. Trop d'émotions à digérer en une seule nuit. Il s'incline avec gratitude devant les invités, la main sur le cœur, puis s'éclipse en me confiant, dans un souffle : « La nuit porte conseil. »

Au matin, autour d'un café fumant et de tartines beurrées, son visage s'éclaire.

— C'est la meilleure nuit que j'ai passée depuis… des lustres, dit-il en souriant. J'accepte. Si vous êtes sûr…

Je lui réponds par un sourire sincère. Enchanté !

Quelques jours plus tard, il prend ses quartiers dans un petit studio meublé que je possède, avec kitchenette, accolé à l'atelier. Un espace modeste, mais propre, intime, et surtout stable. Un début. Un ancrage.

Les premiers jours furent prudents, presque silencieux. Pierre — car c'est ainsi qu'il se fit désormais appeler, comme pour marquer un tournant, refermer le chapitre de « Pierrot le vagabond ». Il s'installait dans une routine simple, arrivait tôt, saluait discrètement les employés, observait beaucoup, parlait peu. Je lui avais confié des tâches modestes, à sa portée : rangement, tri, manutention légère. Le travail bien fait, sans bavure. Une discrétion de chat errant apprivoisé.

Au fil des semaines, une lente transformation s'opéra. Son regard s'éveillait, sa posture se redressait. Un jour, il arriva rasé de près, le col bien boutonné, presque solennel. À la pause, il me parla d'un rêve étrange qu'il avait fait : il déambulait dans un théâtre vide, ramassait les masques oubliés dans les coulisses, et tentait de retrouver le sien. « Je crois que je le tiens, maintenant », me dit-il, les yeux pleins d'une tranquille résolution.

L'équipe, d'abord circonspecte, l'adopta progressivement. Il avait ce don de comprendre sans juger, d'écouter sans interrompre. Certains s'étonnaient de son érudition, de ses références littéraires, de sa finesse d'analyse. Il citait parfois Sénèque ou Montaigne, entre deux livraisons de cartons, avec une élégance un peu décalée qui faisait sourire.

Un jour, en refermant le bureau, je le trouvai assis devant le bâtiment, carnet en main. Il écrivait. Je n'ai rien dit, me contentant de lui offrir un cigare. Il le prit en silence, avec un hochement de tête plein de gratitude. Ce soir-là, il m'avoua qu'il avait repris ses mémoires.

— Peut-être qu'un jour, ce que j'ai vécu pourra servir à quelqu'un, dit-il. À un autre perdu. Ou simplement à celui qui croise un cassé de la vie et hésite à tendre la main.

Je n'ai rien répondu. J'étais simplement heureux de le voir debout, présent, en marche. Pas encore sauvé peut-être, mais vivant. Vivant vraiment.

Ce matin-là, tout semblait baigner dans une lumière d'adieu. La terrasse exhalait encore les parfums du bois humide et des tasses fumantes. Pierre observait le paysage en silence, le regard perdu entre les éclats dorés des feuillages et les volutes de brume qui dansaient sur les crêtes. Il respirait profondément, comme pour mieux ancrer cet instant en lui, en faire un repère, une balise dans sa géographie intérieure.

— C'est étrange, dit-il soudain, comme certaines lumières peuvent réveiller des souvenirs enfouis.

Ce matin me rappelle un vieux cliché… Un petit déjeuner en famille, quelque part dans la Drôme, un matin d'octobre. Ma femme préparait une tarte aux pommes, mon fils jouait avec des marrons… Je crois que c'est ce jour-là que j'ai su que j'étais heureux. Mais je ne l'ai compris qu'après.

Je n'ai pas répondu. Il n'y avait rien à ajouter. Ce genre de vérité, quand elle affleure, ne se commente pas. Elle se reçoit, simplement.

Pierre reprenait doucement possession de lui-même. Le travail, la régularité, la chaleur d'un lieu, la bienveillance aussi – tout cela avait fait son œuvre. Et moi, je constatais, non sans émotion, combien cette rencontre imprévue avait rejailli sur ma propre vie. Il n'était pas rare que je me surprenne à repenser à mes certitudes d'hier, à ce confort qui parfois m'anesthésiait, à cette lucidité que le regard d'un homme fracassé par l'existence venait raviver en moi. Il me rappelait d'où je venais. Qui j'avais été. Et ce que je refusais de devenir.

Un silence feutré nous enveloppa à nouveau. Dans la vallée, une cloche tinta, lointaine. C'était dimanche. Le genre de jour qui vous pousse à la méditation. Je me levai, posai une main sur son épaule.

— Tu veux venir marcher un peu, Pierre ?

Il sourit.

— Volontiers. J'ai besoin de m'imprégner de ce matin-là. Comme on grave un dernier mot sur une pierre avant l'hiver.

Nous prîmes le sentier derrière la maison, celui qui longeait les vergers encore gorgés de soleil. L'avenir, fragile et indéfini, n'avait pas d'importance. Ce jour-là, nous étions debout. Et ensemble.

L'été indien prolonge la belle saison et ne semblait pas prêt de céder la place aux premiers jours d'automne. Trois semaines plus tard. Le beau temps bascula dans une froideur palpable. Ce sont nos derniers petits déjeuners à l'abri de la véranda. On perçoit une mer de nuage se déchirer sous l'effet du vent du nord. Les rayons hagards du soleil s'engouffre gratifiant la vallée d'une douce éclaircie. Au loin sur la ligne d'horizon une écharpe de brume se tisse doucement au sommet de la montagne sombres et austères, presque dépourvues de névés.

C'est le moment que choisit Pierre pour partir et se mettre en quête, fort légitimement, de recouvrer son fils.

On s'étreint chaleureusement à l'annonce de son train en direction de Paris. Discrètement je glisse à son insu dans une des poches de son manteau une enveloppe contenant de quoi subsister quelques temps. Au guichet de la gare je veux lui offrir un ticket en première classe, ce qu'il refuse catégoriquement.

— Un de seconde classe me suffit, dit-il !

Après une ultime accolade j'accède à sa de mande de brûler ses effets de misère sans regret. Pierre attend le dernier instant, au coup de sifflet du responsable de la gare, pour monter dans une voiture. Je regarde s'éloigner cet homme attachant, devenu au gré du temps le vrai frère que je n'ai jamais eu. Apathique, je reste enraciné sur ce quai jusqu'à ce que le TGV ne soit qu'un point sur l'horizon. Mon activité prenante estompa son souvenir. Le retour au quotidien fut à la fois salvateur et déroutant. Les jours se succédaient avec une régularité mécanique, les obligations professionnelles reprenaient leurs droits, et peu à peu, le tumulte des sentiments vécus durant ces quelques semaines s'effaçait derrière le voile des habitudes. Mais il me restait de lui un vide sourd, semblable à celui que laisse une porte qu'on aurait refermée trop vite.

Un soir, en triant de vieux papiers dans le grenier, je retrouvai le paquet de ses effets que je n'avais pas encore brûlé. Je le descendis dans le jardin, au crépuscule. Là, dans le brasier que je veillais en silence, s'effaça symboliquement ce pan de sa vie qu'il avait choisi de laisser derrière lui. Les

flammes dansaient comme pour sceller un pacte : celui de la renaissance.

Quelques semaines passèrent encore.

Puis, un matin de novembre, dans la boîte aux lettres, une enveloppe au papier jauni, au timbre parisien, attira mon attention. L'écriture était tremblante mais lisible.

« Frère de hasard devenu frère de cœur.
Je t'écris de Montreuil, où je loue une petite chambre sous les toits.
J'ai retrouvé la trace de mon fils. J'ai pu le rencontrer, il a bien grandi. C'est a peine s'il m'a reconnu. Nous avons manger une glace au glacier du coin avec la parente qui s'est occupés de lui pendant ma déprime. Maladroitement, sans trop de mots on a essayé de s'apprivoiser. C'est peu, mais c'est tout. J'espère le récupérer définitivement lorsque que ma situation se sera améliorée.
Je commence à travailler dans une bibliothèque associative. Le calme des lieux me convient. Je trie des livres. Cela me va bien.
Merci pour tout ce que tu m'as donné.
Et si un jour tu passes à Paris, viens. Tu auras toujours une place. »

Signé : Pierre.

Je relus la lettre plusieurs fois, en silence, le cœur serré et léger à la fois. Il allait bien. Il avançait. Et c'était tout ce qui comptait.

Mars 1991, fin de règne

Une crise cardiaque terrasse Serge Gainsbourg pendant son sommeil, dans son hôtel particulier de la rue de Verneuil. L'homme à la tête de choux, alias Gainsbarre, quitte la scène à 62 ans, laissant derrière lui bien plus qu'un répertoire : un style, une empreinte, une manière d'être au monde, oscillant entre génie et provocation.
On se souvient, entre autres outrances, du jour où il brûla un billet de cinq cents francs à la télévision, dénonçant à sa manière la pression fiscale. Un geste polémique, comme lui.

Septembre 1991

Klaus Barbie, le boucher de Lyon, meurt en détention dans la ville même où Jean Moulin, héros de la Résistance, fut martyrisé.
Le nom de Barbie ne renvoie plus qu'à l'horreur. À l'opposé de Gainsbourg, il n'y aura ni regrets, ni fleurs, ni chansons pour adoucir son souvenir.
Deux départs, deux traces dans l'Histoire.
L'un fut un artiste sulfureux, l'autre un criminel sans rémission.
Et la France, en cette année-là, tourne deux pages très différentes de son roman national.

Aléa jacta est (Le sors en est jeté)

Janvier 1992

Il faut parfois une sentence tombée du ciel — ou plutôt d'un scanner — pour mettre fin à une illusion de toute-puissance. Le verdict est tombé comme une lame de guillotine : maladie chronique, irréversible, un nom barbare pour un mal bien réel. Pas de quoi faire la une des journaux, juste assez pour foutre en l'air une vie bien réglée. Alors, j'ai baissé le rideau. Non pas en héros, mais comme un vieux lion qui se retire dans l'ombre, usé par trop de combats.

Bien entendu, les rumeurs ont fait leur œuvre plus vite que les résultats médicaux. « Il est ruiné », chuchotait-on à la terrasse des cafés, entre deux cafés-crèmes tièdes. « Il a mal géré, il a tout perdu. » L'humain est ainsi fait : il préfère le naufrage à la vérité. Moi, j'étais simplement fatigué. Usé jusqu'à la corde. Mon corps hurlait ce que mon orgueil refusait d'entendre : stop.

Alors j'ai tout arrêté. Et j'ai regardé, abasourdi, les masques tomber comme les feuilles mortes d'un automne précipité. Ceux à qui j'ai tendu la main, des êtres au bord du gouffre, à des instants où la vie semblait vouloir les broyer, me renvoyaient aujourd'hui le mépris du vent froid dans la figure. Leur ingratitude ne les a pas étouffés. Des morts de faim repus qui ne mordent plus la main qui les nourrit : ils l'avalent.
Mais paradoxalement, leur médiocrité m'a aidé à me relever. Elle m'a montré la valeur de la lucidité, du détachement. Elle m'a obligé à trier, à comprendre, à me recentrer et tirer ma révérence à tous ces parasites.

Mais qu'importe. J'ai rangé les clés, plié les dossiers, signé les papiers. Le rideau est tombé sans applaudissements. À la sortie, personne. Pas même une rose fanée. Et pourtant, c'est peut-être là, dans ce vide soudain, que la vie a commencé à respirer autrement.

Ma complice ne disait rien. Son silence n'était pas de ceux qui fuient, mais de ceux qui soutiennent. Je lisais dans son regard ce que les mots taisaient : une douleur sourde, maîtrisée, celle que l'on ressent quand la vie impose une cassure, et qu'il faut rester debout, pour deux.

Je savais qu'en elle, l'arrêt de l'entreprise après dix ans n'était qu'un épiphénomène, une péripétie dans le grand roman de notre existence. Ce qui l'étreignait, c'était la sentence invisible, cette maladie à la fois tapie et envahissante, qui désormais nous volerait du temps. Elle ne se battait pas contre la fin d'une activité, mais contre l'idée d'un futur bancal, incertain, écrit à l'encre d'une main chancelante.

Mais elle ne flanchait pas. Elle avait toujours été là, dans l'ombre parfois, mais d'une constance inébranlable. À cet instant, je mesurais la profondeur de notre lien. Un autre combat commençait. Un combat à deux, comme toujours. Sans grande déclaration. Sans tambour, ni trompette. Juste la foi simple, et brute, de ceux qui savent que l'amour est un socle quand tout vacille.

Je n'avais pas prévu que la maladie m'offrirait, en cadeau de départ, le luxe amer d'assister à mon propre enterrement social. Tout s'est effondré sans fracas : les coups de fil se sont raréfiés, les sourires se sont figés, les poignées de main se sont évaporées. Le monde que j'avais bâti n'a pas explosé, il s'est évaporé. Une disparition propre, comme si je n'avais jamais été là.

Certains m'ont regardé comme on observe une bête blessée : avec un mélange de pitié gênée et de

soulagement malsain. D'autres se sont contentés de détourner les yeux, trop occupés à gravir des escaliers qu'ils finiront eux aussi par dévaler à genoux. C'est ainsi : la comédie humaine n'a pas d'entracte.

Mais moi, j'ai pris ma retraite d'un système que je ne reconnaissais plus. Je n'ai pas quitté un métier, j'ai fui une mascarade. Et si certains ont vu une chute, j'y vois, avec le recul, un saut vers quelque chose d'essentiel. Car lorsqu'on n'a plus rien à prouver, on commence peut-être à vivre — ou du moins à respirer.

Il a fallu réapprendre à vivre autrement. Prendre congé du rythme effréné, du tumulte des journées trop pleines, des responsabilités qui, jusque-là, me donnaient l'illusion d'une maîtrise. Le corps, lui, ne négociait plus. Il imposait sa loi, brutale, irrévocable.

Alors, nous avons réduit la voilure. Appris à respirer plus lentement. Le matin, ce n'était plus la montre qui commandait, mais la lumière. Un rayon sur le rebord de la table suffisait à illuminer la journée. Chaque geste retrouvait une valeur première. Faire le café devenait un rituel. Observer les oiseaux dans le jardin, un spectacle gratuit et précieux. La vie nous forçait à l'essentiel, et quelque part, c'était un cadeau sous le déguisement de l'épreuve.

Elle, toujours là. À mes côtés. Elle devinait mes douleurs avant qu'elles n'éclosent. Ses silences n'étaient jamais vides. Ils étaient pleins de tendresse, d'attention, de cette discrète bienveillance que seuls les anciens compagnons savent offrir. Elle savait faire taire mes colères, celles contre l'injustice d'un corps qui trahit, contre la machine sociale qui oublie, contre l'entourage qui s'efface. Elle restait. Elle aimait. Elle portait avec moi le poids invisible.

Les jours s'allongeaient différemment. Moins d'urgence, plus de présence. L'essentiel n'était plus dans les projets, mais dans les instants partagés. Une soupe qu'elle préparait, un vieux disque qu'on écoutait en silence, un regard échangé au crépuscule. Nous n'avions plus à courir. Nous étions là. Ensemble. Entiers malgré les failles.

Le temps des amandiers

Fin janvier 1992

Je suis las, mais mes maux, pour l'heure avec le traitement, me laissent en paix et me fait espérer reprendre un travail bientôt. L'hiver, aux teintes ternes et figées, résiste encore aux premières notes du printemps, comme s'il s'accrochait à son règne morne. Moi, je change de vie, mais pas d'amour.

Amoureux de la Provence, de sa lumière tranchante et de ses terres aux senteurs immortelles, nous louons une maisonnette bordée d'amandiers. Il fait beau en ce début d'année, presque trop beau, comme un présage. Notre maison provençale niche doucement au flanc d'une colline ombragée de pins maritimes. Le soleil joue dans les aiguilles, le mistral souffle parfois fort, mais il nettoie l'air, il lave l'âme. Nous respirons mieux ici.

Au mois de mai, la santé recouvrée après une convalescence studieuse, je reprends les rênes du travail, avec l'ardeur de ceux qu'on a crus perdus. Je deviens chef d'agence au sein d'un groupe spécialisé dans la rénovation et la construction de sols sportifs, notamment les courts de tennis. Une discipline à part entière. La charge de travail est conséquente, mais mon sens inné de l'organisation et mon expérience du terrain raccourcissent le temps d'adaptation. Très vite, je m'impose.

Un soir, alors que je me laisse aller dans un vieux fauteuil — complice de mes silences et de mes fatigues —, le téléphone retentit. Une voix grave à l'autre bout du fil : c'est le grand patron. Il a besoin de moi pour suppléer un collègue malade. Il s'agit de gérer, en parallèle de la mienne, une agence située à plus de cent kilomètres. Deux fois par semaine, je dois me lever à trois heures du matin pour orchestrer le planning des équipes, prévoir les chantiers, résoudre les urgences.

Le rythme infernal finit par ronger ce que nous étions venus chercher ici. Ma vie de famille s'étiole aux heures où le travail s'impose roi. Pendant que je sillonne les routes au petit matin, la petite famille, elle, goûte aux joies des plages, aux marchés colorés et aux baignades salées. Ma compagne de toujours, celle qui fut de tous les combats, méritait bien cette douceur-là. Après l'œuvre accomplie dans notre ancienne entreprise, après les douleurs, les renoncements et la résilience, elle savoure enfin une vie plus apaisée. Et moi, à ma manière, je veille, en retrait, comme un funambule entre deux mondes.

Le pistonné

Six mois s'écoulent comme l'eau tranquille d'un sage ruisseau, mais ce calme relatif vole en éclats lorsqu'un nouveau directeur régional est parachuté à la tête de notre secteur. Sa mission ? Opérer des coupes budgétaires dans les succursales, histoire de satisfaire l'appétit grandissant des actionnaires. Le but avoué : augmenter leurs dividendes. La formule est connue, le discours est rodé, mais l'homme, lui, sort du cadre.

Son parcours — ancien vendeur dans une grande enseigne de bricolage — jette le trouble. Ce n'est pas tant le poste qu'il a occupé qui dérange, mais l'absence criante de légitimité face aux réalités du terrain. Un briefing de présentation est organisé au siège avec les chefs d'agence. Nous sommes là, une douzaine de vieux briscards, trempés par l'expérience, fatigués mais affûtés.

Il entre. Costume impeccable, sourire commercial, regard vide. Son discours ? Une suite de phrases creuses, bardées d'anglicismes mal maîtrisés. Un charabia corporatiste qui détonne avec nos préoccupations concrètes : les délais de livraison, les équipes à gérer, les chantiers sous tension, les clients exigeants. Le courant ne passe pas. Il n'y a même pas de courant.

Très vite, une indiscrétion circule, susurrée à demi-mots dans les couloirs : le prétentieux aurait été pistonné par le grand patron lui-même, amant de sa mère. Et tout s'éclaire. Les pièces du puzzle s'emboîtent avec cynisme. L'arrogance trouve soudain sa source. Mais on ne s'improvise pas capitaine d'un navire sans connaître la mer ni parler le langage des marins.

À partir de ce moment-là, plus rien ne fonctionne. Le malaise se propage comme une traînée de poudre. L'ambiance se délite, les décisions absurdes s'enchaînent, les incompréhensions se multiplient. Dans les regards, une même lassitude. Comme au casino, les dés sont jetés. « Rien ne va plus », comme on dit avant la ruine.

Très vite, le fossé entre le terrain et la direction devient un gouffre. Les décisions prises à la va-vite par le nouveau directeur régional, souvent en dépit du bon sens, mettent à mal l'organisation patiemment bâtie. Réductions de budget, suppressions de postes, pression sur les délais… Il ne dirige pas, il applique des consignes venues d'en haut, avec la froideur d'un logiciel comptable. Et nous, les hommes du sol, les artisans de l'ombre, devenons des variables d'ajustement.

Je tente d'abord de composer. J'essaye de protéger mon équipe, d'absorber les chocs. Mais le rythme devient infernal. Je dors peu, je mange mal, et surtout, je commence à ne plus reconnaître ce métier que j'aimais. Où sont passés la fierté du travail bien fait, la chaleur des relations humaines, le respect du savoir-faire ?

Les semaines passent. L'enthousiasme s'érode. La fatigue s'installe, tenace. Le dimanche soir, une angoisse sourde me serre la poitrine à l'idée de reprendre le lundi. Ma compagne voit bien le changement. Elle se tait, mais ses silences en disent long. À la maison, je suis là sans l'être. Le corps présent, l'esprit ailleurs. Envahi.

Un soir de septembre, après une journée particulièrement éprouvante, je rentre tard, vidé. Le téléphone sonne. Encore un chantier à réorganiser, encore une urgence mal anticipée par ceux d'en haut. Je raccroche, je reste un moment dans le noir du salon. Et là, je comprends : il est temps. Je ne veux pas finir broyé par cette machine à rentabilité. Je ne veux pas devenir un rouage qui grince.

Je décide de rendre mon tablier. Ce n’est pas une fuite, c’est une délivrance.

J’annonce ma décision avec calme. Le PDG s’étonne, tente de me retenir. Je décline. Je suis allé au bout de ce que je pouvais donner. Je n’ai plus rien à prouver. Juste envie de vivre, simplement, de retrouver l’homme que j’étais avant que cette entreprise ne m’aspire. De redevenir moi.

Je regarde s’effondrer cette entreprise comme un vieux hangar rongé par les termites. Ce n’est pas ma maison, je n’en suis pas l’architecte, mais j’ai mis des heures, des nuits, des kilomètres d’énergie à colmater les brèches. En vain. À force de jouer aux apprentis sorciers, ils ont fait fuir les talents, éteint les motivations, pour finir par scier la branche qui les portait. Je suis le dernier à descendre du navire. Pas par orgueil, mais par loyauté envers ceux qui y croyaient encore.

La lettre de licenciement ne me surprend pas. J’en fais une boule que je jette dans la corbeille. Une fin sans éclat pour une aventure sans lendemain. Je me console en pensant à mes deux amours, mes deux piliers. J’ai désormais tout le loisir de les chérir.

Le vent de septembre chasse les vacanciers et les rires surchauffés de l’été. Les plages se vident. La mer retrouve son calme. Les cigales se taisent un peu plus tôt. Je prends le temps, enfin. Je flâne, je dors, je lis. Je redécouvre le luxe des heures sans contrainte, des petits plaisirs simples.

Les pieds dans le sable, le regard vers l’horizon, je me dis que chaque fin contient une promesse. Celle d’un renouveau, d’une autre étape, plus libre, plus vraie. J’ai encore de quoi écrire quelques chapitres — mais cette fois, à mon rythme, sans faux-semblants ni pression.

Je suis encore debout. Et ça, c’est déjà beaucoup.

Un mois passe. J'apprends par un ancien collègue que la société a disparu des écrans radars. Le petit protégé retourna bricoler dans sa verte enseigne.

Août de cette année

Ma maman d'accueil, Marie, s’en est allée, doucement, vers le Paradis. Sa disparition me bouleverse : avec elle, ma petite enfance qui s’éteint. Dix années passées sous son aile, dix années de tendresse, de patience, de soin… cela ne s’oublie pas.
Jusqu’à sa retraite bien méritée, elle a accompagné, écouté, consolé, aimé plus de quatre-vingts enfants. Et moi, j’ai eu la chance d’être l’un d’eux.
Je lui dois tant. Sans son regard bienveillant, sans sa main tendue, sans sa foi en l’enfant que j’étais, que serais-je devenu ?
Ma gratitude lui est infinie.
Ma reconnaissance, éternelle.

Un lieu hors du temps

Octobre 1996

La propriétaire, en instance de divorce, reprend son bien. Nous voilà contraints de remballer nos souvenirs et de chercher un nouveau port d'attache. Le destin nous mène alors au cœur du département, dans un petit village lové dans les terres, à une trentaine de minutes seulement de la mer. Là, nous déposons nos valises dans une maison posée à l'orée d'un bois, où chênes centenaires et oliviers tordus par les siècles murmurent à l'ombre d'un vent doux.

Un vieux pont de pierre, patiné par les ans, enjambe une rivière claire où les pêcheurs, le regard perdu dans l'onde, taquinent le poisson plus par amour du silence que par besoin de prise. La vie ici s'écoule au rythme paisible des saisons vinicoles. Les autochtones, bien ancrés à leur terroir, parlent de vendanges comme on parle d'héritage ou de promesse tenue.

À l'arrière-plan, une falaise vertigineuse domine le paysage, percée de cavités naturelles comme un gruyère sculpté par le vent et les siècles. Ses tufs, aux teintes chaudes et changeantes, composent une fresque minérale vivante. Tout en haut, perchée comme une sentinelle éternelle, une chapelle veille, protectrice, sur cette cité chargée d'histoire, héritière de l'homme préhistorique.

Autour, les collines tapissées de vignes s'étendent à perte de vue, parsemées de buissons odorants, d'herbes folles et de pierres sèches. Le mariage entre le végétal et la lumière donne à l'air ce parfum si singulier : mélange ambré de résines, de lavande sauvage, de thym, de romarin… et d'un soupçon de mystère. Les botanistes s'y attardent, les parfumeurs y prennent des notes, et les abeilles, elles, y trouvent leur paradis.

Sur les restanques bordées d'oliviers, des cabanons de pierre sèche s'accrochent aux pentes comme des vigies silencieuses. Leurs murs, patinés par le temps, sont enlacés de treilles, de lierre et d'ombre douce. Abreuvés par de vieux puits, ils semblent veiller sur la vigne comme sur un secret ancien. Çà et là, de petits oratoires dressent leur foi muette au bord des chemins, bénissant ces coteaux pétris de soleil.

Dans cette contrée où le temps semble suspendu, la végétation compose une palette de couleurs d'une rare intensité : le vert profond des pins s'entrelace avec l'argent frémissant des oliviers, tandis que les champs de lavande déclinent mille nuances de violet. Plus bas, les vergers s'embrasent de tons jaunes, ocres et rouges. Le vent, facétieux sculpteur de lumière, balaie les nuages pour laisser au ciel un bleu éclatant, pur comme une toile vierge. La lumière, complice des saisons, joue sur les reliefs et donne à la nature les allures d'un chef-d'œuvre impressionniste.

Les ruines des bâtisses médiévales ponctuent le paysage, telles des pierres d'histoire disséminées sur les monts et vallons. Certaines, rachetées par des passionnés, retrouvent peu à peu leur dignité d'antan. D'autres, livrées aux lianes et aux mousses, dorment à l'abri du regard, emportées par le silence complice des pierres.

Non loin de là, le vieux lavoir du village, désormais désaffecté, repose dans une torpeur végétale. Autrefois lieu de corvée et de confidences, il s'est tu depuis bien longtemps. Le battoir ne résonne plus sur la pierre, remplacé par le bourdonnement sourd des tambours de machines. Pourtant, quand la brise se lève et caresse les feuilles des platanes qui l'entourent, il suffit de tendre l'oreille — vrai-

ment tendre l'oreille — pour deviner encore, comme une musique lointaine, le murmure joyeux ou grinçant des lavandières, lavant leur linge… et parfois celui des autres.

Ici cheminent, au rythme tranquille des saisons, des troupeaux de moutons guidés par leurs bergers, leur tintamarre de clochettes tissant un folklore sonore entre les collines. Des chèvres effrontées et des boucs curieux gambadent parmi les herbes folles, accompagnés de charmants ânes gris au regard doux et à la démarche placide.

Dans les ruelles ensoleillées et sur les placettes ombragées, l'accent chantant des autochtones résonne comme une mélodie familière. Sur les aires de jeu, les joueurs de pétanque se chamaillent gentiment, lançant leurs boules avec ferveur sous les platanes centenaires. Un peu plus loin, à l'abri d'une tonnelle garnie de glycine, les discussions vont bon train : on refait le match de la veille, celui de l'OM contre le PSG, avec autant de passion que s'il en dépendait le destin du monde.

Assis sur les bancs de pierre, les anciens, canne en main, galurin vissé sur le crâne, observent la scène d'un œil amusé. Dans le silence complice des âges, ils se remémorent le temps jadis, l'époque prospère des mines de bauxite aujourd'hui oubliées, lorsque les entrailles de la terre nourrissaient les foyers. Leurs souvenirs flottent comme des grains de poussière dorée dans l'air chaud de la Provence.

Ici, le temps ne presse personne. Il s'étire, s'effiloche, coule lentement, un jour chassant l'autre avec une régularité paisible. Chaque matin ressemble à la veille, et le passage des heures glisse sans faire de vagues. Les anciens, au bout de leur chemin, s'en vont un à un, sans bruit, presque en accord avec cette terre immobile qui ne s'émeut de rien.

Et pendant ce temps, les cigales s'en donnent à cœur joie, stridulant dans la fournaise de l'été, comme si leur chant voulait conjurer l'éternité.

Ce bout de terre, entre ciel bleu et pierres blondes, est un oasis. Un refuge. Un monde à part, loin des turpitudes existentielles, où l'essentiel se cueille dans la simplicité des jours qui passent.

Chassé-croisé

Elle s'appelait Vénus

Tout commence un dimanche d'hiver, en 1969. Ce jour là, je décide d'aller seul au *Kino* pour voir *La Fureur de vivre*, ce film culte de 1955. Comme souvent, j'arrive en retard aux séances. J'ai manqué les bandes-annonces, les réclames et l'entracte. Au guichet, je prends un ticket et un cornet de pop-corn. Le balcon est complet. Une ouvreuse me guide à la lumière de sa petite lampe jusqu'à un fauteuil libre, en orchestre.

Je m'installe au premier siège d'une rangée, à côté d'une demoiselle. Par politesse, et peut-être aussi par timidité, je lui tends mon sachet de céréales soufflées pour m'excuser du dérangement. Elle accepte. Nos regards se croisent, un sourire naît, et déjà, la glace est rompue.

À la sortie de la séance, je l'invite à boire un verre. Elle accepte, simplement, comme si cela allait de soi. Ainsi naît ma rencontre avec Vénus. Elle garde des enfants dans une grande maison bourgeoise, chez des pharmaciens. À chaque rendez-vous, pendant ses heures de repos, nous parlons des heures entières. Son aisance me surprend, sa maturité m'impressionne.

Nous avons dix-sept ans. À cet âge-là, on porte les rêves comme des lucioles sous les paupières. Elle me raconte son histoire, depuis l'enfance. Je l'écoute, attentif, déjà attaché. Entre nous, la confiance grandit, naturellement.

Née du feu et du vent.

Née d'un père italien, venu du Sud ardent de la péninsule transalpine, et d'une mère corse, insulaire et fière, Vénus est le fruit d'une passion. Ses parents, tous deux archéologues, sillonnaient le monde, à la recherche de vestiges enfouis, de secrets millénaires à exhumer. Ils lui donnèrent un prénom à leur image : chargé de beauté, de mythe et d'ardeur. Vénus, comme la déesse romaine. Vénus, comme une promesse d'éternité.

Mais à neuf ans, le destin, cruel et inattendu, lui tend une embuscade. Un après-midi de printemps, ses parents prennent de la hauteur à bord d'une montgolfière, pour un relevé topographique sur un site encore inexploré. Le vent, jusque-là clément, se change soudain en traître. Une bourrasque brutale les précipite contre une ligne haute tension. L'explosion est immédiate, le ballon s'embrase, emportant la nacelle et ses passagers dans une fin sans appel.

Ce jour-là, Vénus échappe au pire… grâce à une maladie d'enfant. Clouée au lit par des oreillons, elle était restée sous la garde attentive de sa nounou. Ainsi, par un hasard étrange, presque dérisoire, elle survit à l'embrasement de ses racines.

Une enfance fracturée, une force précoce.

Depuis ce jour, quelque chose s'est figé dans le regard de Vénus. Une lumière s'y est tue, remplacée par une étrange maturité. Elle ne pleurait pas, ou rarement. Elle gardait ses souvenirs comme on serre une pierre chaude dans sa poche : pour se réchauffer ou pour ne pas oublier.

Dans la maison bourgeoise où elle gardait des enfants, elle semblait trouver un fragile équilibre, une illusion de famille recomposée. Elle donnait sans compter, veillait sur les petits comme une grande sœur silencieuse. C'était sa manière à elle de faire vivre ceux qu'elle avait perdus : en continuant d'aimer.

Quand elle me parlait de ses parents, c'était toujours avec douceur, mais aussi avec une retenue, une pudeur qu'on n'apprend pas à cet âge. Sa blessure n'était pas visible, mais elle marquait chacun de ses gestes, chacun de ses silences.

Moi, je l'écoutais. Longtemps. Sans poser trop de questions. Juste présent. Elle disait qu'avec moi, elle n'avait pas besoin de se justifier, ni d'être forte. Je crois qu'elle m'ouvrait un espace secret, rare, un coin de ciel que personne ne voyait.

Nous étions deux adolescents de dix-sept ans, avec nos fragilités sous la peau et nos rêves en bandoulière. Mais elle, plus que moi, portait une lucidité que la vie avait déposée trop tôt sur ses épaules.

Les années de silence et la justice de l'ombre

Orpheline, Vénus fut confiée à un couple rigide par l'organisation chargée du placement des enfants. Des gens aux principes surannés, acariâtres, durs comme la pierre. Dans cette maison froide, où les sourires étaient rares et la tendresse absente, la petite fille portait chaque jour le poids d'un double abandon.

Ses journées se déroulaient dans une solitude grise, rythmées par les tâches, les silences, et les sanglots étouffés sous l'oreiller. Pour survivre, elle se forgea une bulle intérieure, un refuge invisible où les douleurs du monde ne pouvaient l'atteindre. Un monde fait de souvenirs flous, de voix aimées, de lumière douce.

À l'adolescence, son corps s'éveilla. Vénus devint une magnifique jeune femme, métissée, singulière, le regard plein d'intelligence et de feu. Mais cette beauté attisa des convoitises malsaines. Le maître des lieux, sans vergogne, se fit trop présent, trop tactile, franchissant des frontières qu'aucun homme n'a le droit de franchir.

À dix-sept ans, sans un sou, sans bagage, mais avec une volonté farouche, elle fuit. Sans se retourner. Sans regret. L'errance valait mieux que l'emprisonnement.

Quelques jours plus tard, un fait divers troublant fit la une des journaux locaux. Une maison, la leur, ravagée par un incendie en pleine nuit. Les pompiers retrouvèrent deux corps calcinés. Aucun témoin. Aucune explication claire. La justice s'en remit au hasard, aux courts-circuits, aux mauvais branchements.

Quand Vénus apprit la nouvelle, elle ne broncha pas. Pas une larme. Pas un mot. Ni soulagement, ni tristesse. Juste un long silence, habité.

Ces gens, désignés tuteurs, avaient détourné l'assurance décès de ses parents, soi-disant pour subvenir à son éducation. Mais tout n'avait été que calcul, spoliation, mépris.

Parfois, la justice ne porte pas de robe. Elle surgit de l'ombre, dans un souffle de feu, et remet le

monde à l'endroit.

Vénus, elle, continua sa route, le cœur encore plus blindé, mais libre.

Le hasard, ou la grâce discrète de la vie

À ses dépens, Vénus découvre la rudesse de l'existence sans filet. Vivre au jour le jour, courir après de quoi calmer la faim, chercher un abri pour la nuit. Elle heurte souvent son frêle moral aux murs de la dure réalité. L'errance, sous ses airs de liberté, n'est qu'un combat quotidien contre l'indifférence, le froid, le regard des autres.

Mais un matin, la providence lui tend la main.
Son vagabondage la conduit jusque dans ma commune. Devant la boulangerie, elle pousse la porte, serrant dans sa paume les quelques pièces récoltées à force de mendier. De quoi acheter un pain, peut-être une viennoiserie.

Et là, son regard se pose sur une affichette collée à la caisse enregistreuse : *« Recherche jeune fille pour garder enfants en bas âge. Journée complète. »*
Pour une fois, le hasard semble bienveillant. Elle tente sa chance. Et elle est engagée.

Ses nouveaux employeurs, propriétaires de la pharmacie du village, lui proposent une chambre dans leur grande demeure. En échange de sa présence constante auprès de leurs bambins, elle reçoit un toit, un salaire, un semblant de stabilité. Un foyer. Une routine. Presque une famille.

C'est dans ce contexte qu'elle apparue dans ma vie. Le destin l'avait amenée jusqu'à moi, comme dans un scénario que même le plus rêveur des cinéastes n'aurait osé écrire.

Mais notre idylle, intense et douce à la fois, ne survivra pas à notre jeunesse fougueuse. L'appel de nos chemins respectifs s'impose, plus fort que le lien qui nous unit.

À dix-neuf ans, je pars vers la Suisse, en quête d'avenir. Vénus, quant à elle, quitte le confort retrouvé de cette famille bourgeoise pour répondre à l'appel du soleil corse, à la recherche, peut-être, d'un retour aux sources, ou simplement d'un nouveau départ.

L'aube de sa destiné

En débarquant sur son île natale, Vénus ne sait pas encore qu'elle a rendez-vous avec sa destinée. La Corse la reçoit comme une fille revenue d'un long exil. Le vent chaud du maquis, les embruns salés, la lumière dorée des fins d'après-midi : tout semble lui murmurer qu'elle est enfin chez elle.

Un soir, dans une boîte de nuit branchée d'Ajaccio, elle danse. Entière, libre, habitée. Sa silhouette en mouvement électrise la piste. Tous les regards convergent vers elle, magnétisés par son aura sauvage. Parmi les spectateurs, un producteur parisien en vacances, à la recherche de nouveaux visages pour un projet de film. Il remarque cette fille qui ne joue pas : elle vit.

Le reste se fait par étapes, comme un rêve à peine croyable. Un essai. Un rôle secondaire. Puis un autre.

Des années plus tard, le nom de Vénus figure en bas des affiches, en lettres discrètes, sous les noms éclatants des têtes d'affiche. Elle n'est pas une star, non. Mais elle est là. Présente. Juste. Belle dans son humilité, dans cette manière de jouer sans tricher.

Pour elle, c'est déjà beaucoup. Un visage qu'on reconnaît. Une voix qui passe à l'écran. Un parcours arraché à l'ombre.

La lumière crue des projecteurs

La notoriété, même modeste, n’est jamais neutre. Elle transforme. Elle effleure l’âme, parfois la creuse. Pour Vénus, ce fut un étrange apprentissage : celui de l’image. On la voulait mystérieuse, on la disait solaire, insaisissable. Elle qui avait passé sa jeunesse à se cacher dut soudain s’exposer, se laisser voir, apprivoiser les regards.

Son passé, elle l’enfouit plus profond encore. Elle savait que les projecteurs ne pardonnent pas les failles. En public, elle maîtrisait son verbe, ses gestes, ses silences. Elle portait une élégance tranquille, forgée à la dure, comme une armure contre la superficialité du milieu.

Mais derrière l’actrice discrète, toujours reléguée au bas des affiches, il y avait la même Vénus : blessée, farouche, tendre en secret. Elle habitait ses rôles comme on habite une maison qu’on n’a jamais eue : avec gravité, intensité. Chaque personnage lui permettait d’exister autrement, de dire sans parler ce que la vie lui avait interdit d’exprimer.

Elle refusait les paillettes, les plateaux télé, les mondanités. Trop de bruit, trop de faux-semblants. Elle préférait les tournages en province, les seconds rôles bien écrits, les histoires humaines, à hauteur de solitude.

Son succès fut intime, presque invisible pour le grand public. Mais elle avait conquis quelque chose de précieux : une forme de liberté. Être vue sans se trahir. Gagner sa vie sans renier son passé.

Notre deuxième rencontre remonte à l'année 1978.

L’effet miroir

Cette année-là, je vends des voitures de sport. Des machines puissantes, rutilantes, promesses de vitesse et de liberté. Ray-Ban Aviator vissées sur le nez, costard trois pièces ajusté, je déambule à vingt-sept ans, torse bombé, tel un paon sur les quais de Genève. Les filles se retournent, et mon ego s’enivre de cette parade. Les kinésithérapeutes de la ville signalent même une étrange recrudescence de torticolis chez les passants, tous genres confondus.

Un jour, je me rends à l'hôtel Intercontinental pour une entrevue avec un client fortuné, amateur de bolides. À l’accueil, je me présente à une jeune hôtesse pour annoncer ma présence. Je patiente dans le vaste salon, baigné de lumière, enveloppé d’un luxe feutré.

C’est là que je la vois.
Assise dans un fauteuil fauve en cuir, une femme d'une rare élégance semble perdue dans ses pensées. Sa présence dégage une forme de silence noble, comme si le monde avait ralenti autour d’elle. Intrigué, je questionne l’hôtesse. Elle me répond, à voix basse, comme on livre un secret :
— C’est une actrice. Elle est venue faire la promotion de son dernier film, invitée par une chaîne suisse.

Un chasseur, suivi d’un chauffeur, s’approche d’elle pour prendre en charge ses bagages. Lorsqu’elle se lève, sa silhouette me frappe en plein cœur. Quelque chose en elle m’est familier, profondément. Et puis, malgré les grandes lunettes blanches qui lui mangent le visage, je comprends.
C’est elle.
Vénus.

Sans réfléchir, porté par un élan venu du passé, je lance :
— Vénus ?

Elle s'arrête net, interloquée. Se retourne. Un léger froncement de sourcils, comme pour traverser le voile des années. Puis un sourire, doux, presque incrédule, vient éclairer son visage.

Elle me reconnaît.

À cet instant, tout semble s'effacer : Genève, l'hôtel, les voitures, les années. Le temps se plie, et nous revoilà adolescents, quelque part entre un fauteuil de cinéma et un cornet de pop-corn partagé.

À croire que les années n'ont eu aucune emprise sur nous, sinon celle de nous ramener l'un à l'autre au moment juste.

L'instant suspendu

Foudroyé, je perds la parole.
Muet, figé, comme si les mots s'étaient évaporés dans l'évidence de sa présence. L'instant semble irréel, élastique, une minute dilatée qui s'étire à l'infini. Le monde autour devient flou, les bruits s'effacent, il ne reste qu'elle. Vénus.

C'est la voix grave du chauffeur qui me ramène brutalement à la réalité.
— *Madame, la voiture vous attend.*

Elle acquiesce d'un geste léger. Elle s'apprête à rejoindre l'aéroport international de Genève-Cointrin, direction Montréal. Sa ville d'adoption. Sa nouvelle vie.

Au même moment, mon client entre dans le hall. Tout se précipite.
J'ai juste le temps de lui tendre ma carte de visite, un mot d'excuse à la hâte, un sourire professionnel. Mon regard file déjà vers la porte vitrée.

Trop tard.

Elle disparaît, happée par le ballet silencieux des portiers, glissant comme une ombre dans le luxe discret d'un véhicule noir. Ne reste d'elle qu'un sillage, un souffle, et ce parfum délicat suspendu dans l'air, envoûtant comme un rêve qui s'échappe.

Je ne me fais pas d'illusions. La vie est ainsi faite.
Les retrouvailles improbables ne donnent pas toujours suite.
Et je pense, avec une lucidité résignée : *je ne la reverrai plus*.

1993 – Les feuilles et le temps

Quinze années ont passé. Vénus ne hante plus mes pensées.
Parfois, une affiche de film rallume sa silhouette, une voix en fond d'interview, un profil en clair-obscur sur l'écran. Des bribes, jamais le feu entier.

Ce jour-là, dans le cadre de mon activité, je dois me rendre de Nice à Bastia. À l'aéroport, je peaufine mon programme, griffonne quelques notes. Le haut-parleur annonce l'embarquement. Je traverse la passerelle, l'esprit ailleurs, concentré sur mes dossiers.

Dans l'allée étroite de l'avion, alors que je cherche mon siège, mon pied bute contre un tissu léger. Un foulard, tombé là. Je le ramasse et m'apprête à le tendre à la passagère assise devant moi.

Et là… je reste figé.
Elle. Vénus.

Elle se retourne, interpellée. Nos regards se croisent — mêmes yeux, même éclat fugitif de surprise. Une seconde irréelle. Une surprise muette.
Le destin, moqueur, avait décidé de rejouer une scène vieille de quinze ans, mais avec d'autres décors, d'autres visages, patinés par le temps.

Les années ont laissé leur trace. Quelques rides, rien de plus. L'éclat de nos vingt ans est voilé, mais

pas éteint. Il y a dans nos regards une chaleur fatiguée, mais intacte.

Elle part se reposer dans son île natale, loin des caméras. Pas de paparazzis, pas de scandales, pas de frasques. Son nom ne fait pas la une. Elle cultive la discrétion comme d'autres collectionnent les trophées.

Dans un élan simple, presque fraternel, elle m'invite à séjourner chez elle, le temps de mon séjour professionnel.
— *"Ce n'est pas grand-chose, mais tu verras, on y est bien."*

Et elle avait raison.

La maison, de caractère, se dresse seule face à la baie. Une terrasse surplombe la mer. La piscine est vide, envahie de feuilles d'automne. Rien de clinquant. Pas de dorures, pas de statues. Seulement de la pierre, du bois, et ce parfum de sel qui vient du large.

Ici, tout respire l'authenticité.
Rien de la démesure à laquelle cèdent tant de ses collègues du 7e art. Pas d'ego gonflé à l'hélium. Ses gestes sont simples, son accueil vrai. Elle s'est construite une vie à son image : discrète, singulière, et profondément humaine.

La maison de silence

Les jours passent doucement dans sa maison perchée au-dessus de la baie.
Un matin, elle me sert un café fort, en peignoir, les cheveux noués en un chignon flou. Nous ne parlons pas toujours beaucoup, mais le silence entre nous est devenu complice, presque doux. Il n'est plus gênant. Il dit ce que les mots évitent.

Parfois, au soleil couchant, elle s'installe sur la terrasse avec un vieux plaid. Elle regarde au loin, là où le ciel se fond dans la mer, et je me surprends à l'observer. Ses traits ont changé, bien sûr, mais quelque chose en elle est resté intact : cette profondeur dans le regard, cette lucidité mêlée de tendresse qu'elle portait déjà à dix-sept ans.

Elle me parle un peu de sa carrière. Sans fard, sans orgueil.
— *« J'ai tourné, oui. On m'a coiffée, maquillée, applaudie. Mais tout ça… ce n'est qu'un rôle de plus. Le vrai cinéma, c'est la vie. Les planches du quotidien. »*

Elle m'avoue n'avoir jamais supporté le vacarme du monde du spectacle, cette chasse à l'image, à la reconnaissance, à la fausse éternité.
— *« J'ai préféré fuir avant d'y perdre mon âme. Ici, au moins, je me sens vraie. »*

Je comprends alors pourquoi la piscine est vide, pourquoi la maison n'a pas été rénovée, pourquoi elle a fui la lumière trop crue des projecteurs. Elle n'est pas de celles qui s'accrochent au passé, ni à la gloire. Elle a choisi de s'effacer avec élégance.

Un soir, alors que nous partageons un plat simple — une soupe de légumes parfumée au basilic du jardin — elle me regarde droit dans les yeux.
— *« Tu sais… ce que j'ai aimé chez toi, à l'époque ? C'est que tu ne m'as jamais vue comme une déesse. Juste comme une fille qui avait besoin qu'on la regarde sans décor. »*

Je reste sans voix. Un peu ému, un peu désarmé. Parce qu'au fond, c'est ce qu'elle a toujours été : une âme nue, fragile et forte à la fois, qui avait simplement besoin d'un abri.

Comme si c'était hier

Notre dernière rencontre semblait dater de la veille. C'était une sensation étrange, comme si le temps, dans sa clémence, avait gommé les années intermédiaires, ne laissant entre nous que l'essentiel.

Nous parlions beaucoup, à bâtons rompus, sans fard ni paillette.
Des mots simples, d'adulte à adulte, mais portés par l'élan des souvenirs. Le temps béni de notre jeunesse revenait, comme un vieux film qu'on revoit avec indulgence et émotion.

Vénus se souvenait de notre petite bande d'amis. Elle, seule fille au milieu d'une volée de garçons un peu fanfarons.
— *« Ils passaient leur temps à me tourner autour. À me raconter des salades, à se mettre en avant… »* disait-elle avec un sourire tendre.
Puis, elle me regarde.
— *« Toi, tu restais toujours un peu à l'écart. Discret. Tu ne cherchais pas à m'impressionner. Et c'est justement ça qui m'attirait. »*

Je souris à mon tour, légèrement gêné. J'avais oublié ce détail, ou peut-être avais-je préféré ne pas y croire. Pourtant, en l'entendant, quelque chose en moi se redresse doucement — une dignité ancienne, un éclat oublié.

Nous évoquons nos enfances chahutées, nos fragilités d'alors. Elle me parle de ses nuits de solitude, moi des silences d'une maison d'accueil où l'on apprend à grandir un peu trop vite.
Et, sans que jamais nos voix ne se brisent, sans tomber dans la plainte, nous évoquons ce qui nous a construits.

— *« On n'était pas tristes, tu te souviens ? Même cabossés, on riait souvent… »*
Elle a raison. Il y avait dans notre complicité quelque chose d'un abri : un lieu sûr, entre deux êtres qui n'avaient pas besoin de se raconter des histoires.

Le soir, sur la terrasse, le vent iodé remuait les branches d'un vieil olivier. Les étoiles s'allumaient lentement, et notre conversation devenait silence. Pas celui qui pèse, non. Celui qui unit.

J'aurais voulu figer ces instants. Non pour les revivre à l'identique, mais pour les garder vivants dans un coin de mon âme. Comme une lumière douce, qu'on rallume quand les jours se font gris.

Le revers de la lumière

En parlant de notre passé commun, un large sourire illuminait son visage. Ce sourire, éclatant et sincère, celui que je lui connaissais jadis, semblait suspendre le temps. Mais à brûle-pourpoint, avec une pudeur désarmante, elle m'avoua que cette joie apparente dissimulait une réalité bien plus sombre. Une maladie, grave, insidieuse, rongeait lentement sa féminité.

Elle ne s'étendit pas. Quelques mots seulement, prononcés presque à voix basse, comme si les nommer leur donnerait plus de pouvoir. Elle ne voulait ni apitoiement, ni détourner notre rencontre de cette douce parenthèse vers une épreuve médicale. Mais j'ai compris. J'ai vu. J'ai senti la gravité de ce qu'elle vivait.

Son visage, soudain, se referma. L'expression changea imperceptiblement. La lumière de ses yeux se voila d'une tristesse sourde, celle que seuls les corps éprouvés par la douleur savent porter. Il y avait là la fatigue, la lassitude, la solitude aussi. Une fatigue que j'avais naïvement attribuée aux exigences d'un tournage. Mais ce n'était pas un rôle qui la vidait. C'étaient les séances de chimiothérapie, les nuits sans sommeil, les questions sans réponse.

Elle me confia, d'une voix douce mais ferme, qu'elle n'était plus montée sur un plateau depuis plusieurs mois. Qu'elle avait dû quitter le tournage d'une série télé pourtant promise à un bel avenir.
— *« Je n'en avais plus la force. Ni dans le corps, ni dans la tête. »*
Ses mots glissaient comme des feuilles mortes sur le carrelage frais de la cuisine.

Et pourtant, malgré ce mal qui rongeait l'enveloppe, elle conservait une dignité intacte. Aucune plainte. Aucune colère. Juste une lucidité tranquille, comme si elle avait déjà apprivoisé l'idée d'un départ. Elle parlait peu de l'avenir, mais beaucoup de ce qui avait compté. De ce qui restait.

Je la regardais, ému, impuissant. Ce n'est pas le chagrin qui me saisissait, mais l'admiration. Une forme de respect mêlé d'amour ancien, intact.

Elle était là, devant moi, belle dans sa fragilité, forte dans son silence. Vénus, même blessée, gardait cette aura étrange, cette lumière intérieure que rien, pas même la maladie, ne semblait pouvoir ternir.

L'éclat derrière la faille

Lors d'une conversation, entrecoupée de silences denses comme des soupirs, une larme roula le long de sa joue. Une larme unique, de celles qu'on ne force pas, qui s'échappent malgré soi, quand le barrage cède. Elle ne pleurait pas. Elle laissait couler. Et moi, je restais là, muet, dépourvu du moindre mot qui puisse vraiment consoler.

Je compris alors à quel point ma compassion, aussi sincère fût-elle, semblait inutile face à l'inexorabilité de ce qu'elle vivait. Il n'y avait rien à dire, seulement être là. Présent. Humble. Offrir un peu de chaleur dans l'hiver qu'elle traversait.

Sans prévenir, dans un geste théâtral pour briser l'instant pesant, elle déboucha une bouteille de champagne. Le bruit sec du bouchon fit sursauter le silence. Une cascade de bulles dans les flûtes, un sourire fugace sur ses lèvres.
— *« À la vie. Même cabossée. »* dit-elle en trinquant, regard perdu dans l'horizon.
Un instant, nous oublions les méandres de cette chienne de vie, trop habile à interrompre les contes de fées.

Vénus était restée célibataire. Sans enfant. Elle avait eu des amants, bien sûr — des passades, quelques passions aussi — mais jamais elle n'avait franchi le pas de l'union définitive.
— *« Tu sais, j'ai souvent eu peur de m'attacher. Ou alors, c'était trop tard. »*
Ses mots résonnaient d'un écho discret de regrets, mais sans amertume. Plutôt comme une constatation douce-amère.

Elle savait que sa carrière touchait à sa fin. Elle en parlait avec une ironie élégante, presque rieuse :
— *« Je m'efface. Doucement. Faut bien laisser la place aux jeunettes. Celles qui savent ce qu'il faut faire pour décrocher un rôle… même s'il faut passer par la case canapé du producteur. »*
Son rire était sec, sans joie.
— *« À croire que coucher remplace le talent… »*

Mais au fond, ce n'était pas la jalousie qui parlait. C'était la lucidité d'une femme ayant traversé les coulisses de ce monde d'ombres et de lumières. Elle savait ce qu'elle valait. Elle n'avait jamais pactisé avec le cynisme. Elle n'avait pas triché. Et cela, en soi, valait bien tous les trophées.

Nous décidons d'aller dîner dans le seul établissement un peu sélect du coin. Une envie soudaine d'un moment rare, presque mondain, comme pour conjurer l'ombre rampante de sa maladie.
Avant de sortir, elle monte se préparer. Elle disparaît dans la salle d'eau avec cette grâce désinvolte propre aux femmes qui n'ont plus rien à prouver.

Resté seul, j'erre dans la pièce principale, happé par le silence. Mon regard s'arrête sur les murs.

Aucun trophée, aucun miroir narcissique de sa célébrité passée. Pas une photo de tournage, ni même un cliché encadré d'elle en robe de gala. Rien. Juste un grand portrait sépia, accroché dans un coin discret : ses parents, enlacés, jeunes et beaux, dans un cadre noir au verre piqué par le temps. Un témoignage fragile du passé, de ses racines, du drame fondateur aussi.

Puis, dans un recoin, mon attention se fige. Une reproduction du tableau de Courbet *L'Origine du monde*. Le choc visuel est immédiat, même atténué par les dimensions modestes de la copie. Longtemps censuré, longtemps murmurée dans les musées, cette œuvre ne s'oublie pas. J'en reste interdit, non par gêne mais par l'audace du choix. Placée là, discrètement, sans ostentation, elle semble pourtant veiller sur la pièce.

Je me demande ce que ce tableau représente pour elle. Une provocation ? Une déclaration d'identité féminine ? Ou peut-être un simple rappel de l'essentiel : la vie, dans sa nudité brute, sa beauté féconde, sa fragilité.

À cet instant précis, j'ai compris que Vénus n'était ni tout à fait actrice, ni tout à fait recluse. Elle était une femme, libre, entière, consciente de son début et de sa fin. Et c'est cela qui, malgré les années, la rendait encore plus troublante.

À sa sortie de la salle d'eau, je suis saisi par l'évidence de son combat. La perte de ses cheveux, brutalement révélée par l'éclairage cru, trahit sans détour les ravages de la maladie. Une simple serviette de bain enserre son corps amaigri, dissimulant pudiquement ses formes. Elle passe devant moi sans un mot, naturellement, puis s'efface dans sa chambre, laissant la porte entrouverte — peut-être par oubli, ou par abandon.

Un miroir sur pied, placé dans un angle, capte la scène à mon insu. Ou peut-être est-ce moi qui n'ai pas su détourner les yeux. Par son reflet, je deviens témoin muet de son intimité. Elle se tient debout, de dos, silhouette nue d'une pudeur bouleversante, exposée sans provocation, sans honte. Avec une lenteur presque chorégraphiée, elle enfile un body noir bordé de dentelle, qui épouse la courbe de ses reins, souligne le creux de ses hanches, et trace sur sa peau mate le dessin d'une féminité farouchement vivante. Ce corps, marqué mais digne, impose le silence.

Elle ajuste ensuite une perruque au carré plongeant, noir corbeau, qui redonne à son visage une part de mystère. Puis vient un tailleur sobre, des escarpins élégants. En quelques gestes, elle réinvente son apparence. Elle ne triche pas : elle se réarme. Le maquillage, discret mais soigné, ravive l'éclat de ses yeux. Son parfum se répand doucement dans la pièce, comme une empreinte invisible.

Tout en elle dit : « Je suis encore là. »
Pas une plainte. Pas une trace de pathos. Juste cette volonté farouche d'être digne, belle, vivante — encore.

Une paire de lunettes aux verres opaques dissimule les cernes creusées par les nuits sans sommeil, par les douleurs tues et les traitements invasifs. Mais son goût intact pour l'élégance, ce soin méticuleux qu'elle apporte à sa toilette, semble un acte de résistance. Une façon de reprendre le dessus sur ce corps meurtri. Elle s'habille pour la vie. Pour ne pas sombrer. Et cette attention portée à chaque détail lui insuffle un regain d'énergie, un souffle d'espoir.

Un taxi nous dépose devant le seul restaurant sélect du coin. L'accueil est discret, presque complice. À notre table, un peu à l'écart, le décor se dissout rapidement, laissant place à l'intimité retrouvée. Le dîner s'écoule dans une atmosphère douce-amère. Au fil des plats, la nostalgie se glisse entre nous, légère comme une brume du soir.

Nous évoquons nos souvenirs d'adolescents : les surprises-parties animées par les refrains des yéyés, les pas de twist maladroits sur des parquets mal cirés, les rires éclatants pour des broutilles, les jeux de mots douteux qui nous faisaient hurler de rire, les fêtes foraines aux lumières criardes, et les flirts innocents, tremblants, parfois maladroits.

Une époque suspendue, une bulle dorée où le monde semblait plus simple, plus lent, plus tendre.

Puis, doucement, Vénus me ramène au présent.

— Et toi, que deviens-tu depuis... tout ce temps ? dit-elle d'une voix voilée.

Peu loquace de nature, surtout lorsqu'il s'agit de moi, je peine d'abord à formuler. Ma vie, comparée à la sienne, me paraît soudain bien terre à terre. Mais je sens qu'elle ne veut pas de silences. Alors je parle.

Je lui raconte en diagonale mon parcours. Le jeune homme frimeur au volant de voitures de sport rutilantes. L'entrepreneur passionné devenu chef d'agence spécialisé dans la rénovation de terrains de sport. Puis l'homme posé, ancré, installé dans une maisonnette modeste, au milieu des vignes, entouré d'une famille aimante. Une vie construite à l'écart des projecteurs, mais non sans intensité.

Elle écoute attentivement, sans jugement, avec un sourire à peine esquissé. Peut-être salue-t-elle cette autre forme de courage, celui des hommes qui choisissent de s'enraciner, d'aimer sans bruit, de vieillir à l'ombre des passions. Son regard se fait plus doux, presque attendri.

— Tu as eu une vie d'homme, toi… dit-elle doucement.

Je ne sais si c'est une constatation, un compliment ou une forme d'adieu.

Elle touille distraitement son dessert — une crème brûlée dont la croûte caramélisée n'a pas résisté à la chaleur de la flamme, ni à celle de la conversation. La petite cuillère s'arrête en suspens. Son regard se perd un instant au-delà de la baie vitrée. Dehors, la mer est noire. Elle murmure, au bord des silences :

— Tu sais… parfois je me demande quelle femme j'aurais été si je n'avais pas croisé ce producteur ce soir-là, en Corse. Si j'avais dit non. Si j'étais restée nounou chez mes pharmaciens, ou repartie dans la rue…

Je reste muet, car il n'y a rien à répondre à ces phrases-là. Ce ne sont pas des questions. Ce sont des soupirs.

— Le cinéma, c'est un drôle de monde, reprend-elle. On vous donne un visage, un corps, une voix. Et un jour, on vous les reprend. Tout se passe comme si on vous louait à la lumière. Et quand elle s'éteint, on vous oublie.

Elle sourit en coin, pince-sans-rire.

— J'ai joué la femme fatale, l'étrangère, la muse, l'amante… Mais jamais la mère. Je n'ai jamais su. Ou jamais pu. Et puis, la solitude, on s'y fait. On l'apprivoise, on s'y installe comme dans un manteau un peu trop grand. Il tient chaud quand même.

Le serveur apporte une bouteille de liqueur locale, offerte par la maison, avec deux petits verres ballons. Elle le remercie d'un clin d'œil complice. Elle lève son verre :

– À nos vies, à nos détours. Aux gens qu'on a été, et qu'on aurait pu être.

Nos verres s'entrechoquent dans un tintement discret, presque solennel. Le liquide ambré descend doucement dans la gorge, laissant une chaleur douce s'installer. Son visage s'est un peu détendu. Comme si le simple fait d'avoir parlé allégeait le poids invisible qu'elle traîne.

— Tu sais, poursuit-elle en triturant le bord de son verre, parfois je me dis que ce que j'ai le plus aimé dans ma vie, ce n'est pas le cinéma, ni les festivals, ni les projecteurs. C'est les rencontres. Celles qu'on n'attend pas. Les inattendues. Comme toi, un jour de neige, avec ton pop-corn, dans un fauteuil d'orchestre…

Un silence complice s'installe. Il n'est ni triste ni joyeux. Juste plein.

Et pour la première fois depuis longtemps, j'ai la certitude que ma présence ce soir-là compte. Que je ne suis pas là par hasard.

Le restaurant ferme tard. Nous sommes les derniers à quitter la salle, escortés par les remerciements discrets du personnel. L'air de la nuit nous saisit. Le ciel s'était dégagé, comme pour laisser aux étoiles le soin d'illuminer nos silences.

La route du retour est silencieuse. Seuls les pneus du taxi sur l'asphalte mouillé et la respiration régulière de Vénus rompent le calme de l'habitacle. Elle a ôté ses lunettes, laissant apparaître ses yeux fatigués mais lumineux d'avoir trop parlé, trop ressenti.

Elle s'adosse contre le cuir du siège, la tête légèrement penchée vers moi.

— Merci, souffle-t-elle. D'avoir été là ce soir. D'avoir écouté. Tu sais, parfois, on n'a pas besoin de beaucoup pour tenir debout… juste quelqu'un qui nous regarde comme si on existait encore.

Je ne réponds pas. Je pose ma main sur la sienne, posée sur la banquette entre nous. Elle ne la retire pas.

Le taxi nous dépose devant sa maison. Les étoiles, nombreuses, semblent veiller au-dessus de la baie. Le vent est tombé. La nuit est douce. Nous montons les quelques marches sans parler. Une fois à l'intérieur, elle allume la lampe de abat-jour. Une lumière tamisée nimbe la pièce. Tout semble suspendu.

— Tu veux un dernier verre ? demande-t-elle.

Je hoche la tête. Elle verse deux doigts d'armagnac dans les verres qu'elle pose sur la table basse. Puis elle enlève sa perruque d'un geste naturel, comme si ce n'était qu'un chapeau. Sa nudité capillaire n'a plus rien de gênant, de dramatique.

Elle est ce qu'elle est : une femme face à la fin, mais debout. Elle s'assoit près de moi. Nos épaules se frôlent. Elle parle doucement :

– Tu sais… j'ai souvent eu peur. Peur de la solitude. Peur d'aimer pour de bon. Peur qu'on m'abandonne encore. Alors j'ai gardé les gens à distance. Même ceux qui voulaient bien m'aimer. Surtout eux, d'ailleurs.

Elle marque une pause, puis, sans me regarder :

– Je crois que j'ai jamais cessé de t'aimer un peu. Pas comme dans les films… Pas de façon dramatique. Juste… avec tendresse. Comme on aime ce qui nous a sauvés, un jour.

Je prends sa main. Elle tremble à peine. Son visage est grave, mais paisible. Je sens qu'il n'y aura pas de baiser, pas d'élan charnel. Ce soir, il n'est pas question de corps. Il est question d'âmes.

– Tu peux dormir ici, dit-elle simplement.

Je la remercie d'un murmure. Avant d'aller me coucher, je l'aide à enlever ses escarpins. Elle sourit, fatiguée. Je me penche, l'embrasse doucement sur le front. Elle ferme les yeux comme une enfant qu'on borde.

– Bonne nuit Vénus

— Bonne nuit, mon étoile filante, me répond-elle sur un ton doux presque maternel.

Trop lasse pour bavarder davantage, elle gagne sa chambre d'un pas ralenti. Quant à moi, le canapé

m’accueille avec un confort inattendu. J’y trouve une paix étrange.

Le lendemain matin, le soleil brille comme jamais en cette saison. Au petit déjeuner nous reprenons le fil de notre conversation au retour du restaurant, écourtée la veille par la fatigue. Si nos itinéraires s’étaient éloignés, nos jeunesses cabossées nous rapprochaient comme deux éclats d’un même miroir brisé.

À l’écoute de ses récits, jalonnés de tournages, de rencontres improbables, d’auditions ratées et de succès discrets, ma propre existence m’apparaissait soudain comme une ligne droite sans aspérité. Alors, presque par orgueil, ou pour rétablir un fragile équilibre, je lui confiai qu’à l’âge de trente-huit ans, alors que je rénovais les abords d’un domaine appartenant à un couple de producteurs, ceux-ci me proposèrent de tenter ma chance devant la caméra. À cette occasion, ils étaient même allés jusqu’à contacter leur ami Alain Delon pour évoquer mon profil.

Elle éclata de rire, les yeux brillants d’un feu juvénile.

– On aurait pu tourner ensemble ! imagine-t-elle, hilare. Un drame passionnel en noir et blanc… ou un polar dans les ruelles de Naples !

Nous avons ri longtemps de ce délire, imaginant des titres absurdes, des répliques grandiloquentes, des scènes impossibles. Ce rire-là nous lavait de bien des douleurs anciennes.

Puis, dans un souffle plus grave, elle confessa ses regrets. Ceux d’avoir, par nécessité, accepté trop tôt des rôles à des fins purement alimentaires. Ces choix précoces, dictés par l’urgence de vivre, lui valurent d’être reléguée aux seconds, voire troisièmes rôles. Elle en avait conscience. Son caractère volcanique, son refus des compromis, avaient aussi freiné une ascension que beaucoup jugeaient pourtant méritée.

– J’étais ingérable, dit-elle avec une pointe d’amertume. Et le cinéma aime les dociles.

Le lendemain, le devoir m’attendait. Je m’apprêtais à quitter la maison quand elle apparut dans l’embrasure de la porte, un châle jeté sur les épaules.

– Reviens si tu veux. Ma porte est ouverte.

Nos adieux furent simples, sans effusion mais chargés de tendresse. Une étreinte longue, silencieuse. Des regards qui en disaient plus long que des mots. Puis je m’éloignai, sans me retourner. Le souvenir de Vénus, dans cette lumière d’automne, allait me hanter longtemps encore.

Ce fut l’ultime vision que je garderai d’elle. Son regard vibrant d’intelligence, son sourire voilé de fatigue, sa silhouette encore digne malgré la morsure de la maladie. Un mois plus tard, l’état de Vénus s’aggrava. Les soins devinrent plus lourds, les hospitalisations plus longues. Ne pouvant me déplacer pour lui témoigner ma présence, je devenais, au fil des jours, une voix familière au bout du fil. Durant ses moments de lucidité, entre deux séances de chimiothérapie, elle me confiait ses pensées, ses regrets, ses souvenirs. J’étais devenu son confident attitré, à distance, avec la pudeur que commande l’intimité des cœurs meurtris.

Deux semaines passèrent encore. Puis, un soir glacial de novembre 1994, à quarante-deux ans, la lumière des projecteurs s’éteignit à jamais sur la scène tragique de son dernier voyage. Neuf mois pour naître, neuf mois pour mourir, disait-elle. C’était sa manière de rendre l’éphémère supportable.

Un matin d’hiver, je reçus un courrier à l’écriture soignée, testamentaire. En l’absence d’héritiers, Vénus m’avait mandaté pour vendre sa maison, cette maison simple mais pleine de son âme, et reverser le fruit de la vente, à parts égales, à deux causes qui lui tenaient à cœur : l’aide aux orphelins et la recherche contre le cancer.

Ce geste posthume, cette ultime marque de confiance, me bouleversa. Elle m’investissait d’une mission silencieuse, comme une manière de prolonger notre lien au-delà de la mort. Sa confiance, son

estime, me donnaient soudain une importance que je n'avais jamais cherchée mais que je reçus comme un honneur.

Prévoyante, Vénus avait souscrit, des années plus tôt, un contrat d'assurance obsèques qui précisait chaque détail : une cérémonie simple, sans fleurs ni couronnes, à l'image de sa pudeur et de sa discrétion. Conformément à ses volontés, elle repose désormais dans le petit cimetière de son village natal, aux côtés de ses parents, dans une paix minérale.

Ce jour-là, on pouvait compter sur les doigts d'une main les âmes présentes pour l'accompagner à sa dernière demeure. Je n'ai aperçu ni les acteurs avec qui elle avait tourné, ni son agent, ni même un représentant du milieu cinématographique. Tous absents. Les médias n'en ont soufflé mot. Voilà le prix de la notoriété pour une actrice qui n'a jamais « crevé l'écran » et qui fuyait les interviews des chaînes hexagonales. Elle avait préféré l'ombre à l'exubérance, la sincérité à la stratégie, la liberté au compromis.

Le dernier adieu s'est donc tenu dans un anonymat sidéral. Aucun discours, aucun projecteur. Le silence pour seule oraison. Le clap de fin résonna dans l'absurde noirceur de l'écran vide, où s'inscrivait, dans un fondu au noir, ce simple mot : *THE END*.

Ainsi s'éteignait le film discret, bouleversant, de son existence terrestre. Une étoile venait de quitter la scène pour rejoindre les astres du firmament.

Trois fois en quarante ans, le hasard a contribué à croiser nos chemins. Trois instants suspendus dans le fil chaotique de nos vies. Depuis, je me surprends souvent à lever la tête vers le ciel nocturne. Et quelque part, entre Vénus et Cassiopée, j'imagine une lueur familière, témoin silencieux de nos éclats de rire, de nos confidences, de nos silences partagés.

Aujourd'hui encore, je peine à discerner ce que cette rencontre m'a véritablement laissé. Était-ce un amour inaccompli ? Une amitié muette ? Un miroir de nos fêlures ? Peut-être tout cela à la fois.

Vénus, c'était plus qu'un prénom. C'était une trajectoire, une étoile filante dans la nuit d'un monde trop souvent aveugle à la beauté discrète. Elle m'a appris qu'on pouvait exister pleinement sans jamais occuper le devant de la scène. Que la dignité, la pudeur, la fidélité à soi-même valaient tous les projecteurs du monde.

Elle portait en elle les cicatrices de l'enfance, les brûlures de l'injustice, les marques du combat — mais elle restait debout, fière, libre. Jusqu'à la fin. Elle aurait pu briller plus fort, plus haut, mais elle a préféré rester fidèle à sa lumière intérieure.

Depuis son départ, je ne regarde plus les choses de la même manière. J'ai compris que les rencontres les plus marquantes sont souvent celles que la vie nous offre sans prévenir, et que le temps finit par emporter. Mais elles laissent une empreinte, silencieuse, tenace, comme une photographie qu'on garde dans un tiroir secret du cœur.

Vénus ne m'a pas seulement offert un fragment de sa vie. Elle m'a offert une part de mémoire, un éclat de vérité, et cette certitude que même les astres oubliés continuent de briller, loin des regards, dans l'intimité du ciel.

Deux années se sont écoulées. Lors de vacances sur son île, je me suis rendu dans le petit cimetière où Vénus dort d'un sommeil paisible, enfin libérée de la souffrance. Sur la pierre tombale de ses parents, un marbre gris veiné de silence, est gravé son nom, suivi d'une date en lettres d'or : *1952 – 1994*.

Pas de fleurs fanées, ni de couronnes oubliées, juste la simplicité d'un souvenir fidèle.

Parfois, au détour d'une insomnie, je tombe sur un de ces films un peu désuets diffusés tard dans la nuit, pour combler les creux d'antenne. Là, sur l'écran, entre deux plans hésitants, surgit son visage au sommet de sa beauté, éclat d'un passé suspendu. Le temps d'un rôle, elle redevient celle que j'ai

connue, incandescente et insaisissable. Mais à la fin du générique, quand les lumières s'éteignent, son image s'efface dans les brumes du sommeil.

Et pourtant, quelque part en moi, elle continue de vivre — dans une mémoire sans ride, dans les silences du cœur, dans ce ciel nocturne où chaque étoile a son histoire

Aujourd'hui, avec le recul que m'offrent les années, je comprends que cette histoire n'a jamais cessé de m'habiter. Vénus ne fut ni un grand amour, ni une simple amie. Elle fut une présence rare, un éclat de vérité dans les méandres de mon existence. Trois fois nos chemins se sont croisés, comme une ligne de vie tracée au hasard du destin. Trois instants suspendus, comme autant de chapitres que le temps ne pourra effacer.

Elle m'a appris qu'il existe des êtres discrets dont l'éclat ne tient pas à la lumière qu'on braque sur eux, mais à celle qu'ils laissent dans notre sillage. Elle m'a appris la beauté farouche de ceux qui n'attendent rien, mais donnent tout. Elle m'a appris que certaines étoiles brillent d'autant plus fort qu'elles savent qu'elles s'éteindront tôt.

Depuis, je regarde la vie autrement. Je prête attention aux détails, aux rencontres qui semblent anodines, aux silences qui en disent long. Je sais que derrière chaque regard croisé peut se cacher une histoire bouleversante, un combat secret, un cœur cabossé qui bat en silence.

Parfois, le soir, un verre à la main, je m'attarde sur la terrasse. Je lève les yeux vers le ciel, et je murmure quelques mots à Vénus — cette étoile fidèle qui, là-haut, continue de tourner comme le souvenir obstiné d'un dernier regard, d'un moment suspendu dans la mémoire d'un homme ordinaire.

Cette rencontre, elle, ne tournera plus. Elle est ancrée dans la pierre. À jamais.

Maureen la châtelaine

Fin d'automne 1996

Destination le pays du trèfle pour pêcher le saumon.
Un ami, fin connaisseur des lieux secrets du Connemara pour y venir chaque année, m'accompagne en guide averti. Nous arrivons dans la matinée sur le premier spot. Le temps est calme, la houle discrète, idéale pour une approche au leurre. Cette terre sauvage, peu peuplée, est paradoxalement bien connue chez nous — sans doute grâce à Michel Sardou, qui en a fait un mythe dans une chanson aux accents d'épopée.

La journée s'avère inoubliable. Les saumons mordent. Nous les photographions pour le souvenir avant de les remettre à l'eau : nous pratiquons le no-kill, respectueux de cette nature généreuse.
Le lendemain, pêcheurs devenus touristes, nous partons explorer la baie de Galway, son phare blanc, les étendues minérales du Burren, les falaises de Moher, puis les routes de l'arrière-pays. Le contraste avec la Provence est saisissant. Ici, le climat est rude, venté, sans être violent comme le Mistral. La montagne et la lande dominent, austères et sublimes, habitées d'une beauté primitive. Le littoral, dentelé comme une mâchoire de géant, s'avance dans l'Atlantique avec des anses profondes où les nuages s'accrochent aux cimes, comme retenus par la main du ciel.

En fin d'après-midi, nous poussons la porte d'un pub local, attirés par l'ambiance chantée des soirs de fin de semaine. Le lieu est chaleureux, en bois sombre patiné, empli d'échos de rires et d'airs traditionnels. C'est là que nous faisons la connaissance de Maureen. Elle se déhanche avec grâce sur des rythmes entraînants, portée par les notes d'un joueur de Uilleann Pipe — la cornemuse irlandaise — et celles d'un fiddle, ce violon si typique. Surprise : elle parle un français impeccable. Elle nous raconte avoir passé son adolescence dans une famille d'accueil en France, pensionnaire d'un collège breton.

Entre deux pintes de brune, elle m'invite à danser un céilí dancing, cette danse irlandaise traditionnelle en couple. Je m'y prête, raide comme un tronc, maladroit, mais amusé.
Curieuse, elle finit par nous demander ce qui nous amène dans son pays. Rassurée par notre réponse — le simple amour de la pêche et des paysages —, elle se livre un peu plus. Geste de confiance, comme une passerelle jetée entre nos deux mondes.

Avocate à Dublin, elle confie fuir parfois les prétoires austères pour retrouver, ici, dans la musique et la danse, un peu de légèreté.
Son histoire nous frappe. Née à Dublin, fille d'un militant de l'IRA qu'elle a peu connu. Elle se souvient de rencontres furtives, enfant, dans le coffre d'une voiture ou à travers les vitres d'une prison, lors de brèves visites sous haute surveillance. Quand la maladie l'a emporté vers la fin, la justice l'a libéré. Il s'est retiré alors du tumulte politique, pour finir sa vie au bord des lacs du Connemara, pêchant la truite et le saumon, loin des cris, des drapeaux et des prisons.

Sa mère mourut en lui donnant la vie.
Orpheline dès sa première respiration, Maureen fut confiée à une tante fortunée, sans enfant, qui évoluait dans les cercles feutrés de la haute société irlandaise. Cette femme, droite et sévère, l'éleva comme la fille qu'elle n'avait jamais eue. Elle lui offrit une éducation rigoureuse, exigeante, faite de

principes, de lectures et de silence, jusqu'à sa majorité.

Maureen en sortit forgée comme l'acier. Elle entama des études de droit, brillantes, et se distingua rapidement comme une avocate internationale redoutable. Elle plaidait pour de puissants hommes d'affaires, avec un aplomb rare et une éloquence maîtrisée. Mais elle n'oubliait jamais d'être aussi la voix des sans-voix : veuves oubliées, orphelins sans défense, opprimés de l'ombre. Son empathie envers les plus humbles contrastait avec les ors des prétoires qu'elle fréquentait. On l'appréciait autant pour sa compétence que pour sa sensibilité, cette chaleur humaine qu'elle cachait derrière une armure de contrôle.

La belle Irlandaise avait choisi de s'installer à Galway, près de son père — cet homme qu'elle n'avait connu qu'à demi, entre prisons et cachettes, et qui vivait à présent une paix silencieuse, les pieds dans l'eau froide des rivières. Il aurait voulu un fils, confia-t-elle un soir, mais le destin en avait décidé autrement. Alors, elle avait pris sur elle de devenir plus qu'une fille : une combattante.

Depuis l'enfance, elle pratiquait le karaté. Une discipline qui avait canalisé son énergie volcanique, l'amenant à se maîtriser comme on dompte un feu intérieur. À vingt-deux ans, elle s'était mesurée à l'extrême, participant à des stages de survie en milieu hostile, où la solitude et la douleur étaient les seuls compagnons. Son endurance dépassait souvent celle des hommes. Elle ne se plaignait jamais. Elle tenait bon, droite, indifférente aux railleries.

Elle semblait froide au premier abord — un iceberg, disaient certains — mais c'était une froideur de façade, un masque forgé dans le tumulte de la vie. Une beauté énigmatique, presque insultante dans un monde de brutes, où son élégance détonnait, blessait même parfois ceux qui ne savaient pas lire au-delà de l'apparence.

Rousse, élégante, féminine jusqu'au bout des ongles, Maureen ne passe jamais inaperçue. Son intelligence affûtée, combinée à une aisance naturelle, suffit à faire vaciller bien des héritiers issus de l'oligarchie irlandaise. Pourtant, elle évite les salons huppés et les mondanités, trouvant l'aristocratie trop snob, trop engoncée dans ses rites creux. Elle préfère les soirées en petit comité, les musiques vivantes, les discussions sans protocole.

Androgyne dans son port altier, avec des traits réguliers et des jambes longues aux muscles secs, elle attire les regards — de tous bords. Sa silhouette élancée, souple et racée, trouble, intrigue, séduit. Sa poitrine menue, fermement dessinée, faisait discrètement saillir les étoffes de ses chemisiers ou de ses t-shirts, comme une provocation subtile, naturelle.

Son regard… ah, ce regard vert émeraude, profond, presque sauvage. Selon la lumière, selon l'humeur ou la saison, il semblait capter les couleurs mouvantes typique de cette région. Une mer dans laquelle on pourrait se perdre, ou se noyer. Son visage, d'un ovale parfait, était illuminé par un petit nez légèrement retroussé et des lèvres bien dessinées, pleines, sensuelles. Et pourtant, malgré ce charme presque irréel, un voile de gravité semblait figé sur ses traits. On la disait trop sérieuse. Trop peu rieuse. Comme si un éclat de mélancolie s'était logé en elle dès l'enfance, et n'en était jamais vraiment reparti.

On l'imaginait aisément mannequin, ou muse d'un peintre. Mais elle, elle préférait sa vie telle qu'elle était : en équilibre instable entre les exigences du barreau et les éclats d'une liberté farouche. Elle avançait à vue, ne se projetait guère, vivait l'instant, savourait les plaisirs sans jamais s'y attacher. Cela semblait lui convenir. Et peut-être était-ce cela, le plus troublant : cette façon d'être là, intensément présente, tout en gardant toujours une part d'elle ailleurs.

Autour de quelques pintes, la conversation se poursuit, légère, rythmée par les éclats de rire et les anecdotes volontairement exagérées — juste pour le plaisir de se raconter, de se surprendre, de tisser une complicité naissante. On parle de nos vies, de nos expériences, parfois en enjolivant les faits, comme deux conteurs autour d'un feu de camp invisible. Maureen se prête au jeu avec un na-

turel désarmant.

À un moment, la discussion glisse sur ces vieilles demeures irlandaises, un peu décaties, pleines de charme et d'ombres, que l'on devine hantées dès le seuil franchi. Elle nous écoute, un sourire en coin, puis, comme s'il s'agissait d'une évidence, elle lâche :
— *Vous voulez voir la mienne ?*

L'invitation nous laisse un instant interdits. On se connaît à peine. Quelques heures, tout au plus. Et pourtant, il y a dans son regard cette assurance tranquille qui balaie les doutes. Nous acceptons. Elle règle l'addition avec élégance et se lève comme on quitte une pièce de théâtre à l'entracte, sûre que la suite n'en sera que plus captivante.

À l'extérieur, le vent s'est levé, mais elle ne semble pas le remarquer. Elle nous entraîne vers sa voiture : une Jaguar Type E cabriolet des années soixante-dix, racée, vintage, étincelante sous les lampadaires. Elle en prend le volant, démarre d'un coup de clé vif et file devant nous, cheveux au vent, telle une héroïne d'un film d'un autre temps.

Mon collègue, lui, me lance un regard inquiet : la conduite à droite n'est pas son fort. Par solidarité ou lâcheté — peu importe — il me refile les clés de notre voiture de location. Me voilà donc au volant, sur une route étroite et sinueuse qui longe la côte. Entre le volant à droite, les vitesses inversées et les réflexes à reprogrammer, je m'accroche au bitume tant bien que mal. La Jaguar file loin devant, ses feux arrière clignotant comme un clin d'œil moqueur dans le lointain.

Je suis à la traîne, crispé, concentré, les mains agrippées au volant comme si ma vie en dépendait. Mais intérieurement, je souris. L'aventure continue, imprévisible et troublante, portée par cette femme qui semble conjuguer le mystère à tous les temps. Après quelques kilomètres le long de la côte, sa silhouette disparaît derrière un virage, puis réapparaît, quelques instants plus tard, devant une haute grille en fer forgé. Nous la franchissons à notre tour, lentement, comme si nous pénétrions un autre monde. Un monde suspendu.

Au bout d'une allée sinueuse bordée d'arbres centenaires, sa demeure se dresse, majestueuse. Un manoir aux lignes gothiques, tout droit sorti d'un roman de Bram Stoker. L'endroit dégage quelque chose d'intemporel, un charme lugubre et irrésistible. Un léger halo blanchâtre, semblable à une écharpe de brume, entoure la bâtisse, lui conférant une allure fantomatique. Le silence y est différent, feutré, comme si les murs eux-mêmes avaient appris à écouter.

Elle nous apprend qu'elle a racheté cette ancienne propriété à un aristocrate ruiné, en veillant à en préserver l'âme. Rien n'a été modernisé à outrance. À l'intérieur, l'ancien côtoie le personnel. L'imposante armure qui monte la garde à l'entrée du vaste salon semble saluer les visiteurs d'un autre temps. Aux murs, un mélange déconcertant mais étrangement harmonieux : des armoiries poussiéreuses, des tentures aux motifs celtiques, des tableaux de nus signés Toulouse-Lautrec, deux posters côte à côte de Marilyn Monroe et Brigitte Bardot dans la gloire de leur jeunesse. Beautés figées, devenues icônes d'un âge révolu.

Et puis, comme une galerie d'esprits bienveillants, les portraits de grandes figures de l'humanité veillent sur la pièce : John F. Kennedy au regard lointain, Martin Luther King dans un éclat d'éloquence silencieuse, Gandhi dans sa sagesse nue… et Albert Einstein, espiègle, tirant la langue comme pour désamorcer toute cette solennité.

Tout, ici, raconte quelque chose d'elle. Une femme éprise de justice, mais libre de ses goûts. Éclectique. Ironique. Lucide. Un brin provocante.

Ce lieu, à l'image de sa propriétaire, ne cherche pas à plaire. Il existe, intensément, en dehors des normes. Et nous, humbles visiteurs d'un soir, ne savons pas encore tout ce que cette nuit va nous révéler.

Dans l'âtre monumental, assez vaste pour rôtir un mouton entier, crépitent de lourdes bûches qui réchauffent autant l'air humide que nos vieux os. La lumière orangée des flammes danse sur les murs, conférant à la pièce une ambiance de refuge, de repaire. Maureen, avec une nonchalance presque étudiée, nous guide vers la pièce qu'elle appelle *la salle de détente*, un nom modeste pour ce qui tient davantage du cabinet de curiosités ou d'un petit musée personnel.

Mon regard est immédiatement happé par une série de gravures signées Andy Warhol. Des icônes pop figées dans leurs couleurs vives et leur ironie flamboyante. L'esprit de la contre-culture flotte ici, mêlé aux accords d'un rock and roll que l'on imagine sortir d'un vinyle oublié. Plus loin, une cloison est tapissée d'affiches de cinéma. Celle de *Il était une fois la Révolution*, avec un James Coburn en plein panache, trône en évidence, témoin d'un goût certain pour l'esthétique des années 70, celles qui aimaient mêler l'engagement à la poudre et au mythe.

Je songe un instant que ce lieu a des airs de musée — un musée habité, vivant, avec ses angles imprévus et ses contradictions assumées.

La visite se prolonge dans un immense séjour, où se côtoient un juke-box aux couleurs passées, un billard américain, et dans un coin, un jeu de fléchettes. On imagine facilement des soirées bruyantes, rieuses, portées par la musique et le whisky. Mais soudain, mon regard est happé par un poster géant en noir et blanc, couvrant tout un mur : les sprinteurs afro-américains des JO de 1968, poings levés, têtes baissées. L'instant suspendu de la révolte, figé pour toujours. Le geste de ceux qui ne demandaient plus la parole, mais la justice.

Et là, dominant le bar comme une signature décalée, un tableau grandeur nature de Maureen en tenue de karatéka, effectuant un grand écart parfait, telle une amazone moderne. Ironique et impressionnante à la fois. La touche finale d'un décor qui n'a peur ni du ridicule, ni du sublime.

Une pièce attenante, ouverte, sert de salle de sport — ou de torture, pour les âmes sensibles comme la mienne. Punching-ball, sac de frappe, haltères, table de musculation : tout semble prêt pour l'assaut d'un corps ou le combat contre soi-même.

Plus apaisant, un recoin a été aménagé en refuge pour lecteurs et fumeurs invétérés. Une bibliothèque s'étale en désordre organisé, et sur une table basse gisent quelques ouvrages fatigués : Rimbaud, Yeats, Hemingway, Edna O'Brien, Sartre… Des voix fortes, parfois discordantes, posées là en attente de mains curieuses. L'espace sent le cuir vieilli, le tabac blond et l'encre d'autrefois. Un silence particulier y règne, comme si les mots eux-mêmes retenaient leur souffle.

Chez Maureen, rien n'est laissé au hasard. Et pourtant, tout paraît issu d'un chaos personnel, maîtrisé, cohérent dans son excentricité. Ce manoir, c'est elle. Un puzzle de passions, de combats et d'ironie.

Nous parlons de tout, ou de presque tout. De nos vies, des amours passés, des révoltes qu'on n'a pas eues le courage de mener, des petits plaisirs qui nous rattrapent quand on ne les attend plus.

La bouteille de single malt, vaillante jusqu'alors, rend l'âme dans un dernier glouglou discret, comme une chandelle qui s'éteint sans drame. Le brouillard, lui, n'a pas cette discrétion : tombé comme une chape de plomb, il enveloppe le manoir d'un cocon opaque. Impossible de rejoindre notre hôtel dans ces conditions. On ne voit pas à deux mètres, et les degrés d'alcool ont depuis longtemps franchi la barre du raisonnable.

Maureen, toujours maîtresse de la situation, propose de rester dormir ici. Elle n'impose rien, elle suggère, avec cette courtoisie toute britannique qui n'exige pas mais convainc.

Sans mystère ni effet de style, elle demande à sa gouvernante de préparer trois chambres, précisant à voix haute, presque avec malice, que l'une d'entre elles — la chambre jaune — aurait plu, dit-elle, à Joseph Rouletabille en personne. Le nom me fait sourire. Le fameux reporter au regard circulaire,

héros de Gaston Leroux, perdu ici dans ce coin du Connemara ? L'image est incongrue mais plaisante.

— "Il adorait les lieux à énigmes", glisse-t-elle, espiègle. "Et cette chambre en est une, à sa façon. Vous verrez."

Une volute de mystère passe entre nous, subtile. Rien d'appuyé, juste cette impression que la nuit va continuer de nous réserver des surprises. L'hospitalité irlandaise prend ici un accent unique, entre Agatha Christie et James Joyce. Nous sommes logés, nourris, et, pour un soir, enveloppés dans l'étrange chaleur d'un manoir à nul autre pareil, bercés par les fantômes d'un passé aux multiples visages.

Maureen, fidèle à une forme d'élégance rare — celle du cœur —, propose que ses intendants se joignent à nous pour le repas. Cela semble naturel, presque attendu, tant leur présence, discrète mais essentielle, tisse la trame invisible de cette maison bien tenue. Le major, ancien militaire au port droit comme un fusil, s'installe en bout de table. Il parle peu, choisissant ses mots comme on choisit une cartouche — avec précision, économie et respect du silence. Sa femme, elle, possède ce calme rassurant des femmes de l'ombre, de celles qui savent tout sans jamais en dire trop. Son regard pétille, complice, lorsqu'elle nous sert un peu plus de ce ragoût savoureux qu'elle a longuement mijoté.

Ils racontent, un peu, leur histoire. Leur précédent poste, un château du Kerry racheté par un promoteur véreux pour le transformer en golf de luxe. Le licenciement brutal. Puis cette rencontre avec Maureen, presque providentielle. Elle les avait engagés sans tergiverser, touchée par leur droiture et leur savoir-faire. Depuis, ils veillent sur le manoir comme on veille sur une demeure qui vous protège autant qu'on la protège.

— « Elle nous a redonné une dignité », glisse la cuisinière en servant le crumble avec une cuillère d'argent. Le major approuve d'un hochement de tête, le regard perdu un instant dans les flammes du foyer.

Le lien entre eux et Maureen n'est pas celui de la subordination mais d'une confiance mutuelle, forgée dans les épreuves et le respect. Le major gère la sécurité, les allées et venues, parfois les invités peu recommandables de certaines affaires sensibles. Sa carrure ne laisse aucun doute sur ses compétences en matière de dissuasion. On le devine capable de neutraliser une menace d'un simple regard. Quant à son épouse, elle connaît les moindres recoins de la maison, ses humeurs, ses courants d'air, ses soupirs nocturnes. Elle sait que certains tableaux sont plus bavards que d'autres et que la chambre jaune garde ses secrets dans ses papiers peints anciens.

Ils vivent dans une maisonnette au fond de la propriété, toute couverte de lierre, aux volets toujours mi-clos. L'endroit dégage une sérénité champêtre, comme un refuge hors du temps. Un potager bien tenu, quelques poules, un banc moussu près d'un vieux poirier. Là, le monde semble s'arrêter pour mieux recommencer.

Cet ancien militaire de carrière veille sur le manoir en l'absence de Maureen, lors de ses nombreux déplacements professionnels. Homme à tout faire, tour à tour chauffeur, garde du corps ou maître d'hôtel, il sécurise les lieux avec un œil de stratège et une vigilance de sentinelle. Son épouse, elle, s'occupe de l'approvisionnement et de la cuisine, avec cette rigueur discrète des femmes de devoir. Ensemble, ils dirigent une petite équipe dévouée aux travaux ménagers et à l'entretien des extérieurs, assurant au domaine un ordre impeccable.

Le couple, fidèle et sans plainte, s'emploie avec une loyauté sans faille depuis que Maureen les a pris à son service, peu après leur licenciement d'un poste similaire. Le domaine où ils officiaient alors avait été vendu, laissant derrière eux des années de service balayées par un chèque et quelques mots d'adieu.

Aujourd'hui, ils occupent une maisonnette nichée au fond de la propriété. Recouverte de lierre jusqu'aux lucarnes, elle dégage ce charme intemporel des demeures oubliées, à la fois rustique et élégante. On y croirait presque entendre battre un vieux cœur sous les tuiles moussues.

Pour l'occasion, et fidèle à sa nature généreuse, Maureen les invite à se joindre à nous autour du repas. Ce geste, loin d'être anodin, témoigne de l'estime qu'elle leur porte. Ce soir-là, il n'est plus question de hiérarchie, mais d'humanité partagée, de chemins croisés, et de reconnaissance silencieuse.

Ce soir, leur présence à table ajoute à l'étrange harmonie de cette soirée. Trois invités et trois hôtes, autour d'un feu qui crépite encore. Dehors, le brouillard enveloppe tout, jusqu'aux pensées. À l'intérieur, les âmes se rapprochent, doucement, avec pudeur.

Et dans un coin du salon, derrière une gravure d'Andy Warhol, un vieux parquet craque, comme s'il approuvait.

La grande table en chêne, dressée avec soin dans la salle à manger, resplendissait sous la lumière tamisée d'un lustre ancien dont les pampilles vibraient doucement à chaque mouvement d'air. L'argenterie brillait, les verres ciselés attendaient le nectar, et les assiettes de porcelaine, bordées d'un filet doré, semblaient sorties d'un autre siècle. Tout était prêt pour un dîner hors du temps.

Maureen, en parfaite maîtresse de maison, rayonnait sans ostentation. Elle portait une robe sobre, noire, à fines bretelles, laissant deviner ses épaules musclées. Elle évoluait avec l'aisance de celles qui savent recevoir sans jamais se donner en spectacle. À ses côtés, le major, dans un costume sombre taillé à l'ancienne, apportait les plats, le pas mesuré, presque cérémonieux. Sa femme, sourire aux lèvres, complétait le ballet silencieux de cette chorégraphie domestique bien huilée.

Le repas commença par un velouté de potiron parfumé au gingembre, accompagné d'un pain de campagne encore tiède. Puis vint un rôti de chevreuil mariné au vin rouge, relevé d'airelles sauvages, que le major servit avec une précision quasi militaire. La conversation s'animait, légère, ponctuée de souvenirs, de clins d'œil et de rires étouffés dans le velours d'une atmosphère presque irréelle.

Le vin — un bordeaux corsé, choisi par Maureen dans sa cave personnelle — déliait les langues et réchauffait les cœurs. Mon ami évoqua une partie de pêche mémorable au Canada, enjolivée à plaisir, tandis que je narrais un épisode rocambolesque lors d'une soirée avec des filles dans un cimetière pour apercevoir des feux-follets. Maureen, fine auditrice, riait aux éclats, les yeux brillants, et l'on sentait dans ce rire quelque chose de sincère, de rare, presque oublié.

Le major, entre deux services, glissa une anecdote sur un général excentrique qui buvait son thé avec du whisky, et sa femme racontait comment, lors d'une réception, elle avait confondu un ambassadeur italien avec un serveur. Les éclats de voix résonnaient sous les poutres sombres, se mêlant au crépitement du feu dans l'âtre voisin.

Le dessert — une tarte tatin nappée de crème fraîche — apporta une touche de douceur finale. Puis le café fut servi dans de petites tasses à fleurs. Le silence qui suivit fut celui d'un contentement partagé, d'une paix douce, comme une respiration au ralenti après une belle traversée.

Et tandis que les flammes baissaient doucement, que le brouillard dehors enveloppait le monde comme du coton mouillé, je songeai que ce dîner resterait longtemps dans ma mémoire, non pour la finesse du menu, mais pour cette sensation rare d'être au bon endroit, au bon moment, parmi des êtres singuliers, reliés sans le vouloir par un étrange fil invisible.

La conversation reprend, fluide et douce comme une rivière en crue contrôlée. Elle évoque sa jeunesse à Dublin, son goût pour les livres et les arts martiaux, l'ombre de son père, et ce pays qu'elle aime comme on aime une terre cabossée, indomptable, fière. Mon ami parle peu. Il observe, fasciné,

cette femme hors normes qui conjugue le raffinement à la rudesse, la grâce au combat. Moi, je bois ses mots autant que son vin.

Après l'excellent repas, Maureen s'éclipsa un instant, puis revint un CD à la main, un sourire en coin.
— « Un ami d'enfance... » dit-elle en déposant la pochette sur le lecteur.
La voix de Bono, rauque et habitée, emplit la pièce dès les premières notes. Les accords familiers de *With or Without You* ondulèrent dans l'atmosphère tamisée, comme un fil invisible reliant les souvenirs aux émotions.

— « Tu veux dire... *le* Bono ? »
— « Oui, le vrai. On jouait ensemble dans les ruelles de Dublin. Avant que la musique ne l'emporte. »
Elle esquissa un sourire mélancolique, puis nous servit un cognac ambré, aux arômes de cuir, de tabac blond et de fruits secs. Trente ans d'âge. Le genre de bouteille qu'on n'ouvre qu'en présence d'âmes dignes de confiance — ou de hasard bienveillant.

Installés dans de profonds fauteuils, chacun se laissa porter. La chaleur du feu, les effluves du vieux cognac, la musique flottant comme une incantation... tout conspirait à faire de cette soirée un instant suspendu. On parlait peu, mais avec justesse. Un regard, un sourire, un hochement de tête valaient tous les discours.

La soirée s'acheva dans un calme presque religieux. Sauf si l'on fait abstraction à l'horloge ancienne du vestibule qui sonna doucement pour ne pas déranger un esprit. Chacun semblait vouloir prolonger cette parenthèse, comme on retient le souffle avant la dernière note d'un concert. Maureen se leva, remercia chaleureusement ses intendants d'un sourire complice, puis nous invita à la suivre vers l'escalier central. Le bois massif craquait doucement sous nos pas, comme si la maison, elle aussi, se mettait peu à peu en veille.

Les couloirs, éclairés par des appliques en fer forgé, diffusaient une lumière dorée. Chaque porte avait son nom, calligraphié à l'encre sur de petites plaques d'émail. Elle me désigna la fameuse chambre jaune, réservée à l'un de nous, et en commenta l'histoire avec une touche d'humour :
— « On raconte qu'un célèbre journaliste français y aurait rêvé d'un scoop jamais écrit... mais je soupçonne surtout qu'il venait y dormir pour fuir les mondanités de l'époque. »

Par superstition mes acolytes refuse de prendre la chambre jaune. Je n'avais donc pas le choix. A mes dépends et devant le fait accomplie je découvre la fameuse chambre. Hésitant, je franchis la porte de cette chambre mystérieuse encore imprégnée de cette étrange alchimie de musique, d'alcool noble et de confidence. Mon ami, logé dans une pièce voisine, m'envoya un clin d'œil en refermant sa propre porte, avant de disparaître dans sa tanière.

En poussant la mienne, je fus saisi par l'ambiance de la pièce : de lourds rideaux couleur safran encadraient une fenêtre donnant sur un parc noyé dans le brouillard. Un lit à baldaquin trônait au centre, drapé de tissus anciens. Sur une commode, une lampe diffusait une lueur douce, presque surnaturelle. Un fauteuil en cuir patiné, un petit bureau, et quelques livres posés là comme oubliés par un hôte de passage complétaient l'ensemble.

Mais une fois les rideaux tirés, les draps rabattus, le silence devint trop profond. grince légèrement en s'ouvrant, comme dans un roman feuilleton. Une douce lumière dorée éclaire la pièce. Tout est calme, mais une impression étrange me frôle. La chambre n'est pas sinistre, non… plutôt suspendue dans une autre époque. Un lit à baldaquin, un secrétaire en acajou, quelques tableaux un peu passés — dont un, représentant une femme de dos dans un paysage de lande, semble me suivre du regard. Sur la table de nuit, un recueil de Yeats, usé comme une bible, repose ouvert à une page choisie :

*"There is another world, but it is in this one." Q*ui se traduit en français par *" Il y a un autre monde,*

mais c'est dans celui-ci"

Je souris. Sans doute un clin d'œil de Maureen.

Le silence est profond, seulement troublé par le lointain ressac et quelques craquements de bois qui rappellent que les vieilles maisons vivent la nuit. Je m'allonge. Les pensées tourbillonnent, comme les brumes dehors. Je pense à Rouletabille, au Connemara, à cette rencontre improbable dans un pub, et à cette femme qui aurait pu être un personnage de roman, mais qui, ce soir, est bien réelle.

Mon esprit refusa de se laisser glisser dans le sommeil. Trop de souvenirs affleuraient. Trop de questions sans réponses. Et puis, il faut bien l'avouer, les vieilles légendes de manoirs hantés, glanées dans les livres ou au détour de récits d'Irlandais goguenards, me revenaient comme des murmures.

Pas de Casper avec un drap troué, pas de chaînes traînant sur les dalles, ni de hiboux hululant au faîte d'un chêne. Mais ce silence... Ce silence qui semblait habité. Par quoi ? Par qui ? Le passé ? Des âmes en escale ? Ou seulement mon imagination débridée par le cognac ?

Je crus entendre un grincement. Puis rien. Peut-être le bois qui travaille. Peut-être une souris téméraire. Peut-être le souffle discret de l'Histoire qui ne dort jamais tout à fait. La maison vivait d'une respiration discrète : craquements du bois, plainte d'une fenêtre mal close, soupirs du vent dans les conduits de cheminée… On aurait pu se croire dans un roman gothique.

Je m'allongeais tout habillé, bercé par les vapeurs du single malt, le parfum des lieux, et le souvenir de Maureen. Son rire me revenait par vagues, ponctué de ses regards qu'on ne sait jamais tout à fait interpréter. Était-ce de la politesse, de la malice, un test silencieux ? Impossible à dire. Mais ce soir-là, la beauté de l'instant m'interdisait de chercher une réponse.

Je laissais mes pensées dériver au rythme des ombres dansantes projetées par la lampe. La lune, cachée derrière les nuages, diffusait un halo pâle à travers les rideaux. Dans cette semi-obscurité, je crus entendre des voix lointaines, comme un écho de mémoire enfoui dans les murs. Peut-être étaient-ce les souvenirs du lieu, ou ceux que je portais moi-même sans les connaître.

Qu'importe. Je tirais la couverture sur moi, fixais un moment les moulures du plafond baignées d'ombres, puis fermais les yeux.

Enfin je finis par m'endormir après une journée vécue hors du temps — sans vraiment savoir si l'on rêve déjà. Mon sommeil fut profond et enveloppant, emmitouflé dans un mélange de fascination, de gratitude et d'une pointe d'inquiétude presque enfantine — celle qui nous relie encore aux contes.

Le lendemain matin

Je me réveillais au chant d'un rouge-gorge, perché sur l'appui de la fenêtre entrouverte. L'air vif s'infiltrait doucement, transportant avec lui l'odeur humide de la lande et celle, plus discrète, de tourbe brûlée. La chambre jaune baignait dans une lumière dorée, tamisée par les rideaux épais. Le silence était revenu, apaisant cette fois, presque complice.

Sur la table de nuit, une tasse fumante et une petite assiette garnie de scones encore tièdes m'attendaient. Une carte manuscrite, dans une belle écriture inclinée, disait simplement :
« Prenez votre temps. Le petit déjeuner vous attend au jardin d'hiver. Signé d'un M. »

Vêtu à la hâte, je traversais les couloirs déserts. Le parquet craquait par endroits, comme pour m'accompagner, mais la maison, à cette heure, semblait moins intimidante. Dans le jardin d'hiver, baigné d'une lumière douce, Maureen, déjà prête, nous attendait. Son regard vif m'accueillit avec cette familiarité née des longues conversations nocturnes.

– Bien dormi ? Pas de revenants ? Dit-elle en esquissant un sourire.

Nous prîmes le petit déjeuner à l'anglaise, dans la vaisselle fine posée sur une nappe brodée. Œufs brouillés, bacon, marmelade d'orange amère, pain grillé, thé fumé. Le tout dans un calme suspendu, ponctué seulement par le pépiement des oiseaux et le cliquetis des tasses. Mon mal de tête dû à la soirée bien arrosée, disparu dès la seconde tasse de café.

Après celui-ci, elle proposa une balade.

– Venez, je veux vous montrer un endroit. Peu de gens le connaissent.

Nous montâmes dans son Land Roover, plus approprié pour rouler sur les chemins pierreux. Elle emprunta une petite route sinueuse qui grimpait vers l'intérieur des terres. Le paysage devint plus âpre, plus brut. Roches, bruyères, murets de pierres sèches. Puis, à l'orée d'un petit bois de bouleaux, elle stoppa net. Un sentier à peine marqué s'enfonçait entre les arbres.

– On continue à pied. Ce n'est qu'à quelques minutes.

Le sol ingrat et rocailleux de l'arrière-pays tranche avec la douceur apparente des landes et des tourbières bordant les lacs. Ici, la lumière est changeante, capricieuse — pluie et soleil dansent ensemble, tour à tour rivaux et amants. L'horizon se transforme sans cesse, comme un tableau vivant.

Les landes rousses, désertes, n'abritent que quelques moutons esseulés et de fiers chevaux blancs paissant dans les verts pâturages. Les enclos, délimités par des murets de pierres biscornues, sont ponctués de fuchsias roses éclatants, comme autant de touches de tendresse dans ce décor rude.

Je ne doute plus de l'endroit où je me trouve : nous sommes bien dans le Connemara — celui des ballades et des silences, celui des ancêtres et des fantômes tranquilles. Un pays à la fois dur et magnifique, dont la beauté réside dans ce paradoxe permanent entre âpreté et poésie.

Nous marchions sur un sentier à peine tracé, serpentant entre bruyères et ajoncs, lorsque nous l'aperçûmes. Un homme d'un certain âge, silhouette courbée mais alerte, s'affairait au bord d'un petit lac, canne posée sur une fourche en bois, panier d'osier à ses pieds. Il portait une veste de tweed élimée et un bonnet en laine qui avait connu des tempêtes. Sa barbe blanche piquée de roux encadrait un visage tanné par les embruns.

Maureen le salua d'un simple signe de tête. Il répondit en silence d'un regard clair, pétillant malgré les rides.

– Seán », dit-elle en le présentant. Un vieux de la vieille. Il connaît ces eaux mieux que quiconque.

Il nous observa un moment avant de déclarer d'une voix rauque, mais douce :

– Vous venez de loin. Mais vous avez le pas léger. C'est bon signe.

Son accent roulait les r comme les galets du rivage. Il reprit après une pause :

– Le saumon se fait rare. L'eau change. Le monde aussi. Mais il reste des endroits qui résistent. Comme ici.

Je lui posais quelques questions sur la pêche, sur les coins qu'il préférait. Il répondit par énigmes, ponctuées de silences. Chaque phrase semblait venir d'un autre temps, comme murmurée par le vent lui-même.

– Pêcher, ce n'est pas prendre. C'est attendre. Écouter. Sentir.

Il nous offrit un peu de son thé noir, tiré d'un vieux thermos cabossé. En retour, Maureen lui tendit un paquet de tabac blond. Un rituel entre eux, apparemment.

Avant que nous ne repartions, il ajouta d'un ton presque solennel :

– Si vous entendez le cri du lagopède au crépuscule, rentrez. Ce n'est pas une heure pour rester

dehors, même par beau temps.

Il sourit, comme pour adoucir la mise en garde, puis retourna à son silence, guettant l'eau.

Nous reprîmes la marche, un peu plus lents, comme lestés d'un secret ancien. Maureen, songeuse, murmura :

– Le vieil homme n'a jamais quitté cette terre. Il est comme enraciné dans la tourbe. Il parle peu, mais il sait.

Le Connemara avait encore glissé un personnage de légende sur notre route.

Nous reprîmes notre marche. Le sentier nous mena à un promontoire surplombant un lac noir, parfait miroir encadré par des montagnes silencieuses. Le Connemara dans toute sa majesté. Maureen s'assit sur une pierre plate, l'air soudain grave.

– C'est ici que mon père venait pêcher, seul. C'est ici qu'il m'a appris à tirer à l'arc. Et à écouter. Tu sais… à vraiment écouter.

Elle se tut, fixant l'eau calme. Puis :

– Il a choisi cet endroit pour qu'on répande ses cendres. C'est là qu'il est revenu vivre, une fois en paix avec lui-même.

Je restais silencieux. Le moment ne réclamait aucun mot. Juste une présence, un respect partagé.

Après un long silence, elle me regarda et dit :

– C'est drôle comme on peut croiser des gens sans prévenir, et qu'ils deviennent en quelques heures des compagnons d'un autre ordre. Des témoins de ce qu'on ne dit jamais.

Je ne savais pas quoi répondre. Alors je hochais la tête, simplement.

Au terme de notre séjour, telle une employée passionnée d'une agence de voyage — mais avec le charme naturel de l'hôtesse attentionnée — Maureen vante une dernière fois les merveilles de son pays d'adoption. Elle nous rappelle que cette région mythique ne cesse d'inspirer cinéastes, écrivains et chanteurs venus puiser ici une part d'éternité.

– Mon pays, dit-elle en souriant, ce n'est pas qu'un décor sauvage. C'est un état d'esprit, une mémoire vivante.

La côte, en effet, recèle d'innombrables trésors : petits ports pittoresques blottis contre les falaises, barques colorées oscillant doucement au rythme de la marée, plages immaculées de sable blanc où s'échouent des algues brillantes comme des cheveux d'elfes.

Le soir venu, dans les ruelles pavées de Galway, aux maisons serrées comme à l'époque médiévale, l'ambiance change de registre. Les vestiges du passé se mêlent aux rires et aux voix chantantes. Dans chaque pub, la Guinness se tire avec fierté et le whisky se partage comme un pacte d'amitié.

À la belle saison, les artistes de rue s'installent aux coins des carrefours : violonistes lunaires, chanteurs folk, jongleurs ou peintres sur trottoir. Une bohème joyeuse et talentueuse transforme chaque promenade en fête. L'air est doux, chargé d'embruns et de musique. On sent que, dans cette ville, les cœurs se laissent aller plus facilement à la tendresse.

Lever à l'aube pour une ultime pêche au saumon. Le parfum frais du petit matin me transporte au plus profond de mes sens, comme une brise qui fouille la mémoire. Les herbes encore perlées de rosée, la lumière laiteuse glissant sur les collines : tout semble suspendu dans une paix irréelle.

Nous traversons le cœur d'un hameau endormi, une centaine d'âmes peut-être, à peine visibles derrière les volets tirés. Les rumeurs de la nuit s'y sont éteintes comme les feux dans les cheminées, et le silence matinal n'est troublé que par le cri lointain d'un oiseau d'eau et de l'aboiement d'un chien sur notre passage.

La journée se déroule dans la joie simple et entière que seul procure le contact avec la nature. Les lignes tendues frémissent souvent — le saumon du fameux lac est généreux, comme pour nous offrir une dernière fête.

Puis le soleil, fidèle compagnon, entame sa lente descente. Les ombres s'allongent, les couleurs deviennent plus intimes. Un dernier regard s'attarde sur la vue spectaculaire qui s'étend à l'infini, mêlant l'eau, la pierre et le ciel dans une harmonie silencieuse.

Cette terre verdoyante s'efface peu à peu derrière nous, mais il a déjà pris place, durablement, en nous.

À l'heure du départ, le ciel était fidèle à lui-même : un mélange d'éclaircies hésitantes et de nappes de brume, comme s'il ne voulait pas nous laisser partir sans un dernier voile de mystère. C'est une dernière pinte à la main et avec la promesse de revenir un jour, que nous avons dit au revoir à Galway, à Maureen, et à ce paysage qui, désormais, nous habitait.

Maureen nous accompagne jusqu'à la voiture, emmitouflée dans un long manteau de laine couleur tourbe. Elle nous serre contre elle, avec cette chaleur retenue qui en dit parfois bien plus long qu'une effusion. Quelques mots, un sourire, une adresse griffonnée pour ne pas se perdre de vue.

Le moteur ronronne, et la lande défile à nouveau. Les murets de pierre, les chevaux en liberté, les reflets d'argent sur les lacs… Tout semble figé dans une peinture vivante que je m'efforce d'imprimer une dernière fois dans ma mémoire. Un vieux pêcheur lève la main en guise d'adieu, silhouette ancrée dans le paysage comme un phare discret.

À l'aéroport, le retour à la modernité est brutal : files d'attente, néons froids, annonces métalliques. Le charme s'efface doucement, remplacé par le ronflement d'un avion qui s'élève au-dessus des terres sauvages.

Et puis la France. Le tarmac familier, les visages pressés, les automatismes qui reprennent leur cours. Tout semble identique et pourtant, un léger décalage persiste. Comme si un bout d'Irlande s'était accroché à mes semelles, ou logé dans un repli de mon cœur.

Pendant quelques jours, l'odeur du feu de tourbe me revient par instants, le goût du saumon sauvage sur la langue, et ce regard émeraude de Maureen, à la fois fier et mélancolique, comme une promesse que rien ne finit jamais tout à fait.

La providence fait homme

Début d'automne, 1996

Les feuilles des arbres, perdant inexorablement leur éclat verdoyant, annonçaient déjà les prémices d'un automne aux couleurs chamarrées. Une saison de transition, propice à la mélancolie et à l'introspection.
La photographie me passionne depuis vingt-cinq ans. Ce jour-là, en quête d'un hypothétique cliché de rue — celui qui, peut-être, ferait basculer mon nom dans la lumière — je rêvassais, l'esprit vagabond, dans un quartier que je connaissais peu. La fin du jour assombrissait peu à peu les façades, et une ruelle déserte m'attira, comme souvent, par sa promesse de solitude et d'authenticité.

C'est là, dans cet entre-deux de lumière et d'ombre, que le sort me joua un mauvais tour. Surgis de nulle part, trois silhouettes m'encerclèrent. Le regard dur, les gestes rapides, ils se jetèrent sur moi sans un mot, m'empoignèrent pour me dépouiller de mon matériel photo. Instinctivement, je résistais. Mais face à trois individus, ma détermination, aussi ferme fût-elle, ne pesait pas lourd. Leurs poings pleuvaient, leurs injures fusaient.

C'est alors qu'un homme, sac de sport en bandoulière, surgit à son tour — mais pour me prêter main forte. Attiré par mes appels, il évalua la scène d'un coup d'œil, puis s'avança, calme mais résolu. Récalcitrants et menaçants, les malfrats ne virent pas, tapi dans l'ombre, le compagnon discret de mon sauveur. Un chien à la robe noire, massif et musclé, qui suivait son maître d'un pas nonchalant, mais toujours aux aguets.

Alors que la tension montait et que les coups allaient pleuvoir, un simple claquement de doigts suffit. Le molosse bondit, gueule ouverte, crocs étincelants, et aboya si puissamment qu'un frisson glacé me parcourut l'échine. Pris de panique, les agresseurs détalèrent sans demander leur reste, leurs insultes étouffées par le vacarme.
Je mis quelques secondes à réaliser ce qu'il venait de se passer. Essoufflé, tremblant, je récupérais mes esprits tandis que l'inconnu me tendait la main.

– Vous allez bien ? demanda-t-il simplement.

Je hochais la tête, incapable de répondre tout de suite. Ce soir-là, je ne capturais pas l'image d'une rue saisissante. Mais une rencontre inopinée venait d'entrer dans le cadre de ma vie — et elle, je ne l'oublierais pas.

Je venais d'échapper de justesse à une agression dont l'issue aurait pu être dramatique, sans cette intervention aussi rapide qu'inattendue. Le cœur battant à tout rompre, les mains encore tremblantes, il me fallait un remontant pour retrouver un semblant de calme. Le chien, qui une minute plus tôt incarnait la menace, se montra doux comme un agneau. Reconnaissant, je l'ai caressé avec la permission de son maître. Il accepta mes remerciements d'un sourire modeste.

Nous marchâmes ensemble jusqu'au bar du coin. Lui prit une eau gazeuse, moi un cognac sec. Une fois les esprits apaisés, la conversation s'engagea tout naturellement. Une dizaine d'années nous séparaient, mais une curieuse coïncidence nous rapprochait : nous étions presque voisins, à deux pâtés de maisons l'un de l'autre.

Le courant passa. Il m'écouta, m'observa, puis me fit une proposition à laquelle je ne m'attendais pas :

– Passe à la salle un de ces jours, dit-il. Je donne des cours à l'académie de Ju-Jitsu.

Je pourrais t'enseigner quelques bases de self-défense… histoire que tu ne te retrouves plus seul, la prochaine fois. Je lui serrais la main, sincèrement touché.

Il se faisait tard. J'ai réglé l'addition. Ce soir-là, je rentrais plus léger. Un choc avait été évité, un chien avait sauvé la mise… et une amitié venait peut-être de naître.

Au fil du temps, une routine discrète s'installa entre nous. Tantôt sur les tatamis, tantôt au détour d'une rue du quartier, nos échanges devenaient familiers, ponctués de saluts complices et de conversations à bâtons rompus. Une amitié simple, née d'un épisode brutal, mais ancrée dans le respect.
Un matin d'hiver pâle, en allant à la boulangerie, je le croise. Il marchait seul. Son chien, son ombre fidèle, n'était pas là. Cette absence me frappa aussitôt.

– Ton compagnon à quatre pattes va bien ? demandais-je, comme on pose une question dont on redoute la réponse.

Son visage s'assombrit un bref instant.

– Il est parti, dit-il sobrement. Douze ans… c'est déjà un bel âge pour un chien de sa race.

Je hochais la tête, compatissant.

– Tu devrais peut-être en prendre un autre…

Il esquissa un sourire, mais ses yeux restaient tristes.

– Non. Il est irremplaçable. Je préfère le garder là, dit-il en tapotant sa poitrine.

La vie suivit son cours, chacun vaquant à ses occupations, nos chemins se croisant parfois, sans plus de régularité.

Quelques mois plus tard, le printemps s'effilochait en promesses d'été. Assis au café du coin, je griffonnais distraitement un ticket de tiercé, quand je l'aperçus. Il était là, fidèle au poste, juché sur un tabouret de comptoir, un verre de jus de fruit devant lui et un journal de courses ouvert à la bonne page. Je souris, heureux de le retrouver. Je commandais un porto et m'assis à ses côtés.

La conversation reprit naturellement, comme si elle n'avait jamais cessé. Il avait ce calme tranquille des hommes bien dans leur peau, de ceux qui savent attendre.

Puis, dans un éclair de confidence, un sourire lumineux fendit son visage :

– Je vais me marier, lâcha-t-il à mi-voix, comme s'il m'annonçait un secret bien gardé.

Je levais mon verre en signe de félicitations, touché par cette nouvelle inattendue. L'homme providentiel, le maître du chien disparu, trouvait l'amour, et ça me fit chaud au cœur.

Je suis sincèrement heureux pour lui. Alors que je sirote encore mon verre, il aperçoit sa future épouse, revenant les bras chargés d'emplettes, et me la présente. Cette jeune femme dégage une grâce rare. Photogénique à souhait, elle possède ce je-ne-sais-quoi d'éclatant : deux grands yeux vert clair illuminent son visage, et ses cheveux bouclés, d'un noir de jais profond, ondulent en cascades le long de son dos.

La conversation prend un tournant inattendu lorsqu'il évoque la préparation de son mariage. Il cherche un photographe pour le reportage du grand jour. Spontanément, presque sans réfléchir, je lui propose mes services. Il accepte avec un sourire franc, sans la moindre hésitation.

S'ensuit une fausse querelle sur le prix de la prestation. Il insiste pour me rémunérer, je refuse catégoriquement. Je lui dois bien ça. Sans lui, peut-être ne serais-je même pas là pour discuter tarif. À force d'échanges moqueurs et amicaux, il cède à mon insistance : ce sera mon cadeau.

L'été venu, baigné d'une lumière généreuse, les amoureux convolent en justes noces. Le mariage civil accompli, le couple gravit les marches du parvis d'une église de pierre blonde pour sceller son union devant Dieu et les hommes. L'écho de leurs « oui » résonne jusque dans les recoins silencieux de la nef, comme une onde de joie.

À la sortie de l'église, une haie d'honneur formée par ses élèves de Jiu Jitsu tend les bras en guise de célébration. L'émotion est palpable. Une pluie de confettis flotte dans l'air, légère et vive, accompagnant les vivats, les rires, les embrassades, et cette euphorie éphémère qui enveloppe les instants parfaits.

Dans un cadre idyllique, la fête s'installe peu à peu autour des époux rayonnants dans leurs tenues de cérémonie.
Les convives, transportés par la magie de l'instant, laissent libre cours à leur joie. Le banquet fait son œuvre : les rires fusent, les verres s'entrechoquent, les corps dansent. Je me faufile parmi eux, témoin discret mais attentif, capturant les visages, les gestes tendres, les éclats de bonheur au gré des déclenchements de mon appareil.

Les jeunes mariés semblent littéralement en lévitation. Leurs regards complices, leurs mains qui ne se quittent pas, leur légèreté contagieuse… Ce jour-là, l'amour est palpable, presque tangible.

La cérémonie s'achève tard dans la nuit. Avant de nous quitter, nous convenons de nous revoir dans la semaine pour la remise des photos. Sur le chemin du retour, encore habité par cette journée, j'entends résonner leurs rires, légers comme des bulles de champagne, dans le silence nocturne.

Une semaine passe. Ils se sont envolés pour les États-Unis, destination choisie pour leur voyage de noces.

Ce que j'ignorais alors, c'est que je ne les reverrais jamais.

Ils n'auront pas la joie de découvrir leurs albums de mariage.
Et moi, je garderai à jamais en mémoire leurs visages illuminés par l'amour, figés pour l'éternité dans l'œil de ma caméra.

Le destin de l'homme providentiel s'achève brutalement au-dessus de l'océan Atlantique.
Le 17 juillet 1996, alors qu'ils rentrent de leur lune de miel, le couple embarque à bord du vol TWA 800 à destination de Paris, comme 230 autres passagers.
Peu après le décollage, au large de New York, le Boeing 747 explose en vol. Aucun survivant.

L'enquête, longue, confuse, évoque d'abord la thèse d'un attentat, avant de conclure — quatre ans plus tard — à un accident : une défaillance du réservoir central.
Mais des rumeurs persistantes évoquent un missile tiré par erreur lors d'un exercice militaire américain.
La vérité, ensevelie sous des tonnes de rapports et de silences officiels, ne sera sans doute jamais entièrement révélée.
Un secret plane encore sur cette tragédie.

La disparition de ces jeunes mariés a laissé leurs familles brisées, inconsolables.
Lorsque le deuil le permit, j'ai remis les photos du mariage à leurs parents respectifs. Ce fut un moment d'une émotion indicible.
Je n'oublierai jamais leurs mains tremblantes feuilletant les images, comme pour ramener les disparus à la vie, au moins pour quelques instants figés dans la lumière d'un été heureux.

Le temps a repris sa course, emporté par le vent des saisons.
On me sollicita à nouveau pour deux autres reportages de mariage.
Le premier couple divorça six mois après les noces. Le second annula la cérémonie à la dernière minute.

Je ne suis pas superstitieux… mais ces étranges coïncidences m’ont interpellé.
Depuis, j’ai rayé les mariages de ma panoplie photographique

Après ses événements le boîtier était resté sur l'étagère. Trop longtemps. Recouvert d’une fine couche de poussière comme un livre oublié dont l’histoire avait cessé de faire sens. L’appareil, autrefois prolongement de mon regard, pesait à présent comme un fardeau entre mes mains. Depuis ce drame, je ne photographiais plus. Pas vraiment. Quelques essais de clichés anodins, sans âme. L’œil désaccordé du cœur.

C’est un jour d’hiver, froid mais lumineux, que tout a doucement recommencé.

Je marchais dans un parc, sans intention. Juste ce besoin de mettre mes pas dans un espace vaste, où l’on n’attend rien de vous. Les branches nues des arbres griffaient le ciel pâle, et dans la buée de mon souffle j’ai aperçu une vieille dame nourrissant des moineaux. Elle portait un manteau trop grand et un chapeau démodé. Ses gestes étaient lents, attentionnés, presque cérémonieux. Un piaf s’était posé sur son poignet tendu.

Je n’avais pas d’appareil sur moi. Juste ce regret immédiat, ce pincement profond : celui de ne pas avoir capté l’instant. J’ai alors compris que je n’étais pas guéri, mais que j’étais vivant. Et que l’envie de saisir la beauté fugace des choses — même minimes, même muettes — m’habitait encore.

C’est ainsi que j’ai renoué. Non plus pour des reportages, des commandes ou des noces. Mais pour moi. J’ai recommencé à photographier le monde discret : les murs lézardés, les reflets sur les flaques d’eau, les rides des visages oubliés, les jeux d’ombres dans les ruelles. Ma démarche était lente, patiente, comme celle d’un jardinier revenant au travail de la terre après un long hiver.

Je me suis aussi rapproché d’un petit club de photographes amateurs, dans un centre culturel de quartier. Là, sans prétention ni ego, chacun montrait ses images, ses essais. On se racontait un peu nos parcours. Quelques regards complices ont suffi à me faire sentir à ma place. Un homme discret m’a parlé de l’argentique comme d’une poésie perdue. Une jeune femme m’a montré des portraits d’une tendresse rare, pris dans des hôpitaux pour enfants. Un autre avait parcouru l’Islande seul, à vélo, capturant le vide et le vent. Et moi, j’ai montré, d’abord timidement, mes photos animalières, mes couchés de soleil et des levés au jour naissant. On m’a écouté. On m'a compris. C’était suffisant.

Il m’a fallu du temps pour apprendre que l’on ne tourne pas une page avec fracas, mais avec délicatesse.

Le deuil avait creusé un silence. Mais dans ce silence, j’ai trouvé une lumière nouvelle.

Les saisons ont tourné sans m’attendre. Le tumulte du monde n’avait plus prise sur moi. Il me fallait du silence, des silences longs et profonds pour retrouver un peu d’équilibre. J’ai pris mes distances avec les rituels sociaux, les rendez-vous convenus, les conversations qui sonnent creux. J’étais seul, mais ce n’était pas un naufrage. C’était une traversée.

Mon appareil photo en bandoulière, j’arpentais les chemins de traverse, les friches oubliées, les bourgs assoupis, les lisières de forêt à l’heure où la lumière se pose en douceur sur les choses simples. La photographie n’était plus un métier, ni même une passion. C’était un fil de survie, une manière de me relier au réel sans l’abîmer. Chaque image saisie devenait une tentative d’habiter le monde autrement, de le voir à hauteur d’âme.

Je marchais, souvent sans but, espérant que quelque chose surgisse — un détail, une expression, un éclat de lumière sur une vitre sale — quelque chose qui me dise : "Tu es encore vivant."

Un matin de fin d’automne, je longeais une ancienne voie ferrée désaffectée, envahie par les herbes folles et les ronces. L’air était froid, limpide, chargé de cette lumière oblique que seule la saison sait distiller. Je marchais depuis des heures, le pas lent, l’appareil en veille autour du cou. Rien à prou-

ver. Juste être là.

Un vieux banc de pierre, couvert de mousse, se dressait à l'ombre d'un saule. Je m'y suis assis, presque sans y penser. En face, un champ laissé à l'abandon, percé de touffes d'herbe jaune, et plus loin, une vieille grange aux planches disjointes. Dans l'entrebâillement, un rai de lumière découpait l'ombre. C'est là que j'ai cadré, sans réfléchir. Un déclic. Le premier depuis longtemps. Le premier vrai.

Ce cliché, je l'ai gardé longtemps pour moi. Il n'était ni spectaculaire, ni techniquement parfait. Mais il disait quelque chose de mon état. Il parlait de fissures, de lumière entre les lattes, de ce qui persiste malgré l'abandon. Et cela me suffisait.

Les jours suivants, j'ai repris mes marches, plus longues, plus attentives. J'évitais les foules, mais j'acceptais les rencontres. Un vieux berger, un jour de gel. Une femme qui peignait des fleurs fanées à l'encre noire. Un enfant qui m'a tendu une pomme rouge sans un mot. Rien d'extraordinaire. Juste des éclats d'humanité, comme des cailloux blancs semés sur mon chemin.

J'avais cessé de chercher un sens à tout cela. Mais une chose était certaine : en allant vers la lumière, je retrouvais peu à peu le goût du vivant.

Une partie de pêche insolite

Été 1997

Le club piscicole, auquel j'appartiens depuis quelques années, m'a proposé d'animer des stages de pêche pour des jeunes issus de milieux défavorisés, ceux qui ne partent pas en vacances, oubliés des cartes postales et des grands départs. Grand pêcheur devant l'éternel, je me sens dans mon élément, prêt à transmettre ma passion au bord de l'eau.

Le jour J, un bus bringuebalant finit par s'arrêter dans un nuage de poussière. Une bande de garçons, âgés de treize à quinze ans, en descend dans un tumulte de cris et de gestes, comme libérés d'une cage invisible. Leur énergie déborde, indisciplinée, presque sauvage. À peine ont-ils posé le pied sur le sentier qu'ils s'interpellent à grand renfort de blagues et d'insultes bon enfant. J'apprends alors, par l'organisateur, qu'ils viennent d'un quartier du nord de Marseille. Des gosses de la ville, pas du genre à taquiner le goujon au bord d'une rivière. Les seuls poissons qu'ils connaissent, plaisante l'un d'eux, sont rectangulaires, pannés, avec un œil dans un coin de la boîte. J'en souris jaune : je sens que la journée ne sera pas de tout repos.

Heureusement, l'association a choisi un cadre idéal : un petit lac paisible niché dans la plaine des Maures, cerné de majestueux pins parasols. Le genre d'endroit où l'on vient chercher le silence, le souffle du vent dans les branches, la fraîcheur de l'ombre sur la nuque. Un havre que les promeneurs et les familles affectionnent, le genre de lieu où le temps semble s'arrêter.

Mais cet après-midi-là, la quiétude fut balayée d'un revers de décibels. La sérénité des lieux céda la place à un brouhaha digne d'une cour de récréation un jour de grève de surveillants. Mes espoirs de calme s'évaporèrent. Pourtant, une intuition me souffle que cette agitation cache autre chose. Une attente. Un besoin. Et peut-être, avec un peu de patience, une surprise.

Je me tiens près de mon matériel, entre les boîtes de leurres et les cannes posées sur l'herbe. J'attends le moment propice pour captiver leur attention, mais pour l'instant, ils s'égaillent comme une volée de moineaux dans tous les sens, criant, bousculant, lançant des cailloux dans l'eau ou s'essayant aux ricochets.

— Hé m'sieur, y'a des requins là-dedans ou quoi ?
— Nan mais sérieux, c'est mort ici, même les moustiques ont déserté !

Je laisse couler. Laisser le trop-plein s'échapper, c'est souvent la première étape.

L'un d'eux, plus petit, s'approche discrètement. Il observe, sans un mot, mes gestes calmes pendant que je monte une ligne. Je fais mine de ne pas le remarquer.

Puis, doucement, je tends une canne en silence. Il hésite, la saisit à deux mains, maladroitement. Je montre comment appâter l'hameçon, comment lancer, comment attendre. Il m'écoute, concentré, comme si cette canne était une baguette magique capable d'ouvrir un monde nouveau.

Derrière, les autres se moquent.
— Regarde-le, il croit qu'il va pêcher Moby Dick !
Mais je vois que certains jettent un œil, intrigués. Le silence du petit, son calme, tranche avec leur vacarme. Un début de curiosité affleure.

— Bon les gars, qui veut parier qu'il chope un poisson avant vous ?

Le défi est lancé. Il fallait ça. En quelques minutes, ils se pressent autour, veulent tous essayer. Ils s'attrapent les cannes comme on dispute un ballon, mais je les recadre : ici, chacun son tour.

Et puis, miracle. Un bouchon qui frémit, puis plonge d'un coup. Un cri jaillit, des mains tremblent. Un gardon, pas bien gros, mais il brille au bout de la ligne comme un trésor.

— Wesh, t'as vu ?! Il a pêché un vrai poisson !

Les moqueries se taisent, remplacées par une excitation nouvelle. Ce poisson-là, ce n'est pas un rectangle pané. C'est vivant, vibrant, presque une révélation. Dans leurs yeux, je lis une forme d'émerveillement brut, celle qu'on oublie parfois trop vite en grandissant.

Je les regarde, un sourire au coin des lèvres. Finalement, peut-être qu'on ne va pas juste parler de pêche aujourd'hui.

L'après-midi s'étire, et avec elle, le tumulte s'adoucit. Le soleil décline doucement entre les pins parasols, projetant sur le lac des reflets d'or brisé. Les garçons, maintenant répartis autour de l'étang, pêchent à tour de rôle. L'un s'applique à lancer plus loin, un autre nettoie une ligne emmêlée. Les voix sont encore présentes, mais le ton a changé. Plus calme. Plus contenu.

Je m'assieds sur une souche à l'écart, pour surveiller d'un œil et respirer un peu. Le petit, celui qui m'avait approché en premier, vient me rejoindre. Il s'assoit sans rien dire, une brindille entre les dents. Il la mâchouille, le regard perdu vers l'eau.

— Il est beau, ton coin, murmure-t-il. On dirait qu'il dort.

Je tourne la tête vers lui, surpris par la douceur de ses mots. Il s'appelle Samir, me dit-il après un temps. Treize ans. Il n'a jamais quitté la ville. Il n'a jamais vu un lac autrement qu'à la télé. Il me parle de sa cage d'escalier, de sa mère qui travaille trop, de son grand frère en galère, de l'école qu'il déteste mais qui lui manque pendant l'été.

— Ici, j'me sens un peu bizarre, avoue-t-il. Comme si… j'étais dans un rêve. On dirait que tout est lent, tranquille. Ça fait du bien, mais j'sais pas pourquoi.

Je hoche la tête. Je sais exactement ce qu'il veut dire. Le silence de la nature, son rythme à elle, a le pouvoir de remettre les choses à leur place. De faire taire le vacarme intérieur.

— C'est pour ça que tu viens pêcher ? demande-t-il.

Je souris.

— Pour ça, oui. Et pour ce moment-là, celui où tu ne penses plus à rien, sauf à ce qui tire doucement sur ta ligne. Comme si le monde entier ne tenait plus qu'à un fil, et que tu pouvais enfin respirer.

Il acquiesce, en silence. Pendant un instant, nous restons là, côte à côte, à regarder l'eau, sans plus rien dire. Le temps suspend son vol. Puis, dans un souffle, il lâche :

— J'aimerais bien revenir, un jour.

Je sens sa demande silencieuse, fragile. Alors je pose une main sur son épaule.

— Tu seras toujours le bienvenu, Samir.

Au loin, un autre garçon hurle :
— M'sieur ! J'crois que j'ai chopé un monstre !

Nous nous levons, rions. La vie reprend son cours, joyeuse et maladroite. Et moi, dans cette joyeuse cacophonie, je sens naître une conviction : ce jour, au bord d'un lac, n'aura pas seulement appris à ces gamins à pêcher.

Il leur aura, peut-être, ouvert un passage.

Alors que je m'appliquais à démêler une ligne, concentré sur ce fragile lacis de nylon — mon fils, jadis, m'avait déjà formé à ce genre d'acrobatie teintée de patience et de calme lors de nos parties de pêche où les fils s'emmêlaient autant que les caprices — des cris stridents déchirèrent le silence tout juste revenu. En un instant, sans raison véritable — ou peut-être pour toutes les raisons du monde — une dispute éclata. Une rixe confuse, bruyante, où les mots volaient plus haut que les poissons.

Très vite, ce ne fut plus une initiation à la pêche, mais une course d'obstacles pour contenir une troupe indomptable. Les cannes devinrent des épées, les bouchons des cibles mouvantes. Avec l'instigateur de la sortie responsable des jeunes, ont se transformaient en arbitres débordés dans une parodie moderne des *Trois Mousquetaires*.

L'agitateur de ce remake d'épée n'était autre qu'un grand gaillard de quinze ans à peine, un jeune black bâti comme une armoire normande. Un mètre quatre-vingt, épaules carrées, regard dur. Il savait jouer de sa carrure, imposer le respect ou la peur d'un simple froncement de sourcils. Mais derrière la posture, on devinait un gamin. Un gosse à la carapace trop vite durcie.

Il fallut de longues négociations, de la patience, de la fermeté, et un soupçon de ruse pour parvenir à l'apprivoiser… provisoirement.

Mais le calme fut de courte durée. Très vite, le tumulte reprit. Une bagarre éclata entre deux jeunes, les poings parlant là où les mots avaient échoué. Tandis que nous nous efforcions de les séparer, d'autres en profitaient pour lancer des cailloux sur les bouchons de liège, perturbant les lignes des plus appliqués.

Nous faisions feu de tout bois pour maintenir le cap : un mot ferme ici, un geste d'apaisement là, un regard complice pour désamorcer. Une chorégraphie improvisée de pédagogie de terrain. Mais l'énergie nécessaire à cette simple initiation nous épuisa. Au terme de l'activité, nous étions plus lessivés que les jeunes eux-mêmes.

Le soleil s'efface derrière les collines quand le bus réapparaît au loin, soulevant la poussière sur le chemin de terre. Le ciel se teinte de rose et d'orange, comme pour saluer cette journée inattendue. Les garçons rassemblent leurs affaires à contrecœur, traînant les pieds, comme s'ils n'étaient plus si pressés de rentrer. Certains comparent leurs prises, fiers comme des coqs, d'autres cachent dans leur poche un bouchon ou un hameçon, souvenir discret d'une parenthèse.

Rassemblement. Comptage. Et là, le coup classique : il en manque quatre.

Une rapide fouille des environs, et nous les retrouvons derrière un rideau d'arbustes, allongés dans l'herbe… à fumer la leur. Rien d'agressif dans leur attitude. Juste un air de défi pour se sentir vivant.

Nous les ramenons au groupe sans réticence. Je les aide à remonter les glacières vides, les seaux encore humides, les cannes fatiguées. Une fois à bord, les corps s'affalent sur les banquettes, la fatigue tombant d'un coup comme une couverture. Le bruit s'estompe peu à peu. L'un écoute de la musique sur son téléphone, un autre regarde par la vitre, rêveur.

Samir me fait un petit signe de la main à travers la fenêtre ouverte. Ce n'est pas un grand salut, juste un petit geste, un semblant de murmure, mais dans ses yeux, il y a quelque chose de neuf. Comme une confiance naissante. Comme un fil tendu vers l'avenir.

Je lève la main en retour. Le moteur vrombit, les pneus écrasent les petits graviers du chemin et le bus s'éloigne lentement, avalant la route sinueuse entre les pins. Un sillage de poussière flotte encore longtemps après leur départ.

Le silence revient. Celui que j'aime tant. Celui que je retrouve comme un vieil ami fidèle.

Mais ce soir-là, il est différent. Il résonne en moi, chargé de visages, de rires, de regards. Et je me surprends à sourire, seul, au bord du lac désormais désert.

Ces jeunes n’ont peut-être rien appris de la pêche, ou presque. Mais moi, j’ai appris quelque chose d’eux. Une leçon d’humilité, de patience, et d’espoir.

Et je sais, au fond de moi, que ce ne sera pas la dernière fois.

Chapitre 7

Les années 2000

Vacances aux Baléares

Un vent de panique technologique souffle sur la planète. Les journaux, les JT, les conversations de bureau bruissent d'un même mot : le *bug*. La crainte d'un dysfonctionnement généralisé des systèmes informatiques, d'un monde soudain plongé dans le noir à minuit pile, envahit les esprits. On redoute tout : avions qui s'écrasent, ascenseurs bloqués, ordinateurs muets, banques à genoux. Une simple erreur de codage pourrait-elle faire vaciller la modernité ? Il n'en fut rien, fort heureusement. Les chiffres basculèrent dans le nouveau millénaire sans heurts majeurs. Mais jamais un passage d'année n'avait autant fait parler, trembler, spéculer.

C'est l'été, et la France exulte. Sur le toit de l'Europe, son équipe de football réalise le doublé : après la Coupe du monde, elle s'offre le Championnat d'Europe. La liesse déborde dans les rues, les drapeaux claquent aux balcons, les klaxons dessinent une joie brutale mais sincère. Une euphorie nationale s'impose, éphémère mais vivace.

Besoin d'évasion. De déconnexion. Nous prenons la route des vacances, direction les Baléares.

À peine une heure de vol plus tard, l'A320 amorce sa descente vers Ibiza.

Le hublot m'ouvre un tableau d'une beauté presque irréelle. La côte se dessine peu à peu, ourlée de plages blondes, de criques discrètes et de villas aux toits d'ocre bordées de taches bleues : tennis, piscines, petits bassins suspendus dans la chaleur.

Le paysage, baigné d'une lumière limpide, semble peint à l'aquarelle, comme s'il venait de naître sous le pinceau d'un artiste inspiré. La mer, palette vivante de bleus et de verts, ondule doucement sous l'effet des courants marins. Je distingue des hors-bords, minuscules, fendant la surface en laissant derrière eux un sillage d'écume qui se dissout lentement. Plus loin, les voiliers, points blancs allongés, virent lentement, au gré du vent ou de la volonté du skipper.

Un calme étrange m'envahit. Comme un sas entre deux mondes. Celui des peurs collectives et celui de l'instant présent, solaire et silencieux.

À la descente de l'avion, la bise locale, sèche et vive, fouette le tarmac et nos visages. Un goût de sel et de poussière flotte dans l'air. Un mini-bus nous attend, dédié aux vacanciers du club Santa Eulalia, notre lieu de séjour. Nous embarquons, bercés par l'idée d'un repos mérité.

Le véhicule s'engage sur un long boulevard, large et rectiligne, bordé d'immeubles résidentiels aux façades propres, sans éclat ni fadeur. Entre les deux voies, une esplanade fleurie s'épanouit en une haie de lauriers-roses qui semblent danser sous le vent. Leur parfum, mêlé à l'air chaud, nous parvient par bouffées à travers les fenêtres entrouvertes.

Le nez collé à la vitre, je me laisse captiver par les maisons anciennes, hautes, fièrement dressées derrière des grilles en fer forgé. Chaque bâtisse possède son caractère. Les balcons ouvragés, les volets peints de vert, de bleu, parfois d'un jaune éclatant ou d'un rouge insolent, attirent le regard vers

les étages, vers les histoires muettes qui dorment derrière les persiennes closes.

Au terme du trajet, le mini-bus nous dépose à l'entrée du centre de vacances. Une employée au sourire professionnel nous accueille et nous remet les clés de notre maisonnette. Elle est nichée au cœur d'un vaste domaine verdoyant, un cocon de nature façonné pour le repos.

Là, tout respire le bien-être. L'ombre d'oliviers centenaires, la silhouette des palmiers balancés par le vent, les explosions colorées des lauriers fleurs et des bougainvilliers tissent une toile vivante, paisible. Les habitations blanches, cubiques, semblables à des maisons de sel ou de craie, parsèment le paysage. On les croirait sorties de terre, comme des champignons surgis au matin d'une nuit humide.

Ici, le temps semble ralentir. On pose les valises sans hâte, on ouvre les volets comme on entrouvre une promesse de quiétude.

Nous profitons de ce jour au ciel maussade pour partir en déambulation autour du domaine. Un petit sentier, discret, s'enfonce entre les buissons et mène à la plage en contrebas. Il faut emprunter un escalier étroit, creusé à même la roche, dont les marches irrégulières semblent avoir été taillées par le temps et le vent.

Du haut d'un promontoire, mon regard embrasse la crique. Là, en contrebas, s'alignent des hangars à bateaux vétustes, creusés dans la roche, prolongés par des rails rouillés qui descendent jusqu'à l'eau. Ils semblent abandonnés, figés dans une attente silencieuse, vestiges d'un autre temps.

Au large, perçant la brume tenace du matin, un bateau de pêche rentre au port. Il fend les vagues avec lenteur, environné d'une nuée d'oiseaux marins. Les mouettes rieuses et les goélands ponctuent l'air de leurs cris stridents, se mêlant au ronronnement fatigué du moteur. On devine, à son allure et à sa ligne un peu lourde, que sa cale est pleine.

Près de la falaise, une petite embarcation s'approche doucement. À bord, un pêcheur solitaire, silhouette voûtée, visage buriné par les années et les embruns. Il accoste avec lenteur au ponton d'un des vieux hangars. Un geste sûr. Il coupe le moteur, le relève, puis reste un instant immobile, comme absorbé par la mer.

Plus loin, quelques voiliers aux voiles réduites, manœuvrés par des skippers téméraires, tentent de dompter les caprices de la brise. Des véliplanchistes glissent avec souplesse sur les vagues, portés par une bourrasque soudaine. Ils tracent dans l'écume des arabesques éphémères, figures libres au cœur de l'élément.

Tout autour, la mer, sous ce ciel d'étain, semble garder en son creux une mémoire ancienne, faite de labeur, de sel, de patience et de beauté rugueuse.

Après le repas de midi, l'appel de l'intérieur des terres se fait sentir. Il faut quitter un instant les embruns pour partir à la découverte du *caillou ibérique*, comme on appelle ici affectueusement cette île rugueuse. Une balade s'impose sur un sentier escarpé, serpentant à travers le maquis parfumé.

Sur les hauteurs, de fiers moulins à vent se dressent, campés sur leur piédestal de pierre. Ils dominent le paysage, enracinés sur des plates-formes cerclées de restanques où le temps semble s'être arrêté. Témoins d'un passé rural désormais révolu, ils ont bravé les vents, les siècles — et même, pourquoi pas, les assauts imaginaires d'un certain Don Quichotte, guerrier des illusions.

Autrefois destinés à actionner les meules à huile, ces moulins ont été réinventés en villégiatures estivales, hébergeant désormais des rêveurs en quête d'authenticité. Le contraste est saisissant : ces géants de pierre, nés pour le travail, reconvertis en lieux de repos.

Et puis, au détour d'un virage, l'insolite surgit. Un âne gris, à l'air philosophe, tire péniblement un char à banc brinquebalant sur le chemin empierré. Debout à l'arrière, planté sur le plancher comme un capitaine sur le pont, un autochtone coiffé d'un vieux chapeau de paille effiloché tient les rênes

d’une main, et dans l’autre, une longue perche. Au bout, une carotte suspendue oscille doucement au rythme des cahots.

La scène a quelque chose d’irréel, presque cinématographique. Devant mes yeux amusés se matérialise soudain l’expression bien connue : *l’âne et la carotte*. En voilà une version grandeur nature, cocasse et poétique à la fois. L’animal avance d’un pas lent mais obstiné, peut-être plus pour le symbole que pour le légume.

Un éclat de rire intérieur me secoue doucement. Il y a des instants où la vie ressemble à une fable. Et celle-ci, tout en douceur, me rappelle qu’il n’est pas toujours nécessaire d’aller loin pour se sentir dépaysé.

Sur le chemin du retour, nous empruntons un sentier qui longe la mer, sinuant entre les buissons bas et les rochers sculptés par le vent. Une tour de guet perce la côte déchiquetée. Plantée là comme un sémaphore, elle s'avance avec audace vers la mer, veillant sur une anse paisible où quelques voiliers de plaisance ont trouvé refuge. Leurs coques blanches tanguent doucement, bercées par le clapotis régulier.

Au large, sur une mer d’huile, un supertanker immobile toise, impassible, un petit chaland qui le frôle avec nonchalance. La scène a quelque chose de surréaliste, comme un géant contemplant un enfant. Le soleil scintille sur l’eau bleue de la Méditerranée, semant mille éclats d’argent. Des yachts luxueux oscillent au rythme lent des vagues, silhouettes blanches et lisses qui font rêver, lointains symboles d’une vie dorée.

Le dépaysement agit comme un baume. Il redonne souffle et légèreté à l’esprit. On se sent allégé de son quotidien, porté par la beauté simple des choses.

En approchant de la plage, nous découvrons un petit hameau de vieilles maisonnettes, blotties les unes contre les autres, comme pour se tenir chaud. Blanchies à la chaux, elles cachent leurs lézardes sous des treilles généreuses, où s’emmêlent les grappes de vigne et les souvenirs des étés passés. À l’heure du crépuscule, les façades se parent de teintes bleutées, entre l’azur du ciel et la transparence de l’eau. Tout devient silence et douceur.

Plus loin, dans les terres, se dresse une grande bâtisse à colombages, insolite en ce décor insulaire. Elle ne manque pas d’âme. Ses poutres sombres et sa façade patinée par le temps racontent une autre histoire, un autre exil peut-être.

Je lève les yeux machinalement. Un épervier fend le ciel, surgissant dans mon champ de vision. Le rapace plane avec une majesté discrète, puis s’élève, dessine une courbe, amorce un piqué vertigineux avant de remonter, comme suspendu à l’invisible. Il danse avec le vent, libre et silencieux.

Le lendemain, nous louons un véhicule afin de découvrir l’île à notre rythme, en toute liberté. Au fil des kilomètres, la terre de Cervantès se dévoile, pleine de contrastes et de promesses. La route, pittoresque et sinueuse, serpente entre figuiers, noyers, pins élancés, oliviers trapus, citronniers aux fruits d’or et caroubiers tordus par le vent. La diversité du paysage est un enchantement constant.

Les restanques se succèdent, les criques secrètes s’ouvrent comme des écrins entre les falaises, et de longues plages de sable fin bordent une mer turquoise qui vient lécher la côte, tantôt douce et ondulée, tantôt âpre et rocheuse. Le panorama, baigné d'une lumière éclatante, rappelle à bien des égards les collines de Provence.

Les vitres baissées, nous laissons entrer les senteurs du maquis. Un subtil mélange d’essences méditerranéennes — pin, romarin, citron et lavande sauvage — embaume l’habitacle, offrant un vrai bain d’arômes vivifiants. Au bord de la route, les haies colorées des maisons se parent de fleurs aux teintes chamarrées : bougainvilliers en cascade, hibiscus éclatants, lauriers en bouquet. Chaque détour de chemin est une surprise pour les yeux, un tableau vivant.

De retour au centre de vacances, encore habités par les images de cette échappée, je décide de clore cette journée par une touche élégante. Le soir venu, nous réservons une table à Ibiza, au café Montesol. L'endroit, chargé d'histoire, a des airs de Flore ou des Deux Magots à la parisienne : un lieu où l'on refait le monde, où les idées s'échangent à la lueur tamisée, entre verres de vin et éclats de voix. Un parfum de bohème flotte dans l'air tiède du soir, et nous nous laissons porter par l'ambiance, heureux, simplement.

Ibiza ville

La journée est consacrée à l'exploration d'Ibiza, cette petite ville au cœur de l'île des Baléares. L'archipel des Pityuses offre des paysages polychromes, que n'auraient pas reniés Monet ou un autre maître de l'impressionnisme. Mais si Ibiza est célèbre pour ses nuits endiablées, elle n'a rien de bucolique.

Le jour, vidée de ses noctambules, la ville semble figée dans une torpeur étrange. Mais à la tombée de la nuit, elle se transforme. On m'a rapporté que les rues se peuplent alors de personnages hauts en couleur, venus des quatre coins du monde. Les touristes y paraissent plus jeunes, plus dénudés, parfois plus perdus aussi.

Nous flânons au hasard des ruelles, au rythme de nos pas. Dans les rues étroites et sinueuses du port, les boutiques s'enchaînent, débordant de bijoux fantaisie, de paniers en osier, de produits locaux et de vêtements bariolés. Un joyeux capharnaüm de couleurs et d'odeurs. Des échoppes proposent tatouages et piercings à une clientèle en quête d'identité ou d'audace. Ça grouille de jeunesse, de regards fuyants, d'envies floues.

Sur le quai, les cafés bruissent de conversations en plusieurs langues. On y sirote la boisson locale, le "Palo", à ne pas confondre — humour malicieux oblige — avec celui que se "roulent" certains aux terrasses, dans un climat de liberté revendiquée. Des restaurants, serrés les uns contre les autres, alignent leurs terrasses, proposant paëllas, poissons grillés et spécialités ibériques. Les parfums s'enchevêtrent avec les éclats de voix.

Un peu plus loin, nous franchissons un vieux pont-levis qui mène à la haute ville, Dalt Vila, le quartier le plus animé à la nuit tombée. On y accède en traversant un étroit tunnel, à peine éclairé, comme une transition vers un autre monde.

Nous déambulons dans les ruelles pavées, entre façades blanches et recoins sombres. La foule y est dense, et l'atmosphère plus électrique. Ça parle fort, ça rit, ça danse parfois. Mais au détour d'une venelle, des silhouettes se glissent, plus discrètes, plus inquiétantes. Une faune disparate émerge des ombres, entre effervescence festive et relents de marginalité. La ville vit, palpite, se cherche et se perd peut-être aussi.

La haute ville, perchée sur son promontoire, se découvre à travers un enchevêtrement de venelles pavées, souvent en escalier. Les maisons aux façades blanches laissent pendre leur lessive au balcon, comme autant de bannières de vie. Cette architecture suspendue évoque, par instants, les villages provençaux ou italiens accrochés à la roche.

Tout en haut, dominant les lieux, la cathédrale s'élève dans la lumière dorée des projecteurs nocturnes. Son éclat calme contraste avec l'effervescence du monde en contrebas.

Car ici se côtoient les tribus bigarrées d'une société en quête de sensations : touristes désœuvrés, vacanciers hédonistes, clubbeurs déchaînés, communautés gays et lesbiennes, drag-queens théâtrales… tous déambulent dans une chorégraphie nocturne effervescente. Un théâtre de l'excès, de l'apparence, du désir.

On croise de jeunes femmes légères, des lolitas à peine vêtues, des regards qui accrochent, pro-

voquent, insistent. Certains hommes assument leur attirance avec une désinvolture affichée. Des rabatteurs, tracts en main, proposent des nuits "spéciales" dans des clubs aux noms sulfureux : soirées libertines, lieux échangistes, et bien d'autres variantes du plaisir tarifé ou débridé.

C'est un monde en rupture avec les normes, où les limites se floutent au rythme de la musique, de l'alcool, des poudres. Un monde déliquescent ? Peut-être. Ou simplement un miroir grossissant de nos sociétés en mutation.

Dans les boîtes les plus huppées, la Jet Set parade, se cherche, s'observe. On s'y encanaille à bon compte, on joue à se perdre pour mieux se faire voir. Les noctambules, tels des chiroptères modernes, se repaissent d'énergies nouvelles, de chair fraîche, de regards en quête d'absolu ou d'oubli.

Ibiza a bien changé depuis l'époque des années "peace and love". Je me souviens d'une soirée bien arrosée, il y a longtemps, où d'authentiques babas-cool m'avaient confié, la larme à l'œil et la voix un peu voilée, que l'île n'avait plus rien de celle qu'ils avaient connue. Selon eux, elle s'était perdue dans une frénésie factice. Là où régnait l'utopie douce, c'est aujourd'hui la frime et l'excès qui font loi.

La "perle des Baléares" est désormais envahie par une faune haute en couleur, parfois déjantée, souvent déconnectée… mais étrangement fascinante.

Les seventies nostalgiques au cerveau cramé par l'acide ou le LSD sont quinquagénaires, grand-père pour certain, d'autres mangent les pissenlits par la racine. L'exécutoire choc d'une jeunesse brillante et décadente a laissé la place à une génération "*techno-pharmacie-partie"*. On ne rencontre plus que dans les clubs branchés de l'île, des "*beaufs*" déguisés en drag-queens, des présentateurs télé le corps farci de coke coupée à quatre vingt dix pour cent et à l'ecstasy mal dosée flippant un max, des dealers, des mecs perchés et des putes en mal de dose. Ceux conscient de ce qui s'y passe ne touchent plus qu'à l'herbe.
Nous marchons tranquille dans une rue lorsque nous sommes attiré par de la musique andalouse provenant d'un bar à tapas. L'ambiance rythmée par la musique nous fait rester jusqu'au petit matin. La cap orangée du soleil levant recouvre le port face à la citadelle devant des noctambules émerveillés par le spectacle.
Aujourd'hui on programme la traversée en bateau pour Formentera. Un îlot préconisé en son temps par les hippies transfuges chassés de San Francisco USA, devenus personnes in gratta…

Formentera

La traversée vers Formentera débute au lever du jour, alors que la lumière rase du matin effleure encore les coques des bateaux endormis dans le port d'Ibiza. L'air est doux, porteur d'un parfum de sel, de gasoil léger et de promesse d'évasion. Sur le pont du ferry, les passagers somnolents sont mêlés à quelques rêveurs qui, comme moi, espèrent retrouver dans cet îlot l'écho d'une époque révolue.

L'approche de l'île se fait dans un silence respectueux. Formentera se dévoile peu à peu, nue, sans ostentation. Une terre basse et plate, ourlée de plages immaculées, de dunes fragiles et de pins tordus par le vent. Rien à voir avec la frime tapageuse d'Ibiza. Ici, le temps semble suspendu, ralenti par une sorte de grâce païenne.

La terre du froment — ainsi la nomment les autochtones — est la plus petite des quatre îles principales de l'archipel espagnol. Située au sud d'Ibiza, elle forme avec cette dernière le duo des Pityuses. Autrefois haut lieu de la culture hippie, ce gros caillou aride est resté fidèle à son âme *baba cool*. Ici, le temps semble glisser sans bruit, comme une vague sur la roche.

Dès notre arrivée, nous louons un scooter pour sillonner la petite île plate, sillonnée de murets de

pierres sèches et ceinturée de plages blondes infinies. Le casque vissé sur le crâne, nous ressemblons à deux figurines de Playmobil échappées de leur boîte.

Retrouver une certaine idée de la liberté

Dès les premiers pas sur l'île, une sensation me submerge : celle d'un retour. Non pas géographique, mais presque ontologique. Formentera, c'est une esquisse de ce que fut Ibiza dans les années 70 — celle que m'avaient contée les baba-cools au regard fuyant et aux chemises sans col.

Nous entamons notre virée, les routes sont étroites, parfois encore poussiéreuses. On y croise des vélos rouillés, des scooters brinquebalants, quelques pêcheurs en tongs, et des silhouettes féminines sans âge, aux robes longues, pieds nus, tressant des colliers de coquillages en vendant du granité maison. L'esprit libertaire flotte encore, même s'il s'est un peu dilué dans les cartes postales pour touristes en quête d'authenticité. Après un quart d'heure nous atteignons le phare, tout de blanc et de rouge vêtu, juché au bord de la falaise. Autour, des mouettes voltigent en tous sens, offrant un ballet aérien à couper le souffle. La brise de mer, saturée d'iode, nous claque au visage avec vigueur — une gifle salutaire.

Notre route serpente ensuite jusqu'à une crique isolée près de Es Caló, connue seulement de quelques initiés. L'endroit est un havre de paix, hors du monde, où l'on se baigne sans contrainte, en maillot ou dans le plus simple appareil, selon l'humeur du jour.

Puis nous gagnons la côte la plus sauvage : Cala Saona. Là, les moulins à vent dressent leurs silhouettes immobiles comme les gardiens d'un passé pastoral. La plage, bordée d'une eau limpide aux reflets turquoise, semble tout droit sortie d'un rêve d'aquarelliste.

Plus tard, direction San Francisco — qu'on appelle ici Javier — et San Fernando, ou San Ferran, l'un des repaires favoris des anciens beatniks. Dans les échoppes typiques de ces villages, les étals débordent de fripes bariolées, de bijoux faits main, de tentures psychédéliques. On y croise des visages burinés, des regards perdus dans les vapeurs du temps, des réminiscences des sixties accrochées aux étagères comme des reliques d'un monde enfui.

Formentera n'est pas une île, c'est une parenthèse. Une échappée loin du tumulte, un souffle de liberté.

La gorge sèche, nous poussons la porte de la mythique Fonda Pepe pour y prendre un rafraîchissement. Ce lieu emblématique fait office de café, de cantine populaire… et même de bureau de poste improvisé, où chacun peut afficher ses messages sur les colonnes de la salle : annonces bohèmes, petits mots, pensées fugaces griffonnées sur des bouts de papier.

Les murs patinés de l'immense salle du restaurant sont tapissés de photographies d'époque : visages burinés, scènes de fêtes oubliées, icônes d'un monde révolu figées dans la poussière du temps. Dans les courants d'air créés par les ventilateurs de plafond, les serveurs au regard las virevoltent entre les tables, jonglant avec leurs plateaux comme dans une chorégraphie bien rodée.

Le bar, avec ses étagères en bois brut et son antique distributeur de Fortuna, me fait l'effet d'un saloon de western transposé aux Baléares. Les *vrais faux hippies* présents observent, d'un œil attendri et légèrement narquois, les agapes bruyantes de la jeunesse d'aujourd'hui, percée de toutes parts et tatouée jusqu'à l'âme.

Au-dessus du comptoir, une photo jaunie trône encore : Bob Dylan y pose aux côtés de Pink Floyd. On dit qu'il a passé ici quelques nuits d'insomnie, bercé par les guitares, les rêves d'ailleurs et les volutes d'herbe. Une petite faim se manifeste. Nous commandons une spécialité maison : un étrange sandwich indonésien à base de bœuf bouilli et de lard fumé, nappé de mayonnaise, parsemé de câpres et de cornichons. L'alliance est hasardeuse mais savoureuse, à l'image du lieu.

Nous sommes bien. Ici, le temps semble suspendu entre deux époques. Si l'on fait abstraction des coups de soleil criards des Allemandes, des scooters pétaradants et des portables greffés aux oreilles des Italiens, on pourrait croire que nous sommes au bout du monde — ou au cœur d'un rêve éveillé.

Sur la route, nous croisons un *campesino*. Figure burinée par le soleil, poncho sur les épaules, sombrero vissé sur le crâne, il semble somnoler, oscillant au rythme de son bourricot. Les pieds presque traînant sur le sol, il avance nonchalamment, et son âne, dans un braiment sonore, ponctue notre passage comme pour nous saluer d'un clin d'œil sonore.

Dans un champ bordant la petite route, une paysanne au visage encadré d'un fichu noué sous un large chapeau de paille s'affaire, courbée sur sa terre. Un panier de récolte à ses pieds, elle ramasse patiemment le fruit de sa besogne. Plus loin encore, nous croisons un vieux patriarche, canne en main, le nez penché sur ses genoux fatigués par les années. Il nous gratifie d'un sourire désarmant, dévoilant une dentition clairsemée où quelques *chicots* résistent fièrement à l'usure du temps.

Anticipant de futures vacances, nous visitons une maison à l'écart des hôtels tapageurs. Vieillotte de l'extérieur, elle semble tomber en désuétude, comme abandonnée au vent et aux ronces. Pourtant, dès le seuil franchi, elle nous surprend par son confort inattendu : mobilier sobre mais accueillant, télévision par satellite, même le téléphone… Un charme discret, un peu suranné, mais rassurant.

Sur les conseils d'un autochtone bienveillant, nous terminons notre balade en nous rendant sur la plage la plus célèbre de l'île, renommée pour sa beauté presque irréelle. On la surnomme *la petite Caraïbe*, et ce surnom n'est pas usurpé. Un long ruban de sable fin blanc qui s'étire comme un bras dans l'azur, une mer d'un turquoise limpide, presque irréelle, une lumière à couper le souffle. Je me glisse dans l'eau cristalline, tenant par la main l'amour de ma vie. Ces yeux pétillent de bonheur. Nous nageons quelques longueurs, le cœur léger. On regagne la plage, et l'on s'allonge sur nos serviette à l'ombre rare d'un tamaris. Le ressac est un bercement ancien, une mémoire qui ressurgit. Je pense à ces années où tout semblait encore possible. Où le monde était une aventure à vivre, pas une scène à exhiber. Formentera me fait du bien. C'est un lieu de répit, un havre hors du temps où les fantômes des idéaux perdus viennent se reposer, la peau salée et l'âme comblée, savourant cet instant suspendu.

Les corps s'y fondent en silence, loin des cris et des beats assourdissants d'Ibiza. Ici, on parle bas. Les regards se croisent sans jugement. Une forme d'humanité apaisée.

En fin d'après-midi, nous embarquons sur le dernier bateau pour Ibiza. Depuis le bastingage, le regard plongé dans l'horizon, nous assistons à un coucher de soleil flamboyant. L'île s'éloigne, baignée dans des teintes de cuivre et d'or, comme un adieu sans paroles mais chargé de promesses.

La grotte de l'amour

Le lendemain, nous embarquons pour une mini-croisière. Les estivants, ainsi qu'un couple de jeunes mariés en voyage de noces — rencontrés la veille dans le bus à la descente de l'avion — montent à bord le visage radieux. Nous nous installons à la proue, humant déjà le parfum d'aventure.

Sans trop s'éloigner de la côte, le bateau marque de petites escales, embarquant au passage quelques vacanciers logés dans les hôtels du bord de mer. Puis il met le cap sur le large, semé de présides dressés tels des cariatides silencieuses montant la garde.

Les appareils photo et les caméscopes s'animent aussitôt pour capturer l'instant. Ça crépite de toutes parts. On se croirait au Festival de Cannes, lors de la montée des marches. L'embarcation stoppe ses machines face à l'île aux Chèvres — autrefois repaire de boucaniers et d'animaux en tous genres. Il ne reste aujourd'hui que quelques chèvres redevenues sauvages.

À en croire le capitaine, il faut une acuité visuelle hors pair et un œil de lynx pour en apercevoir

une. Il promet d'ailleurs une bouteille de champagne à quiconque repérera un spécimen de Monsieur Seguin issu des nouvelles des Lettres de mon moulin d' Alphonse Daudet. Même avec des jumelles, personne ne parvient à distinguer la moindre silhouette caprine. Légende pour touristes crédules ? Ou bien un loup nageur aurait-il traversé les flots pour se régaler d'un festin inattendu ?

Le bateau reprend son itinéraire, croisant d'autres îlots épars. Des mouettes en vol stationnaire attrapent à la volée les poignées de pop-corn lancées par des gamins, ravis d'amuser la galerie. Les photographes amateurs, improvisés paparazzi, mitraillent la scène avec une ferveur inattendue. Le battement d'ailes des palmipèdes claque dans l'air comme un drapeau secoué par le vent.

Au loin, sur la côte, émergent les dômes immaculés de résidences fastueuses appartenant à de riches nababs, dans ce style oriental si typique du pays. Une vision presque irréelle, surgie du mirage d'un conte des Mille et Une Nuits.

Soudain, une brise venue du rivage envahit le pont, charriant un fumet irrésistible de paella. Un passager, doté d'un bon sens pratique, déclare en reniflant : « À l'odeur, on ne doit pas être loin de midi. »

Le capitaine, souriant, manœuvre habilement pour accoster au débarcadère d'un petit port plein de charme. Quartier libre jusqu'à quinze heures, annonce-t-il d'une voix gouailleuse.

À terre, une paella généreuse est servie, accompagnée de vin rosé à volonté. L'ambiance devient vite conviviale. Deux places disponibles, où à pris place les jeunes mariés, nous invites à nous asseoir pour passer à table. Une douzaine de Français sont déjà attablés : une famille haute en couleur, volubile, dont les voix couvrent parfois le cliquetis des couverts.

Les assiettes de paella déborde de crevettes, de moules, de morceaux de poulet et de poivrons rougeoyants, nappés d'un riz au safran qui embaume les souvenirs de vacances. Le vin rosé, bien frais, coule dans les verres avec générosité.

À peine les premières carafes de rosé vidées dans les verres que les langues se délient. Les Français entament leur concerto de voix haut perchées. L'un parle politique, l'autre du prix du mètre carré, un troisième se lance dans l'évocation nostalgique de ses années "club Med", pendant qu'une matriarche aux lunettes cerclées d'écaille distribue des conseils de cuisson comme une cheffe étoilée oubliée par la télé.

Le jeune couple rit à gorge déployée, emporté par la chaleur communicative de cette tribu bruyante. On trinque, on plaisante, on refait le monde à coups de "t'as pas tort", "ça c'est bien vrai", et "moi je dis". Les enfants, eux, chassent les chats du port à coups de morceaux de calamar, tandis que des musiciens locaux grattent quelques accords d'une guitare sèche, apportant à la scène un parfum d'Espagne un peu caricatural, mais diablement efficace.

Piaffant d'impatience, certains n'attendent même pas le traditionnel café pour quitter la table. Ils s'éparpillent comme une volée de moineaux. D'autres, plus tranquilles, se lèvent à leur tour, bien décidés à profiter de ces deux heures de liberté supplémentaires.

En remontant une dune de sable aux reflets dorés, on découvre la côte, découpée comme une lame en dents de scie, s'étirant à perte de vue. Repérant une crique isolée et sa petite plage de sable fin, nous précédons les jeunes mariés s'engageant sur un sentier escarpé, glissant, taillé dans la roche. Un brin d'appréhension nous traverse, vite dissipée lorsque l'ont foule enfin le sol meuble et chaud de la crique.

Allongé sur leur drap de bain, les arpions en éventail, un couple de nudistes se donne sans réserve aux caresses ensoleillées, offerts, impassibles, aux rayons coquins de l'astre au zénit. Dans notre plus simple appareil, on s'approche à notre tour du rivage, tenté par une baignade vivifiante.

Mais à peine le ressac atteint, notre élan est brisé : sous la surface, de discrètes silhouettes gélati-

neuses ondulent, figées dans une étrange contemplation. Des méduses… médusées. Tout s'explique : la mer, si tentante vue d'en haut, est presque déserte.

Le temps file à toute allure. Le capitaine, fidèle au rendez-vous, fait sonner la cloche du retour. Éparpillés sur la plage, les adeptes du bronzage, de la lecture ou de la sieste entendent soudain le long appel de la sirène du bateau. Bon gré mal gré, on se redresse, on secoue le sable des tapis en paille, on remet ses tongs ou rien du tout, et on entame la remontée par le même chemin abrupt, rissolés, repus, un peu à regret, mais heureux d'avoir volé à l'après-midi un fragment d'éternité.

La troupe regagne le bateau à contrecœur, la peau déjà halée, l'humeur légère, l'estomac repu. Le moteur se remet en marche, ronronnant comme un vieux matou satisfait. L'après-midi s'étire paresseusement, bercée par le clapotis régulier des vagues contre la coque. Certains somnolent, d'autres fixent l'horizon, le regard un peu flou, comme s'ils cherchaient à retenir quelque chose de cette parenthèse flottante, entre rires, soleil, vin et mer.

Le Capitaine Fracasse — ainsi surnommé par ses moussaillons, tant sa carcasse semble avoir été fracassée par des années de mer et de tempêtes — s'assure personnellement qu'aucun zoophyte au corps gélatineux ne rôde dans l'anse, afin que les distractions coutumières de la croisière puissent se dérouler sans accroc.

Le jeu traditionnel consiste à remonter du fond sablonneux les bouteilles de mousseux que l'équipage a préalablement jetées à la mer. En se penchant au-dessus du garde-fou, tout en s'y cramponnant, on aperçoit effectivement les bouteilles reposant sagement sur le tapis blond du fond marin.

Une dizaine de téméraires — nul besoin de les pousser — franchissent le bastingage sans la moindre hésitation et plongent dans le vide avec l'enthousiasme d'apprentis corsaires. L'élixir convoité ? Du mousseux, bien sûr, même si "picrate" semblerait plus honnête.

L'un des nageurs, désireux d'impressionner la galerie, tente un saut de l'ange théâtral.

À peine touche-t-il l'eau que son bermuda, pris de liberté, reste à la surface, flottant devant un public hilare. L'infortuné refait surface en catastrophe, nageant ventre à terre pour rattraper son effet — et sauver ce qui reste de sa dignité.

Les moins audacieux — dont nous faisons partie — savourent le spectacle depuis le pont, mi-fascinés, mi-moqueurs, mais tout de même admiratifs.

Lorsque les boîtes à bulles furent toutes émergées, certains les burent entre amis, à la bonne franquette, d'autres en solo, dans un coin, l'air faussement détaché. Le soleil déclinait doucement, mais l'ambiance restait pétillante, elle aussi.

En avant toute ! Le capitaine remit le cap, la voix goguenarde, le geste sûr. Un homme d'équipage, promu pour l'occasion garçon de pont, entame sa tournée. Il ne passe pas inaperçu aux yeux de certaines « tourterelles » qui reluquent sans vergogne les deux castagnettes rebondies que son short moulant laisse deviner avec une franchise méditerranéenne.

Ce bel hidalgo à la pilosité généreuse — que n'aurait pas reniée un primate de la forêt amazonienne — se promène d'un pas chaloupé, une outre de vin blanc du cru posée sur l'épaule. Aux amateurs, bouche grande ouverte et tête renversée, il offre une rasade à la régalade, sans autre formalité.

Le jeune couple de mariés s'adonne à cette coutume con…viviale, tandis que le malicieux serveur, l'œil pétillant de malice, s'ingénie à faire déborder l'outre — oh maladresse bien commode ! — dans les décolletés pigeonnants de passagères ravies, gloussant comme des adolescentes effrontées.

Soudain, le grésillement du porte-voix interrompt les rires : le capitaine annonce l'arrivée imminente à la fameuse « Grotte de l'Amour ». Une cavité naturelle, sculptée dans la roche comme si la main de l'homme y avait œuvré pour abriter un mystère ancien. La légende prétend que les amoureux qui s'embrassent sous sa voûte voient leur amour béni des dieux.

Le marin, concentré, manœuvre avec la précision d'un orfèvre pour faire franchir à l'embarcation l'étroite ouverture de l'excavation. L'ombre enveloppe peu à peu le bateau. À l'intérieur, les flashs crépitent comme un feu d'artifice discret, révélant les reliefs secrets de la grotte, ses stries humides, ses formes troublantes.

Les couples, enlacés, s'embrassent avec ferveur, comme s'ils offraient leur passion au sanctuaire de la pierre. Spectateurs émus, nous nous laissons gagner par l'atmosphère. Le cœur un peu noué, la gorge serrée, une larme — rebelle, discrète, sincère — glisse le long de la joue. On l'essuie d'un revers de main, gêné de tant de tendresse à découvert.

L'émotion bat son plein, puis doucement se retire, comme la marée. À vau-l'eau, le bâtiment flottant regagne son port d'attache. Sur le pont, les bavardages s'estompent, les rires se raréfient, les ardeurs retombent. Les émois, les ébats, les festivités et l'air du large ont eu raison des plus endurants.

Comme à l'aller, les estivants sont débarqués, escale après escale, devant leur hôtel respectif. Chacun retrouve ses repères, son petit morceau de quotidien suspendu. Le soleil, toujours radieux, inonde la sublime rade. Sur le front de mer de San Antonio, les premiers immeubles dressent leur crête cubique à l'horizon, comme pour saluer les revenants.

Le souvenir de ce moment paradisiaque restera gravé dans les pensées, niché quelque part entre les grains de sable et les bulles de mousseux, en attendant la prochaine destination.

Une légère brise se lève, atténuant la morsure de la canicule qui collait aux murs et aux peaux. Sur la route du retour, le silence règne en maître. Seuls les ronronnements du moteur de la petite italienne de location et le frottement des pneus sur l'asphalte abrasif viennent troubler cette douce quiétude.

La vitesse modérée, dictée par la prudence mais révélatrice d'une certaine lassitude, trahit un corps alourdi par la chaleur, les émotions et la beauté du jour. Je savoure ce moment de lenteur comme on déguste une dernière gorgée de vin frais, les paupières mi-closes, l'âme un peu ailleurs.

Le brasier du temps perdu

Un soir, alors que nous déambulions sur la plage pour admirer le coucher du soleil, notre regard, happé par un éclat dansant à l'horizon, fut attiré tel un éphémère vers un grand bûcher qui crépitait au loin. Piqués de curiosité, nous nous approchâmes. Des fêtards nous invitèrent à partager leur soirée. Sans façon, on se glissa parmi eux, tout près du feu.

Les flammes se dandinaient sous les caresses de la brise marine, projetant d'étranges ombres mouvantes sur les visages et les dunes. Mille étincelles montaient vers l'Olympe dans un frémissement de bois sec. Le ciel était clair, la nuit complice.

Un couple de Tziganes, castagnettes et guitare en main, électrisait l'atmosphère avec un flamenco endiablé. Des *olé* jaillissaient en chœur, s'envolaient tutoyer les étoiles de la Voie lactée. La danseuse, dans sa robe fendue, mettait littéralement le feu à l'âme des plus inhibés. Elle tournoyait, possédée, comme traversée par un souffle ancestral.

C'est alors que surgit Pablo, sorte de Hugues Aufray local, guitare en bandoulière, veste à franges arborant dans le dos le slogan : *faites l'amour, pas la guerre*. Il ouvrait la marche d'une petite troupe de vrais-faux hippies, en pattes d'eph' élimés, chemises à fleurs, barbes hirsutes et cheveux longs — la panoplie parfaite du beatnik de carte postale.

Les voir déambuler ainsi, leur allure nonchalante, leur liberté revendiquée dans chaque geste, me projeta avec une étrange acuité dans l'ambiance des années soixante-dix. Cette scène ressuscitait, le temps d'un feu de joie, les échos d'une époque où tout semblait encore possible.

Avec mon chapeau de cuir et mes cheveux longs, je n'eus qu'à franchir la frontière de leur délire comme si j'étais projeté dans le passé. Juste pour un soir, j'étais à nouveau l'un des leurs.

À la demande des fêtards, Pablo revisite des chansons cultes des sixties comme "*San Francisco"* de Scott Mc Henzie et des resucées dominants les hits parades de cette époque. Chaque noctambule a apporté des consommables en tout genre qu'ils partagent sans arrière pensée. Un hippie roule un cône de Marijuana à l'ancienne d'au moins dix centimètres, puis le passe de main en main dans un esprit festif et de partage. L'herbe, à l'odeur caractéristique, mélangée aux essences brûlées du foyer incandescent, embrume la tête des initiés.

Les heures s'effilochent comme les volutes de fumée dans le ciel d'encre. Le feu crépite encore, fidèle au cœur du cercle, tandis que les visages s'embrasent de lumière et d'ivresse douce. Les guitares passent de main en main, les rythmes changent, s'apaisent, se relancent dans des variations bohèmes. Des voix s'élèvent, certaines justes, d'autres tremblantes, mais toutes pleines d'un abandon sincère.

À un moment, quelqu'un tend une bouteille, puis une autre. Le vin passe, la chaleur monte, les rires s'élargissent. Les langues se délient dans toutes les langues. On parle espagnol, français, anglais, avec les mains, les regards, les silences aussi.

Une fille aux pieds nus, aux cheveux emmêlés, s'assoit près de nous. Elle a le regard noir et tranquille de celles qui savent écouter le vent. Elle dit s'appeler Alma. Elle sort d'un sac en toile une flûte de pan, souffle quelques notes qui virevoltent au dessus de la tiède brise légère, et soudain comme par magie les étoiles se mettent à danser. Même les vagues semblent s'interrompre pour l'écouter.

Puis un conga surgit, un autre le rejoint chassant le son léger de l'instrument à vent. Les corps se relèvent, s'animent. Une ronde se forme, spontanée, désordonnée, belle. On danse pieds nus sur le sable tiède, à la lumière incertaine du brasier. Nous dansons aussi, surpris d'y prendre goût, de se sentir léger, presque adolescent.

Des confidences chuchotées naissent ici et là, des mains se cherchent, des regards se croisent avec cette intensité propre aux nuits où le temps n'existe plus. Des baisers s'échangent comme des secrets. Tout semble suspendu, hors du monde.

Un garçon s'éloigne vers la mer avec sa guitare. Il joue dos au feu, face à l'eau, et sa mélodie s'en va se perdre dans le ressac. D'autres le rejoignent. Certains se baignent nus dans l'eau noire, phosphorescente de reflets lunaires. Des éclats de rire rebondissent sur les flots. Et nous, adossés à une barque retournée, les pieds dans le sable, on regarde cette humanité bigarrée comme une scène de théâtre éphémère. Il y a là, ce soir, quelque chose de fragile et d'inoubliable. Une fraternité sans paroles, un instant de grâce volé à l'immensité. Je ferme les yeux. Le feu crépite encore. Et j'ai le sentiment, profond, d'avoir trouvé ma place dans cette nuit sans frontières.

Le feu décline doucement, comme une bête rassasiée. Les bûches noircies se consument en silence, exhalant leurs dernières volutes d'un bois salé. Certains dorment à même le sable, enroulés dans des couvertures de fortune, blottis les uns contre les autres comme des naufragés heureux. D'autres, plus tenaces, veillent encore, les yeux rivés à la danse lente des dernières flammes, l'esprit flottant quelque part entre fatigue douce et plénitude.

Nous sommes revenus nous asseoir à côté d'Alma. Nous n'avons presque pas parlé, mais le silence entre nous valait mille paroles. Elle chantonnait parfois, des airs anciens, presque murmurés, comme si elle berçait la nuit elle-même. À un moment, elle nous a pris la main, simplement. Ce contact a traversé nos corps comme une onde chaude.

Vers quatre heures, la mer s'est faite plus bavarde. Ses vagues, toujours en mouvement, ont commencé à refluer avec plus de vigueur, comme si elles voulaient annoncer l'approche du jour. Le ciel,

lui, changeait subtilement de teinte. Une ligne pâle, imperceptible d'abord, s'est dessinée à l'horizon, entre l'eau et les étoiles.

Des silhouettes se sont levées lentement, engourdies mais souriantes. On a ravivé le feu un instant pour se réchauffer. Quelques braises rougeoyaient encore, mais l'essentiel de la chaleur venait désormais de nos regards, de ce que nous avions partagé. À l'est, un filet d'or a commencé à fendiller le ciel. Le jour naissait, fragile, timide. Des oiseaux invisibles ont entonné leurs premières notes, un chant hésitant mais chargé d'espoir. C'était l'heure où le monde retient son souffle, l'heure suspendue entre deux temps.

Je me suis levé, les pieds froids mais le cœur chaud. Alma se leva aussi, son sourire illumine son visage de femme enfant puis s'est éloignée vers un petit groupe qui s'ébrouait déjà dans l'eau tiède du matin. Je l'ai regardée s'éloigner sans rien dire. Il ne fallait rien dire. Les mots auraient été de trop. Je n'ai rien dit non plus à ma compagne. Elle non plus. Il y avait dans notre silence un pacte tacite : cette nuit resterait à part. Des heures sacrées. Un moment volé à l'éternité.

Les corps éparpillés sur le sable semblaient figés dans une chorégraphie de lendemain, où le sommeil et l'ivresse se disputaient les restes de la nuit. Les beatniks, redevenus simples vacanciers, repliaient leurs illusions avec leurs couvertures. Pablo, la voix rauque, chantonna un dernier refrain de Dylan, comme une manière de fermer l'épisode.

Je sentais sur ma peau le sel, le sable, la fumée, et cette fatigue douce qui ne naît que des nuits vécues pleinement. La femme de ma vie me souriait les yeux encore un peu embués. Nous nous sommes regardés. Inutile de parler. Elle aussi avait compris. Cette nuit ne s'écrirait pas dans les albums photo. Elle vivrait, quelque part, en nous. Silencieuse. Brûlante. Indélébile.

Des braises du brasier, ravivées par le vent marin, résistaient à la pénombre de la nuit, prolongeant un peu le jour évanescent. Nous aurions voulu arrêter le temps. Étendus sur le sable, réchauffés par les derniers souffles du feu, nos regards se perdaient dans le firmament scintillant. Les mélodies envoûtantes devenaient complices de couples qui s'aimaient librement, sans que quiconque y prête attention. En l'espace d'un soir, nous avions mis au second plan nos illusions perdues, nos idéaux fanés, nos peines, et tous ces rêves inavoués ou inachevés.
Mais l'aube, cruelle et pudique, finit par surgir. La lumière naturelle, lente et impitoyable, dissipa les songes.

Lentement, nous avons repris la direction du centre de vacances, nos vêtements imprégnés d'odeur de feu. En quittant la plage, j'ai jeté un dernier regard derrière moi. La mer léchait le sable comme pour effacer les dernières empreintes. L'aube, cruelle et lumineuse, s'imposait. Mais au fond, nous savions qu'une part de nous était restée là-bas, dans cette nuit de feu, de musique et de partage, entre l'éternité d'un instant et l'oubli du monde. La plage s'éloignait, déjà baignée d'une lumière dorée. Quand les premières lueurs du jour s'insinuèrent entre les paupières encore lourdes, une étrange torpeur enveloppait le rivage. Le feu, naguère ardent, n'était plus qu'un tas de cendres tièdes striées de quelques braises entêtées. Les derniers accords de guitare s'étaient tus, comme résignés à l'éveil du réel.

Dernière soirée

Notre séjour touche à sa fin. Le soleil s'éclipse en catimini derrière la colline qui surplombe le club de vacances. Chaque soir, comme un rituel immuable, l'heure de l'apéro s'invite parmi les vacanciers. Et ma foi, on ne se fait pas prier. Les représentants des pays communautaires s'entendent comme larrons en foire dès qu'il s'agit de lever le coude.

Plus tôt dans l'après-midi, un concours de pétanque avait été organisé par l'équipe d'animation. Avec mon amoureuse, nous remportons la finale haut la main, face à des adversaires visiblement

peu familiers avec le cochonnet. On a fait honneur à la Provence — fanny évitée, pastis mérité.

En empruntant l'allée qui mène à notre « chez nous » de villégiature, nous passons devant les terrains de tennis, où deux amateurs de la petite balle jaune s'écharpent tels des gladiateurs, dégoulinants de sueur. À entendre le claquement sec de la balle au contact des raquettes, on devine le poids des frappes et la détermination des combattants.

Un peu plus loin, en traversant la pinède, nous dérangeons par inadvertance un couple de faisans aux couleurs chatoyantes.
Surpris, les emplumés s'envolent dans un fracas d'ailes, cherchant un coin plus tranquille pour poursuivre leurs ébats.

Après une douche nécessaire, tiède comme une caresse, nous enfilons nos tenues de fin d'après-midi, légèrement froissées mais encore imprégnées du sel du jour. Puis, insouciants et détendus, nous nous fondons dans la foule joyeuse des aficionados de l'apéro.

Les verres tintent, les rires éclatent, les langues se délient à mesure que le soleil décline. Assis à notre table préférée, un peu en retrait mais toujours dans le courant vivant de la terrasse, nous laissons filer le temps comme le sable entre les doigts. Mon amoureuse, le regard pétillant, fait tournoyer les glaçons dans son verre de sangria, tandis qu'un serveur moustachu nous adresse un clin d'œil complice.

La musique s'élève doucement des enceintes, un vieux tube des années 80 qui fait hocher les têtes. Le ciel prend une teinte d'abricot, promesse d'une dernière soirée à la fois douce et un peu mélancolique.

Les tournées d'alcools locaux grignotent peu à peu les résistances des plus téméraires. Dans la piscine, un couple barbote, entortillé l'un à l'autre, indifférent au reste du monde. Sur un transat, un jeune Anglais — qui visiblement a confondu Gin fizz et limonade — roupille les bras en croix, le visage rouge comme un coquelicot.

Soudain, des Allemands éméchés entonnent leur célèbre marche *« Ein Heller und ein Batzen »*, plus connue par son refrain *« Heido Heidi »*. Ce n'est pas vraiment du goût de ceux qui n'ont pas oublié l'Histoire…
Pour épater la galerie, et notamment le jeune couple de Français — fort sympathique — rencontré lors des parties de pétanque, je lance au barman, bravache :
« Dos pastis y una jarra de sangria, por favor ! »
C'est à peu près tout ce dont je me souviens de la langue ibérique, mais ça suffit à déclencher quelques rires.

Les anglophones, eux, parlent rugby et football tout en reluquant, d'un œil torve et lubrique, les croupes incendiaires des blondes venues du pays de Jean-Sébastien Bach. Mais ça, c'est une autre musique…

À l'autre bout du bar, accoudés au zinc, des gais lurons — plus gays que lurons — frétillent du croupion, moulés dans leurs petits bermudas criards, se défiant à coups de tequilas frappées. Sous la pergola, en retrait, quelques Anglaises aux visages cramoisis se pochetronnent allègrement au vin blanc. Le couple de jeunes mariés rencontré durant la mini-croisière c'est fait une petite place parmi les aficionados de l'apéro. Ils commandent deux *palos* — une sorte de Fernet-Branca local — à ne pas confondre avec le *palo* que les amoureux se roulent…

Un peu plus loin, à une grande table, un groupe de Belges — *une fois !* — dévorent des moules-frites en buvant des litres de bière jusqu'à plus soif. On s'installe non loin, simples témoins de cette joyeuse bacchanale.

Pour certains, ce fut la dernière soirée avant le retour. Pour nous aussi.

Épuisés nous rentrons nous coucher. La tête posée sur l'oreiller le Marchant de sable, Nounours et sa Pimprenelle entrent en scène pour saupoudrer sur notre résistance le magique sable doré du sommeil. Mission accomplie.

Le réveil sonne plus tôt que de coutume. Dans le silence matinal, la station balnéaire semble encore assoupie, comme si elle refusait de nous laisser partir. Les valises sont bouclées à la hâte, sans grand soin, comme à chaque fin de séjour où l'on range autant ses affaires que ses souvenirs.

Le lendemain un mini bus nous attend pour l'avion du retour, synonyme de la fin des vacances. Le chauffeur nous trimballe comme si nous étions des cageots de fruit et légumes. Sur la petite route sinueuse qui mène à l'aéroport sa conduite rend malade la plupart des vacanciers. Il devait se prendre pour Alain Prost. A tombeau ouvert il parvient à nous acheminer. Sitôt pris nos bagages il est reparti à fond les ballons.

L'aérogare, impersonnelle et blafarde, contraste brutalement avec la lumière dorée des jours précédents. On s'y sent comme des exilés volontaires, dépossédés d'un rêve à peine vécu. Dans la file d'embarquement, les visages sont tirés, les yeux encore embrumés de fatigue et de souvenirs. Quelques enfants pleurnichent, des couples se taisent. Les discussions sont rares, feutrées, presque solennelles. Chacun fait le deuil discret de ce bout de parenthèse enchantée.

Les files s'étirent, les visages sont encore hâlés mais déjà tournés vers le retour à la normale. Le jeune couple de mariés est là aussi, encore souriant mais un peu plus silencieux, comme nous. Quelques mots échangés, un dernier regard complice, et chacun s'en va vers sa porte d'embarquement.

Assis derrière la vitre, en attendant l'appel, je scrute la piste. Les avions décollent, emportant avec eux des bribes d'éclats de rire, de chaleur, de musique et de sable chaud. L'instant est suspendu.

On repart avec dans la tête une collection d'images, de parfums, de sons mêlés. De ces moments précieux que la vie nous offre parfois, sans prévenir. Et qui font que l'on s'attache à ce qui nous échappe.

L'hôtesse appelle notre vol. C'est l'heure.

Assis dans l'avion, je regarde par le hublot. Ibiza s'éloigne, se rétrécit, jusqu'à devenir un point dans l'immensité bleue. Je pense à la crique aux méduses, à la grotte de l'amour, aux rires autour du feu, aux visages croisés, aux corps abandonnés à la mer et au soleil. Une vie parallèle, en miniature, qui s'éteint doucement.

Durant le vol, mon épouse abandonne sa tête sur mon épaule, un geste tendre, empreint de lassitude. Je sens son souffle régulier, chaud, comme un reste de cette douceur méditerranéenne que l'on quitte à regret. Ce contact simple, apaisant, me ramène à l'essentiel. Tout autour, les passagers somnolent, feuillettent un magazine froissé ou contemplent sans conviction le ciel par le hublot.

Moi, je reste immobile, attentif à ce poids léger contre moi, comme si j'en redoutais l'effacement. C'est dans ces instants-là que l'amour se manifeste sans mots : une tête posée, une épaule offerte, une absence de paroles qui en dit long. Nous flottons entre deux mondes, suspendus entre l'île et la terre ferme, entre les rires de la veille et les obligations du lendemain.

Les nuages défilent sous l'aile. Je ferme les yeux, un instant. Peut-être pour retarder l'atterrissage. Peut-être pour rêver encore un peu.

À l'atterrissage, les portables se rallument comme des réveils matinaux. La routine s'infiltre sans prévenir, avec son lot de notifications, de messages en attente, de promesses à tenir. Le cœur un peu serré, la valise un peu lourde, je récupère nos sacs sur le tapis roulant. Le hall d'arrivée sent le café brûlé et les retrouvailles.

Nous avons quitté l'île, mais elle ne nous a pas encore quittés.

Mon enfance perdue

Août 2000

Je suis attristé. Six ans après sa Marie, mon père de substitution l'a rejoint au ciel.
Je me remémore mes années d'enfant. Cet homme, travailleur acharné, a œuvré dans la métallurgie dès l'âge de quatorze ans. Lorsqu'il était en poste de nuit, avec maman Marie, nous lui apportions sa « gamelle ». Dans le bassin industriel, l'usine n'était pas loin du quartier où j'ai grandi. On pouvait s'y rendre à pied.

Quand il ne travaillait pas, Papa m'emmenait en promenade ou au jardin, pour cultiver les légumes. Sa famille et son jardin étaient ses passions.
Ma tendre enfance, ces années-là, furent les plus belles de ma vie. Je leur voue une reconnaissance éternelle.

Des anecdotes émergent de ces souvenirs :

- Les balades en forêt, où j'appris à distinguer les bons des mauvais champignons, et à reconnaître le Nord en observant la mousse sur les arbres.
- Les séjours dans l'arrière-pays, chez une tante. Aller chercher le lait à la ferme avec ma sœur de cœur, et faire tournoyer les pots pleins sur le chemin du retour.
- Traverser la forêt odorante de résineux pour aller chercher la fourme à la fruitière du coin.
- Cueillir, à la saison propice, les airelles et les fraises sauvages.
- Escalader un rocher que, petit, je voyais comme une montagne. Plus tard, adulte, je l'ai revu minuscule. Un jour, lors d'une escapade nostalgique, j'y suis retourné avec mon fils. Nous l'avons gravi ensemble — tout un symbole, pour transmettre l'héritage de mes jours heureux, et qu'il ne s'efface pas dans les méandres de l'oubli.
- Participer aux moissons et aux fenaisons, m'enivrer des odeurs de foin coupé.
- Battre les épis de blé au fléau, sur le plancher poussiéreux de la grange. J'ai aimé cette expérience de paysan en herbe.
- Ériger des bonshommes de neige à l'arrivée de l'hiver, m'étendre sur le manteau blanc pour y laisser mon empreinte éphémère, les bras en croix, ou dessiner un ange avec le mouvement de mes membres. Engager une bataille de boules de neige avec Papa, dans des éclats de rire qui déchiraient le grand silence blanc.
- Les balades en charrette, tirée par un cheval docile, empruntant les chemins de traverse jusqu'à la ferme d'un oncle.
- Gauler les noix, récolter les châtaignes tombées des arbres…

Parmi mes souvenirs je revois la scène d'une anecdote cocasse :

" Nous étions en pleine forêt pour une cueillette de champignons, lorsque deux coups de fusil retentirent au loin. Par miracle, deux pigeons, foudroyés en plein vol, tombèrent à nos pieds. Personne aux alentours. Papa les ramassa sans hésiter, et les cacha dans les grandes poches de sa veste. Pas vu, pas pris. De retour à la maison, ils furent plumés et vidés, et Maman nous prépara un

plat délicieux : pigeon accompagné des traditionnels champignons, petits pois, carottes ".

Elle cuisinait à merveille. Son pâté chaud, son gâteau de foie… des plats délicieux qui me restent en mémoire, et que j'apprécie encore aujourd'hui.

Le dimanche, nous allions à la campagne rendre visite à une tante, qui possédait une télévision en noir et blanc. Si la sagesse me souriait ce jour-là, j'avais droit de regarder, en début d'après-midi, la série « Ivanhoé », avec l'acteur anglais Roger Moore — celui qui, quelques années plus tard, devint James Bond, l'agent 007.

C'est à cette époque que Papa Éloi m'a transmis l'amour de la nature.
Je ne l'oublierai jamais. Il fut plus qu'un père pour moi : le guide de mes premiers pas.
Ma considération éternelle m'accompagnera jusqu'à la fin de mon existence.

Des amis SDF

Octobre 2000

Au bar du village, nous faisons la connaissance d'un couple de vacanciers qui vient tout juste d'acquérir une résidence secondaire sur les hauteurs de la commune. Le mari et la femme sont fort sympathiques. Ils nous confient être retraités.

Lui, tout sourire, aime à plaisanter en se présentant comme « SDF » — Sans Difficulté Financière. Et, de fait, leur train de vie donne du crédit à ce trait d'humour. En plus d'un luxueux appartement à Paris et d'un duplex à Sanary, où nous avons le privilège d'être invités certains week-ends, ils possèdent deux voitures : une modeste Twingo, pour faire couleur locale, et une Jaguar, pour les grandes occasions.

Lui, l'ancien businessman reconverti en épicurien, dépense sans compter et nous fait généreusement profiter de ses largesses. L'été, c'est barbecue autour de la piscine, et très souvent, nous écumons les restaurants de la région, les bons comme les moins bons, car pour lui, tout est prétexte à trinquer et à rire.

C'est un personnage haut en couleur, doté d'une intelligence rare et d'une culture générale impressionnante. Il aime rappeler qu'il a passé son bac à quatorze ans, alors que moi, au même âge, je faisais péniblement mon « certoch ». Ça le faisait rire aux éclats, et moi aussi.

Autrefois, il fut chanteur dans les années soixante. Il s'est produit dans de nombreux pianos-bars parisiens. Ses disques, aujourd'hui introuvables, dorment dans un tiroir de son bureau, comme les témoins silencieux d'une vie d'avant, bohème et enfumée. De temps en temps, il en sort un pour le plaisir de le faire tourner sur sa vieille platine, l'air faussement désabusé, comme pour dire : « Écoutez, c'était moi, ça ! »

Pour amuser la galerie, il enchaîne des blagues à deux balles, d'un autre temps, d'avant l'euro comme il dit. Et sitôt le petit déjeuner avalé, c'est cigare et single malt. Une bouteille par jour, dit-il sans ciller, et une boîte de cigares pour accompagner.

Un matin, ma voiture rend l'âme. La pauvre était au bout du rouleau, et je ne pouvais plus rien pour elle. C'est dans ce moment de panne sèche que mon nouvel ami me propose une solution : racheter sa Twingo, à peine cinquante mille kilomètres au compteur, toutes options, toit ouvrant, climatisation. Une aubaine. Il me la cède pour la moitié de sa valeur à l'Argus, sans négociation ni détour.

Le lendemain, comme si de rien n'était, il offrait une Mercedes-Benz flambant neuve à sa femme pour son anniversaire. Tout était fluide chez lui, spontané, sans calcul apparent.

Pour le remercier, je me suis mis à exécuter de petits travaux dans sa propriété : une remise en état par-ci, quelques coups de peinture par-là. De fil en aiguille, une complicité s'installe, à mi-chemin entre camaraderie et reconnaissance mutuelle.

Un jour, il me propose son ancien ordinateur. Problème : je n'y connaissais strictement rien à l'informatique. Mais cela ne l'arrête pas. Il se charge lui-même de ma formation. Et comme je ne suis pas totalement idiot, j'apprends vite. J'avoue même y avoir pris goût.

Pour poser des bases saines à cette amitié qui prenait de l'ampleur, je choisis un jour de lui parler

franchement. Je le regarde droit dans les yeux et lui dis que son argent ne m'intéresse pas. J'avais en mémoire cet adage d'un vieux sage : *« Le luxe attire beaucoup d'amis, mais la pauvreté sélectionne les vrais. »*
N'exagérons rien, je n'étais pas pauvre, juste en équilibre, et surtout très attaché à mon indépendance. Je tenais à me démarquer de toutes ces sangsues qui gravitent autour de lui, uniquement attirées par ses largesses.

Pour se sentir vivant, tel un monarque, il lui fallait une cour. Et il l'entretenait comme un seigneur du Sud. Il ne manquait plus que le bouffon. Mais malgré mon humour de boute-en-train, je ne voulais surtout pas être celui-là.

Fin septembre, nous sommes conviés au mariage de l'une de ses filles. Ce fut grandiose. Des dizaines d'invités, un festin digne d'un roi, et pour couronner le tout, un feu d'artifice éclatant dans le ciel noir. Le luxe, le faste, le vertige de l'instant.

Que de dépenses… pour un divorce un an plus tard.

Bons baisés de Venise

Août 2002

Un demi-siècle a filé, comme une étoffe qu'on dévide sans y prendre garde. Et pourtant, ma crinière est restée fidèle au poste, abondante comme aux plus belles années, sans une ride de gris. Mes dents, bien plantées dans leur socle, n'ont pas déserté, et mon ventre — par miracle ou par discipline — n'a pas cédé aux assauts du temps. Que le sablier s'écoule vite, lorsqu'on ne le regarde pas couler !

Pour marquer l'événement, nous avons convié les amis de toujours, quelques cousins complices, et les voisins devenus camarades de vie, à un apéro dînatoire sous le signe de la gaieté. Le "Président", fidèle troubadour de nos soirées, et un autre ami musicien ont pris en main l'animation. Même l'Édile du village, compagnon de route de longue date, a honoré la fête de sa présence.

Mais ce fut mes cousins qui, en bouquet final, me laissèrent sans voix : un voyage à Venise, rien que ça. Une surprise aussi inattendue qu'émouvante. Alors, porté par les rires et les verres levés, par les chants improvisés et les pas de danse maladroits, j'ai senti un frisson passer. Comme si, dans cette nuit d'amitié partagée, on célébrait quelque chose de plus grand que l'âge : le goût de vivre, tout simplement.

On a chanté, on a dansé, comme si demain devait tout emporter. Et, peut-être, est-ce ainsi qu'il faut fêter la vie.

Septembre 2002

Vogue la galère... heu, la *gondole* ! Direction l'Italie. Nous partons retrouver une amie d'enfance de mon égérie. Française par sa mère, italienne par son père, elle partage aujourd'hui sa vie avec un transalpin du cru. La distance rend nos visites rares, mais les moyens électroniques et les réseaux sociaux entretiennent le lien. Les retrouvailles sont à la hauteur de l'attente : chaleureuses, généreuses, comme seules savent l'être les amitiés anciennes. Une chambre nous attend dans leur grande maison, et les soirées filent tard dans la nuit — les copines ont bien des silences à combler.

Un matin, nous embarquons tous ensemble à bord d'un train régional pour rejoindre Venise. Cette cité lacustre, à mes yeux, est sans doute la plus élégante d'Europe. Elle respire l'Art, l'architecture, la littérature — tout y est raffinement, comme si le temps, ici, hésitait à s'écouler.
Nous flânons, portés par le rythme lent des ponts arqués qui enjambent les canaux, et laissons nos pas nous mener jusqu'au fameux pont des Soupirs. L'histoire n'y est guère romantique, pourtant : c'est par là que passaient les prisonniers en route vers leur geôle. Mais l'imaginaire a pris le dessus, et les amoureux en gondole scellent encore leur vœu d'éternité sous ses arches.

La place Saint-Marc s'ouvre devant nous comme un théâtre à ciel ouvert. Les marchands de graines attirent une armée de pigeons téméraires qui se posent sur les têtes, les épaules, provoquant rires et clichés inoubliables.
Autour, les splendeurs s'enchaînent : le Palais des Doges, la Tour de l'Horloge, la basilique Saint-Marc, et là-haut, dominant la ville, la statue dorée de l'archange Gabriel — gardien bienveillant de la Sérénissime.
Nos hôtes nous glissent un conseil : éviter d'être sur la place à la brunante lorsque sonne la cloche «

Marangona », tant son timbre est puissant. D'après eux, on pourrait y perdre l'ouïe ! Une légende dit même qu'elle fut rapportée de Constantinople en 1204. Certains affirment qu'elle retentit à midi et à minuit, d'autres parlent du début et de la fin du labeur quotidien. Nous n'avons pas tranché la question : au moment où elle a tonné, nous étions plongés dans la visite du palais Contarini del Bovolo.

La journée s'achève en apothéose, face à la lagune, où le soleil couchant embrase l'Adriatique. Le silence qui suit en dit plus long que les mots.
Les jours suivants, nous délaissons la lagune pour explorer la Lombardie, cette terre aux accents généreux où nos amis résident. Mais Venise, elle, s'est imprimée dans nos mémoires comme un rêve éveillé, une parenthèse suspendue au-dessus du temps.

Le lendemain nous partons en randonnée dans la campagne lombarde, histoire de nous dégourdir les jambes et de respirer un peu de nature. Sur le chemin, la cueillette de champignons s'improvise au gré des trouvailles, entre fougères et mousses odorantes. Nous grimpons une petite colline, un lieu chargé d'histoire : c'est ici, nous confie notre ami italien, qu'une bataille eut lieu pendant la dernière guerre. En grattant un peu la terre, des traces surgissent — de la poudre, des douilles rouillées. Beaucoup de soldats, tombés au combat, auraient été ensevelis sur place, faute de pouvoir être transportés. Cette terre porte encore leur silence.

Nous poursuivons jusqu'à une véritable chaumière, coiffée de son toit de chaume, comme sortie d'un autre siècle. L'ami qui nous y accueille le fait avec une chaleur authentique. Il parle un français impeccable, ayant passé une partie de son enfance dans l'Hexagone, où ses parents travaillaient. Un feu de cheminée crépite dans l'âtre. Entre deux verres de Chianti blanc, nous partageons un jambon fumé aux arômes profonds, le genre de goût qui vous raconte tout un pays.

Après deux heures à bavarder, nous prenons congé, direction la vallée. À mi-chemin, notre guide nous propose un détour chez une de ses connaissances : un ancien pilote d'hélicoptère reconverti en éleveur. Il possède une ferme d'altitude où il fabrique fromage et charcuterie avec passion. Nous dégustons un saucisson maison accompagné d'un bon vin rouge de la région. Impossible de repartir les mains vides : nous achetons quelques spécialités, des trésors à rapporter chez nous.

Le soir tombe lentement. La lumière décline sur les collines. Nous rentrons enchantés de cette journée, le cœur réchauffé par les rencontres, les récits, les saveurs et la beauté simple d'une terre généreuse.

Le jour du départ arrive sans crier gare. Les valises sont bouclées, les charcuteries bien calées entre deux couches de linge, et les derniers regards se posent sur cette campagne lombarde qui nous a tant offert. L'air du matin est plus frais, comme pour nous rappeler que les vacances s'achèvent. Notre amie d'enfance et son compagnon nous accompagnent jusqu'à l'aéroport. Les au revoir sont simples, un peu pudiques, mais les yeux parlent mieux que les mots.

Dans l'avion, les images défilent. Les gondoles glissant sur les canaux, la cloche de la Marangona que nous n'avons pas entendue, le feu de cheminée dans la chaumière, le parfum du Chianti, les traces de guerre dans la colline silencieuse… Tout cela se mêle dans ma mémoire, comme un vieux film au grain un peu flou mais au charme indélébile.

À l'arrivée à la maison, une douce mélancolie me gagne. Le retour a toujours un goût étrange. On retrouve ses murs, ses habitudes, ses repères, mais quelque chose a changé. Peut-être est-ce nous, justement, qui ne sommes plus tout à fait les mêmes. Ces quelques jours loin d'ici, nourris d'authenticité, de rencontres et de beauté, ont laissé une empreinte.

Je déballe les souvenirs matériels, range la bouteille de limoncello, suspends les tranches de speck au frais, et glisse dans un tiroir les quelques cartes postales achetées à la hâte. Mais les vrais souvenirs, eux, ne se rangent pas. Ils flottent en moi comme une brume légère, un peu salée, un peu su-

crée, que seul le temps adoucira.

Je m’installe dans mon fauteuil de cuir, un café noir à la main. Ma bien-aimée fredonne un air italien dans la cuisine. La maison a repris son souffle. Le quotidien va bientôt refermer ses bras autour de nous. Mais ce voyage restera, lui, comme une parenthèse lumineuse dans le grand livre des jours heureux.

Séjour normand

Le quatre novembre 2008 Barack Obama est élu 44e président des États-Unis. Pour la première fois un afro-américain s'installe à la maison blanche. Comme quoi tout arrive. C'est un pied de nez à tout ceux qui brandissent la flamme de la ségrégation raciale à l'image du Klu Klux Klan...

Juin 2009

Un séisme s'abat sur la musique ! Le 25 juin décède Michael Jackson à 50 ans dans son manoir de Holmby Hills à Los Angeles, en Californie, à la suite d'un arrêt cardiaque. Des millions de fans de la planète pleurent, peut être de la Lune et de Mars aussi! L'autopsie du chanteur a révélé que son médecin lui avait administré une association médicamenteuses rendant inéluctable son décès. Ce fait fut requalifié en homicide. Son praticien doit en rendre compte. Toutes les gazettes de la planète reprennent la disparition du phénomène musical. Les chirurgiens esthétiques en deuil perdent un bon client. La controverse de ses polémiques sur la pédophilie écorna son image de star.

En ce mois de juin je me suis rendu, avec ma compagne, à la commémoration du 65ème anniversaire du débarquement de Normandie pour réaliser un reportage photos.

La coïncidence voulue que Barack Obama vienne rendre hommage au Mémorial de Colleville à ses compatriotes morts pour libérer la France.

Parti en soirée, avec ma dame de Haute-Savoie, nous avons roulé toute la nuit du Sud au Nord. Au petit matin blême du 5 juin j'aperçus les premières lueurs de la ville côtière de Courseulle-sur-mer où mon oncle nous attend. Pour la première fois je foule la terre de mes ancêtres. Le soleil levant semble nous souhaiter la bienvenue. L'air est différent du Sud, plus humide. L'atmosphère semble faussement paisible. Son appartement trop exigu pour nous accueillir nous occupons une chambre d'hôtel réservée longtemps à l'avance.

Le lendemain, le ciel a troqué sa grisaille contre un azur timide, où quelques cumulus flottaient comme des souvenirs en suspension. Je chausse mes bottines de marche, l'appareil photo pendu au cou comme une extension de moi-même, prêt à capturer l'empreinte du passé dans le présent. Ma compagne, curieuse mais plus discrète, m'accompagne sur les premières heures. Nous partons en direction de Bayeux, puis longeons la route menant aux plages historiques.

Les noms résonnent comme des chapitres gravés dans le marbre : Utah, Omaha, Gold, Juno, Sword. Des noms de code pour des lieux réels où le sang, la mer et la terre ont scellé une destinée collective. Sur les dunes, les herbes folles ondulent, gardiennes muettes des secrets inhumés. La lumière découpe les silhouettes des bunkers éventrés, carcasses de béton rongées par le sel et le temps. Une émotion étrange m'envahit, entre respect, douleur sourde et fascination.

À Colleville-sur-Mer, le cimetière américain s'étend à perte de vue. Des milliers de croix blanches parfaitement alignées, comme si la mort elle-même avait voulu respecter une discipline militaire. Le silence ici est plus puissant que n'importe quelle cérémonie. On entendrait presque les voix des jeunes hommes tombés loin de chez eux.

Le petit déjeuner avalé avec grand appétit, une promenade s'impose dans la ville côtière. Dans les rues, c'est l'effervescence avant les grandes hostilités de l'événement. Tout le monde parle de la commémoration. Les intonations des langues étrangères montent avec exubérance dans la fraîcheur

matinale du littoral normand. Les accolades témoignent d'heureuses retrouvailles scellées par l'amitié, sur fond de mémoire partagée du D-Day.

Américains, Canadiens, Britanniques, Néo-Zélandais, Polonais, et même quelques Allemands ont fait le déplacement. En avion, en train, en bateau ou par la route, ils ont convergé ici, comme on revient sur un lieu sacré. Des véhicules d'époque de l'armée sillonnent les rues drapées aux couleurs des libérateurs. D'autres, figés sur les aires de stationnement, attirent les regards. Les visiteurs se pressent pour immortaliser ce jour de liesse. Les participants de la parade, pour l'occasion, ont revêtu l'uniforme kaki d'antan. En faisant un bond dans le temps de soixante-cinq ans, nous avions l'illusion surréaliste d'une nouvelle invasion — comme un film en cinémascope, à la lumière sépia du souvenir.

Mais les nuages assombrissants finissent de décider de mon hésitation à partir en repérage. Une dépression, proche de celle rencontrée par les combattants du jour J, s'abat à nouveau sur la campagne verdoyante et les maisons aux toits de chaume. Je reste à l'hôtel, feuillette mes cartes, trace des itinéraires sur les routes historiques de la liberté, planche sur mes prochaines visites, en attendant le retournement du ciel. En Normandie, le climat est un vieux général lunatique : imprévisible, mais capable de coups d'éclat.

Enfin, le ciel se dégage en ce début d'après-midi. Mon premier périple me conduit naturellement aux plages où tout a commencé… Noms de code des plages devenues sanctuaires, quintessence d'un sacrifice collectif. Trop de jeunes hommes, à peine sortis de l'adolescence, y ont laissé leur souffle pour que la Liberté respire à nouveau sur le Vieux Continent. La plupart posaient le pied pour la première fois sur notre sol.

Face à l'horizon noyé dans une ligne brumeuse, mon regard se perd. Les cris des mouettes et des goélands strient le ciel. J'imagine, sous le vacarme de ces voix marines, celui des balles traçantes, des cris de douleur, et des obus qui éventrent le rivage. L'artillerie allemande tonne encore dans mon esprit. Les éléments eux-mêmes semblent se souvenir : le vent s'élève, la pluie pique le visage, comme pour rappeler que la Nature aussi fut témoin et complice.

Je reste là, immobile. Le regard figé. L'âme tendue. J'imagine ces garçons jaillissant des barges, les bottes dans l'eau glacée, courant trempés jusqu'à la plage, les cœurs tambourinant plus fort que les moteurs des LCVP. Je les devine rampant dans le sable détrempé, piétinant les corps de leurs frères d'armes, fauchés sous le feu croisé des mitrailleuses ennemies. J'ai l'impression d'entendre leurs prières étouffées, leurs dernières pensées échappées entre deux rafales, leurs rêves anéantis dans un cri muet. À cet instant précis, aucune photographie ne saurait être prise. Ce moment appartient à l'Histoire et au silence.

Ces jeunes valeureux guerriers, d'illustres inconnus, arrachent à ma sensibilité des larmes silencieuses qui brouillent mon champ de vision. Le vent mord mes joues, la pluie s'insinue dans mon col, et mes doigts engourdis peinent à tenir l'appareil. Dérisoirement, presque par réflexe, j'appuie sur le déclencheur. Quelques clichés volés à la mémoire des lieux, à défaut de pouvoir en capturer l'âme.

Deux heures plus tard, la pluie fine cesse enfin, comme une trêve offerte à l'émotion.

Que ne donnerais-je pas, à cet instant, pour un café-calva… Un peu de feu liquide pour ranimer le sang figé dans mes veines.

Le calvaire de ces héros me fait relativiser mes propres douleurs. Mes petits maux du quotidien deviennent ridicules, presque obscènes, face aux souffrances physiques et morales qu'ils ont endurées. Je pense à leurs familles, à ces mères, à ces épouses, à ces enfants, recevant un télégramme glacial annonçant la perte d'un être aimé. Des larmes à l'encre noire, répandues sur toute la surface de l'Atlantique.

Depuis ce jour, je ne vois plus les plages de Normandie comme d'autres. Ce ne sont plus de simples étendues de sable doré destinées aux jeux d'été, aux balades maritimes ou à la farniente. Ce sont des autels. Des champs sacrés. Des sanctuaires composés de millions de grains de sable, chacun portant peut-être le nom d'un soldat tombé.

Frigorifié, vidé, une halte s'impose. Sur la route du retour vers l'hôtel, un bar discret me fait de l'œil. J'y entre comme on chercherait un abri dans une tempête intérieure. Je commande un café-calva et mon épouse un simple café. L'arôme du café, mêlé aux effluves brutes du calvados, réchauffe l'âme plus encore que le corps.

Le soir du 5 juin, le ciel normand se pare d'un manteau de lumière. Vingt-cinq feux d'artifice, tirés simultanément depuis Sainte-Marie-du-Mont jusqu'à Merville-Franceville, embrasent l'horizon. Un hommage éclatant, solennel et vibrant, à nos libérateurs. Les fusées tracent dans la nuit des veines de feu comme pour réanimer la mémoire collective. La mer reflète ces éclats, comme si elle aussi voulait dire merci. Une illumination chorale qui matérialise la transmission de la mémoire sur tout le front de mer.

Ce soir-là, le passé et le présent se rejoignent dans le fracas des couleurs et le silence intérieur. Le ciel se souvient, la terre aussi.

Deuxième jour – 6 juin

J'ai pour guide un connaisseur en la personne de mon oncle. De bon matin, nous prenons la direction d'Arromanches et ses vestiges de port artificiel. Un détour par Sainte-Mère-Église s'impose où la silhouette d'un parachutiste pend toujours à l'église comme une sculpture vivante. Mon reflex numérique est en bandoulière, prêt à capturer les cicatrices visibles du passé.

Arromanches

À marée basse, les plages se découvrent comme un champ de mémoire. Les vestiges de quais flottants, restes de barges échouées corrodées, blockhaus campés sur leurs promontoires de falaises, défiant l'érosion comme ils défièrent jadis l'ennemi. Mon reflex fait son boulot.

Chaque pas résonne d'un silence chargé d'histoire. Nous visitons le musée du Débarquement, puis assistons à une projection émouvante au cinéma à 360°. Les images d'archives mêlées aux reconstitutions plongent les spectateurs dans le fracas des combats. L'émotion gagne la salle, comme une marée montante.

Dans le ciel, des avions et des hélicoptères tournoient au-dessus des plages et des cimetières de guerre. Le vent fait flotter les drapeaux vers le large, comme un salut invisible adressé aux hommes tombés ici pour libérer cette terre de France. Terre des Lumières, de Voltaire, dont les vers furent détournés par les services secrets britanniques pour annoncer l'imminence du Débarquement :

« Les sanglots longs des violons de l'automne
Bercent mon cœur d'une langueur monotone… »

À l'hôtel, la télévision diffuse les nouvelles du jour. La Une annonce la venue de Barack Obama au cimetière américain de Colleville-sur-Mer. Sécurité renforcée, zones bouclées, circulation interdite. Sans accréditation, inutile d'espérer approcher le site. Nous devrons nous contenter d'un hommage à distance. Depuis le deux pièces de mon oncle à la télé. Barack Obama s'exprime, la silhouette droite face au vent normand. Le discours sobre et digne rappelle que la mémoire n'est pas une option, mais un devoir.

Sitôt la fin du discours je décide de mettre le cap sur Beny-sur-Mer, à quelques kilomètres de Cour-

seulles. C’est là que reposent plus de deux mille soldats canadiens tombés dès le premier jour du Débarquement, dont trois cent trente-cinq membres de la 3e division. Le *Canadian War Cemetery* est une concession perpétuelle accordée par la France — un signe d’éternelle gratitude.

Dès l’entrée, je suis saisi par le calme solennel du lieu. La Croix du Sacrifice se dresse, stoïque. Ici repose 2049 canadiens à l’ombre de pins et d’érables. Toutes les tombes sont très fleuries et le site impeccablement bien entretenu. L’abri des registres est surmonté d’une plate forme d’où l’on peut embrasser d’un seul coup d’œil toute la région environnante. La plupart des soldats enterrés ont été tués début juillet 44 pendant la bataille de Caen et le jour du débarquement à Juno beach. Sur la pierre du Souvenir est écrit *"leur nom vit pour des générations*". À l’intérieur de l'abri sur des registres sont paraphés de nombreux témoignages de remerciements.

Et partout, les sépultures blanches, parfaitement alignées, comme si chaque croix cherchait à faire face à l’autre, à ne pas rompre les rangs. La jeunesse de ces soldats me bouleverse. Beaucoup avaient vingt-deux ans, vingt, parfois dix-neuf. À cet âge, tant d’autres songent aux fêtes, à l’amour, à la liberté. Eux l’ont offerte aux autres en y laissant leur vie.

Mon oncle reste silencieux. Moi aussi. Ce silence-là n’est pas vide. Il contient des voix venues d’un autre temps. Et dans ce cimetière canadien au cœur du bocage normand, le vent semble encore murmurer les derniers mots qu’aucun de ces jeunes hommes n’a peut-être eu le temps de prononcer. Ma compagne me prend par le bras, sensible à son tour à cette ambiance chargée. Le passé lui aussi s’écrit au présent.

Journée du 7 juin

Cette journée s’annonce dense, ultime étape pour boucler mon reportage photo.
Départ matinal pour Colleville, où les routes d’accès ont retrouvé leur calme après la fièvre protocolaire de la veille. L’effervescence s’est estompée, l’atmosphère s’est apaisée. Une affluence mesurée franchit les grilles du *Normandy American Cemetery and Memorial*, l’un des plus vastes cimetières militaires de la Seconde Guerre mondiale. Il domine Omaha Beach, la sanglante, celle où, le 6 juin 44, les soldats des 1ère et 29ème divisions d’infanterie américaines ont affronté l’enfer.

Le mémorial jouxte le cimetière, territoire américain sur sol français — une concession perpétuelle offerte par notre pays en signe de gratitude éternelle. C’est ici que Barack Obama a accueilli Nicolas Sarkozy la veille, pour une cérémonie empreinte de solennité.

Tandis que ma compagne et mon oncle visitent le mémorial, je m’éclipse vers la plage. Pour cela, je traverse l’immense champ de croix blanches, alignées avec une rigueur poignante. Une vieille dame en manteau marine dépose une rose sur une tombe. Un vétéran anglais au béret pourpre serre la main d’un petit garçon français.Tout ici est d’une propreté irréprochable. Le silence est celui du recueillement, interrompu par les seuls déclics de mon reflex, un peu impudiques, presque coupables, dans un tel lieu de paix.

Arrivé à la table d’orientation, je laisse mon regard embrasser l’ensemble de la plage. Omaha. Les images mentales s’imposent, toujours. Ce sable rouge, ces jeunes corps disloqués par les balles, ce chaos sous un ciel gris d’acier. Je déclenche, en noir et blanc. Pas de couleur. La couleur serait presque une insulte à tant de douleurs tues. Le passé et le futur se croisent dans ce geste simple. La boucle du temps semble se refermer.
Un chemin bétonné descend vers la plage. Je m’y engage, quand soudain, comme si le ciel voulait participer à la mémoire du lieu, la pluie se remet à tomber.
Je dois impérativement protéger mon objectif — quelques gouttes suffiraient à ruiner mes clichés. C’est alors qu’un confrère photographe, prévoyant, m’offre le répit d’un parapluie partagé. Tâche délicate que celle de photographier d’une main, abrité sous pépin le Bref.

Nous improvisons un duo : tour à tour, l'un mitraille, l'autre tient l'abri salvateur. La complicité née dans l'urgence devient entente tacite. Une entraide fraternelle, comme un écho lointain à ceux qui, ici même, s'entraidaient sous le feu.
Une fois notre exercice terminé, nous flânons dans les allées du cimetière, entre massifs fleuris et pelouses impeccables. L'émotion affleure. Un dernier échange de poignées de mains, quelques cartes de visite. Puis chacun reprend sa route, chargé de silence, de souvenirs… et de quelques photos comme autant de témoins à partager.

Une éclaircie dégage l'horizon lorsque je pénètre dans ce sanctuaire de silence et de mémoire. Après quatre années de travaux, le cimetière a été inauguré en 1956. Ici reposent 9 386 soldats américains, dont quatre femmes.

Un trouble diffus saisit le visiteur face à l'immense perspective centrale. Le regard est attiré vers le mémorial, orné d'une carte monumentale retraçant les grandes étapes de la bataille de Normandie. À ses côtés s'étend le Jardin des Disparus, où dix grands carrés de stèles de marbre portent les noms de 1 557 soldats dont les corps n'ont jamais été retrouvés.

À l'entrée du cimetière, une capsule dédiée au général Eisenhower a été scellée le 6 juin 1969. Elle contient les compte-rendus des combats du jour J, précieusement conservés pour les générations futures.

Faute de temps, ma visite des cimetières de guerre s'est limitée au *Canadian War Cemetery* de Bény-sur-Mer et au *Normandy American Cemetery and Memorial* de Colleville-sur-Mer. Mais je garde à l'esprit les autres nécropoles militaires de la région, témoins eux aussi du sacrifice des hommes venus de toutes parts :
le *Cimetière Militaire Polonais de Langannerie*, avec ses 650 sépultures ;
le *Cimetière Militaire Allemand de La Cambe*, où reposent 21 222 soldats ;
et les 18 autres cimetières de guerre du Commonwealth disséminés en Normandie.

Sur chaque tombe, dans chaque allée, résonne la même exhortation silencieuse : plus jamais la guerre. Un appel humble et poignant à la paix, qui dépasse les drapeaux, les langues, et le passage du temps. Plus de 22 000 soldats du Commonwealth reposent dans les nécropoles militaires de Normandie. Mais ce chiffre, déjà vertigineux, ne dit pas tout. Partout dans la région, les petits cimetières civils ou d'église recèlent d'innombrables tombes de guerre, souvent anonymes, disséminées dans la campagne ou nichées derrière une nef silencieuse.

Ces lieux de repos éternel accueillent aussi de nombreuses sépultures allemandes, ainsi que celles de soldats d'autres nationalités, témoignant de l'universalité du drame.

Ces tombes, ces noms gravés dans la pierre, ces ruines rongées par le sel et le vent, forment la trame fragile et tenace de la mémoire. Elles rappellent, obstinément, le prix du sang versé sur les plages de Normandie pour que les générations futures n'oublient jamais que la paix est une conquête — et non un acquis.

En s'allongeant aujourd'hui sur ces mêmes plages du Débarquement, baignées de soleil et de rires d'enfants, n'oublions jamais que d'autres, hier, s'y sont allongés à jamais, fauchés dans la fleur de l'âge. De jeunes soldats y sont tombés pour une terre qu'ils ne connaissaient pas, au nom d'une idée plus grande qu'eux : la Liberté.

Ce reportage, réalisé sur la terre de mes racines maternelles, était pour moi un devoir de mémoire, une manière modeste mais sincère de rendre hommage aux nations alliées venues combattre l'oppression. Un geste de reconnaissance, une prière en silence pour ces hommes que l'Histoire n'a pas oubliés.

C'est aussi, humblement, une vibrante plaidoirie pour dire : plus jamais cela.

Machinalement, je lève les yeux vers le ciel. Une colombe y plane, au-dessus du Mémorial américain. Signe discret, fragile, mais éclatant de sens. Comme un symbole de paix entre les nations. Comme un espoir suspendu. La fraîcheur tombe, c'est l'heure de regagner notre hôtel.

À la réception, nous sommes accueillis par une charmante employée au large sourire. Mon chapeau australien, authentique et décalé au milieu des nombreux apparats militaires, n'y est sans doute pas pour rien. Elle nous remet la clé de la chambre en nous indiquant l'heure du dîner. Après une longue et bienfaisante douche brûlante, nous descendons au bar pour l'apéritif. Ma compagne de vie commande un kir royal, tandis que je me laisse tenter par un single malt écossais, sec, sans glace.

Accoudés au zinc, un Canadien, un Anglais et un Américain échangent en sirotant leur scotch. Leurs uniformes, leurs insignes cousus sur l'épaule et leur prestance trahissent leur appartenance. Naturellement, je me joins à leur conversation, avec mon anglais rudimentaire. Heureusement, mon âme sœur maîtrise un peu mieux la langue de Shakespeare. Et avec quelques mots de français que nos interlocuteurs baragouinent avec enthousiasme, la communication se tisse, imparfaite mais joyeuse.

On lève nos verres à la mémoire du Débarquement, aux frères d'armes tombés, à la paix retrouvée. Une rasade, puis une autre — je ne les compte plus. Mes compagnons d'un soir ont une belle endurance. Nos compagnes, quant à elles, plus sages, échangent à leur tour dans un mélange de sourires, de gestes et de bonne volonté, défiant la barrière de la langue. Le garçon de salle, un grand échalas rouquin à l'humour sec comme un bon cidre brut, nous signifie qu'il est l'heure de passer à table — le temps file. Alors que nous allions rejoindre nos tables respectives, le serveur, témoin amusé de notre joyeuse rencontre au bar, nous lance :
— « Vous préférez dîner ensemble ? »
Un regard complice suffit, et la réponse fuse à l'unisson :
— « Yes, of course ! »
Aussitôt, il rapproche deux tables et rajoute deux couverts dans un ballet efficace, digne d'un maître d'hôtel étoilé.

Pour simplifier le service — et prolonger l'harmonie du moment — nous optons tous pour le même plat : l'escalope cauchoise, spécialité de Haute-Normandie, nappée d'une sauce onctueuse au cidre, calvados, crème fraîche et champignons. Un vrai régal ! Le chef recommande un cidre du bocage, direct du producteur local. Parfait accord. La veille encore, lors d'un dîner aux chandelles avec ma muse — qui décidément n'en finit pas de m'amuser — nous avions dégusté une aile de raie fondante suivie d'une souris d'agneau confite à souhait.

Ce soir, les rires fusent, les anecdotes dégringolent dans toutes les langues, les blagues aussi, parfois comprises… avec un temps de retard. Le dessert s'impose comme une évidence : une tarte aux pommes généreusement garnie, surmontée d'une louche de crème fouettée, nous fait les yeux doux. À ce stade, le rouge coquelicot monte aux joues de mes camarades de tablée ; selon ma douce, je ne vaux guère mieux, le teint tirant sur le cramoisi. Pas de café pour conclure, mais un calvados fermier, puissant et franc. Une dernière chaleur en bouche… et soudain, un voile noir me tombe sur la tête. La fatigue, comme un couperet, me terrasse sans prévenir. J'annonce mon retrait, presque confus, conscient de trahir un moment d'amitié naissante.
— « Already ?! » s'exclame l'Américain, faussement outré.
Je souris, lève une main d'excuse, et quitte la table sous les moqueries bon enfant de mes amis d'un soir gentiment chambreurs

Il est impératif de m'allonger — les émotions intenses de la journée et les vapeurs tenaces de l'alcool de pomme ont eu raison de mes dernières résistances. Ma compagne, bienveillante mais légèrement amusée, me soutient comme un vieux soldat blessé pour monter les marches menant à notre chambre.
Allongé, les yeux clos, je tente de me livrer à Morphée… mais celui-ci me rejette sans ménagement. Tout tangue autour de moi, comme si j'étais à bord d'un rafiot pris dans une tempête en mer du

Nord. Ce n’est qu’après un bon quart d’heure de roulis imaginaire que je sombre enfin dans un sommeil lourd et agité.

Au réveil, j’ai le casque. Pas celui des parachutistes, hélas, mais bien celui de plomb, serré autour des tempes. Ma tête semble peser une tonne. Et comme si cela ne suffisait pas, ma douce, fidèle à son rôle de garde-fou, me sermonne gentiment :
— « Tu pourrais lever un peu le pied, parfois. »
Je ne peux qu’acquiescer, penaud, tandis qu’un copieux petit-déjeuner, accompagné d’une grande cruche de café brûlant, remet peu à peu mes neurones en ordre de bataille.

Puis, avant notre départ vers le sud, nous faisons un dernier détour par le bord de mer. Une manière d’imprimer dans mes rétines cette lumière si particulière des matins normands, entre gris perle et reflets d’argent.
Je respire à pleins poumons, bouche grande ouverte, comme si l’air marin pouvait purifier mon organisme encore engourdi par les vapeurs de la veille. Une tentative naïve de faire entrer l’oxygène à grands traits, de chasser les dernières brumes d’un Calvados un peu trop chaleureux.
Le ressac régulier me berce doucement. Il me semble entendre, sous la fine écume, les murmures lointains des hommes tombés ici. Je ferme les yeux un instant, en silence. Un adieu. Une promesse aussi : ne jamais oublier.

La mer est calme, presque figée. Je pense à mon grand-père maternel, à ma mère, aux hommes anonymes, aux enfants devenus soldats trop tôt. Une dernière photo, cadrée avec soin : une simple gerbe de fleurs flottant entre deux vagues. Puis je range l’appareil, en silence. Nous prenons un dernier café à la terrasse d'un bistrot face à la mer. La brise nous fouette le visage. C'est vivifiant.

Le 8 juin marque la fin de notre reportage. Le cœur un peu serré, nous quittons cette terre, ce théâtre dramatique, de mémoire et de sacrifice avec le sentiment d’avoir reçu une leçon d’histoire sans discours, sans tableaux, sans manuels. Une leçon intime, gravée dans le vent, dans les pierres et dans les cœurs. Dans nos valises, bien plus que des souvenirs : des images puissantes, des émotions inoubliables, et une moisson de photos suffisante pour que ce week-end de commémoration reste ancré en nous, comme une pierre blanche sur le sentier du souvenir.

Chapitre 8

Les années 2010

Paris by night

Onze septembre 2011

Des attentats suicides islamistes frappent les États-Unis. Les tours jumelles de Manhattan s'effondrent, provoquant la mort de près de trois mille personnes. Jamais un attentat n'avait fait un bilan aussi lourd.
Je me souviens : avec ma famille, nous étions en vacances sous le soleil de Ramatuelle. Au moment où l'information tombe, nous sirotions une bière en terrasse. Ce fut un choc. Comment une telle chose avait-elle été possible ?

Fin décembre 2011

Pour les fêtes de fin d'année, nous rejoignons nos amis SDF de Paname — une bande de copains hauts en couleur, sans domicile fixe seulement dans leurs têtes, toujours entre deux mondes, entre deux blagues.

À notre arrivée dans le hall de l'aéroport d'Orly, l'un d'eux, que l'on surnomme "le Président", se prosterne exagérément devant nous. Un peu gênés par la scène — tout le monde se retourne, nous prenant sans doute pour des célébrités — on éclate de rire. L'accueil est chaleureux, à sa manière : décalé, drôle, sincère. Cet homme a l'art de faire rire tout un hall d'aéroport avec trois gestes et un clin d'œil.

Direction Juvisy, leur quartier d'hiver. Sur la route, petit détour obligé par la Tour Eiffel, scintillante comme un immense sapin de Noël. Les rues de la capitale brillent de mille feux, les vitrines des grands magasins rivalisent d'effets lumineux, comme pour défier la nuit hivernale.

Chez eux, la maîtresse de maison nous accueille avec une chaleur qui fait oublier le froid de décembre. Mon regard est tout de suite attiré par un immense sapin, majestueux, qui frôle le plafond du salon, décoré avec un soin presque enfantin.

On s'installe dans la chambre d'amis, au décor japonisant. Deux katanas de samouraï sont accrochés au mur, veillant sur notre sommeil. Les repas se prennent souvent à l'extérieur. Un soir, ils nous emmènent dans le plus grand restaurant de sushis de Paris. Là-bas, tout le monde l'appelle "Monsieur le Président", à cause de sa ressemblance troublante avec Jacques Chirac. Il salue le personnel avec la fausse solennité des habitués importants. Nous, on rit. C'est ça, l'amitié : un mélange de tendresse, d'absurde et de bons repas partagés.

Le cuisinier prépare nos plats sous nos yeux, avec une dextérité hypnotique. L'apothéose du dîner, ce fut le dessert : un "Fujiyama", volcan sucré d'où s'échappait une fumée légère, mystérieuse, presque magique. On était comme des enfants devant un tour de magie.

Un autre jour, sortie entre hommes pendant que les femmes s'organisent de leur côté. Pause déjeu-

ner au Café de Paris. On y déguste des crustacés, dans un ballet de serveurs en gants blancs et de plateaux d'argent. L'après-midi se termine en virée shopping. Notre "Président" nous entraîne dans ses boutiques fétiches : voitures miniatures rouges italiennes de collection, figurines de dieux égyptiens — ma petite passion secrète. Je repars les poches pleines de petits trésors.

Un jour, on visite le Louvre. Le lendemain, cap sur Versailles. Ce jour-là, la neige tombe à gros flocons. Les allées du domaine du Trianon sont impraticables en calèche. On se contente de regarder, depuis les hautes fenêtres du château, le jardin se transformer lentement en paysage de carte postale. Le silence de la neige, même derrière les vitres, a quelque chose de solennel.

Un soir, avant un spectacle de cabaret, on joue les VIP au Fouquet's. Le "Président" l'appelle sa cantine, avec cette ironie qui le caractérise. Il connaît tout le monde ou fait semblant, c'est pareil. Durant toute cette semaine, on vit dans une sorte de bulle, entre faste et fantaisie.

Un autre soir, direction le Lido. À l'entrée, la table réservée ne lui convient pas. Il fait un signe discret au placeur, glisse un billet de deux cents euros dans sa main. Et comme par magie, une nouvelle table, bien placée face à la scène, nous est attribuée. Une bouteille de champagne est commandée. En levant son verre, notre hôte sourit :
— *Vous avez vu le pouvoir de l'argent ?*
On reste un peu interdits. Gênés aussi. Mais on trinque.

Le rideau se lève. Le spectacle commence. Les danseuses tournoient, flamboyantes dans leurs costumes de plumes, de paillettes et de strass. C'est un feu d'artifice de couleurs et de jambes fuselées. On en prend plein les mirettes, comme il dit.

La soirée se termine dans un dernier éclat au bar du George V, verre en main, regard encore accroché aux lumières de l'avenue.

Le lendemain, c'est dîner-spectacle au Don Camilo. Bernard Mabille monte sur scène, fidèle à lui-même : mordant, caustique, il égratigne l'actualité et les politiques avec jubilation. C'est sa matière première, son terrain de jeu favori. On rit de bon cœur, parfois un peu jaune. Mais rire fait du bien.

Le surlendemain, cap sur le Crazy Horse. À la sortie, dans un geste qui nous surprend, notre hôte offre à ma muse un peignoir de bain brodé à l'effigie du cabaret. Un clin d'œil élégant, inattendu, un souvenir aussi doux que soyeux.

La veille du 31, nous dînons au Ciel de Paris, perché au sommet de la tour Montparnasse. Le restaurant chic offre une vue panoramique de la capitale. La nuit, les avenues scintillent comme les gouttelettes de rosée sur une toile d'araignée, magnifiées le jour par les premiers rayons du soleil. C'est un moment suspendu entre ciel et lumière, où le luxe du repas se mêle à celui du silence et de la contemplation.

Manger de bonnes choses est un plaisir, certes, mais devient presque un marathon quand on sillonne la capitale de long en large. À bout de souffle, on décrète une trêve. Vingt-quatre heures de répit. Puis, comme dans un refrain bien rodé : *bis repetita*.

Et voici enfin le soir tant attendu, le dernier de l'année. Le réveillon se fête dans leur appartement. Sur la table magnifiquement dressée, une boîte de 500 grammes de caviar trône, impériale. Une bouteille de vodka bien givrée l'accompagne, ainsi qu'un foie gras d'une grande maison de produits de luxe. Nos regards brillent autant que les lumières du sapin.

C'est la première fois que nous goûtons aux œufs d'esturgeon. Nous qui étions habitués aux œufs de lump achetés en grande surface, on entre ce soir-là dans une autre dimension du goût. Les autres assortiments sont familiers des grandes occasions — mais ce soir, tout semble plus intense, plus réel, comme si le temps lui-même avait décidé de suspendre son cours pour mieux savourer l'instant.

Cet homme se mue en Père Noël. De sa hotte invisible, il déverse sur nos personnes une avalanche d'étrennes, comme jamais nous n'en avions reçues de toute notre existence. Sa générosité semble sans limite, débordante, presque irréelle. Ce rêve éveillé dure dix jours, un conte de fées moderne au cœur de l'hiver parisien.

Mais le temps, comme toujours, suit son cours. Notre séjour touche à sa fin. Il est temps de retrouver notre vraie vie provençale, celle des repas simples, des visages familiers, du quotidien apaisé.

Au moment des adieux, ultime surprise : un Diddl, peluche géante, aussi haute que mon épouse, lui est offerte. Un geste à son image : tendre, inattendu, un brin excessif. On s'interroge à voix haute : *Comment passer inaperçus dans l'avion avec une telle créature à bord ?* Rires garantis dans l'aéroport.

C'est un être altruiste, qui dépense sans compter lorsqu'il aime. Pour les anniversaires, il offre parfois des montres de luxe ou des briquets Cartier. Alors, pour plaisanter, je lance :
— *C'est une toquante de mon quartier !*
Il rit, et moi aussi, un peu gêné mais heureux de faire mouche.

Sa générosité n'a qu'un but : donner du plaisir. Il est comblé lorsque des sourires radieux éclairent les visages, lorsque l'émotion brille dans les yeux. Il se nourrit de la joie des autres, comme certains se nourrissent de reconnaissance.

À son contact, j'ai beaucoup appris. Mon vocabulaire s'est enrichi, mes références se sont étoffées. C'est un puits de savoir, particulièrement en Histoire — pas celle que l'on apprend à l'école primaire, ni même dans les manuels du secondaire, mais celle, plus vaste, plus humaine, parfois oubliée, souvent passionnante. Une Histoire racontée avec ferveur, anecdotes à l'appui, où les petits détails révèlent les grandes lignes du monde.

Maman

Maman est partie rejoindre les jardins du ciel un après-midi printanier d'avril 2011.
Je réalise que je connais peu de choses de sa vie avant ma naissance. Secrète, mystérieuse et énigmatique, elle s'est tue à jamais, occultant son passé.

Lors de notre séjour pour le D-Day, son demi-frère a révélé qu'à l'aube de ses seize ans, elle avait rejoint les infirmières qui soignaient les blessés lors du débarquement allié de 1944, sur une plage ensanglantée de Normandie. Son dévouement révélait une belle personne.

Elle n'a pas eu la vie qu'elle aurait désirée ou méritée, mais ses actes ont influencé son destin. Ses rencontres ont façonné ce qu'elle est devenue. Trois hommes ont partagé sa vie pour cinq enfants. Mais les a-t-elle tous désirés ?

Lors d'un rare séjour dans le Sud, nos ressentiments apaisés, elle m'a fait la confidence que le quatrième enfant n'avait pas été désiré. Un destin, en somme, implacable. Il n'y avait plus de vie dans ses yeux gris-bleu, où s'étaient éteints depuis longtemps ses rêves.

Un jour, son mari lui construisit une prison au milieu de nulle part. Séquestrée, privée de liberté, ses geôliers l'ont désocialisée, en la coupant de tout contact : interdiction de voir sa famille, de parler librement au téléphone.

J'ai la souvenance du jour de ses 75 ans, entourée de toute la famille, elle était radieuse. En fin d'après-midi, à l'écart, elle me confia souffrir de solitude, réduite à n'être qu'une "bonniche", nourrissant les poules et les lapins. Le père et le fils, pour une obscure raison, lui interdisaient de se rendre au village faire ses courses. Tous ses petits plaisirs — boire un ballon de blanc d'Alsace, acheter ses Gauloises, discuter avec ses connaissances — lui étaient interdits par ses gardiens.

Je garde l'image d'une femme battante, sacrifiant sa vie pour ses enfants, sans jamais fléchir devant l'adversité, avec courage et abnégation. Sa résilience coule dans mes veines. Cette force de caractère a plus d'importance que l'héritage dont j'ai été spolié.

Maman n'était pas très maternelle, mais elle m'a transmis des valeurs morales, répétant sans relâche l'importance de la politesse, du respect d'autrui et du travail.

La culpabilité liée à mon manque d'élan pour prendre de ses nouvelles m'a rongé pendant toute la cérémonie des obsèques. Parfois, au fil de nos brèves conversations, le sujet de mon père biologique revenait. Pour une raison que j'ignore, ma conception demeure une énigme. A-t-elle été désirée ? Était-elle consentante ? Était-ce un accident ? Elle n'a jamais parlé de cette relation à personne. À ce jour, le nom de mon père reste un mystère.

Durant huit années, nous avons vécu sous le même toit sans vraiment nous parler. Quelques semaines plus tôt, hospitalisée à la suite d'un accident domestique, je l'ai visitée à l'hôpital. Elle semblait heureuse de me voir, et moi aussi.

La veille de son grand départ, j'ai eu la chance de lui parler au téléphone.
Sa voix, saccadée, voilée, trahissait la proximité de la fin.
J'y entendais une fatigue extrême, une lassitude qui allait bien au-delà du corps.

Ses derniers mots, à peine audibles, furent :
« Tu m'as abandonnée. »

Dans ce murmure troublé par la brume de ses derniers instants, je me suis demandé si elle ne parlait pas à mon père à travers moi.

Ces mots hantent parfois mes nuits d'insomnie.
Trop accaparé par mes responsabilités de chef d'entreprise, j'ai manqué de courage.
Le courage de l'arracher à sa prison.

Mon plus grand remords porte un nom : lâcheté.

Les années ont atténué ce sentiment, mais malgré tout, avec le recul, je peux dire que je l'ai aimée. J'espère qu'elle est heureuse dans sa nouvelle vie. Elle a rejoint un de ses fils, parti des années plus tôt, emporté par la maladie.

Nous avons partagé de bons moments. Elle aimait rire, et son humour enjoué faisait merveille dans la maison de retraite, où elle amusait les « vieux », comme elle les appelait, bien qu'elle fût souvent plus âgée qu'eux.

La justice divine a frappé quelques mois plus tard. Le cerbère s'est éteint, et je n'en ai ressenti aucun chagrin.
Aux funérailles, l'héritier fut seul à sa sépulture**.**

La vieille malle

2012, premier mai

Les marchands à la sauvette fleurissent les rues du village, leurs bouquets de muguet à la main. Les petites clochettes blanches embaument l'air d'un parfum discret, presque timide, mais chargé d'une promesse de renouveau. L'atmosphère est joyeuse, légère, presque insouciante.

De mon côté, j'ai l'étrange impression que mon existence file à l'allure d'une voiture de course. Les arrêts aux stands se multiplient, imprévus ou nécessaires, et rendent hypothétique le franchissement de la ligne d'arrivée. Mais je me persuade que ce n'est pas la destination qui importe, c'est le voyage. Et si la route est cabossée, qu'importe : elle est mienne.

Libéré de mes obligations professionnelles, je me retrouve face à une page blanche. Ma première préoccupation est simple : comment remplir utilement ces journées désormais disponibles ? Un chapitre se ferme, un autre s'ouvre. Une nouvelle aventure commence, à pas feutrés mais résolus.

Alors, comme si la fin m'attendait à chaque détour, je décide de savourer chaque instant. *Carpe Diem*, comme le souffle la sagesse latine.

En ce printemps lumineux, je m'offre ma première balade d'homme inactif — ou plutôt libre. Une marche simple, sans but précis, sinon celui d'échapper aux tentacules de l'oisiveté, cette créature tapie dans l'ombre, prête à surgir au moindre relâchement.

À l'aube d'une journée prometteuse, tout semble parfait. Les premières lueurs viennent caresser mon visage, comme une bénédiction douce, et révèlent le véritable sens de cette nouvelle vie qui s'offre à moi. Le village, paisible, prend le temps de s'éveiller dans un murmure discret.

Je chausse mes souliers de marche. Bâton de pèlerin à la main, chapeau australien vissé sur le crâne, mon fidèle compagnon à quatre pattes trottant à mes côtés, je m'élance sur les sentiers de la campagne avoisinante.

Les bosquets dorment encore, drapés dans le linceul léger de la brume matinale. L'air est frais, presque piquant, attendant que les rayons du soleil, timides encore, viennent réchauffer la nature engourdie.

Suspendue aux cimes des arbres comme un foulard blanc, la brume se laisse lentement dissiper par une brise légère. L'atmosphère se transforme, se déploie. Je m'arrête, saisi par la beauté d'un paysage méditerranéen, pur et silencieux.

Au loin, sur la ligne d'horizon, un nuage rebelle accroché à un pin parasol finit par lâcher prise. Libéré, il s'évanouit, ouvrant un ciel d'un bleu limpide.

La journée s'annonce radieuse, et moi, pleinement vivant.

Notre promenade quotidienne nous mène vers une clairière baignée de lumière. La nature s'éveille avec grâce ; les fleurs sauvages, écloses à l'aube, diffusent un parfum discret de liberté et de bien-être. Nous avons parcouru à peine une centaine de mètres lorsque, soudain, deux chevreuils jaillissent d'un bosquet, accompagnés d'un faon gracile.

Leur apparition est aussi soudaine qu'éphémère. Nous nous figeons, eux aussi. Le face-à-face ne

dure qu’un souffle. À la vue du canidé, ils font volte-face et s’évanouissent dans une série de bonds élégants vers un bois de conifères tout proche.

D’un bond, mon chien s’élance à leur poursuite, comme un boulet de canon. Je le rappelle aussitôt, ma voix tranchant le silence du matin, mais en vain. Cinq longues minutes plus tard, il réapparaît, haletant, la langue pendante, le regard heureux d’avoir couru, mais conscient, sans doute, de son impossible rivalité. Depuis ce jour, il ne tente plus de suivre ces silhouettes agiles et véloces. Avec ses cinquante-cinq kilos bien campés, il n’a pas vraiment l’étoffe d’un lévrier.

Je regrette de ne pas avoir emporté mon appareil photo — cette arme douce qui fige l’instant sans en blesser l'essence. Le spectacle fut bref mais intense. Nous reprenons notre marche, sereins, foulant d’un pas souple l’herbe encore perlée de rosée.

Mon compagnon me précède de quelques mètres. À l’approche d’un fourré, il fait jaillir un couple de faisans. Les oiseaux s’envolent, frappant l'air bruyamment de leurs d’ailes, effarouchés. Leur vol est bref, saccadé, mais magnifique. Ils se posent une centaine de mètres plus loin, comme pour nous rappeler la fragilité de l’instant.

Ému par ce tableau sauvage, je frémis à l’idée de ce qu’un chasseur aurait pu faire de ces merveilles, ici, en pleine période de chasse… Et moi, je remercie simplement la vie de pouvoir, encore, les contempler.

Admiratif de la flore et de la faune qui s’éveillent, j’en oublierais presque mon rendez-vous : vider le grenier d’une vieille demeure inhabitée depuis de très nombreuses années, aujourd’hui promise à la vente. Les vieux objets me passionnent, non pour leur valeur monétaire, mais pour ce qu’ils racontent du passé. C’est une activité de chineur occasionnel, un plaisir d’archéologue domestique.

Le temps d’un retour à la maison, d’un café avalé à la hâte et d’un changement de tenue, me voilà reparti, prêt à honorer mon entrevue avec l’agent immobilier. Il me remet les clés de la bâtisse, le temps de faire l’inventaire des lieux.

Le rez-de-chaussée, sombre et silencieux, ne révèle rien d’intéressant à première vue. Quelques meubles démodés, des murs lézardés, une odeur d’humidité. Par un escalier grinçant en bois brut, je monte vers le grenier, cette antre mystérieuse souvent pleine de surprises. À peine ai-je franchi le seuil que je m’invite dans le royaume des araignées, dont les toiles s’agrippent à mes cheveux en bataille, comme pour me signifier que je suis un intrus.

Ce lieu me renvoie à un souvenir précis : le grenier aménagé où j’ai vécu ma préadolescence. Même pente du toit, même solitude poussiéreuse, même lumière oblique venant des deux fenêtres de toit. De là, on peut apercevoir la maison voisine, si proche qu’on pourrait presque s’y saluer à travers la vitre. Une simple ruelle sépare les deux bâtisses, mais la promiscuité leur donne des allures de vieilles sœurs.

Quelques meubles fatigués hantent l’espace : un sommier à ressorts orphelin, un matelas éventré, un vieux fourneau en fonte à la façade émaillée — vert émeraude, ébréchée —, des chaises renversées, une table branlante à laquelle il manque un pied. Rien d’exceptionnel, et pourtant tout m’évoque une vie oubliée.

Mon attention est soudain captée par une malle imposante, recouverte d’étiquettes de voyage aux couleurs passées. Sur son couvercle, des piles de journaux des années cinquante et soixante forment une couche d’archives fragiles. D’un revers de main, je fais glisser les feuillets au sol. Le choc sourd déclenche un nuage de poussière aussitôt saisi par un faisceau de lumière, dans une danse silencieuse de particules suspendues.

J’ouvre le grand bagage. Il grince, comme s’il protestait contre ce réveil impromptu. À l’intérieur, des objets sans grande valeur : quelques guenilles mitées, des écharpes élimées, et, tout au fond, une

poignée de vieux illustrés. Des bandes dessinées de mon enfance d'où apparaissent les héros endormis depuis l'âge de mes premiers flirts. Le simple contact du papier jauni fait remonter un torrent d'images. L'espace d'un instant, je suis ce gamin allongé sur un lit, dévorant les aventures de héros en papier glacé.

Après tant d'années de sommeil, les voilà qui ressurgissent sans crier gare, comme pour m'arracher à la pesanteur du présent. Tous s'unissent, silencieux et complices, pour m'entraîner dans l'horloge à remonter le temps, déclenchant en moi une explosion de souvenirs jaillis comme un diable hors de sa boîte. J'en prends un sacré coup de vieux. Mais quel doux uppercut que celui-là !

La lecture passionnée de leurs aventures a façonné mon adolescence, comme elle l'a fait pour tant d'autres, pour peu qu'on appartienne à cette génération. À l'époque, parents, professeurs et autres représentants de la société adulte ne voyaient en ces illustrés qu'une perte de temps, une menace pour l'orthographe et la grammaire. Les "petits Mickey", disaient-ils avec condescendance, n'étaient pas dignes d'intérêt. Je me revois encore, tête baissée, subir les réflexions acerbes du professeur de français, qui raillait notre passion pour "les bulles" et nos livrets de distraction, préférés de loin aux austères exercices du Bled. Pourtant, avec le recul, cela n'a pas empêché la plupart d'entre nous de tracer nos routes, diplômes en poche et rêves en tête.

Chaque semaine, je me rendais au kiosque-tabac du village, impatient d'y récupérer le nouveau numéro de *Blek le Roc* et *Kit Carson* — mes favoris —, sans négliger *Zembla* et *Mandrake* que je suivais fidèlement dans leurs aventures aux mille rebondissements. Je les dévorais plus vite qu'un problème de maths, avec l'avidité d'un explorateur de mondes parallèles. Et puis il y avait *Pim, Pam, Poum*, *Les Pieds Nickelés*, *Bibi Fricotin*, *Bicot*… Une ribambelle de personnages farfelus, intrépides ou malins, dont les pitreries coloraient mes heures creuses.

Extirpés aujourd'hui de leur léthargie, ces compagnons de papier me tendent à nouveau leurs couvertures éclatantes. Les couleurs ont résisté au temps, les pages sont intactes, presque fraîches, comme si elles n'avaient jamais cessé de m'attendre. Je les jalouse un peu, eux qui n'ont pas pris une ride quand moi, après des années de labeur, je commence à courber l'échine. Et là, sans prévenir, je prends un bon coup de bambou derrière les oreilles — non pas de ceux qui blessent, mais de ceux qui réveillent.

Un nouvel emploi du temps se dessine à l'horizon, pour meubler les jours maussades et les soirs d'hiver, blotti près d'un bon feu de cheminée. Me replonger dans leurs aventures ne me rajeunira sans doute pas — mais cela ne pourra que me faire du bien. Au fond, chacun de nous garde enfoui quelque part un éclat d'âme juvénile, un petit territoire inviolé par les années. C'était une autre époque… celle où l'on ignorait tout du numérique et des réseaux sociaux. On attendait, on rêvait, on s'inventait des mondes avec trois fois rien.

Revenant à mon inspection du jour, je reprends le fil de la fouille. Parmi les guenilles, mon regard tombe sur un ours en peluche — borgne et démembré, mais étonnamment touchant dans son abandon. Au fond de la malle, une boîte à biscuits en fer blanc, couverte de taches de rouille, attire mon attention. Je force l'ouverture grippée par les années, le métal cède avec un grincement. À l'intérieur, un vieux cahier d'écolier et une petite boîte en carton contenant une collection de bons points aux couleurs passées — ces fameuses récompenses que l'on donnait aux élèves pour une bonne note ou une dictée sans faute.

Ma curiosité l'emporte sur mon respect du silence des choses. J'ouvre la première page du cahier, effleurant du doigt les lignes bleues encore visibles. D'un regard rapide, je parcours les mots. Tel un voleur, j'entre sans permission dans le récit de vie d'un anonyme, captant à la dérobée des fragments d'enfance, d'école, de rêves peut-être.

Hormis la boîte, les illustrés et ce cahier de souvenirs muets, rien d'autre ne retient mon intérêt. Je quitte ce grenier étouffant, saturé de poussière et de passé, l'air chargé d'un relent de vieux bois et de linge moisi. Je contacte un collègue pour venir débarrasser ce bric-à-brac sans valeur marchande. Quant à la malle, je la réserve à un ami brocanteur — elle aura, qui sait, une seconde vie.

La gorge râpeuse, desséchée par les émanations du grenier, je redescends dans la lumière du jour. Au coin de la rue, le bar est ouvert. Je m'installe à une table, commande une boisson fraîche, et commence à lire — doucement, presque religieusement — les premières lignes de ce cahier d'écolier, comme on entrouvre une porte sur une époque oubliée.

À l'intérieur du cahier, quelques fleurs séchées glissées entre les pages. Les feuilles, jaunies par les années, restent étonnamment lisibles. L'écriture, parfois entachée d'encre — ces fameux « pâtés » redoutés à l'époque — témoigne d'une époque où chaque mot avait le goût de l'effort. Un subtil mélange d'odeur de vieux papier et d'encre me saisit, ravivant en moi le souvenir lointain de ces heures passées, le fond du pantalon usé à force de frotter les bancs d'école.

La rentrée de 1962

Les écoliers, coiffés bien court pour les garçons, en blouses grises obligatoires, forment une procession disciplinée vers les classes. Dès le matin, le maître instille les premières leçons de morale et de civisme. L'écriture s'apprend au porte-plume : le gratte du métal sur le papier cadence les matinées, dans un concert de pleins et de déliés. Les buvards roses ou bleus absorbent l'excès d'encre avec une lenteur presque solennelle. Au bout de quelques semaines, une petite protubérance se forme sur le majeur, souvent taché de noir ou de bleu — stigmate d'apprentissage, aujourd'hui disparu, effacé par l'avènement du stylo à bille, puis des claviers.

Dans mon cartable en carton mâché, je transportais de petits cahiers : un pour la géographie, un autre pour les mathématiques, le français, le dessin, et bien sûr les devoirs. Les pupitres doubles, en bois brut, portaient en leur flanc des encriers de porcelaine, et sous leurs plateaux amovibles, un univers secret d'objets oubliés et de gravures d'anciens élèves — prénoms, dessins naïfs, cœurs percés de flèches. Le bonnet d'âne trônait en guise d'avertissement sur un porte-manteau au fond de la classe, à deux pas du grand tableau noir, qui exhalait l'odeur crayeuse d'un autre temps. Une odeur mêlée à celle des crayons fraîchement taillés, des plumes métalliques et de l'encaustique sur le parquet.

Aujourd'hui, l'écriture se code, se tape, se prédit. Le clavier formate les lettres, gomme les ratures, efface les maladresses. Pourtant, c'est là, dans cette modeste école de campagne, que j'ai puisé le goût du savoir et de la réflexion, l'amour de la lecture et des mots, le plaisir des images et du dessin, et cette curiosité insatiable qui ne m'a jamais quitté.

Je referme doucement cette résurgence du passé, comme on ferme un livre précieux qu'on n'a pas encore fini de relire. Un petit frisson me parcourt, à la fois de nostalgie et de gratitude. Ce cahier n'était pas le mien, mais il m'a ramené à l'essentiel : là où tout a commencé.

Le moment du dîner approche ; je referme le cahier que je couvrirai de ma curiosité un autre jour.

Vingt quatre heures plus tard j'entreprends quelques recherches sur l'auteur du journal. Premier réflexe : me rendre à la mairie, espérant y trouver une trace, un nom, un indice. Mais mes démarches restent vaines. Je questionne quelques voisins, anciens du quartier, au cas où une mémoire collective aurait conservé le souvenir d'un occupant particulier. Rien. Le silence est tenace.

D'après l'agence immobilière, une dizaine de locataires se sont succédé dans la maison avant sa mise en vente. Autant d'histoires entremêlées, d'empreintes effacées, de vies anonymes qui se sont croisées sans laisser de trace lisible. Je comprends alors que m'engager dans une quête plus poussée

reviendrait à courir après un mirage.

Je décide de renoncer à m'investir dans une recherche incertaine, préférant accueillir ce mystère comme on accueille un rêve dont on ne cherche pas à percer tous les secrets. Mais je garde, quelque part au fond de moi, l'espoir que la providence, capricieuse mais parfois généreuse, finira peut-être un jour par dévoiler le nom ou le visage de celui — ou celle — qui a consigné dans ce cahier jauni les fragments d'une vie oubliée.

Un soir hivernal, alors que ma bien-aimée est sortie jouer au loto de la commune avec une copine, je ressens l'appel de ce cahier oublié, comme une voix muette qui m'invite à reprendre le fil suspendu de son récit. Je décide d'aller jusqu'au bout de cette lecture, déterminé à éclairer les zones d'ombre laissées en suspens.

Je m'installe dans mon fauteuil de cuir fauve, celui qui épouse les formes du corps et des habitudes, avec la fidélité des choses qui traversent les années. Sur la table basse en bois massif, je pose un verre de whisky tourbé, patiemment vieilli quinze ans dans un fût écossais. Rien de tape-à-l'œil, juste ce qu'il faut pour honorer la solitude choisie. Et comme je ne fais jamais les choses à moitié, je craque une allumette et embrase un cigare américain, riche et capiteux, qui embaume la pièce d'une odeur de bois brûlé et de cuir tanné.

Dans le silence feutré du salon, seulement troublé par le crépitement lointain d'un feu dans le poêle et le soupir du vent contre les volets, j'ouvre le cahier. Le papier a jauni, mais les mots, eux, n'ont rien perdu de leur intensité. Les phrases me parlent, s'élèvent comme des échos d'un passé que je ne connais pas mais que je ressens pourtant profondément. Ce journal intime, c'est un peu comme un roman oublié qui aurait attendu, avec une infinie patience, son lecteur légitime.

Tyson et Caramel ou le dernier regard

Le 15 juillet 2014, notre gentil molosse s'est éteint, emporté par une insuffisance rénale irréversible. Chez les canidés, il n'y a pas de dialyse, contrairement aux humains. J'en sais quelque chose…

Ce matin-là, à 11h20, Tyson, notre fidèle compagnon, nous a quittés. Il avait onze ans et demi.
La maladie, détectée en juin, avait été prise en charge rapidement, prolongeant sa vie de quelques précieux mois. Mais la rechute fut brutale.
La force lui manquait pour se lever. Il ne mangeait plus, peinait à se déplacer, même pour ses besoins. Nous savions qu'il approchait de la fin, et nous avions refusé tout acharnement thérapeutique.

Très affaibli, à demi conscient, il nous a regardés une dernière fois. Dans ses yeux, au-delà de la douleur, nous avons lu une supplique : celle d'une fin digne, entouré de ceux qu'il aimait.
Alors, malgré nos larmes, malgré la peine déchirante, nous l'avons accompagné dans ce dernier voyage. C'était un acte d'amour, de fidélité. Un ultime geste pour honorer tout ce qu'il nous avait donné.
On se console en se disant que Tyson ne souffre plus. Mes caresses l'ont apaisé alors qu'il s'endormait pour toujours.

Une étoile de plus brille dans le ciel. Et j'aime croire qu'il veille désormais sur sa meute, avec ce regard d'amour qu'il posait sur nous.

C'était un Rottweiler merveilleux — docile, affectueux, obéissant, sociable, curieux et avide de caresses. Un amour de chien.

Nous nous plaisons à croire qu'il a retrouvé son amie Oxy, partie trop tôt, et d'autres compagnons de jeux. Qu'ils courent ensemble à perdre haleine dans de vastes prairies, qu'ils nagent dans les rivières du paradis.

Caramel, notre vieux chat, est resté orphelin. Il a cherché son copain dans chaque pièce, dans le jardin, sans le trouver.
Mais cette année était maudite.

Le 20 novembre à 9h45, Caramel a rejoint Tyson. Il a survécu quatre mois à son compagnon de canapé. À vingt ans passés, en partie sourd, il fut attaqué lors d'une promenade par le terrier d'une voisine. Une morsure, une plaie ouverte de dix centimètres. Malgré les soins, il n'a pas survécu.

Caramel, au pelage roux et à la queue blanche, a partagé notre vie de longues années.
Ses ronronnements nous manquent, tout comme ses ronds de jambe pour quémander une grattouille ou un repas.
Il aimait dormir sur mes genoux et m'apportait, le soir venu, un calme bienfaisant.
La maison résonne désormais d'un vide. Un vide que seuls les animaux savent laisser derrière eux.

Nous avons dispersé les cendres de Tyson sous les arbres bordant sa rivière, là où il aimait jouer.
Je n'ai jamais pleuré pour un humain, ni sur mon sort. Mais pour Tyson… j'ai craqué.

Mes fidèles modèles photographiques ont disparu.
Il nous reste leurs images, leur présence gravée en nous comme une empreinte invisible, indélébile.
Leur nom restera inscrit en lettres d'or dans notre mémoire.

Et j’aime à croire — j’espère ardemment — que Tyson et Caramel s’ébattent dans leur nouveau monde, pour l’éternité.

Le combat du siècle...et de ma mémoire

Hommage

Le 3 juin 2016, Mohamed Ali s'est éteint à l'âge de 74 ans. Né Cassius Clay, il fut bien plus qu'un boxeur : une légende vivante, un symbole, un homme dont le nom restera à jamais gravé dans l'Histoire.
L'homme au verbe aussi tranchant que ses poings, au style aérien — "float like a butterfly, sting like a bee" — a marqué les années 60 et 70 de son empreinte.

Champion olympique à Rome en 1960, puis champion du monde poids lourds à trois reprises, Mohamed Ali impressionnait autant par sa technique, son audace, que par son charisme hors norme. Il maniait l'esquive comme un art, la provocation comme une science. Mais son dernier combat, le plus long et le plus cruel, il l'a mené contre la maladie de Parkinson pendant 32 ans.

En 1996, lors des Jeux Olympiques d'Atlanta, il fit une apparition bouleversante pour allumer la flamme olympique. Tremblant, affaibli, mais toujours debout. Cette image, poignante et digne, a scellé définitivement sa légende. Elle reste gravée dans ma mémoire.

Jeune marié, je ne compte plus les fois où j'ai quitté le lit conjugal à trois heures du matin pour regarder ses combats épiques à la télévision.
Sur la porte de ma chambre trônait un poster de Sonny Liston, devenu champion du monde poids lourds en 1962 après avoir mis KO Floyd Patterson dès le premier round. Il fut à son tour défait par Cassius Clay en 1964, lors d'un combat qui alimenta bien des rumeurs. C'est ce soir-là que naquit Mohamed Ali.

Son plus grand rival fut Joe Frazier, surnommé « Smokin' Joe ». Leur premier affrontement, en 1971, resta dans les annales sous le nom de *Combat du siècle*. Frazier y infligea à Ali sa première défaite en professionnel. Trois duels les opposèrent, et malgré leur rivalité féroce, une forme de respect s'installa entre eux.

Un autre combat mythique eut lieu à Kinshasa en 1974, contre George Foreman — « Big George » —, lors du *Rumble in the Jungle*. Ali, donné perdant, triompha par KO au huitième round, dans une stratégie légendaire qu'il appelait *rope-a-dope*. Foreman, lui aussi, marquera l'histoire en redevenant champion du monde vingt ans plus tard, à l'âge de 45 ans, devenant le plus vieux détenteur du titre poids lourds. Avec lui, Liston et Frazier, il fait partie des plus grands punchers que la boxe ait connus.

Encore aujourd'hui, je me surprends à revoir sur Internet leurs combats d'anthologie. Avec le recul, je mesure mieux la puissance de ces duels, la portée de ces hommes, leur légende forgée dans la sueur, la douleur, mais aussi une grâce brute.
Mohamed Ali n'était pas seulement un boxeur, c'était une conscience, un homme debout dans la tempête. Et pour beaucoup, comme pour moi, il restera à jamais le plus grand.

Retrouvailles

2017

Parfois, le destin nous surprend au détour d'un instant volé.
Lors d'une escapade improvisée à Sainte-Maxime, je me promène main dans la main avec mon amoureuse sur la plage, le sable tiède glissant sous nos pas. L'air sent bon le sel et la crème solaire. Le vent joue avec les serviettes, les rires fusent çà et là.

Des éclats de rire attire mon attention.Deux hommes, accroupis au bord de l'eau, construisent un château de sable avec deux enfants. Le visage de l'un deux, à la fois émacié et rayonnant, fait remonter en moi un écho confus. Quelque chose me trouble. Une image lointaine, floue, presque effacée par le temps, tente de percer la surface de ma mémoire.

Je le fixe, intrigué. Peu à peu, cette silhouette trouble s'affine. Les années s'écartent, comme le brouillard sous le soleil. Un nom s'impose soudain : Pierre.

Je m'approche, hésitant, le cœur battant d'un étrange pressentiment. D'une voix prudente, presque timide, je l'appelle par son prénom. Il relève la tête, surpris. Un instant, ses yeux vacillent, fouillent mes traits. Puis son visage s'illumine. Oui, c'est bien lui. Pierre. Un ami du passé, perdu de vue, retrouvé par le plus grand des hasards.

L'instant a des allures de miracle banal. Il nous embrasse comme si on s'était quittés la veille, alors que plus de vingt ans se sont écoulées depuis notre première rencontre. Puis Pierre nous présente sa nouvelle épouse, radieuse, et les ses petits enfants : et ce grand jeune homme déjà Papa, là, avec son épouse, silencieux mais bienveillant — son fils, celui qu'il avait tant cherché, et qu'il a retrouvé.

Le reste de l'après-midi, assis sur le sable tiédi par le soleil, nous parlons longtemps. De tout, de rien. Surtout du jour où le chemin du destin a fait que l'on se rencontre. Ces moments suspendus, où la vie nous semble offrir un clin d'œil complice.

Pierre tient à nous convier au restaurant de l'hôtel du front de mer, là même où il séjourne avec sa famille pour leurs derniers jours de vacances. La terrasse surplombe la baie, le soleil descend lentement à l'horizon, et la mer semble écouter nos conversations comme une vieille amie silencieuse.

Autour d'un repas simple mais raffiné, nous échangeons avec enthousiasme sur nos nouvelles vies. Pierrot – car c'est ainsi que tout le monde l'appelle maintenant – savoure chaque instant, comme s'il voulait figer ce moment dans l'éternité.

Puis, avec une fierté presque enfantine, il nous exhibe sa nouvelle dentition éclatante, comme un symbole de renaissance. C'est alors que de profonds souvenirs de ce temps là cachés profondément refont surface. Nous rions tous ensemble. La journée semble trop courte pour tout ce que nous avons à dire, pour tout ce que le passé a laissé en suspens.

Au détour d'une conversation plus intime, alors que nos compagnes discutent à quelques pas, je glisse, un sourire en coin :

— Alors, ce bouquin, il avance ?

Il me regarde, interloqué :

— Quel bouquin ? J'ai commencé à griffonner quelques lignes dans ma jeunesse, mais ce carnet s'est perdu, je ne sais où !

C'est alors qu'une image me traverse comme une fulgurance : l'histoire de la malle.

Je me souviens de cette vieille malle comme d'un personnage à part entière. Elle trônait dans le grenier d'une maison où je chinais des objets de revente, silencieuse et massive, recouverte d'un vieux drap élimé. Le cuir était craquelé, les ferrures rouillées par les années, et son cadenas, brisé depuis longtemps, pendait comme un bijou désuet.

En soulevant le couvercle, une odeur de papier ancien, de poussière et de secrets m'avait sauté au visage. Hormis des livrets de BD, un carnet à l'intérieur d'une boîte en fer blanc un peu rouillé attira ma curiosité.

J'avais commencé à le lire distraitement, pensant tomber sur une banale chronique domestique. Mais rapidement, les mots m'avaient saisi. L'écriture était vive, nerveuse, habitée. Le ton, tantôt ironique, tantôt grave. Un esprit brillant derrière chaque phrase. Le récit d'un jeune homme à la plume affûtée, nourrie d'espoirs, de désillusions, de désirs d'ailleurs.

Je me souviens de m'être dit : *"Voilà quelqu'un que j'aurais aimé rencontrer."*

Je n'avais jamais su à qui ce journal appartenait. Aucun nom, seulement des initiales. À l'époque, je m'étais amusé à inventer une biographie à ce fantôme de papier. Et puis les années ont passé. Le carnet avait disparu dans un carton.

Et voilà que, des années plus tard, sur une plage de Sainte-Maxime, ce Pierre, que je croyais presque sorti de ma mémoire, pourrait bien être l'auteur de ce journal oublié. Les morceaux épars de ma mémoire commencent à se rassembler. Des phrases me reviennent. Des détails.

Et si cette vieille malle, que j'avais prise pour un coffre à souvenirs sans importance, détenait en réalité un fragment de sa vie… de notre vie croisée sans le savoir ?

Il me faut retrouver ce carnet. Pour recoudre les fils du passé. Pour lui offrir ce qu'il croyait perdu. Et pour moi, peut-être, retrouver une part de mon propre chemin.

Cette vieille affaire, oubliée, presque enterrée, revient me frapper de plein fouet. Je lui en parle, à voix basse.

— Je crois que je vais halluciner, s'exclame-t-il. Cette histoire est trop énorme pour être vraie… Mais si c'est ce que je crois, alors ce serait une coïncidence extraordinaire.

Son visage se fige. Le mien aussi. Peu à peu, des souvenirs remontent, des détails concordent. Je me sens comme projeté dans un roman. Et lui aussi. Nous nous regardons, surpris, décontenancés.

— Je mettrais enfin un visage sur ce journal ?

Je le questionne, curieux, pressé, fébrile. Quelques éléments me reviennent, des phrases, une écriture, des dates. Tout semble s'emboîter. Je reste pantois, abasourdi devant ce que l'évidence est en train de dessiner sous nos yeux.

Je lui promets alors de rechercher cet écrit, quelque part, au fond de mon capharnaüm. La tâche ne sera pas simple. Les déménagements successifs ont dispersé bien des choses. Mais je le retrouverai. Pour lui. Pour nous. Pour l'histoire.

— Mais où ai-je bien pu ranger ce cahier ?
Je m'interroge à voix basse, presque en chuchotant, comme si parler trop fort pouvait dissiper la fragile trace de mémoire ou, à l'inverse, réveiller l'endroit où il sommeille.

— Il est possible qu'il se trouve dans une vieille boîte, quelque part dans un recoin de la maison, lui dis-je, songeur.

Je lis aussitôt une lueur d'enthousiasme dans ses yeux. Un mélange d'espoir et de fébrilité. La simple perspective de retrouver ces mots oubliés, figés dans le silence depuis des décennies, nous bouleverse. C'est à la fois exaltant… et un peu terrifiant. Comme si exhumer ces pages, c'était aussi rouvrir des portes closes, réveiller des parts de nous-mêmes longtemps mises sous clé.

Pierrot — il préfère qu'on l'appelle ainsi, maintenant — me fixe avec une intensité nouvelle, presque troublante. On dirait que cette révélation a ravivé en lui une curiosité disparue, un fil tendu vers le passé qu'il croyait rompu à jamais. L'instant semble tout à coup vibrer d'une énergie sourde, comme traversée par un frisson de mystère. Il y a des moments suspendus où l'ordinaire bascule dans l'extraordinaire. Celui-ci en est un.

Car parfois, les souvenirs perdus remontent à la surface quand on s'y attend le moins. Et ce qui paraissait anodin prend soudain une importance inattendue.

Nous quittons le restaurant à la nuit tombée, le cœur gonflé de promesses et d'émotions contenues. Sous la lumière dorée d'un lampadaire, nous échangeons nos adresses, nos numéros de téléphone, comme deux amis qui savent qu'une histoire vient de reprendre là où elle s'était arrêtée, sans qu'ils s'en soient rendu compte.

Avant de monter dans sa voiture, Pierrot se retourne et lance, le sourire aux lèvres :

— Et si vous veniez passer Noël chez nous ? Ce serait l'occasion parfaite pour continuer cette conversation...

Le couple nous convie à leur pavillon en banlieue parisienne. L'invitation nous touche profondément. Un fil invisible se tisse entre nos vies, fait d'amitié retrouvée, de mémoire en quête de sens… et peut-être d'un vieux carnet, endormi quelque part, en attente de renaître.

À peine rentré à la maison, je me jette à corps perdu dans la quête du fameux cahier. Une urgence me pousse, un mélange d'excitation et d'angoisse sourde. Pendant des heures, je fouille les pièces de fond en comble, explore les placards oubliés, ouvre chaque carton comme s'il pouvait contenir un trésor. Rien. Pas la moindre trace du carnet.

Demain sera un autre jour, me dis-je pour me rassurer. Peut-être qu'un matin, au détour d'un geste, d'un soupir ou d'un rayon de lumière, une lueur d'espoir me guidera vers l'endroit où dort ce fragment de mémoire.

Mais déjà, je commence à entrevoir le moment où il me faudra annoncer à Pierrot — que je n'ai rien retrouvé. J'imagine sa déception, son sourire qui se fane, ce silence qu'on laisse traîner quand on ne veut pas blesser l'autre. Cette pensée me ronge.

C'est étrange comme ce cahier, oublié des années durant, prend soudain plus de valeur qu'un tableau de Monet égaré dans les méandres d'un musée. Ce n'est qu'un carnet, direz-vous… Mais pour nous, il est devenu un pont entre deux époques, deux êtres, deux vérités suspendues.

Me voyant abattu, ma compagne vient à ma rescousse, comme souvent, avec ce calme rassurant qui me désarme. Elle me pose une main sur l'épaule et me dit simplement :

— Et si tu allais voir dans le box ? Tu sais, celui avec les vieux meubles qu'on doit donner à la ressourcerie...

Éclair de lucidité. Bien sûr ! Comment ai-je pu oublier cet endroit ? Que suis-je bête !

Mais un problème en chasse un autre. Je ne sais plus où est passée la clé. Cela fait des mois que ce foutu local n'a pas vu ma silhouette. La serrure semble avoir été avalée par le temps. Je retourne la maison en vain, rouvre les mêmes tiroirs comme si la clé allait soudain y apparaître par magie.

Résigné, je compose le numéro d'un serrurier. Il viendra forcer la porte métallique. Je m'imagine déjà devant l'ouverture du box comme face à une chambre forte : poussière, souvenirs, silence, et peut-être, là, au milieu d'un fatras d'objets relégués… le fameux cahier.

Le lendemain, à la première heure, le serrurier arrive. Un homme taciturne, efficace, qui ne pose pas de questions inutiles. Il observe la porte métallique avec l'œil aguerri d'un professionnel qui en a vu d'autres. En quelques minutes, le déclic retentit, net et précis. Le verrou cède, la porte grince, et l'air froid du box me saisit comme une bouffée venue d'un autre temps.

J'hésite un instant avant de pénétrer dans la pénombre. Une odeur mêlée de bois ancien, de cartons et de poussière stagnante m'accueille. L'endroit est encombré de meubles bancals, de cartons éventrés, de bibelots à moitié oubliés. Tout est figé, comme suspendu dans le temps. On dirait que rien n'a bougé depuis des années.

Ma compagne m'a rejoint, silencieuse, respectueuse de l'émotion qui m'habite. Je scrute chaque recoin, tâchant de reconnaître un signe, une boîte, un indice. Je n'ose pas encore tout remuer, comme si je redoutais de déranger quelque chose de fragile. Je me contente, pour aujourd'hui, de regarder. De ressentir.

Je referme le box sans rien dire. Pas encore. Il est trop tôt.

Sur le chemin du retour, je repense à Pierrot à son regard illuminé quand je lui ai parlé du carnet. À ses mots pleins d'incrédulité, presque d'espoir. Je me dis que la mémoire est parfois plus précise que les objets, et qu'il se peut qu'on retrouve le passé dans un regard avant de le retrouver dans une boîte.

Pour l'instant, je laisse le mystère intact. Je reviendrai. Bientôt. Et cette fois, je fouillerai. Vraiment.

Après une nuit agitée et un petit déjeuner copieux j'entre enfin dans cet enchevêtrement de mobilier poussiéreux, comme on entre dans une crypte pleine de fantômes familiers. Tout est figé, recouvert d'un voile de temps. Il faut se frayer un passage à travers les souvenirs entassés à la va-vite, entre meubles bancals et cartons affaissés. Une fouille méticuleuse s'impose.

Je commence par le buffet désuet, dont les portes grincent comme pour protester d'être réveillées. Rien. Les deux placards d'un autre âge ne livrent que des napperons oubliés et quelques assiettes ébréchées. Je désespère un peu.

Au fond du box, une muraille de cartons empilés tels des pièces de Tetris me défie. Je m'y attelle, un à un, les ouvrant avec précaution, comme si chacun contenait une part fragile de moi-même. Toujours pas le moindre cahier.

Puis, en m'enfonçant plus profondément dans ce capharnaüm, je déplace un emballage épais et découvre la silhouette d'un vieux bureau, presque avalé par l'ombre. Sur son plateau reposent d'autres boîtes, entassées sans logique. Mon cœur s'accélère. Je reconnais ce meuble. C'est un secrétaire, mon ancien secrétaire ! Mais les tiroirs sont du côté du mur. Il me faut redoubler d'efforts pour le dégager.

Je halète, je pousse, je me blesse les doigts sur le bois râpeux, mais je tiens bon. Enfin, les compartiments m'apparaissent. J'ouvre le plus grand. Et là, dans la pénombre, une boîte en fer blanc me fait de l'œil. Mon souffle se suspend. Cette boîte, je la reconnais. Elle me parle. Elle me parle vraiment.

Je suis aux anges. Mon cœur tambourine. Je l'ouvre avec précaution, les mains tremblantes.

Stupeur.

Le cahier n'est pas là.

Le vide, à l'intérieur, me frappe plus violemment que si je l'avais laissé tomber. Rien. Juste quelques vieilles photos, un ticket de cinéma jauni, une clé rouillée. Où est-il, bon sang ? Je sens

une tension monter en moi, un vertige. La frustration m'enlace, serrée, presque douloureuse. Je vais devenir fou, à ce rythme.

Alors je ferme les yeux. J'essaie de rassembler, comme un puzzle éclaté, les morceaux épars de ma mémoire. Je fouille en moi comme je viens de fouiller ce box, tentant de faire émerger la moindre souvenance. Trop d'années se sont écoulées durant lesquels la rivière du souvenir s'est peu à peu diluée dans les méandres du temps.

Mais une chose me traverse, fugace : ce cahier n'a pas disparu… il se cache encore. Et parfois, ce ne sont pas les yeux, mais le cœur, qui le retrouvent.

Je referme la boîte en fer blanc avec la lenteur d'un geste qui voudrait suspendre le temps. Le claquement du couvercle résonne comme un point final. Un minuscule deuil. Un écho d'échec.

Je reste un moment immobile, les bras ballants, le souffle court. Un silence lourd emplit le box, troublé seulement par le lointain bourdonnement d'un néon défectueux. Le froid du béton remonte par mes chaussures. Mes jambes sont molles, ma tête saturée. J'ai beau me raisonner, me dire que ce n'est qu'un cahier, un assemblage de feuilles et d'encre fanée… rien n'y fait. Il manque quelque chose d'essentiel.

Je m'assois sur une caisse, au milieu du chaos. L'odeur âcre de poussière me brûle les narines. Je suis vidé. Engourdi. Défait. Les souvenirs me reviennent par bribes, flous, égarés comme des feuilles emportées par le vent. Je me revois, des années plus tôt, posant ce carnet quelque part, avec soin… ou par négligence. Était-ce ici ? Était-ce ailleurs ? La mémoire est une trahison douce, elle vous murmure des pistes qu'elle efface aussitôt.

Je repense à Pierrot, à sa joie sincère, à ce dîner d'été où tout avait semblé possible. Je me sens coupable de lui avoir réveillé un espoir peut-être trop fragile. Et si ce cahier n'existait plus ? Et s'il n'avait été qu'un mirage commun, une illusion pour donner un sens à nos retrouvailles ?

L'abattement me gagne comme une nuit sans lune. J'ai envie de tout laisser là, d'abandonner, de refermer le box et d'oublier jusqu'à sa clé. De laisser les souvenirs là où ils se terrent, entre deux meubles et trois cartons, plutôt que d'avoir à affronter leur absence.

Mais au moment de partir, mon regard glisse sur un détail. Une étiquette déchirée, collée de travers sur une boîte en carton. Le mot "archives" à moitié effacé. Je l'empoigne et le dépose sur le sol béton. Je l'ouvre avec fébrilité. Mais l'espoir se dissipe dans la poussière. Je ne trouve que des livres comptables de mon entreprise. Rien de plus banal.

Et pourtant… une petite voix en moi, presque imperceptible, me souffle de rester encore un peu.

Juste un peu.

Je décide de faire une pause café. Cette trêve me fait du bien. Dans le calme retrouvé, une étincelle traverse mon esprit : ce vieux bureau… ne possédait-il pas un compartiment caché ? Je bondis presque, mu par une soudaine excitation. Je retourne dans ce labyrinthe d'encombrants et m'acharne sur le meuble. J'en explore chaque recoin, le retourne dans tous les sens. Enfin, mes doigts effleurent un relief inhabituel : un tiroir secret, dissimulé derrière un panneau coulissant. Mon cœur s'emballe. Je l'ouvre avec précaution, comme si je craignais de briser le charme. Et là, posé tel un trésor, il est là. Le cahier.

Pourquoi l'avoir caché ici ? Mystère et boule de gomme, comme on disait dans notre jeunesse.

Je reste un instant figé, entre stupeur et euphorie. Cette recherche m'a épuisé, vidé, lessivé. Et pourtant, en un instant, l'émotion d'échec se métamorphose en exaltation. La joie m'inonde. Dans la soirée, enthousiaste, j'appelle Pierrot. Sa voix se teinte de bonheur à l'annonce de la nouvelle.

Les semaines passent. Le jour J, nous franchissons le seuil de sa maison, le cœur léger et joyeux.

Pierrot et son épouse nous accueillent et nous entourent de leurs bras chaleureusement. Leur bonheur emplit la pièce, il flotte dans l'air comme une lumière vivifiante, contagieuse. Sans plus attendre, comme promis, je lui tends le cahier.

— Alors, facile à retrouver ? me demande-t-il avec un clin d'œil.

Je souris, puis réponds en pesant chaque mot :

— Pas vraiment. Après des heures de jeu de piste, il dormait dans son sarcophage secret, dans les méandres de l'oubli, au milieu d'un capharnaüm d'objets d'un autre temps… Mais sans le coup de pouce de ma dulcinée, je ne l'aurais peut-être jamais retrouvé.

Il ouvre lentement le cahier. Aussitôt, il reconnaît son écriture juvénile. Un sanglot le prend, sec et sincère. Aucun autre cadeau n'aurait pu lui faire davantage plaisir. En cet instant suspendu, un miracle de Noël vient de s'accomplir. Mes yeux se troublent à leur tour. Pierrot, ému, se reconnecte à une part de lui-même qu'il croyait à jamais perdue.

Nous parlons longtemps, de nos routes, de nos regrets, du temps qui file comme la fumée de cigarette entre les doigts. Il tourne les pages comme un aventurier feuillette un carnet de route perdu. Les dessins naïfs, les poèmes maladroits, les rêves couchés à la hâte — tout remonte, intact, bouleversant. Sa voix tremble. Entre deux silences, il me confie ses peurs de l'époque, ses espoirs d'adolescent, sa rage de vivre dans ce monde bouillonnant des années 60.

Nous sommes là, deux hommes, deux amis, à refaire le chemin à l'envers. Et ce soir-là, dans la chaleur simple d'un salon, l'enfance de Pierrot retrouve sa place, non plus oubliée, mais honorée.

Nous avons parlé de nos choix, de nos erreurs, de ces bifurcations imprévues qui sculptent nos vies sans prévenir. L'alcool, discret complice, délie les langues. Les confessions deviennent plus intimes. Pierrot dans un souffle, évoque des désirs longtemps réprimés, des rêves restés en friche. Je l'écoute, touché par sa vulnérabilité. En cet instant suspendu, je prends la mesure des fardeaux invisibles que chacun de nous porte, silencieusement.

Autour de nous, la maison s'anime : les enfants de son fils chantent, les rires fusent, et cette chaleur humaine enveloppe nos confidences d'un éclat presque irréel. Une atmosphère douce, feutrée, presque magique. La maison vibre au rythme lent de notre complicité retrouvée.

La nuit s'étire. Les anecdotes se succèdent, les souvenirs se bousculent. Nos éclats de rire, parfois entrecoupés de silences chargés de sens, tissent peu à peu une toile de réconciliation. Ce lien, que le temps avait usé, se retend, plus solide, plus vrai.

Au petit matin, les rideaux filtrent une lumière pâle, celle qui annonce un nouveau jour sans fanfare. Elle entre, discrète, dans l'intimité de notre veillée, baignant nos visages fatigués d'une clarté douce et froide. On ne s'est pas couchés de la nuit. Nos corps nous rappellent à l'ordre, engourdis, lourds, mais l'esprit est léger.

— Allez, on se repose une heure ou deux ? dit Pierrot en s'étirant.

J'acquiesce. Ce soir, c'est Noël. Et malgré la fatigue, je sais déjà que ce jour-là comptera. Comme un point de bascule entre ce qui fut et ce qui reste à venir.

La magie de cette fête ne résidait pas seulement dans les décorations scintillantes ou les mets délicats que sa compagne avait préparés avec tant d'amour. Elle se nichait dans l'invisible, dans ces silences habités, dans ces regards qui disent plus que les mots. C'était surtout cette connexion retrouvée, cet échange profond entre deux âmes que la vie avait un temps éloignées.

Au détour d'un geste discret, il glissa dans ma main une enveloppe. Identique à celle jadis, lors de notre séparation silencieuse. J'ai voulu refuser. D'un sourire gêné, je lui ai proposé de la déposer plutôt dans la cagnotte des enfants. Il secoua la tête, déterminé, presque grave.

— Ce n’est pas pour toi, dit-il. C’est pour ce que tu es, et ce que tu as su préserver.

Pour Pierrot, c’était une question d’honneur, de fidélité à lui-même. Impossible de déroger à sa règle de gratitude. Ce geste, plus qu’un don, était une offrande. Un symbole, un lien tissé avec soin, au-delà des convenances et du temps.

Alors, j’ai accepté. Non pour l’argent, mais pour ce qu’il représentait : un sceau invisible entre nous, la reconnaissance d’un pacte silencieux. Dans l’éclat des guirlandes et le tumulte des rires, nous avons scellé la promesse de ne plus laisser les années s’interposer. Une décision gravée dans la chaleur de cette nuit, à l’image de notre rencontre : rare, sincère, inaltérable.

À l’heure où les enfants s’étaient endormis, bercés par les contes et les rires du réveillon, nous avons pris congé de nos hôtes, le cœur léger et comblé. Le taxi nous attendait, moteur ronronnant, sur le parking du pavillon. Pierrot et sa femme nous ont accompagnés jusqu’à la voiture, leurs visages illuminés par un sourire tendre. Dans ce simple adieu, il y avait la promesse muette de retrouvailles.

Je le savais : ce Noël marquerait le début d’un nouveau chapitre. Un retour aux sources, aux élans sincères et aux rêves partagés. L’amitié née entre nous, presque par accident, s’était métamorphosée en un lien profond, dense, presque fraternel. À chaque fin d’année, comme un rituel discret, nous nous retrouvions. Une parenthèse lumineuse dans le tumulte du monde.

Les échanges entre nous, sobres mais riches de sens, cette enveloppe glissée comme un symbole, rappelaient combien la gratitude peut être un langage à part entière — celui des âmes qui se reconnaissent.

En nous projetant dans un avenir, pas si lointain que cela, nous nous amusions à imaginer notre physique se transformer en Papy, nos fronts coiffés d’une soie blanche, entourés de petits-enfants nous tirant la manche pour un dernier tour de magie. Le cycle de la vie, dans toute sa splendeur et sa simplicité.

En définitive, c’est peut-être cela : l’histoire banale et pourtant précieuse d’une amitié née entre deux éphémères passagers de la planète bleue, réunis un soir de Nativité, comme par miracle, pour écrire ensemble quelques lignes d’éternité.

La grotte de Sainte-Marie-Madeleine

2017 — Randonnée à la Sainte-Baume

Lors de mes randonnées pédestres, il m'arrive souvent d'échanger avec d'autres marcheurs sur les curiosités à découvrir dans notre région. C'est ainsi que le nom du Massif de la Sainte-Baume est revenu à plusieurs reprises, comme une évidence pour les amateurs de nature et d'histoire, mais aussi pour les croyants, attirés par la symbolique mystique des lieux. On y trouve, accrochée à flanc de falaise, la grotte de Sainte-Marie-Madeleine, lieu de pèlerinage et de recueillement, enveloppé d'un silence presque surnaturel.

Ce mercredi d'octobre, dernier sursaut de l'été indien, je décide de m'y rendre, accompagné de mon fils. Quarante kilomètres plus loin, après avoir avalé les virages étroits d'une route sinueuse et un brin traîtresse, nous atteignons les abords du site. Le soleil tape encore fort pour une fin d'octobre, 26 degrés au thermomètre : l'été joue les prolongations.

Sur les aires de stationnement, déjà de nombreux randonneurs enfilent leurs chaussures de marche, bâtons à la main, gourdes pleines. Je gare la voiture près de l'Hostellerie, une grande bâtisse accueillant pèlerins et promeneurs en quête de spiritualité ou simplement de beauté. C'est là que débute le fameux chemin des Roys, sentier royal emprunté autrefois par les monarques venus se recueillir. Large, régulier, bien entretenu : c'est aussi le plus accessible.

Mais dès que l'on lève les yeux vers la crête, l'évidence saute au visage : la montée sera rude. Le sommet paraît lointain, presque irréel. Le parcours fait à peine 6,35 km aller-retour, avec un dénivelé de 388 mètres. Les guides parlent d'une promenade « facile »… Facile pour eux peut-être, mais pour moi, c'est le Mont-Blanc ! L'âge, les genoux, et une certaine paresse accumulée ces derniers mois me rappellent à l'ordre.

Les premières minutes se font en douceur, sur un tapis de gravier clair, presque trop sage. Puis rapidement, la pente s'accentue. Un escalier naturel s'ouvre dans la forêt, rythmé par les oratoires, petits autels discrets semblant nous encourager silencieusement. La forêt domaniale nous enveloppe d'une lumière tamisée. Les feuillages vibrent dans une palette d'automne. Le chant intermittent des oiseaux accompagne nos pas, jusqu'à ce toc-toc nerveux, signature sonore du pivert, répétitif comme une montre battant le temps dans le creux du bois.

Chaque marche croisée devient prétexte à une pause déguisée. Mon fils, vif et infatigable, m'encourage d'un sourire. Je m'accroche à ma lenteur, elle est peut-être la seule façon de vraiment ressentir les choses. Ce n'est pas une course, après tout.

Au fil de l'ascension, les visages se croisent, se saluent. Un "bonjour" poli, parfois un regard complice. La souffrance partagée crée une étrange fraternité entre inconnus. Il y a des familles, des personnes seules, des groupes discrets. Certains prient en silence, d'autres photographient. Moi je grimpe, à mon rythme, un pas après l'autre, comme on avance dans la vie.

La traversée de cette splendide forêt de hêtres et de chênes, refuge séculaire suspendu entre ciel et terre, nous mène au premier palier : la grotte tant attendue. Le lieu est à la croisée des chemins – touristique pour les curieux, sacré pour les croyants, exigeant pour les randonneurs. Tous s'y retrouvent, chacun avec ses raisons, portés par le même souffle. Celui de la marche, de l'effort, et

peut-être d’une quête plus intime.

La cloche de la chapelle brise le silence épais, presque religieux, qui règne en maître depuis le début de l’ascension. Son écho résonne dans la canopée et roule jusqu’à nous comme un appel lointain. Plus le son se fait dense, plus nous approchons de notre première halte.

Éreintés, le souffle court, les jambes lourdes, nous atteignons enfin la plateforme de la grotte. Une heure pour 1,8 km, autant dire que le dénivelé s’est fait sentir.

Un banc providentiel nous attend, juste en face du calvaire. Nous nous y laissons tomber, reconnaissants. Le silence n’est pas imposé, il s’installe de lui-même, comme un voile doux posé sur les épaules. La fatigue s’oublie un instant dans la contemplation. Trois croix s’élèvent devant nous, dans une mise en scène familière, celle du Golgotha. À leurs pieds, Marie-Madeleine agenouillée, le regard levé vers celle du Christ. Même en pierre, la douleur est palpable.

Un cliché immortalisera l’instant, puis, presque à regret, nous reprenons notre progression. Cent cinquante marches de pierre se dressent encore entre nous et le sanctuaire. Chaque marche est un seuil, chaque palier une respiration. On monte sans parler, comme s’il fallait mériter la dernière étape.

La grotte apparaît enfin, creusée dans la falaise abrupte, protectrice et austère. Sur la petite esplanade, une statue vert-de-gris retient notre regard. Une Pietà. La Vierge Marie, le visage incliné, pleure son fils défunt. La tendresse est figée dans le bronze, mais elle bouleverse autant qu’un cri.

Nous sommes au cœur d’un lieu unique, qui mêle mystique et géologie, foi et nature. Selon la tradition, c’est ici que Marie-Madeleine, repentie, serait venue finir ses jours, dans la prière et le silence.

Tout en haut du massif s'ouvre une excavation particulière orientée vers le Nord 0uest, ce qui signifie que le soleil n'y pénètre qu'avec répugnance. L'effort et valorisé tant le lieu est sublime. Ce sanctuaire baigne dans une atmosphère qui ne laisse pas indifférent le pèlerin qu'il soit dévot ou non. Près de deux mille ans plus tard, son refuge attire toujours ceux qui cherchent un peu de lumière au fond de leur nuit.

Depuis sept siècles, les Dominicains veillent sur ce sanctuaire. Leur présence discrète se devine dans l’ordre des lieux, dans le soin porté à l’accueil. Une douce sobriété imprègne chaque recoin. Pas de faste, pas de miracle tapageur. Juste une atmosphère de paix, comme une main posée sur l’épaule.

Je regarde mon fils, son regard est calme, habité. Peut-être ressent-il lui aussi la profondeur de ce moment partagé. Entre père et fils, entre ciel et roche, entre passé et éternité.

Dans la chapelle creusée au cœur même de la roche, une messe dominicale est célébrée. Fidèles recueillis, pénitents en silence, et quelques habitués de ce sanctuaire hors du temps. À l’entrée, un panneau dissuasif interdit l’accès aux photographes amateurs pendant la liturgie. Mais mon œil de photographe, toujours aux aguets, refuse de repartir sans capter la lumière singulière de ce lieu. Positionné discrètement sur le seuil, dans une semi-obscurité, j’enfreins la consigne. En catimini, je déclenche l’obturateur pour capturer l’épure de la scène.

Au fond de l’excavation, baignée d’une lumière tremblante venue des cierges, Sainte-Marie-Madeleine s’élève, portée par deux anges sculptés. La roche suinte d’humidité, les murs semblent pleurer. Il règne ici une atmosphère presque surnaturelle, entre recueillement et théâtre mystique. L’ensemble évoque plus un décor d’opéra sacré qu’un sanctuaire primitif. Mais la beauté opère.

Le cloître, taillé dans la pierre brute, s’articule autour de petites chapelles latérales naturelles. Certaines abritent des reliques, d'autres de simples autels où vacillent encore quelques bougies solitaires. Le style architectural, très marqué par le XIXe siècle, frôle parfois le kitsch : dorures, angelots, moulures exubérantes. On y sent l’empreinte d’une époque avide de merveilleux. Cela pourrait

déplaire. Pourtant, dans ce lieu, tout s'équilibre. Le rocher vivant atténue la surcharge. La foi l'emporte sur l'esthétique.

Un petit refuge, aménagé pour les pèlerins, propose une table rudimentaire, un coin pour réchauffer un repas, faire chauffer de l'eau. Ce détail modeste, presque banal, me touche. Il dit l'essentiel : ici, l'on pense à ceux qui viennent de loin, et qui parfois n'ont que leur fatigue à offrir.

Une heure salutaire s'est écoulée. Le temps d'une respiration, d'un silence respecté, presque sacré. Puis vient le moment de reprendre la montée. Devant nous, le sentier s'efface, cédant la place à une portion plus rude, non balisée, pierreuse, incertaine. C'est la dernière ligne droite, ou plutôt l'ultime ascension vers le col du Saint-Pilon, perché à 952 mètres.

Le souffle est court, les jambes tirent, le pas se fait lent. Mes chaussures semblent s'alourdir à chaque mètre, comme si la montagne testait ma volonté. Quelques oratoires jalonnent le parcours, dont la Chapelle des Parisiens. Ils sont là comme des balises silencieuses, offrant des instants de répit au regard. Chaque pierre, chaque arbre semble porter l'empreinte du passage des hommes et des siècles.

Enfin, la crête se dessine. Soulagement. Là-haut, un spectacle à couper le souffle se déploie à 360°. Le regard embrasse la forêt profonde, de part et d'autre de la Sainte-Baume. À l'horizon, se dressent fièrement la Sainte-Victoire, les monts Auréliens, le mont Caume. Et plus loin encore, comme une promesse, un éclat lumineux fend l'horizon : la mer Méditerranée. Cette vision efface, d'un seul trait, la fatigue accumulée. Le monde s'ouvre et respire.

On s'arrête. On boit. On contemple. Chacun dans son silence intérieur.

Mais le sommet n'est pas encore atteint. Il reste une vingtaine de minutes d'effort, une portion de plus à gravir, comme une épreuve d'humilité avant d'atteindre les 994 mètres où trône la chapelle du Saint-Pilon, érigée en 1618. Pour les marcheurs aguerris, ce n'est qu'une formalité. Pour moi, c'est un chemin de croix, une bataille intime contre mes limites. Mais je tiens bon.

Arrivés là-haut, un sentiment de plénitude nous envahit. Nous ne disons rien. Nos regards parlent pour nous. La petite chapelle, posée sur son socle minéral, domine la vallée avec majesté. Elle veille. Juste en contrebas, la grotte de Sainte-Marie-Madeleine, que nous avions quittée quelques heures plus tôt, paraît minuscule. Le ciel, lui, est immense.

La crypte a retrouvé son éclat grâce à une restauration récente, redonnant à ce lieu sacré toute sa noblesse. Nous établissons un petit campement près de la table d'orientation. Un pique-nique simple, mais salvateur, partagé dans la lumière dorée de l'après-midi. L'instant est suspendu. On recharge nos batteries, physiques et mentales, avant de redescendre.

Au moment du départ, un dernier clin d'œil de la montagne : deux jeunes prêtres montent à leur tour, soutane noire ondulant au vent. Ce qui attire mon regard, ce sont leurs pieds : ils sont chaussés d'espadrilles. Image improbable, presque cocasse, à côté de mes chaussures de moyenne montagne qui semblent sorties d'une expédition alpine. Un sourire me monte aux lèvres. La foi, semble-t-il, n'a pas besoin de semelles épaisses.

Nous entamons la descente. Dans mon sac, quelques clichés. Dans ma tête, des images que rien ne pourra effacer. Une ascension physique, certes, mais surtout intérieure. Une de celles qui laissent une empreinte invisible, là, juste entre le cœur et la mémoire.

Avant de redescendre, je m'accorde un dernier moment. L'appareil à la main, je couvre le panorama. Le ciel est limpide, les cimes semblent frôler l'éternité. Je shoote la lumière, les volumes, l'ombre des branches sur la pierre, l'infini bleuté de l'horizon. L'œil fait son plein. Chaque photo sera un rappel. Celui de cette montée intérieure, de ce jour particulier où, le souffle court, j'ai frôlé quelque chose de plus grand que moi.

Puis nous entamons le retour, le cœur apaisé, les jambes encore tremblantes. Une expérience rare vient de s'inscrire dans le livre de ma réminiscence. Gravée comme une stèle invisible, dans la pierre et dans l'âme.

Le retour est douloureux. Dans la descente, mes articulations entonnent une symphonie dissonante, chaque pas résonne comme un appel au repos. Je suis éreinté. Mes jambes vacillent, prêtes à me trahir. Mon fils, lui, semble insensible à la fatigue, solide et sûr, comme porté par un autre souffle.

Le mien, de souffle, devient court. Le bord du renoncement se rapproche à chaque lacet du sentier. Je serre les dents, à m'en briser la mâchoire. Les haltes se font plus fréquentes, nécessaires, vitales. Repartir est un effort surhumain. Mon corps allait-il céder ? Allais-je devoir me résoudre à l'abandon, si près du terme ?

Et puis, au détour d'un replat, comme une récompense venue du ciel, j'aperçois enfin le chemin blanc, plat, celui-là même que nous avions foulé au départ. Là, dans la lumière de fin d'après-midi, la voiture paraît presque irréelle, promesse de repos. Un dernier cliché, pris devant une stèle, vient sonner l'hallali de ma souffrance, comme pour sceller l'épreuve accomplie.

Sur la pierre, une inscription gravée s'offre à notre lecture, humble et noble à la fois :
« Dans cette grotte où Madeleine longtemps œuvra pour le pardon, où Rois et Grands, même des Reines, vinrent prier comme les compagnons. »
Et plus bas, une citation du Père Lacordaire :
« Les lieux saints sont au monde ce que les astres sont au firmament : une source de lumière, de chaleur et de vie. »

Je reste là, un instant encore, à méditer ces mots. Épuisé mais apaisé.

Au-delà des douleurs physiques et de la fatigue cuisante, ce pèlerinage a consolidé un lien père-fils que le quotidien a parfois tendance à émousser. Cette expérience fut, malgré nos fragilités respectives, une victoire intime sur les limites que la vie nous impose — ou que l'on s'impose soi-même.

Nous avons découvert des paysages somptueux, mais surtout des lieux intérieurs, des zones d'émotion, de silence et de beauté que seule une telle marche peut révéler. Un jour, peut-être, je referai ce chemin… mais plus prudemment. Sans doute n'irai-je pas plus loin que la Grotte. Le Saint-Pilon, lui, restera là-haut, dans mon souvenir, tel un sommet intime que j'ai conquis une fois — et cela suffira.

De retour chez moi, allongé, le dos encore courbaturé mais l'âme étonnamment légère, je repensais à cette marche comme à une métaphore parfaite de l'existence : des montées rudes, des pauses silencieuses, des descentes parfois cruelles, mais aussi des éclaircies soudaines, des panoramas inattendus, des moments de grâce.

L'année 2017 se refermait doucement, marquée à la fois par l'effort, le deuil, la contemplation, mais aussi par des gestes simples, des paroles échangées, des silences partagés. Les morts illustres de Johnny ou de figures comme Ali me rappelaient que le temps file, emportant avec lui nos idoles, nos illusions peut-être… mais qu'il nous appartient de continuer à marcher, à notre rythme, avec ce que nous sommes, ce que nous avons aimé, ce que nous avons perdu et ce que nous voulons encore transmettre.

Peu à peu, un nouveau regard s'installait en moi, moins tourné vers l'urgence ou la conquête, plus habité par le besoin de comprendre, de relier, de préserver. Non pas pour s'arrêter, mais pour avancer autrement.

D'autres jours viendraient. D'autres lieux à parcourir. D'autres souvenirs à inscrire.
Il n'était plus seulement question de revivre le passé, mais de faire place à une forme de présence plus pleine, plus nue, plus essentielle.

Le virus et la liberté

Septembre 2019

Un mois après le retour d'une semaine de villégiature.
Un matin, à la radio, à la télé, sur tous les écrans, les mêmes mots, martelés comme un tambour de guerre : un virus venu d'ailleurs fait des ravages. Une histoire de chauve-souris, puis de pangolin. Et puis, comme toujours, surgit l'ombre du doute — rumeur d'un laboratoire qui aurait laissé s'échapper la boîte de Pandore. Les sceptiques, rangés d'office parmi les complotistes, hochent la tête : il y a dans ce monde trop d'intérêts croisés pour croire aux fables officielles.

Le gouvernement serre la vis, épaulé par des médias convertis à la peur comme unique langue. La panique devient programme. Les libertés se rétrécissent comme peau de chagrin.
Et soudain, comme par miracle, un vaccin. Concocté à une vitesse défiant toutes les lois de la science. Un exploit ou une mystification ? Je penche pour la seconde option. Trop rapide, trop opaque, trop profitable. Les labos engrangent des milliards, les effets secondaires sont balayés d'un revers de manche.

Je fais partie d'une catégorie jugée "à vacciner d'urgence". On m'agite le vaccin comme une promesse, ou une menace. Mais mon corps n'est pas une page blanche où l'on peut injecter à loisir.
Je refuse.

Alors que la liberté de circuler se monnaie à coups d'attestations grotesques, moi, je prends le maquis. Frondeur invétéré, je sors chaque après-midi respirer, m'aérer le cabochon, comme je dis. Mon seul laissez-passer ? Un rouleau de papier toilette dans la poche — pour parer à toute éventualité pressante et désarmer l'absurdité du moment.

Je m'enfonce dans la colline, sous la canopée des feuillus. Là où le silence a repris ses droits, loin des injonctions, loin des écrans.
Les oiseaux m'accueillent, presque étonnés de voir un humain. Leur chant mélodieux est une revanche sur les semaines de silence. Pas de chasseurs à l'horizon, eux aussi enfermés.

La nature respire. Et moi avec elle.
Un répit salutaire pour le vivant. Un pas de côté pour l'homme.

Durant tout le confinement, je me suis essuyé les pieds sur l'interdit, foulant du talon les injonctions absurdes et les autorisations à cocher comme des bons points d'école.
L'ambiance était surréaliste. Ce théâtre de l'absurde a fait couler des litres d'encre, de bile, de larmes aussi.
Deux camps se sont dessinés, comme dans une guerre de tranchées : ceux qui croyaient au salut vaccinal et ceux qui, comme moi, doutaient de cette foi nouvelle, imposée par seringue et QR code.

On nous parlait de sécurité publique, de responsabilité, de vivre ensemble… Mais dans l'ombre, la liberté individuelle se voyait réduite à peau de chagrin. On nous surveillait, on nous pointait du doigt, on nous montrait en exemple ou en menace.
La société s'est déchirée sur cette ligne de crête, entre consentement et contrainte, science et politique, peur et discernement.

Les mois ont passé, charriant leur lot de mesures contradictoires, de reculades, de promesses et de peurs recyclées.

Et puis, comme si tout cela n’avait été qu’un mauvais rêve, les restrictions ont été levées, les contrôles se sont tus, les attestations ont disparu. Ouf !
Mais plus question d’avaler les couleuvres des donneurs de leçons et des bien-pensants qui prétendaient détenir la vérité.

Les vérités, les vraies, sont tombées plus tard, comme des couperets silencieux. Elles parlaient d’effets secondaires, de dégâts collatéraux, de silences bien gardés.
Moi, j’ai traversé cette crise sans être contaminé. Ni par le virus, ni par la panique ambiante.
Seul, lucide, parfois à contre-courant, mais debout.

Chapitre 9

Les années 2020

Michel M, le photographe

Novembre 2020

Un photographe naturaliste et ornithologue expose ses clichés dans le village voisin.

Attiré par l'annonce, je pousse la porte de la salle d'exposition, curieux et fébrile comme un gamin avant Noël.
Les tirages sont splendides. Un bestiaire ailé, saisi dans la lumière juste, dans l'instant parfait. Une véritable ode à la patience et à l'œil averti.
Très vite, la glace est rompue. On parle photo — quoi de plus naturel. Au fil de la conversation, je glisse le nom de mon blog.
La salle étant loin d'être bondée, il en profite pour y jeter un œil — sans oublier de le reprendre, car en photographie comme ailleurs, un bon œil vaut de l'or !

Par flatterie peut-être, ou réelle bienveillance, il encense mes images. Pour l'amateur naturiste — pardon, *naturaliste* — que je suis, ces compliments inattendus me réchauffent le cœur.
Très vite, l'échange devient riche. Des visiteurs arrivent, des passionnés avec qui les commentaires fusent, précis, curieux, enthousiastes. On parle objectifs, réglages, affûts. Un bain d'humanité photographique, dans lequel je barbote deux bonnes heures.

L'heure du déjeuner finit par sonner. Il est temps de regagner mes pénates.

Une semaine passe. Un soir, le téléphone sonne : c'est Michel, l'ornithologue de l'exposition. Il me propose de braver la neige tombée sur les hauts plateaux du pays pour aller shooter quelques rapaces.
Mon enthousiasme s'emballe. Un terrain sauvage, une lumière d'hiver, une traque aux grands oiseaux : le Graal du photographe de nature.

Michel connaît les lieux comme sa poche. Il a arpenté les plateaux pour ses relevés ornithologiques. Un guide idéal. Et puis, il a l'outil qu'il faut : un 4x4, un vrai, habitué aux ornières et aux neiges. Pas question d'y aller avec mon cabriolet de citadin, qui risquerait de finir comme une luge mal dirigée. Ce départ matinal me replonge dans mes souvenirs montagnards, à l'époque où, sur les routes enneigées, je me prenais pour un roi de la glisse, un rallyman en doudoune. Mais ça, c'était avant…

Les yeux encore ensommeillés s'ouvrent sur un lever de jour glacé, tout en givre et en silence ouaté. À l'arrivée sur le plateau, l'air vous cueille à la gorge. Une température digne de Iakoutsk nous accueille — j'ai cru un instant voir des pingouins faire demi-tour.

Équipés comme des Inuits, cagoule vissée et doigts engourdis, nous quittons le confort du 4x4. Le véhicule est laissé sur le parking d'un restaurant où nous prévoyons de déjeuner — si nous ne per-

dons pas nos orteils d'ici là.
Une marche d'une heure nous attend, direction le spot près du camp militaire de Canjuers, dans le Var, au cœur d'une nature figée par le gel et le vent.

L'ornithologue m'a assuré qu'avec un brin de chance, nous pourrions voir — et peut-être capturer dans la boîte — les grands seigneurs des airs, ces rapaces farouches qui règnent sur les hauteurs.

Arrivés sur le site, nous installons un affût de toile camouflage à l'orée d'un bois de conifères. Je m'efforce de ne pas frissonner trop bruyamment. Bouger, c'est trahir ma présence. Mais rester figé, c'est me glacer jusqu'à l'os. Et me laisser engourdir, c'est me couper de l'émerveillement, pourtant à portée de regard.

Je me sens gauche, un peu déplacé dans cette chorégraphie millimétrée du silence. Alors, je m'emmitoufle dans ma seconde parka en duvet, me transforme en pelote de froid contenue, et finis par m'immobiliser totalement.
Le calme est absolu. Le silence, dans cette blancheur figée, devient presque palpable, comme si la neige avait étouffé jusqu'à la rumeur du monde.

L'attente est longue. Glaçante et suspendue. Jumelles vissées aux yeux, nous scrutons le ciel et les lisières, à la recherche d'un miracle ailé.

Soudain, venu de nulle part, un oiseau d'envergure fend l'air et se pose dans un silence feutré sur le tapis neigeux, à trois cents mètres de notre cachette.
Le souffle court, nous le découvrons, majestueux, puissant, tenant entre ses serres acérées un pauvre écureuil, sa proie du matin.
Sans la moindre hâte, il déchiquette la chair de l'animal à grands coups de bec. Le ballet est rude, précis, sans cruauté apparente — seulement la loi ancienne de la survie.

Je glisse un chuchotement à l'oreille de mon compagnon :
— « Quel est donc ce seigneur carnassier ? »
— « Un *Autour des palombes*, me souffle-t-il. Un vrai tueur des bois, à ne pas confondre avec l'épervier d'Europe… même si la ressemblance est trompeuse. »
Effectivement, sans son œil exercé, j'aurais fait l'erreur. Pour moi, un oiseau comme celui-là, c'était "un épervier"… comme dans la chanson d'Hugues Aufray.

Je souris intérieurement. Nous aussi, on est "au frais", couchés dans la neige, à guetter le miracle. Mais ici, pas de guitare. Seulement le clic feutré de nos appareils, comme un hommage discret à ce roi des forêts, venu nous offrir sa présence quelques instants — image gravée dans la mémoire et sur la carte SD.

Équipés de longues focales protégées par d'épaisses housses isolantes, nos APN pré-réglés pour ce genre de scène était prêt à immortaliser cette cruelle mais fascinante tragédie.
Nous avons déclenché à plusieurs reprises, multipliant les prises, chacun dans un silence religieux, l'œil vissé à nos téléobjectifs.

Pas un souffle, pas un soupir… Le moindre bruit aurait pu faire s'envoler ce seigneur des bois. Nous étions comme figés dans le froid, émerveillés, captivés par la force brute et la beauté sauvage de ce prédateur perché sur son tapis de neige maculé de rouge.

Puis, au terme de ce festin sans témoins, l'Autour des palombes s'est envolé, lourd, puissant, majestueux. Son battement d'ailes a signé la fin d'un instant suspendu dans l'éternité d'un hiver silencieux.

Mission accomplie : nos cartes mémoires regorgent de clichés précieux, témoins de cette rare rencontre.

Sur le chemin du retour, en bordure d'une chênaie, mon regard repère un geai perché, fier et vigi-

lant. Réflexe de photographe : clic, clac !
En visionnant l'image, je découvre l'oiseau tenant un gland dans son bec. Une friandise bien méritée… Comme quoi, ce geai n'était pas un "gland" !

Nous franchissons enfin le seuil du restaurant. Nos yeux se posent sur l'ardoise grand format : Daube de sanglier au menu du jour. Nos estomacs crient victoire.
En attendant d'être servis, nous consultons nos prises du jour. Les miennes réclament quelques ajustements à l'aide de mon logiciel favori, mais l'essentiel est là : l'émotion, brute et vivante.

Le repas terminé, nous reprenons la route avant que la nuit ne tombe, des images plein la tête et le cœur comblé.

Cette journée restera gravée dans ma mémoire. Elle me rappelle combien la nature est précieuse, vulnérable, mais aussi incroyablement généreuse pour qui sait l'écouter et la respecter.

La photographie animalière est une immersion. Chaque rencontre est différente, chaque instant une surprise.
Qu'il s'agisse d'un regard perçant d'un prédateur ou d'un simple moment de jeu entre oiseaux, chaque cliché est une porte ouverte sur l'intimité du monde sauvage, une chance de témoigner, de partager, d'émouvoir.

Le photographe japonais Nobuyoshi Araki, l'une des figures majeures de la photographie contemporaine, disait :

> « *Mon propre souvenir est capturé au moment où je prends la photo. C'est finalement l'appareil photo qui me sert de mémoire.* »

Et je ne peux que lui donner raison. Mes plus belles émotions sont des images figées, derrière l'objectif, là où le silence parle plus fort que les mots.

Rencontre littéraire

Lieu commun

En franchissant une fois de plus l'établissement hospitalier de la cité phocéenne — ma *résidence secondaire* pour une énième réparation — mon regard fut soudain attiré par une plaque scellée dans le mur, gravée d'un nom qui m'était familier, mais que je n'avais encore jamais remarqué, malgré mes fréquents séjours : celui d'Arthur Rimbaud.

L'homme aux *semelles de vent*, comme on le surnommait.
"L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain clair mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant", écrivait Paul Verlaine.

Ce poète météore, étoile filante de la littérature française, avait séjourné ici — et c'est là, précisément, que sa vie s'acheva un 10 novembre 1891, à l'âge de 37 ans. Une copie de son acte de décès s'affiche aujourd'hui encore sur un mur du rez-de-chaussée, comme un discret hommage aux échos du passé.

En levant les yeux, je vis suspendues au plafond des gravures à son effigie, dans un style rappelant Andy Warhol. Instantanément, ces visages stylisés ravivèrent une époque : celle où, étudiant en fin de cycle, je me nourrissais d'illusions et de littérature. Je dévorais les mots de Rimbaud, de Baudelaire, de Victor Hugo, de Balzac, de Verlaine... Leurs œuvres m'ont donné le goût de lire, d'écrire, de penser autrement.

Mais là s'arrête la comparaison. Ce serait une injure d'associer leurs génies flamboyants à mes propres hiéroglyphes — parfois insipides — jetés sur le papier plus pour nourrir l'ego que pour prétendre à l'éternité. Des mots voués à finir dans la corbeille du bureau ou dans la cheminée, un soir d'hiver.

Comme beaucoup d'écoliers, j'ai récité *Le Dormeur du val* ou *Le Bateau ivre* sur les bancs de l'école primaire. Plus tard, adulte, j'ai redécouvert ses œuvres complètes, en particulier *Une saison en enfer*, son unique recueil publié, et les poèmes en prose des *Illuminations*, avant qu'il ne renonce à la littérature, tout juste âgé de vingt ans.
Je l'avoue : à cet âge-là, je ne comprenais pas tout. Mais avec le temps, l'esprit mûrit, les sens s'aiguisent, et ce qui me semblait obscur s'est éclairé d'un autre regard.

Mes lectures *rimbaldiennes* ont influencé profondément ma vision du monde.
Rimbaud, ce météore, ce voyant, ce poète toujours en avance sur son siècle, demeure d'une actualité brûlante. Son œuvre, brève mais d'une densité inouïe, continue d'habiter le panthéon de notre littérature.

Aujourd'hui encore, son livre repose, ouvert au hasard, sur ma table de chevet.
Parfois, lorsque j'ouvre la fenêtre de ma chambre, le vent tourne une page — et je prends cela comme un signe.
La lumière de son verbe éclaire mes nuits.
Bien que brève, la densité de son œuvre poétique fait du poète l'une des figures premières et emblématiques de la littérature française.

L’étoile de son œuvre éclaire et accompagne mon chemin. Elle brillera jusqu’à la fin de mon parcours.

Un point commun avec Rimbaud, pourtant, me saute aux yeux — littéralement. Moi aussi, j’ai les yeux d’un bleu pâle. Mais suis-je inquiétant pour autant ? Je laisse les autres en juger. À défaut d’un regard halluciné ou prophétique, j’y cultive peut-être une forme de distance, de lucidité… ou simplement un reflet de ciel lavé par les ans.

Fête d'automne

Les Miracles

C’est une anecdote de rencontre, parodiée — juste un peu — que Maman aurait vue d’un mauvais œil. Elle qui nourrissait un lien intime avec la religion, presque charnel, pudique et profond, sans jamais vraiment la pratiquer. Une foi sans messe, un respect silencieux. Elle croyait, c’est tout. Pas besoin de discours ni de dogmes.

Mais moi, j’avais besoin d’exorciser quelque chose. Une relation de jeunesse avec la religion, faite de catéchismes ronflants, de mains jointes mécaniquement, d’hosties fades posées sur la langue avec un cérémonial qui m’angoissait plus qu’il ne m’élevait. Je n’en voulais à personne. Mais à l’âge où l’on se cherche, il m’avait fallu prendre mes distances, et j’avais choisi l’ironie comme outil de salubrité.

Cette parodie je la dois à une fille, rencontrée à la messe dominicale. Ses airs d’ange tombé d’un roman de gare, cheveux blonds filasse et croix en pendentif comme une provocation ou une promesse.

Elle parlait de son amour de Dieu comme d’un flirt mystique, les yeux au ciel, et moi, je répondais avec un sourire faussement naïf, jouant le pénitent désabusé, l’ancien enfant de chœur en fugue théologique.

Maman aurait froncé les sourcils, sans un mot. Elle n’aurait pas ri. Elle aurait compris malgré tout, sans l’approuver. Elle savait que parfois, pour respirer, il fallait faire du vent avec les ailes qu’on n’avait pas encore. Même si ce vent faisait chanceler un peu l’autel de ses certitudes.

Ce souvenir lointain me donna l’occasion de ce petit sketch :

— Il y a des années, une fête célébra l’automne, mettant en liesse les habitants du village. Une scène de spectacle, équipée de rampes et de projecteurs, se dressait fièrement sur la place de l’église. Des instruments de musique attendaient patiemment d’être tripotés. Une bâche de couleur vive, tendue au sommet du podium, souhaitait la bienvenue. Des ampoules polychromes, fixées sur les rampes, se reflétaient sur les ballons de baudruche multicolores, illuminant l’ensemble.

Des convives étaient attablés tout autour de la place. Au centre, les danseurs et danseuses usaient leurs chaussures sur l’asphalte. Les musiciens, de joyeux drilles, picolaient accoudés au comptoir du barnum monté pour l’occasion. L’alcool coulait à flot, et l’ambiance montait crescendo pour atteindre son paroxysme.

Le clocher de la petite chapelle sonna vingt-deux heures. Le dessert fut servi aux dîneurs, annonciateur de la fin du repas. C’est l’instant que choisit l’orchestre pour monter sur scène et lancer les premières notes de leur tube : *Faites l’amour, pas la guerre*.

Les villageois présents écarquillèrent les yeux comme des phares de Twingo, subjugués par l’aura du chanteur. Ce fut comme une apparition divine. Instigateur de la formation musicale aux douze apôtres, baptisée *Les Miracles*, il affichait un physique de dieu grec. Son regard bleu azur perçant faisait tomber les petites culottes aux chevilles des vierges effarouchées, coqueluche des midinettes en petit bateau et des accros de la messe du dimanche matin sur le tube catho...dique.

Barbu, dreadlocks au vent, une dégaine de rasta trentenaire, voix suave et timbre clair comme les cieux : le trouvère semblait en lévitation, guitare en forme de croix nimbée entre les bras — symbole sacré des catholiques celtes.

ll envoûtait les danseurs à l'instar d'un charmeur de serpents. Les mélodies s'enchaînaient impeccablement, de ballades reggae en morceaux plus rock. Son charisme, suintant le bien-être, purifiait l'âme des êtres tourmentés.

Il ressuscita quelques airs de sa composition — *Aimez-vous les uns sur les autres*, *Chercher la lumière* — avant d'emprunter des titres plus connus à Jojo, l'idole des vieux : *Essayer*, *Que je t'aime*, ou encore *Jésus-Christ est un hippie*. Il enchaîna avec un *Allelujah* céleste, emprunté à Léonard Cohen.

La foule, en apesanteur, le portait aux nues. Elle n'avait d'acuité que pour leur seigneur et maître. Il tendit les bras en croix, leva la tête vers la voûte céleste, et entonna un clin d'œil à l'ami Gainsbarre :
Des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous…

De sa voix enjôleuse, il présenta alors ses apôtres musiciens et ses deux choristes, sous les acclamations d'un public aux anges. Chacun fut salué par un solo instrumental, scandé par la clameur des fidèles.

Puis, dans un chahut indescriptible, le joueur de harpe, comme s'il s'était coincé les doigts dans les cordes de son instrument, vociféra le nom du leader :
— *CHRIST LE SAUVEUR* !!!

Les fidèles en délire tapaient des mains, hurlant son patronyme à tout rompre (le pain).

Sublimé par ses ouailles, touchées par son influence "nature peinture", il semblait marcher sur l'eau en interprétant cantiques et psaumes, soutenus par des sons de guitare interminables.

Puis vinrent les titres de Mike Brant — *C'est ma prière*, suivi d'un *Ave Maria* en version celtique. Tous chantaient à l'unisson, les bras levés, mimant les essuie-glaces ; briquets et téléphones portables allumés dans la nuit.

Le final des ménestrels

Les choristes revinrent sur scène vêtues de nouvelles tenues, mettant leur sexe à pile (ou à poil) en valeur. Les disciples ne savaient plus à quels seins se vouer.

LES MIRACLES entamèrent le final avec *San Francisco*, l'hymne hippie des années *peace and love* signé Scott McKenzie. Ce fut précisément à ce moment que le charismatique Christ Le Sauveur — qui, à aucun instant n'avait baissé les bras, sauf pour gratter frénétiquement son crucifix — et les deux chanteuses jetèrent des brassées de fleurs sur la foule en liesse, comblée par ce geste d'une grâce divine (ou d'une simple bonté végétale).

La scène s'enveloppa soudain d'une épaisse fumée d'ambiance, mêlant senteurs d'encens et d'herbe planante…
Les amoureux transis, corps enlacés tels des lacets de chaussures, dansaient langoureusement les derniers slows.

Pour clore la représentation, le leader survola le répertoire du groupe **Nazareth** — son alter ego de poids, lui rappelant peut-être sa région natale — interprétant, entre autres, les rocks et ballades *Fallen Angel*, *Dream On*, ou encore *Love Hurts*.

Les baladins tirèrent leur révérence dans un déchaînement final de décibels et de fumigènes, concluant sur une chanson de circonstance : *Jésus* de Jérémy Faith.

Ils remercièrent les organisateurs de la fête d’automne.
Et c’est sur ce clin d’œil céleste que les projecteurs s’éteignirent, passant le témoin à la véritable reine de la nuit :
une pleine lune à la clarté flamboyante, suspendue parmi les constellations scintillantes.

La veuve et le banquier

De nos jours.

Lors d'une pause fraîcheur, en pleine partie de pétanque à l'ombre des platanes du village, nous nous étions installés sur la terrasse du bar de la place. Entre deux pastis, mon ami Edmond, retraité d'une petite succursale bancaire varoise, me conta une histoire insolite dont il fut témoin alors qu'il était encore en activité.

Une jeune veuve fit les démarches administratives liées à la disparition de son mari. Ignorante des us et coutumes, elle fit de porter le deuil en se noircissant l'allure. Provocante comme d'accoutumé et sourde aux critiques elle laissa parler sa coquetterie sexy en se glissant dans un ensemble de couleur rouge vif ; tailleur, chemisier échancré, chapeau à large bord, escarpins. Et pour parachever la panoplie, lunette solaire puis se noya dans un parfum à tomber par terre.

C'est ainsi qu'elle prit la direction de sa petite agence bancaire de son village, prête au combat comme un guerrier remis d'une blessure. D'un pas souverain elle franchit le sas de l'agence. Tous les regards se posaient sur sa personne tels des papillons sur une fleur éclatante.

Le directeur la dirigea dans son bureau, un espace de travail cossu et confortable digne de son rang. Il s'empressa de lui présenter avec respect ses condoléances sur un ton convenu, ne dérogeant point de ses obligations.

À son accueil elle fut surprise par tant d'égard. Sa condition évoluait et cela se percevait dans le comportement du rond de cuir. D'un coup de baguette tragique sa vie bascula dans une agréable considération. Il l'invita à prendre place dans un fauteuil afin de parapher et signer quelques documents administratifs.

L'hypocrite prit connaissance de l'acte notarié donnant à la veuve tout pouvoir en tant que bénéficiaire légataire des actifs de son feu mari. Le banquier, peu enclin aux courbettes, couvait perfidement un lumbago.

À l'instar d'une certaine actrice de cinéma, elle lui joua une scène de séduction du film « Basic Instinct ». Le regard du banquier se posait sur ses coupables postures. Son air condescendant tomba comme le rideau à la fin d'une pièce de théâtre, surpris par tant de détermination de la belle veuve. Avachi dans son fauteuil ministre de cuir noir, son double menton tutoyait son nœud de cravate. La rougeur de son faciès d'un physique obèse se métamorphosait en une pâleur cadavérique. Des gouttes naissantes de sueurs sur son front dégarni trahissaient son état d'excitation.

L'espiègle consciente du supplice qu'il endurait, mit fin à son calvaire en demandant de la conduire au coffre. D'une voix enrouée comme s'il avait avalé un chat, il intima l'ordre à l'huissier de service de l'accompagner à la salle des coffres. Dans ce moment de solitude il tourna le bouton de la climatisation d'un cran. Son sang en ébullition lui donnait des bouffées de chaleur comme en connaissent les femmes que la ménopause affecte. Laissée seule, la veuve ouvrit le coffre non sans appréhension.

Son pouls s'accéléra et cogna fort dans sa poitrine. La surprise fut si inattendue qu'elle se mit à trembloter de tout son être lorsqu'elle découvrit des liasses de billets violets et un relevé de compte de dépôt d'une banque offshore de la Barbade sur lequel était transcrit un chiffre à plusieurs zéros. Une fortune improbable comme gagner le gros lot du loto un vendredi treize.

Prise d'émotion, son premier réflexe fut de glisser le pactole dans son sac qu'elle referma avec hâte. Soufflant et inspirant, serrant fort contre-elle sa fortune, c'est livide tel un suaire qu'elle retourna dans le bureau du directeur. Il lui fit remarquer son teint blême, un comble en comparaison au sien, c'est l'hôpital qui se fichait de la charité en quelque sorte ! Ne manquant pas d'imagination pour se sortir de situation peu commune elle prétexta son côté claustrophobe lorsqu'elle fréquente un espace exiguë.

Tout en titillant nerveusement son stylo plume en or le scribe la questionna sur un ton bureaucratique concernant son futur. Évasive, ils finirent par faire l'inventaire des biens. Une heure plus tard la veuve rouge quitta l'établissement, enjouée et heureuse, avec de quoi accomplir ses desseins.

Le banquier la précéda jusqu'à la sortie en espérant la revoir comme pour lui passer un dernier coup de brosse à reluire. La jeune femme énergique esquissa un sourire narquois avec une bonne poignée de main digne d'un travailleur de la construction. Mais la paluche moite du directeur se déroba sous sa poigne telle une savonnette. Elle esquissa un sourire forcé puis tourna les talons sans se retourner.

Besoin d'un remontant elle stoppa sa mini Cooper devant le premier bar venu. Une double vodka fit l'effet recherché. Elle se remis en selle en se posant une question qui la taraudait : comment un épicier de province ramassa un tel trésor? Une énigme que le petit cachottier emporta dans son trépas.

Penser à toutes ces années de vie commune à vivre chichement parmi les cageots de fruits et légumes, les patates et les boites de conserve, lui laisse un arrière goût d'amertume difficile à avaler.

Trouvant futile de passer son temps à rechercher la provenance de ce magot, son côté vénale refit surface. Bien décidée à jouir de cette opportunité, c'est dans l'agence de voyage dont elle ne faisait que passer les jours moroses la tête pleine de rêves et de destinations lointaines, qu'elle se rendit toute guillerette. Il n'en fallait pas plus pour éluder cet arcane et mordre à pleine dents sans scrupule dans le gâteau providentiel.

Le destin est philanthrope. Quelques jours plus tard elle s'envola pour La Barbade où une nouvelle vie prometteuse lui tendait les bras.

Mon ami Edmond conclut son récit d'un air goguenard en sirotant son verre :
— Ce jour-là, le deuil n'avait pas l'odeur du lys fané, mais celui d'un jasmin capiteux et d'un tailleur écarlate. Un enterrement, peut-être… mais de la banalité.

Il tapa trois fois sa boule sur la table pour souligner le point, puis laissa le silence retomber sous les platanes, comme une pause bienvenue avant le prochain lancer.

Je ne sus jamais s'il inventa cette parodie de mœurs où s'il en a grossi le trait à la manière des histoires provençales pour mieux en rire...

Icônes d'une époque

Certains visages, certaines voix, certaines présences traversent nos existences avec la constance d'un phare au loin. Ils ne nous connaissent pas, mais nous, on les connaît par cœur. Ils sont entrés dans nos vies par la radio, la télévision, les posters punaisés aux murs, les vinyles posés sur la platine comme un rituel sacré. Ils ont partagé nos chagrins d'amour, nos joies intimes, nos errances, nos colères, nos renaissances.

Johnny, par exemple. Le 5 décembre 2017, c'est comme si la France s'était arrêtée de respirer. J'ai pleuré, sans retenue, comme un môme qu'on arrache à son enfance. Johnny, ce n'était pas juste une voix rauque, une silhouette en cuir noir ou des riffs de guitare. C'était une époque, une façon de traverser la vie les poings serrés et le cœur grand ouvert. On a tous un bout de Johnny en nous. Chez moi, pendant une semaine, ses chansons ont tourné en boucle. Une litanie d'hymnes populaires, de blessures à vif, de rêves en clair-obscur. Mes voisins en devenaient fous, moi je redevenais vivant.

Johnny sera inhumé à Saint-Barthélemy. Une île antillaise aux allures de paradis. Il y repose désormais, au bord de l'océan, bercé par le vent et les vagues, tout près du ciel. Ces terres lointaines inspirent les artistes : Gauguin, Brel, pour ne citer qu'eux, ont choisi les Marquises comme ultime demeure. Johnny, lui, repose sous le soleil des Antilles, comme s'il avait voulu faire durer l'été un peu plus longtemps.

Et puis il y a eu Ali. Mohamed Ali. Le plus grand. Celui qui dansait sur le ring avec une grâce féline flottait comme un papillon, piquait comme l'abeille… et qui, en dehors, frappait avec des mots. Il était beau, fier, insolent, intelligent. Un homme libre dans un monde qui ne supporte pas la liberté. Ses combats m'ont tenu éveillé des nuits entières. Je quittais le lit conjugal à l'aube pour voir à la télé ses affrontements épiques. Frazier, Foreman… des noms gravés comme des légendes. Mais son plus beau combat, ce fut contre la maladie. Atlanta 1996 : sa main tremble, mais il lève la flamme. Cette image, elle me hante encore. Ce soir-là, il n'était plus champion du monde. Il était champion de l'humanité.

Ali, lui, m'a appris le courage, la fierté, l'élégance dans la lutte. Sa silhouette tremblante à Atlanta m'a bouleversé. Ce n'était plus le champion, c'était l'homme, droit, digne, malgré la maladie. Ce soir-là, il m'a encore donné une leçon. Une de plus.

Parfois je pense aussi à Brel, à Brassens, à Barbara, à Coluche, à Réggiani. À toutes ces voix qui racontaient mieux que nous ce que l'on ressentait sans savoir le dire. Ils étaient nos poètes, nos conteurs, nos clowns tristes. Leurs morts, comme celles d'amis lointains, laissent des silences assourdissants. Ils sont partis, mais ils demeurent. Ils forment cette constellation familière dans le ciel de ma mémoire. Chacun, à sa manière, m'a appris quelque chose : chanter sa douleur sans honte, boxer ses démons avec panache, oser l'impertinence, fuir la médiocrité, aimer sans mesure.

Car ils ne sont pas morts. Pas vraiment. Tant que quelqu'un se souvient, ils continuent d'exister. Dans la voix d'un enfant qui découvre "Que je t'aime", dans un vieux replay d'Ali vs Foreman, dans une chanson oubliée qu'on entend soudain au détour d'une ruelle. C'est là qu'ils vivent encore, dans l'écho des vies qu'ils ont touchées. Dans le grand théâtre de la vie, ils avaient le premier rôle. Moi, j'étais dans la salle, les yeux brillants, le cœur en embuscade. Aujourd'hui encore, je continue à leur rendre hommage à ma façon : en écoutant leurs mots, en revoyant leurs gestes, en partageant ces fragments de beauté avec ceux qui me restent.

Parenthèse intimiste

"Les morts reçoivent plus de fleurs que les vivants
parce que les regrets sont plus fort que la gratitude".

Anna Frank

Premier novembre

Les jours de Toussaint alimentent de noires pensées.
Je hais les fins d'année qui préludent à l'incertitude d'un nouveau cycle. Ce sont des portes entrouvertes vers un ailleurs, dans l'éphéméride, où s'engouffrent trop souvent des êtres chers — à un âge où les rêves sont encore permis.

En ce jour de fête, on rend hommage à nos disparus avec ces fleurs traditionnelles aux couleurs criardes, qui remplissent les caisses des fleuristes. Mais s'il est vrai que rien n'est plus vivant qu'un souvenir, alors l'oubli devient une seconde mort.

C'est une journée de commémoration morne, où le froid et la grisaille s'invitent à notre insu dans les allées du cimetière. Le vent glacial gifle les stèles, là où les noms sont gravés à jamais dans le marbre.

Pour ceux qui souffrent, rongés par la maladie et proches de la fin, la mort est parfois une délivrance, une échappée hors de l'affliction. Et lorsque s'éteint une figure familière, sans mot d'adieu, il ne reste aux vivants que le silence abyssal qu'elle laisse derrière elle.

Alors viennent les interrogations insidieuses, celles qui parasitent l'inconscient.
Si l'on peut rester loin des yeux mais près du cœur, je m'interroge sur mes propres liens, sur mon relationnel, sur mes absences.

Mais le tic-tac du temps résonne inexorablement dans le silence d'une froideur sidérale. Il n'est plus temps pour les regrets ni pour les remords. Je connais pourtant la signification, et le poids, de chacun de ces mots — mais j'ai fini par en confondre les contours. À tort, peut-être.

À l'automne de ma raison, un jour viendra — sans adieu, ni au revoir — où ce sera mon tour de franchir ces maudites portes : celles de l'enfer, ou du Paradis. Sans bruit, un hypothétique ailleurs m'accueillera, avec pour seul bagage mes rêves inassouvis, mes secrets, et mes illusions perdues.

De mon passage, ne survivra que l'empreinte de mon âme tourmentée : un peu d'encre sur du papier… et quelques photographies emprisonnées dans des albums.

Le chêne apaisant

L'hiver invite au cocooning. Mais ce matin, une bougeotte inattendue me pousse à braver l'air glacial du dehors. D'un regard par la fenêtre, mes yeux s'ouvrent sur un lever du jour sublimé par une fine couche de neige tombée durant la nuit. Un ravissement soudain s'empare de moi. Impossible de résister à l'appel de ce matin d'hiver.

Emmitouflé dans un duvet, je m'aventure dehors, sac au dos. À l'intérieur : un thermos de thé brûlant, un saucisson, un bout de pain, et mon fidèle Opinel. Sur la terrasse, les fleurs gelées sont poudrées de fins flocons, comme figées dans un rêve.

Après une longue marche, j'atteins la forêt. Mon regard est attiré par un sentier de chasseur qui se faufile entre les arbres, puis disparaît dans le lointain. Je l'emprunte, d'un pas nonchalant, vingt minutes durant, jusqu'à ce que mon corps réclame une halte.

Je m'assois au pied d'un vieux chêne blanc, adossé à son tronc noueux. Doyen silencieux de la chênaie, il semble veiller sur ce lieu depuis un siècle. Ses branches tortueuses, couvertes de feuilles poilues, forment un écrin idéal pour affronter l'air piquant. Sa présence m'inspire : je réduis mes gestes, je me fonds dans ce paysage silencieux, que rien ne vient troubler.

Loin des tumultes de la ville, je savoure un moment de paix. La sagesse et la patience de l'arbre m'invitent à l'écoute, à l'abandon, à l'attention. Je m'imprègne de sa tranquillité. Dans cette immobilité choisie, je me sens à ma place.

En observant autour de moi, je réalise combien le simple contact de la nature m'apaise. Mon espèce, hélas, a perdu cette capacité à vivre dehors, simplement. Elle a préféré s'enfermer dans un monde d'artifices et d'abondance. Par moments, ce monde m'étouffe. Ici, au contraire, la nature me remplit d'un souffle vital.

Promenades vivifiantes

Je me suis levé à l'aurore, à l'heure où la chaleur d'été n'est encore qu'un soupir à venir, pour une balade matinale programmée la veille. Le galurin vissé sur la tête et le bâton du parfait pèlerin bien en main, j'entreprends de prendre de la hauteur, au propre comme au figuré. La montée sur le plateau est rude, et mon pas lent trahit la difficulté de l'exercice. Trente minutes d'un sentier étroit et escarpé sont nécessaires pour atteindre le point culminant de la falaise.

Essoufflé par l'effort, je suis récompensé par la magnificence du site. Depuis la table d'orientation dominant le village, mes yeux embrassent le complexe sportif, les toitures éparses et les paysages alentours. Un spectacle en version panoramique s'offre à mon regard émerveillé. Un instant, ma vision s'égare vers l'horizon, happée par l'infini. Soudain, le battement d'ailes d'un couple de tourterelles me ramène à mes sens. Je me retourne — l'arrière-pays se révèle dans une beauté sauvage, intacte.

Plus près de moi, détachés du promontoire où nichent les oiseaux, deux blocs de rochers vêtus d'une toison verte semblent monter la garde, témoins silencieux du passage du temps.

Subitement, une nuée d'oiseaux s'envole au loin. Leur vol énergique les dirige vers un écrin de verdure, avant de changer brusquement de cap pour passer juste au-dessus de ma tête, comme pour me saluer. Je reste là, immobile, traversé par leur passage.

Sur ce lieu suspendu, toute la flore méditerranéenne est représentée, ivre de lumière, exaltée par la bienveillance du climat. Leurs essences aux vertus enivrantes me grisent doucement.

Je contemple la nature projeter son cinéma en silence, des longues minutes durant, fasciné par cette beauté qui se suffit à elle-même. Bientôt, la chaleur prend des normes estivales. Il est temps de redescendre de ce promontoire enchanteur.

Ma promenade matinale s'achève à l'heure où les garrigues et les oliveraies s'emplissent du chant nuptial et métallique des cigales, cette rumeur tenace et familière qui incarne à elle seule l'âme sonore de la Provence.

La nature demeure, sans nul doute, l'un des plus forts vecteurs d'émotions et d'instants de magie pour qui se donne la peine de l'observer. Du microscopique au vaste paysage, elle dévoile le sublime à chaque échelle où l'on pose le regard. Une fleur, un rocher, une ombre qui glisse, un vol d'oiseau, tout participe d'un langage silencieux que l'homme moderne a trop souvent oublié d'écouter.

Pourtant, dans ces moments suspendus, loin du tumulte du monde, quelque chose se réveille. Une mémoire ancienne, intime, presque sacrée. C'est là, au contact du vivant, que l'on se retrouve. Sans masque, sans rôle à tenir. Juste un être parmi les autres, debout au bord du ciel.

Un marché pittoresque

De nos jours

Le soleil blanc du matin découpe les ombres sur les façades. À peine a-t-il pointé le bout de son nez que les lunettes solaires sortent prestement de leur étui, comme des escadrilles prêtes à affronter l'éclat du jour. Les marchands ambulants, aux auvents chamarrés, s'installent dans un ballet orchestré à la minute, dans une ambiance bon enfant qui n'engendre pas la mélancolie — oh que non !

C'est un bouillon de vie, une source de rigolards d'où jaillit un flot pétillant de bonne humeur. Les voix s'entrelacent, les accents chantent, les vannes fusent. Ça sent la tomate mûre, le melon fendu, l'ail rosé et l'huile d'olive fraîche — bref, du Pagnol pur jus, avec l'âme du Sud en bandoulière.

Ici, on résiste, chacun à sa manière :
- à la corrosion physique pour les anciens,
- à la corruption sociale pour les désabusés, et à la pollution mentale pour tous ceux qui refusent que leur esprit tourne en rond dans une boîte à soucis.

On déraille gentiment le petit train-train quotidien avec ses wagons de tracas plombés et son pamphlet de chichis au sushi — les modes importées n'ont qu'à bien se tenir ! Et si la vie éternue, alors tant pis : *Atchoum !* On s'en mouche dans le rire.

Un mélange capiteux d'olive, d'anchois, de marinade et d'herbes de Provence embaume l'air, comme un bouquet gourmand offert aux passants. Le thym, le romarin, la lavande, dans un ballet invisible, parfument la brise légère venue caresser les visages. Le fumet irrésistible de la rôtissoire ambulante — ses poulets dorés tournant lentement à la broche — titille nos papilles et fait gargouiller les estomacs.

La cloche de l'église égrène l'heure de l'apéritif avec la solennité d'un rituel païen. Fidèles au rendez-vous, nous nous installons à la terrasse du bar de la place, sous l'ombre bienveillante d'un vieux platane à une table bancale, juste à côté de la fontaine où les pigeons débattent des miettes comme des sénateurs à la retraite. À ma droite, celle qui partage mes jours, mes combats et mes silences. Nos regards complices se croisent, et déjà le moment devient souvenir.

Les effluves d'essences naturelles — ce souffle enivrant où se mêlent pinède et garrigue — semblent donner à l'atmosphère une légèreté presque magique. La bonne humeur flotte, palpable, comme une bulle de savon au soleil.

Une serveuse pétillante, l'accent chantant comme un refrain de Nino Ferrer, dépose sur notre table deux verres givrés d'alcool anisé accompagnés d'un assortiment toasté : tapenade noire et anchoïade dorée. Des saveurs franches, iodées, méditerranéennes, qui racontent la mer, la terre, et l'héritage des anciens.

Entre deux gorgées, entre deux rires, nous picorons lentement. Les cigales, elles, entonnent leur symphonie métallique, fidèles musiciennes de l'été, tandis que la lumière, dorée et vibrante, découpe les ombres sur le sol. Tout respire la joie simple, celle qu'aucune fortune ne peut acheter : celle de vivre, ensemble, le moment parfait.

Les conversations ambiancent les étals.

– « Eh bé, dis donc Simone, t'as vu la taille des aubergines ? On dirait les mollets de ton Raymond quand il descend la poubelle ! »

La voix gouailleuse d'Honoré, boucher retraité au béret vissé sur le crâne et la moustache frétillante, fend la place comme un coup de couteau dans une tranche de jambon cru.

– « Oh vaï ! Ne parle pas de Raymond, ça m'énerve ! Il a encore oublié d'acheter le pain hier. C'est pas un mari, c'est un GPS déréglé ! »
réplique Simone, grande et sèche, sac en toile sur l'épaule, œil vif, et langue bien pendue. Elle écrase une olive entre ses doigts et la goûte avec l'air d'un chef étoilé.
– « Par contre, ces olives cassées au fenouil… Seigneur ! On dirait les mêmes que faisait ma mémé dans le temps ! »

Pierrot le fromager, bonnet long comme une coquille de four, arrive avec sa charrette grinçante. Il apostrophe le monde :
– « Mes petits chèvres sont frais d'hier ! Comme la parole d'un curé et deux fois plus goûteux ! »
Rires gras sous la tonnelle.
– « Marco, tais-toi un peu ! Même les mouches rougissent quand tu causes ! », s'amuse Marius, l'ami de toujours, qui vend des savons de Marseille et du miel artisanal dans un nuage de lavande.

Au café « Le Temps Retrouvé », les anciens ont repris leurs quartiers, installés comme des statues vivantes.
Tonton Jules, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, fait mine de se réveiller :
– « Qu'est-ce que vous criez comme ça ? C'est pas un marché, c'est une fanfare ! »

– « Tonton, faut bien s'exprimer un peu ! Sinon on rouille comme tes genoux ! », lance Bob, le patron du café, en essuyant un verre avec une énergie de laveur de rivière.

Pendant ce temps, des enfants courent entre les étals, une poussette crisse sur les pavés, un chien aboie au camion de rôtisserie de Pioupiou.
Le soleil monte, le pastis descend, les cigales prennent le relais dans les platanes. Et sous cette légèreté colorée, c'est toute une communauté qui bat au rythme du cœur.

Jo la Tchatche, cafetier à la voix de casserole et aux mains calleuses comme un vieux volant de voiture désuète, sort en essuyant des verres qu'on croirait en cristal tant il les astique avec amour.
– « Alors, mon gars, t'as vu la nécro ? Le Crédit est mort. On l'a veillé hier soir à la Belote, sans une larme, que des dettes ! »

Dédé le menuisier, un œil plus fendu qu'un tiroir mal monté, renchérit en agitant son gobelet :
– « Et moi qui comptais lui emprunter deux mois de loyer et trois packs de bière, eh ben tant pis, j'me contenterai de ma dignité… et de l'eau de la fontaine ! »

Un clapotis de rire éclate, mêlé aux cris de Rosy la poissonnière, qui braille son prix au kilo comme on vendrait des actions à la Bourse :
– « Trois bars pour le prix d'un, et pas ceux avec des tireuses, hein ! »
Elle vise Fernand, vieil habitué accoudé à la machine à sous, qui ne répond jamais que par un soupir ou une anecdote loufoque.
– « Rosy, ma belle, le seul bar qui m'intéresse, c'est celui qui me sert un p'tit blanc bien frais sans poser de question. »

Les deux affichettes de la devanture finissent par être le sujet central d'un petit débat improvisé.
– « À la boucherie pour le don du sang ? », s'étonne Ginette, coiffeuse et commère patentée.
– « J'espère qu'ils ne te piquent pas pendant que t'attends ton steak haché ! »

Maurice, l'instituteur retraité, pince-sans-rire, tire sur sa pipe éteinte :
– « Une époque formidable, quand même. On te ponctionne à la boucherie, on t'engraisse à la foire aux veaux, et on t'enterre sous une ardoise ! »

C'est alors qu'arrive Mimile, charcutier à la retraite, les joues roses comme un jambon braisé, qui

lance avec un clin d'œil malicieux :
– « La foire aux veaux ? Je croyais que c'était l'autre nom du conseil municipal ! »

Explosion de rires sur la terrasse, l'anisette coule à flots, les souvenirs s'échappent entre les éclats de voix. La Provence ici n'est pas carte postale, elle est vivante, insolente, vraie. Une page d'humanité dans un monde en cavale.

Le bistrot s'est mué en forum antique, version pastis et olives. Les langues se délient à mesure que le Ricard s'évapore.

Jo la Tchatche, fidèle à son comptoir comme un curé à sa chaire, agite la louche :
– « Ils ont voté la vague bleue, mais va pas croire que c'est pour repeindre les volets, hein ! C'est pour noyer le poisson, pendant que les vrais requins s'en mettent plein les branchies. »

Dédé, toujours plus philosophe après deux cafés et un ballon de rouge :
– « Tu vois, avant y avait les nobles, maintenant t'as les notables. La guillotine a changé de forme, c'est la dette qui tranche. »

Ginette, planquée derrière son éventail en plastique :
– « Et pendant ce temps-là, les poux belles se font dépouiller... Une vraie cure thermale de la République ! On les pèle jusqu'à l'os pour graisser les bottes dorées. »

Un vieux sur la place, que tout le monde appelle Pépé Raoul, lâche du banc une sentence d'oracle :
– « Moi j'vous l'dis, un jour on n'aura plus que des slogans et des coupons de réduction à brandir sur les barricades ! »

Mimile rit jaune :
– « Les seuls qui s'en sortent, c'est ceux qui ont le sac à parachute prêt sous la veste ! Et l'or dedans, pas les rations de survie. »

Et pendant que les discussions enflent sous les glycines, Fernand, le silencieux, regarde le ciel, puis murmure pour lui-même :
– « C'est drôle, hein. On nous promettait la République en marche… mais c'est nous qui sommes à pied. »

Un petit silence suit, comme une ride sur le miroir du réel. Puis Rosy, imperturbable, relance :
– « Allez, ça suffit la politique. Qui c'est qui ramène du pain et du pâté ? Parce qu'on peut critiquer le monde, mais faut pas le faire le ventre vide ! »

Autour de nous, la place bourdonne doucement. Les anciens jouent aux cartes, les plus jeunes se chipotent pour un morceau de rien, et les familles s'attardent, alanguies par cette douce torpeur méridionale.

Le cliquetis des verres, le ploc-ploc des boules de pétanque et les éclats de voix se mêlent à la bande-son naturelle du moment. Une légère brise soulève les volants de la nappe à carreaux rouges et blancs. La vie coule, paisible, comme un rosé bien frais dans un verre embué.

Ma compagne me regarde, le sourire aux lèvres, les yeux plissés par la lumière et le bonheur simple. Je lève mon verre à son regard, à nous, à cette parenthèse de quiétude. On trinque, sans un mot. On n'en a pas besoin.

Une mamie passe, tirant un chariot de courses garni de bouquets de lavande et de melons juteux. Elle nous lance, malicieuse :

– « Profitez, les jeunes, le bonheur c'est comme la tapenade : faut pas en perdre une miette ! »

On rit. À la table voisine, un touriste belge tente de prononcer *anchoïade* sans écorcher la langue de Mistral. Tout le monde y va de son conseil, et la serveuse revient, amusée, lui expliquer doucement avec l'accent du pays :

– « Faut que ça chante dans la bouche, Monsieur ! Comme une cigale qui aurait bu du pastis ! »

Le soleil est à son apogée, éclatant les ombres et dorant les visages. Le clocher sonne à nouveau. Treize heures. Une autre tournée arrive, offerte par un voisin de table qui a reconnu un copain d'enfance.

Je n'ai pas vu les heures passées. Le temps semble arrêté, comme s'il avait décidé d'apprécier avec nous, la vie simple, belle et savoureuse.

Dans l'exubérance ambiant, je regarde ma complice de toujours, sa main sur la mienne. Nos doigts entremêlés racontent plus que mille mots. Nous, on vit à notre manière, dans ces silences partagés, dans la chaleur d'un regard complice, dans le parfum d'été.

Un gamin court après un ballon, un pétard explose un peu plus loin, et déjà la vie reprend ses droits. Le marché ferme ses volets un à un. Les marchands, chargés de cagettes vides, se saluent, les bras tannés par le soleil et le cœur léger.

Randonnée photographique

Ma passion, en sommeil depuis des mois, s'éveille Je renoue avec la photographie, ce regard particulier posé sur le monde, cet art du silence capturé. En immersion dans la nature et ses hôtes, je retrouve peu à peu une forme de sérénité après bien des tourments personnels. Chaque fois que le temps le permet, je trimballe mon appareil au gré des saisons, comme un compagnon fidèle de mes errances solitaires.

J'ai longtemps habité une région de montagne, où l'hiver recouvrait la plaine et les collines d'un voile blanc. Là-bas, la neige tombait comme une évidence. Depuis que j'ai posé mes valises en Provence, je dois me faire à cette lumière plus douce, à ces hivers moins rudes, et à la rareté des flocons. Ici, la neige est capricieuse, furtive, timide. Elle effleure à peine la terre avant de disparaître.

Mais cette année-là, contre toute attente, les cieux se sont montrés généreux. Une neige abondante a recouvert les hauts plateaux, et le Mont Lacan, du haut de ses 1700 mètres, a revêtu son manteau immaculé.

Un besoin salutaire d'air pur, de silence ouaté, de retrouver ce vieux frisson d'enfant qui foule la poudreuse, me pousse à programmer une sortie. J'opte pour un coin pas trop éloigné de ma caverne, où je hiberne en attendant le printemps. Parti à l'aurore, j'emprunte une petite route sinueuse qui grimpe vers les hauteurs, jusqu'au lieu choisi. Je planque la voiture à la lisière d'un bois de résineux et de chênes pubescents, puis je m'enfonce, appareil au poing, dans l'épaisseur feutrée du paysage.

Des flocons délicats tourbillonnent, saupoudrant la flore gelée de leur dentelle blanche. Ils disparaissent peu à peu sous les bourrasques matinales du vent d'hiver. Le chemin forestier, à peine tracé, se faufile entre les épineux. Des empreintes fraîches, animales ou humaines, sillonnent le manteau vierge et s'évanouissent au loin, comme une invitation au mystère.

Le froid me saisit. Mes yeux clairs ne font pas bon ménage avec l'éclat aveuglant de ce tapis immaculé. Mes lunettes solaires s'imposent comme une évidence. Le bruit moelleux de mes pas dans la couche cotonneuse ravive moult souvenirs de bien-être. Humer l'air à pleins poumons en marchant d'un pas feutré me procure une joie intense, presque primitive.

Une demi-heure s'écoule, au rythme des rayons de soleil perdus qui s'élèvent dans la canopée givrée, quand soudain, au détour d'un taillis, surgit un renard roux — sans Maître Corbeau ni fromage, mais avec cette noblesse tranquille qui force le respect. Son regard transperce les branchages, droit dans le mien. Il me voit. Il me jauge. Il semble lire en moi, comme s'il cherchait à sonder mes intentions. Impossible de tricher : ici, c'est lui le prince des lieux.

J'imagine qu'il décide seul de ces rencontres imprévues, qu'il orchestre les apparitions comme un vieux sage, maître à penser de cette forêt libre et sauvage. Il m'invite à ralentir, à me fondre dans le silence. Je stoppe net ma marche, m'accroupis doucement pour me faire oublier, ou du moins me faire tout petit.

Un frisson incontrôlable me traverse. Je suis tout entier dans l'instant, suspendu entre incertitude et espérance. D'un geste lent, je dégaine mon appareil, genou à terre comme en prière, prêt à saisir l'éphémère.

Au premier déclenchement, Goupil se redresse, m'offre un dernier regard, intense et vibrant, comme une salutation muette. Puis, sans un bruit, il reprend son chemin, glissant entre les troncs comme un mirage.

Le soleil décline derrière la canopée. Bientôt, la nuit lui appartiendra.

De retour sur le sentier, je marche longtemps sans penser à l'heure. Mon cœur bat encore au rythme de cette apparition. Ces instants suspendus, où l'animal me tolère dans son monde, me rappellent combien la nature, loin d'être un simple décor, est une présence vivante, vibrante, presque sacrée. Elle m'offre, quand je sais me faire humble, des rencontres plus vraies que bien des échanges humains.

Depuis quelque temps, l'appareil photo a repris sa place au creux de ma main, comme une boussole intime. Il n'est pas un outil de capture, mais un prolongement de mon regard, un moyen de rendre hommage à la beauté silencieuse, aux traces, aux lumières fugitives. Il m'aide à me retrouver.

Dans ces marches solitaires ou partagées, je réapprends la lenteur, l'observation, l'attention. Je me répare, un pas après l'autre, comme si chaque image enregistrée déposait un peu de paix sur mes plaies anciennes.

La nature demeure pour moi bien plus qu'un refuge : elle est un dialogue constant, un appel à rester vivant, sensible, attentif au monde. À chaque saison, à chaque battement d'aile, à chaque silence troublé par une présence discrète, elle m'enseigne à redevenir homme parmi les vivants.

Je gelais sur pieds.
Je récupérais ma voiture figée comme un glaçon, les vitres opaques de givre. Manque de chance, le chauffage rend l'âme à la première tentative. Pieds congelés, c'est à peine si je sentais mes arpions sur les pédales, en mode pilote automatique jusqu'à la maison. Sitôt rentré, grelottant, ma compagne de toujours jette en hâte quelques bûches dans la cheminée, en espérant une flambée rapide. Deux, trois verres de vin chaud à la cannelle, qu'elle a préparé à la hâte — généreusement relevés d'un trait de fine cognac — me rendent la vie.
En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, me voilà chaud comme une bouillotte, rougi, détendu, presque hilare.
Et dans la danse des flammes, le regard perdu dans les braises, je repensais à la silhouette furtive du renard, à la neige crissant sous mes pas, aux instants suspendus du matin.
Peu de mots pour dire ce que l'on ressent dans ces moments-là. On ne revient jamais tout à fait le même d'une rencontre avec le sauvage.

Ces escapades me reconnectent à l'essentiel. À la terre. À moi.
Je recommence à photographier, non plus pour montrer, mais pour me souvenir. Pour m'imprégner. Je sais maintenant que la beauté se niche partout — il suffit de se mettre en état de la recevoir.

La rencontre de l'amour de ma vie

Printemps de l'année 1972

« Les années soixante-dix soufflent un vent de liberté, celui du *flower power*, des rêves psychédéliques, du sexe, de la drogue et du rock'n'roll.
Une parenthèse enchantée, suspendue entre insouciance et utopie.
Mais au loin, déjà, gronde la guerre du Vietnam…
Et le réveil s'annonce brutal.

Moi, je laisse pousser mes cheveux, histoire d'être en phase avec l'époque, et peut-être aussi avec moi-même.

Une force étrange me pousse à aller de l'avant. Comme un appel silencieux que je ne peux ignorer.

Je quitte mon emploi et, avec lui, le studio que j'occupais.

Je trouve refuge dans une maison individuelle, chez un couple qui loue des chambres.
Ma pièce est minuscule, mais je m'en contente.
Qu'importe la taille du lieu, pourvu qu'il y ait un peu de chaleur.

Chaque jour, la musique me tient compagnie.
Mon vieux lecteur de cassettes tourne à plein régime. Johnny, l'idole des jeunes, me parle de révolte, d'amour, de liberté.
Sa voix emplit les murs étroits de ma chambre, comme une présence fraternelle.

Des enfants rient dans l'escalier, ils montent, ils descendent, ils courent dans la petite cour derrière la maison, qu'ici on surnomme *la cour des miracles*.
Et il y a un peu de magie, oui, dans cette appellation populaire.

Souvent, une jeune fille rend visite à la famille.
Je ne la croise jamais. Mais j'entends sa voix claire et joyeuse, elle chante presque lorsqu'elle parle, et son rire fait vibrer quelque chose en moi.
Les enfants l'appellent *Tata*. Et ce simple mot, tendre et familier, me donne envie de la connaître.

Le soir, la dame de la maison, compatissante et discrète, vient frapper à ma porte.
Elle me tend un bol de soupe fumant. Geste simple, mais qui me touche profondément.

Dans cette maison, malgré les éclats de voix entre les époux, malgré le bruit, les tensions,
je retrouve un semblant de famille.

Et c'est déjà beaucoup.

Là, je fais la connaissance d'un voisin haut en couleur. On l'appelle *Nounours*.
Pas celui de *Bonne nuit les petits*, non. Plutôt un grizzly des Rocheuses, massif mais pacifique.
Une force tranquille, douce comme un agneau…
Sauf si on le cherche : alors gare au coup de patte.
Son délire ? Dire qu'il est mon garde du corps.

Un soir, mon moral se noie au fond d'une bouteille. L'alcool me tient compagnie dans ma chambrée, jusqu'à ce que l'on toque à la porte.

C’est lui. Mon copain le "gorille". Avec son insistance bonhomme, il me propose une virée au bal de la Saint-Valentin, organisé dans l’école communale du quartier.
Pourquoi pas ? Ça me changera les idées.

Alors, tous les deux, sapés comme des milords sans fortune, nous prenons la route de la fête des amoureux. Un pas après l’autre, vers un soir qui allait tout changer.

Bien m’en a pris. Car c’est ce soir-là, lors de cette fête simple et populaire, que je rencontre celle qui allait bouleverser ma vie.

À peine entrés, nous filons tout naturellement vers la buvette.
Les canettes de bière se vident sans cérémonie, et nos langues, elles, se délient.
On amuse la galerie avec des histoires de comptoir, fanfaronnades et rires en cascade.
Les tournées s’enchaînent, offertes par quelques habitués amusés par notre duo de comédiens improvisés.
Nous étions de bons clients, bons vivants, bons à boire aussi.

Aucun slow à l’horizon pour tenter de cueillir une fleur fraîche.
Mais soudain, les enceintes crachent un rock endiablé. *Johnny B. Goode*.
La piste s’embrase.

Un couple de jeunes déchaîne la salle. Ils se déhanchent avec frénésie, en rythme, en feu.
Et elle…
Elle m’aimante.
Une danseuse de feu et de grâce. Silhouette fluette, visage d’ange, regard vert qui transperce.
Elle virevolte, légère, comme une plume de tourterelle dans le vent, avec la grâce sauvage d’un cygne indompté. Je reste cloué. Muet. Fasciné.

Mon premier réflexe, un peu bête :
« Pourvu que ce ne soit pas son mec… »
Mais leurs gestes me rassurent : ils sont partenaire de danse, seulement ça. Des complices de rock, rien de plus.

Sitôt la démonstration terminée, désinhibé par le houblon et la fougue, je me lance. Je traverse la salle, droit vers elle.
Je lui prends la main. Un geste simple, direct, presque naïf.
À ce moment-là, je ne risquais rien, sinon une gifle ou un vent bien senti.
Mais rien de tout ça. Elle me regarde, surprise, mais sans peur.

Je l’invite à sortir un instant, pour respirer, pour parler.
Et là, c’est sa voix que je découvre. Clair, rieuse, ensoleillée. Mais cette voix là, il me semble l'avoir déjà entendu...

Elle me demande d’où je viens — sans doute mon accent la fait sourire.
Et quand je lui dis que je loge dans la fameuse « cour des miracles »,
elle éclate de rire :
— *Tu habites chez ma grande sœur !*

Quel drôle de hasard…
Cette cour portait bien son nom.

C’était donc elle, la jeune fille que j’entendais parfois en haut de l’escalier, celle dont la voix me traversait sans jamais apercevoir son visage.

Ce soir-là, sa chance l’avait laissée tomber : ses amis avaient oublié de venir la chercher pour le dancing.
Alors, elle s’était rabattue sur cette fête de quartier, presque à contrecœur, à deux pas de chez elle.

Mais le destin, lui, ne l'avait pas oubliée.

La fête terminée, je la raccompagne chez elle, à pas lents, comme pour retarder la fin de ce moment.

Sous un ciel constellé de promesses, nous parlons longtemps, les mots s'enchaînent avec une aisance nouvelle, comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Elle m'avoue, un sourire en coin, que sa grande sœur lui avait déjà parlé de moi.
« Mon locataire est beau, avec de grands yeux bleu clair… » avait-elle glissé un jour, l'air de rien, comme on souffle un secret à demi avoué.

Mais elle, non…
Elle ne m'avait jamais vu. Tout au plus, elle avait perçu ma présence au son de mon harmonica, ou d'une cassette de Johnny qui tournait en boucle dans ma petite chambre à l'étage. Elle ne connaissait de moi qu'un murmure de voix, un fond de mélodie, un soupçon d'âme dans les interstices des murs.

Et moi, sans le savoir, j'habitais déjà ses pensées… comme un inconnu familier.

Un baiser, léger comme un souffle, vient sceller cette nuit d'étoiles.
Son parfum, aux notes boisées, ressemble à une essence de sapin, et m'envoûte comme un écho de forêt profonde.
Pour la première fois, je ressens un trouble doux, un sentiment étrange,
presque trop beau pour être nommé.

Comme dans la chanson de Delpech :
« Pour un flirt, avec elle, j'aurais fait n'importe quoi… »

Elle est simple, vraie, sans fard, sans jeu. Et c'est peut-être cela qui me bouleverse.

Je pense alors au serveur du restaurant italien, celui qui, entre deux plats, me parlait d'une perle rare…
Et si c'était elle ? Et si je venais enfin de la trouver ?

Son aura éclaire ma vie, sa joie de vivre est un torrent lumineux dans lequel je me laisse emporter.
Nous sommes sur un petit nuage, en équilibre précaire mais parfait.
Un éclair traverse mon esprit : si j'avais été jugé apte pour l'armée, jamais je ne l'aurais rencontrée.
L'exemption militaire, longtemps vécue comme une humiliation, prend soudain une saveur exquise.
La destinée, décidément, a des manières étranges mais magnifiques.

Depuis ce jour, nous sommes devenus inséparables, fusionnels, entiers, liés.

Elle est celle qui a su me canaliser, m'apaiser, me révéler à moi-même. Celle qui m'a appris, sans le savoir, à devenir meilleur.

Les week-ends, je rejoins ma chérie dans sa cité. Elle m'y présente sa tribu, un petit monde à elle.
Au début, l'accueil est froid. Je suis l'inconnu, l'intrus. Mais très vite, les barrières tombent.
Les sourires s'invitent, les blagues circulent, et l'amitié naît — surtout avec ses copines,
aussi vives qu'accueillantes.
Insouciants, joyeux, nous nous entendons comme larrons en foire.

Dans cette cité HLM, Italiens, Espagnols, Maghrébins, Français vivent côte à côte, en bonne entente, sans se soucier des religions, des différences de langue ou de couleur.
Juifs, musulmans, catholiques : tous se saluent, se croisent, s'aident.
Une grande famille recomposée, où l'on partage les plats, les éclats de rire,
les tracas du quotidien.

Il y a bien sûr des embrouilles, des jeunes trop fiers qui se défient pour des regards ou des filles, mais rien de grave. La solidarité l'emporte. On est loin des discours anxiogènes qui aujourd'hui ha-

billent les banlieues de mots sombres.

À cette époque, le vivre-ensemble n'était pas un slogan, mais une réalité simple, naturelle.
Il y avait des différences, certes, mais aussi de l'écoute, de la tolérance, et cette idée douce que chacun avait sa place.

Je préfère me souvenir de cela : de la cour qui résonnait des voix d'enfants, des mamans aux fenêtres, des odeurs d'épices et de sauce tomate, des voisins qui frappaient à la porte pour prêter un outil ou donner un reste de gâteau.

Quant à la politique… laissons-la à ceux qui en font un métier d'oubli.
Ici, on vivait, tout simplement.

Le 23 juin 1973
Le crépuscule des fiançailles s'efface doucement, et l'aurore éclaire le grand jour : celui de notre mariage.
L'air sent la pluie et le parfum des tilleuls.
Le ciel, capricieux, verse des larmes de joie — des gouttes bénies qui, dit-on, promettent un mariage heureux.

Nous avançons vers l'église, mains tremblantes, le cœur battant à l'unisson, comme deux enfants à l'orée d'une aventure.
Tout est là : les sourires, les regards complices, les bouquets maladroits mais sincères, la robe qu'elle avait choisie avec tendresse, ma cravate de travers que personne n'ose corriger.

Le temps semble suspendu quand nos mains se rejoignent, et que nos « oui » résonnent comme une promesse au monde.
Une promesse simple, brute, essentielle : nous aimer, résister aux tempêtes, et bâtir un foyer où la joie ferait son nid.

À la sortie, les parapluies se lèvent comme des ailes au-dessus de nos têtes, mais rien ne peut ternir la lumière de cet instant.
Nous rions sous la pluie, mouillés jusqu'aux os mais ivres de bonheur.
C'était le début d'un long voyage, main dans la main, vers les étés comme vers les hivers de la vie.

Épilogue

Un matin, je me suis éveillé dans la peau d'un vieux. Mon corps à subit l'érosion du temps. J'entre dans le crépuscule — je ne l'ai pas vu venir.

Le temps où je montais les marches deux par deux ou quatre à quatre semble être une éternité. Depuis peu j'escalade les escaliers d'un pas lent en me cramponnant à la rampe — lorsqu'il y en a une.

Pendant très longtemps, il me semblait que ma vie allait commencer — la vraie vie.

Mais il y avait toujours des obstacles le long du chemin, une épreuve à traverser, un travail à terminer, du temps à donner, une dette à payer et qu'ensuite la vie commencerait pour de bon. Plus j'avance dans l'âge et plus je comprends les rouages de l'existence. J'ai enfin compris que ces obstacles représentaient la vie. Cette perspective me conforte qu'il n'y a pas de chemin vers le bonheur. Le bonheur est le chemin. Le bonheur est un voyage pas une destination. Tout au long de mon parcours, j'ai primé le voyage vers la lumière à toute finalité hasardeuse et sans issue amenant à l'obscurité.

Le paysage change tout comme les gens. Mes rêves se sont transformés à l'approche du terminus. Le train de ma destinée continue de gare en gare. Mon existence s'apparente à un combat de boxe. Tombé au tapis par les coups encaissés je suis parvenu à me relevé chaque fois. Batailler est le fil conducteur de mon itinéraire parsemé d'embûche. Ainsi la résilience m'apprends à vivre avec mes cicatrices, mes douleurs morales et physiques. L'humour et la dérision me sauvent de l'autolyse.

Tout au long de mes histoires de rencontre j'admets des hauts et des bas. Je suis ni pauvre ni fortuné, certes, mais la chance m'a gratifié de belles rencontres, de riches échanges et de transmissions. J'ai peu de véritables amis, des connaissances tout au plus, des rencontres improbables ou insolites sans lendemain. Je suppose aimer la solitude, je ne crois pas que pour être heureux il faut beaucoup d'amis. Je crois que pour être heureux, il suffit d'aspirer à la paix et la tranquillité d'esprit.

Parfois je me demande si le passé n'est pas un songe. Les souvenirs me façonnent, ils font de moi ce que je suis devenu. Avec le temps je m'aperçois que je suis la somme de mes rencontres. Ma mémoire n'est qu'une mosaïque d'illustration ontologique.

FIN

Préface par Michel M, le photographe

Ces témoignages de rencontres sont profondément introspectifs et poétiques. Ils évoquent la sagesse de l'auteur acquise avec l'âge et son parcours personnel à travers les épreuves de la vie.

La métaphore de l'éveil dans la peau d'un vieux souligne le choc de la prise de conscience, alors que les souvenirs d'une jeunesse plus dynamique contrastent avec la réalité d'un corps fatigué par le temps.

L'auteur témoigne d'une évolution de la perception du bonheur, le redéfinissant comme un voyage plutôt qu'une finalité. Ce cheminement vers l'acceptation des obstacles et des défis de la vie, ainsi que l'importance de la résilience, est un thème universel qui résonne avec quiconque a connu des vicissitudes. L'allusion à la solitude et à la valeur des rencontres souligne la complexité des relations humaines et l'idée que la paix intérieure peut être trouvée dans la tranquillité d'esprit plutôt que dans le nombre d'amis.

La notion que le passé peut sembler être un songe, ainsi que la réflexion sur l'identité façonnée par les souvenirs et les relations, invite le lecteur à réfléchir à sa propre existence et aux liens qui unissent chacun d'entre nous. La métaphore finale de la mémoire comme une mosaïque évoque la richesse et la diversité des expériences de vie, complétant ainsi ce tableau introspectif et touchant. C'est un récit de vie qui invite à la réflexion sur le sens de la vie, le passage du temps et la recherche du bonheur.

DE LA VIE AUX SOUVENIRS

ÉCLATS DE VIE

Une vie faite de rencontres, de visages, d'épreuves et de souvenirs.

Puis vint celle qui allait donner un autre sens à toutes les autres.

Et un jour,
le vent s'est tu.

Deux récits réunis en un seul chemin :
celui d'une vie, puis celui de l'amour et de l'absence.


Le vent s'est tu
Jean-Pierre Lancre

« Elle est partie, mais l'amour est resté »

Le vent s'est tu

Vingt textes pour raconter l'amour, le départ, l'absence et ce qui demeure.

Jean-Pierre Lancre

DÉDICACE

À Geo,

À toi, l'amour de ma vie.

Cinquante années ont passé,
et pourtant l'amour n'a jamais compté les années.

Tu es partie,
mais tout ce que nous avons vécu demeure.

Ces pages sont nées de ton absence,
mais elles parlent surtout de ta présence.

À travers mes souvenirs,
à travers mes mots,
à travers le silence,

tu continues de vivre un peu en moi.

« Célébrez ma vie, ne pleurez pas ma mort »

I

L'AMOUR QUI DEMEURE

Avant l'absence, il y eut l'amour.

Avant le silence, il y eut les mots, les regards, les gestes simples et ces milliers d'instants qui finissent par devenir une vie.

1. Les Échos d’un Amour éternel

"Mourir ce n'est pas la lumière qui disparaît

c'est la lampe qu'on éteint quand l'aube est venue"

R.Tagore

Il était une fois, dans les larmes des souvenirs égarés, une femme dont le sourire illuminait le monde. C'était l'amour de ma vie, ma muse, ma complice. Son éclat, tel un rayon de lune dans la nuit obscure, apportait douceur et chaleur à chaque instant de notre vie commune. Même aujourd'hui, alors que le silence a pris possession de notre demeure, sa présence flottante me murmure encore des tendres mélodies.

Elle avait ce don unique de transformer l'ordinaire en extraordinaire. Dans notre jardin, à l’orée du printemps, elle s’asseyait parmi les fleurs, observant les papillons danser au gré du vent. Ses rires résonnaient comme une douce symphonie, chaque note vibrante d’amour. Elle m’apprenait à voir le monde à travers ses yeux vert éblouis par la beauté des simples choses. Comment oublier nos promenades main dans la main, où chaque pas était une promesse murmurée, chaque regard un voyage partagé ?

Sa voix chaude, enveloppante comme un plaid en hiver, me berçait lors des longues soirées passées au coin du feu. Nous échangions des histoires, des rêves et des espoirs, construisant ensemble un avenir où le soleil ne se couchait jamais. Elle avait ce pouvoir de faire naître des étoiles là où il n’y avait que l’obscurité. Quand elle me parlait de ses projets, de ses aspirations, je voyais dans ses yeux une flamme vive, une passion qui pouvait embraser le ciel.

Mais les ombres du destin, cruelles et imprévisibles, sont venues frapper à notre porte. Un jour, le souffle de la vie s’éclipsa, et avec lui, ma raison d’être. Le silence devint lourd, et chaque coin de notre maison résonnait de son absence. Je me suis retrouvé seul, perdu dans un océan de tristesse, un naufragé sur une île déserte de souvenirs. Mon cœur s'est fermé à la lumière. Notre rêve de vieillir ensemble se transformait en cauchemars avec l'espoir de m'éveiller, mais en vain...

Pourtant, même dans cette douleur, je sens son écho. Elle s’est incarnée dans chaque souffle de vent, dans chaque rayonnement du soleil. Lorsque les arbres bruissent sous les caresses d’une brise délicate, je l’entends chuchoter des promesses d’éternité. Les roses qu’elle cultivait continuent de fleurir, témoins silencieux de notre amour fusionnelle et indéfectible. Leur parfum enivrant me rappelle ses rires, et parfois, je crois la voir se pencher pour cueillir une fleur, le visage illuminé par la lumière dorée du matin.

Je me promène souvent, en quête de réconfort dans les lieux qui portaient son empreinte. Le long de notre plage favorite où nous avions partagé tant de joie de vivre. Au petit bar jouxtant la plage, je commande son cocktail, doux comme son caractère, et je ferme les yeux, espérant ressusciter un instant fugace de notre bonheur. Les serveurs, avec bienveillance, me sourient, sachant combien chaque gorgée est un hommage à son esprit vibrant. Je la revois, tout en buvant son breuvage à petites gorgées, contempler le couché de soleil flamboyant avec le regard d'une enfant émerveillée.

Les nuits sont les plus sombres, lorsque la solitude se fait oppressante. Alors, je m’assieds devant son portrait, j'allume une bougie et je parle à son âme. Je lui raconte mes craintes, mes joies, mes souvenirs. Chaque mot prononcé est une prière, une tentative désespérée de tisser à nouveau le fil de notre connexion. Parfois, dans le crépitement du feu les soirs d'hiver, j’imagine entendre sa voix, douce comme un murmure, me réconfortant dans ma peine et me demandant si je l'aime toujours. Quelle questions...!

Les saisons passent, et avec elles, la douleur s'adoucit, transformée en une mélancolie douce-amère. Je commence à comprendre que l'amour ne connaît pas de fin. Chaque instant partagé, chaque regard croisé, chaque étreinte devient une étoile brillant dans le firmament de ma mémoire. Et c’est là que réside sa véritable magie : elle continue de vivre, non pas dans le corps, mais dans chaque battement de mon cœur.

Au fil des jours, je découvre la force de l’espoir, cette lumière fragile qui émane des ténèbres. Je commence à écrire, inspiré par tout ce qu’elle m’a appris. Je lui dois ce que je suis devenu au fil de notre existence, elle a su me rendre meilleur sans effacer ma personnalité. Des poèmes naissent, célébrant son existence, son rire, et la beauté de notre amour. En chaque mot, je dépose des pétales de rose, des souvenirs sculptés dans le marbre du temps.

Et dans cet acte de création, je réalise que je ne suis pas vraiment seul. Elle vit à travers moi, à travers les histoires que je raconte, les moments que je partage. Notre fils porte en lui la continuité de son essence. A travers lui, je peux encore apercevoir les reflets de son amour inconditionnel.

Souvent j'écoute les chansons qu'elle fredonnait. Chaque note de musique vibre d'une couleur propre, exhalant une odeur singulière. C’est une symphonie des sens, une douce confusion entre le son, la lumière et son parfum. Peut-être n’étais-ce qu’un trouble passager de la perception, ou bien une porte entrouverte sur un territoire sensoriel oublié.

Là où les émotions ne se disent pas, mais se ressentent dans des teintes et des fragrances.
Je ferme les yeux. Le monde s’efface derrière le rideau chatoyant de ces mélodies colorées. Les sons dessinent dans l'air des arabesques invisibles. De chaque accord elle semble renaître de ses cendres tel le phénix.

Je ne savais plus si j'écoutais la musique ou si la musique m'écoutait. Chaque vibration semblait effleurer mon âme, comme un doigt invisible courant le long de ma peau intérieure.

Des éclats de rouge écarlate jaillissaient des crescendos, tandis que les silences, eux, se teintaient de gris perle, presque translucides. Une note grave, profonde, résonnait comme une bouffée d’encens ou de vieille bibliothèque — l’odeur du temps qui passe.

Dans cet instant suspendu, le réel s'était dissous, remplacé par une mer flottante de sensations. L'amour de ma vie était tout à la fois la note, la couleur et la musique. J'imaginais le do brillant d'un jaune citron, vif et tranchant ; le la diffusait un bleu profond, presque nocturne, avec des relents de lavande et de pluie. Dans ce monde intérieur, l'harmonie n'était plus seulement audible — elle était visible, respirable, presque palpable.

Le cycle de la vie continue, et chaque jour, je la célèbre. Au fur et à mesure que le temps passe, je comprends que l'amour véritable ne s'éteint jamais. Il évolue, se transforme, devient une lumière guide dans l'obscurité.

Ainsi, dans les méandres de ma mémoire, elle demeure éternelle, son sourire éclairant mes journées, son rire résonnant dans les vents doux. Mon amour, précieuse étoile, toujours présente, omniprésente, m'apprend à vivre, à aimer, et à espérer.

Et quand la nuit tombe, et que le ciel se pare de mille étoiles, je lève les yeux, et je lui chuchote avec tendresse : *« Tu es ici, n'est-ce pas ?*

Dans chaque souffle de vent, dans chaque étoile scintillante ton amour vit en moi, pour toujours jusqu'à la fin des temps.

2. Nos silence accordés

C'était en 1991 en Haute-Savoie, un jour d'hiver comme suspendu dans le temps. Un matin de fin de semaine, calme et pâle, enveloppé d'un silence dense. Après une nuit d'écriture, j'étais assis seul dans le jardin, le regard perdu dans la brume. Le brouillard s'étendait sur la vallée comme une mer immobile, effaçant les montagnes alentours. Tout semblait englouti dans cette blancheur qui absorbait le monde. Je ne sentais même pas le froid sur ma peau, tant mon esprit flottait ailleurs, vidé de toute pensée, comme en apnée entre deux respirations.

C'est l'odeur du café montant dans l'air humide qui me ramena à la réalité.
Elle venait d'apparaître sans bruit, ma compagne, drapée dans une couverture de mohair, sa silhouette douce et apaisante découpée dans la lumière diffuse. Ses pas crissaient légèrement sur le gravier humide. Elle tenait un petit sac de papier d'où s'échappait un parfum tiède de croissants tout juste sortis du four. Je la regardai approcher sans un mot, avec cette vulnérabilité silencieuse qu'elle seule savait déchiffrer.
Elle me tendit le sac, s'assit près de moi, et sans échanger un mot nous commencions à manger, côte à côte, partageant ce petit rituel simple qui, à sa manière, disait tout.

Nos silences étaient éloquents — de ceux qui tiennent les êtres ensemble lorsque les mots se dérobent. Ils avaient la densité d'une parole accomplie.
Ils étaient faits de respect, de confiance et d'une tendresse qui n'avait plus besoin de phrases. Parfois, le langage se tait pour laisser place à une communion plus profonde, celle qui relie deux êtres au-delà du verbe. Notre couple reposait sur cette alchimie invisible — une fusion tranquille, solide et libre à la fois.

Je la regardai, muet, avec cette fragilité que seuls les regards aimants savent accueillir. Nous mangions en silence, partageant cette paix rare où chaque geste tient lieu de phrase. Le monde, à cet instant, se réduisait à la vapeur du café, au souffle de la brise glaciale et à la chaleur tranquille de sa présence.

Après un long moment, elle rompit le silence.
— Tu n'aurais pas envie de tout quitter ?
Sa voix, douce et grave, vibra dans l'air froid. Ces mots ne furent ni une question, ni un reproche :

plutôt une ouverture, un souffle d'ailleurs.
Je la regardai sans répondre. J'entendis dans sa question tout ce qu'elle ne disait pas : la lassitude, le besoin d'air, le rêve d'un ailleurs plus vrai. Alors je lui pris simplement la main. Ce geste simple fut le commencement d'une réflexion profonde, le point de départ d'un mouvement intérieur que je ne pouvais plus ignorer.

Je n'ai jamais été un homme de plans.
Instinctif, imprévisible, j'avançais souvent sans calcul sans carte ni certitude guidé par une forme obscure. Je ne croyais ni aux apparences ni aux longues explications émotionnelles. Pourtant, ce matin-là, j'ai su que je devais l'écouter. Pas seulement avec mes oreilles, mais avec tout mon être. J'ai compris que derrière ce désir de fuite, il y avait une vérité : celle d'une vie qu'on ne voulait pas subir, mais choisir à nouveau.

Je percevais dans sa question un appel : celui de vivre autrement, de désapprendre le confort pour retrouver la vérité nue des choses. Quitter n'était pas fuir. C'était renaître.

Je savais les conséquences.
On ne renonce pas impunément à une vie bâtie à deux. Mais je lui offris une sincérité brute: ailleurs, je ne lui promettrais ni luxe ni certitude, seulement le risque et la beauté d'un recommencement, la promesse d'une liberté à reconstruire ensemble.

Elle acquiesça d'un regard.
Nous n'avions pas besoin de davantage.

Nos liens reposait sur des contrastes.
Elle, douce et rigoureuse, veillait sur la clarté des jours. Moi, j'étais la part imprévisible, celle qui bouscule et invente. Elle, l'âme organisée, veillait sur les détails, l'administratif, la structure. Moi, j'étais le mouvement, la technique, la gestion des hommes.

Nos amis ne comprenaient pas toujours cet équilibre. Certains disaient qu'elle s'effaçait trop, que j'étais dominateur. Ils ignoraient que notre force venait de cette dualité même — de cette façon de respirer l'un pour l'autre.
Elle gérait, j'agissais. Elle liait, je déliais. Nous étions comme les doigts d'une même main, chacun indispensable à l'autre.

Je ne lui disais pas souvent mon amour, mais je le lui montrais dans les gestes, dans les silences et dans mes attentions.
C'est la femme qui, sans bruit, a atteint mon âme.

Les années ont passé.
Aujourd'hui, installé en bord de mer, je repense souvent à ce matin de brouillard, à ce café partagé dans le silence. Le temps a dissous bien des choses, mais pas ces images. Je me souviens aussi de l'un de nos premières balades, longeant la côte varoise, la voiture décapotée. Joe Cocker sortait d'un vieux CD qu'elle aimait tant. Le vent jouait dans ses cheveux, le soleil dessinait des éclats d'or sur sa peau. Le regard en direction de la mer elle riait, libre, légère, comme si le monde s'était enfin ouvert devant nous. Sa main reposait sur ma cuisse, légère, confiante.
Elle était libre.
Nous l'étions tous deux.
Cette image, je la garde en moi comme une relique : un rêve éveillé que j'ai scellé dans ma mémoire.

Nos regards avaient leur propre langue.
Nos silences étaient des territoires intimes où aucun mot n'aurait su entrer. De tout ce que j'ai accompli, rien n'a eu plus de sens, ni plus d'éclat, que cet amour — un amour incandescent, passionné, tissé de révolte et de douceur, d'ombre et de lumière.

Parfois, quand le vent d'hiver projette la pluie sur les vitres, il me semble entendre encore le froissement du papier, sentir l’arôme du café, et la voir venir vers moi, dans le brouillard, comme si elle traversait le temps pour me rappeler que rien n’est jamais tout à fait perdu.

3. Elle dansait sur la plage

En ce jour de printemps je me prélasse sur ma terrasse dans ma chaise longue. J'abandonnais mon corps à la douce chaleur presque estivale. Caressé par les rayons du soleil je me suis assoupi un instant. Lorsque je repris mes esprits je constate qu'un papillon c'est posé sur le dos sur ma main.

Même si je sais que la réincarnation est une croyance, sans être démontrée, j'ai lu de nombreux récits de phénomènes inexpliqués qui suggèrent que les morts peuvent nous voir et rester connectés à notre monde d'une certaine manière. Mon sentiment : je ne crois pas en une vie après la mort, mais en un ailleurs serein.

Néanmoins je me pose des questions comment interpréter cela. Pourquoi cet insecte ma choisi pour se poser et resté sans crainte sur le dos de ma main de longues minutes avant de reprendre sa route.

Mais il n'est pas parti très loin. Le visiteur est entrée dans l 'appartement par la baie vitrée grande ouverte. Il a virevolté dans les pièces. Baguera, le chat, a voulu jouer avec lui, sans succès. Le papillon est ressorti, a tournoyé autour de moi puis a disparu vers un ailleurs.

Paradoxalement et malgré mes doutes, je ne peux m'empêcher de croire à un signe – qu'une personne partie, adorant les papillons venait me rendre visite.

Ce fut un moment de douceur, sans chercher à trop l’expliquer. Peut être que ce lépidoptère était juste là pour me rappeler un lien, une présence intérieure, sans avoir besoin d’aller plus loin – juste une petite vibration du passé qui passe dans le présent.

Je suis conscient que les papillons sont attirés par la chaleur du corps, le sel présent sur la peau et l'immobilité.

Ce jour là j'étais détendu, impassible au soleil – en quelques sorte une "surface idéale" pour ce papillon.

Le fait qu'il reste longtemps montre surtout...que j'étais ce jour paisible. Et ça, c'est déjà quelque chose de précieux.

“Ce moment m’a reconnecté à quelqu’un qui compte pour moi.”

4. Un papillon sur la main

En ce jour de printemps je me prélasse sur ma terrasse dans ma chaise longue. J'abandonnais mon corps à la douce chaleur presque estivale. Caressé par les rayons du soleil je me suis assoupi un instant. Lorsque je repris mes esprits je constate qu'un papillon c'est posé sur le dos sur ma main.

Même si je sais que la réincarnation est une croyance, sans être démontrée, j'ai lu de nombreux récits de phénomènes inexpliqués qui suggèrent que les morts peuvent nous voir et rester connectés à notre monde d'une certaine manière. Mon sentiment : je ne crois pas en une vie après la mort, mais en un ailleurs serein.

Néanmoins je me pose des questions comment interpréter cela. Pourquoi cet insecte ma choisi pour se poser et resté sans crainte sur le dos de ma main de longues minutes avant de reprendre sa route.

Mais il n'est pas parti très loin. Le visiteur est entrée dans l'appartement par la baie vitrée grande

ouverte. Il a virevolté dans les pièces. Baguera, le chat, a voulu jouer avec lui, sans succès. Le papillon est ressorti, a tournoyé autour de moi puis a disparu vers un ailleurs.

Paradoxalement et malgré mes doutes, je ne peux m'empêcher de croire à un signe – qu'une personne partie, adorant les papillons venait me rendre visite.

Ce fut un moment de douceur, sans chercher à trop l'expliquer. Peut être que ce lépidoptère était juste là pour me rappeler un lien, une présence intérieure, sans avoir besoin d'aller plus loin – juste une petite vibration du passé qui passe dans le présent.

Je suis conscient que les papillons sont attirés par la chaleur du corps, le sel présent sur la peau et l'immobilité.

Ce jour là j'étais détendu, impassible au soleil – en quelques sorte une "surface idéale" pour ce papillon.

Le fait qu'il reste longtemps montre surtout...que j'étais ce jour paisible. Et ça, c'est déjà quelque chose de précieux.

"Ce moment m'a reconnecté à quelqu'un qui compte pour moi."

II

L'adieu

Il existe des adieux que l'on prononce avec les lèvres que le cœur refuse longtemps d'accepter.

Puis vient le silence.

5. Dédicaces pour un adieu

Tu es parti en me laissant une chanson, comme un dernier présent que tu déposes entre mes mains, comme on laisse une lumière allumée dans une pièce qu'on quitte doucement.

Elle ne contient pas d'adieu brutal, ni de porte qui claque mais la trace tendre de ce que nous avons été.

Je l'écoute comme on ouvre une lettre scellée, avec douceur, avec lenteur.
Chaque note porte un fragment de toi, non pour alourdir mon cœur, mais pour alléger mon chemin.

Si tes pas s'éloignent, que cette mélodie demeure, fidèle messagère de ce que tu n'as pas su me dire, souvenir vivant de notre amour.

Et quand le silence retombera, sache que tu m'as offert le plus discret des cadeaux :
un écho qui ne meurt pas, une chanson pour me dire adieu.

Cette chanson m'accompagnera quand je regarderai en arrière, qu'elle m'allège quand je penserai à toi, et qu'elle me rappelle que toute fin peut résonner comme un commencement.

Tu ne laisses pas le vide, tu laisses une mélodie à garder, un ruban de notes, un souffle d'âme offert en mémoire, une lumière encore chaude de nos instants partagés.
Merci pour ce cadeau discret, fragile, mais fait pour durer plus longtemps que mes pas.

Tu m'as offert cette chanson comme on offre un dernier cadeau avant de partir.

Que ses notes portent ces mots que tu n'arrivais à dire : la gratitude, les souvenirs, la tendresse, la peur, la souffrance.

C'était ta façon de me dire adieu sans couper le fil, comme une mélodie qui continue de vibrer même après le silence.

6. La lettre retrouvée

Sept mois ont passé depuis son départ.
En triant quelques affaires, je découvre, dans la poche intérieure du sac qu'elle portait lors de son admission à l'hôpital, une lettre manuscrite.
Pourquoi la trouver maintenant, et non plus tôt ?
Aujourd'hui, et pas hier ?
Des questions sans réponse.

Je me souviens pourtant : à sa demande, je lui avais donné du papier et un stylo.
Elle avait ce besoin d'écrire, de poser des mots sur ce qu'elle pressentait.
Puis, submergé par l'émotion de son départ inévitable, j'ai oublié ce moment — comme tant d'autres, effacés par la douleur.

Je reste un instant immobile, la lettre entre les mains.
L'écriture tremble légèrement — comme si chaque mot avait été déposé entre deux respirations douloureuses.
Je n'ose la lire tout de suite.
Il y a dans ce geste une brèche dans le temps, un passage vers un hier encore vivant.

Je me surprends à penser qu'elle a voulu que je la trouve aujourd'hui — précisément maintenant — quand le manque s'est un peu adouci, quand la douleur s'est changée en tendresse.

Alors je commence la lecture.
Les mots, simples et clairs, me parviennent comme un murmure.
Ils parlent d'amour, de gratitude, de paix.
Pas d'adieu, mais une continuité — comme si elle savait que son absence ne serait jamais un vide, mais un espace habité par tout ce qu'elle a été.

Je referme la lettre sans larmes sur un soupir profond révélant une paix inattendue.
Peut-être que certaines découvertes ne se font qu'au moment où l'on est prêt à les recevoir.

Depuis ce jour, quelque chose a changé.
Ce n'est pas l'apaisement complet — il n'existe pas — mais une respiration nouvelle.
Ses mots ont trouvé le chemin exact vers cette part de moi qui cherchait encore à comprendre.

Je réalise que le deuil n'est pas un effacement, mais une transformation.
L'absence n'efface pas la présence : elle la rend plus discrète, plus intime, plus silencieuse.
Elle habite désormais les gestes simples — la lumière de l'aube, un parfum familier, une phrase qui revient sans prévenir.

Je n'attends plus de signes, mais j'en reconnais parfois, dans la douceur du quotidien.
Et je crois que cette lettre, oubliée puis retrouvée, n'était pas le fruit du hasard.
Il fallait sans doute ces sept mois pour que mes mains sachent la tenir sans trembler,
pour que mes yeux puissent la lire sans se brouiller.

Elle continue d'écrire en moi, autrement.
Chaque jour, je poursuis cette conversation invisible — entre la mémoire et la vie qui reprend.

"Voici sa lettre sans pudeur, juste pour le témoignage d'une belle âme. Une lettre ouverte: pour ceux qui restent".

Demain je vais disparaître, j'aimerais que vous sachiez que je ne regrette rien de ma vie.

Je l'ai aimée sans excès, mais avec constance — comme on aime un visage familier, un pays que l'on retrouve.

Je l'ai apprécié, même dans ses silences, même quand elle me demandait de traverser l'inconfort de la douleur ou la peine.

J'ai appris à remercier.
Pas avec des mots, mais en respirant l'odeur des roses, en écoutant le vent s'attarder dans les arbres, en regardant la mer quand elle se repose.

Ces instants étaient mes prières, mes façons de dire :
je suis là, et c'est assez.

Ce que je voudrais vous laisser, ce n'est pas une leçon, ni une trace lourde à porter.

C'est un regard.
Celui qui s'émerveille du simple, qui reconnaît la beauté sans vouloir la posséder.

Si vous savez encore vous arrêter, écouter, sentir, alors je continuerai de vivre un peu dans vos gestes.

Ne laissez pas le chagrin vous fermer le cœur.

Le deuil, au début, est une marée haute.
Il envahit tout.

Puis il se retire, doucement, laissant sur le sable des éclats de mémoire.

Ce sont eux qui brillent.
Gardez-les.
Ils ne pèsent rien, et pourtant ils réchauffent.

Je ne serai pas loin.
Je serai dans la lumière qui glisse sur la table au moment du repas, dans le parfum du café, dans la main que vous posez sur l'épaule d'un ami.

Je serai dans tout ce que vous continuerez à aimer.

Vivez sans hâte.
Aimez sans réserve.
Et surtout, émerveillez-vous — de ce que vous avez, de ce que vous êtes.

Se contenter, ce n'est pas renoncer :
c'est accueillir.
C'est savoir dire merci, encore.

Je pars sans effacer.
Je pars en laissant ouvert.

Réponse posthume

"Je ne réveille pas ma souffrance, elle est toujours là, au plus profond de moi. Pas un instant je ne l'oublie. Lui écrire n'est pas une douleur, au contraire, j'éprouve beaucoup de joie à rédiger une réponse à sa lettre. Non pas pour qu'elle continue à exister mais parce que je continue à l'aimer"

Ta lettre m’a trouvé un matin calme.
Le jour entrait à pas lents dans la pièce, et le silence semblait t’attendre.

En te lisant, j’ai compris que ton départ n’était pas une fin, mais une forme de continuité — comme une rivière qui s’élargit jusqu’à devenir mer.

Tu dis que tu as aimé la vie.
Moi, j’ajouterai :
tu as été douce avec elle, et par ricochet, avec nous.

Tu nous as appris à ne pas presser le temps, à écouter le vent avant de parler, à regarder les fleurs avant de juger les jours.

Ce que tu appelles respecter la vie, j’appelle cela de la tendresse.

Depuis que tu es partie, j’apprends à vivre autrement.

Je guette ta présence dans les détails :
dans la flamme des bougies qui dansent sur les murs, une odeur d’herbe humide à l'aube d'un nouveau jour, une phrase qui me traverse sans raison.

Et je t’y retrouve — non pas comme un souvenir figé, mais comme un souffle.
Tu es devenu silence habité.

Je ne pleure plus comme avant.
La peine s’est faite plus vaste, plus tranquille.

Elle n’a plus la forme d’un manque, mais celle d’une gratitude.

Car t’avoir connu, c’était déjà une grâce.

Tu disais :
se contenter, ce n’est pas renoncer.
Alors j’essaie.

J’apprends à dire merci pour ce qui reste, à sourire pour ce qui fut, à marcher dans le présent sans le brusquer.

Et parfois, quand les rayons du soleil caressent ton portrait, j’ai l’impression que tu me parles.

Tu pars sans effacer.
Tu pars en laissant ouvert.

Et c’est dans cet espace ouvert que je vis désormais — entre ton absence et ta paix, entre ton souvenir et ma vie qui continue.

Merci pour ta lettre.
Elle ne ferme rien.
Elle éclaire.

7. Le cortège des ombres

Sous les pas brisés,
les ombres se souviennent
de ce qui s'éteint.

Le temps ne s'arrête jamais.
Il glisse comme une eau sourde entre nos doigts, et plus nous tentons de le retenir, plus il s'échappe, indifférent, laissant derrière lui le goût amer de l'impuissance.

Chaque instant s'effondre à peine vécu, et déjà il se fige dans la mémoire, transformé en une ruine fragile où l'on revient sans cesse, espérant retrouver la chaleur d'un moment que rien ne saura ressusciter.

Les regrets veillent dans l'ombre.
Ils surgissent aux heures muettes, quand la nuit étend son voile et que l'esprit, sans défense, rouvre les cicatrices des années.
Ils parlent avec des voix multiples :

celle d'une parole étouffée, celle d'un sourire auquel on n'a pas répondu, celle d'un pas retenu au bord d'un choix.
Chaque regret est un fantôme, et le cœur devient un cimetière où ils errent, implacables et fidèles.

On voudrait croire que l'avenir allège le passé, mais il ne fait que l'alourdir.
Car plus les jours s'ajoutent, plus s'agrandit la distance avec ce qui fut, et plus profonde devient la conscience de tout ce qui ne sera jamais réparé.

Alors l'on vit avec cette mélancolie collée à la peau, comme une seconde chair, froide et obstinée.
Elle nous accompagne dans les rues désertes, dans les miroirs silencieux, dans les heures solitaires où rien ne résonne sinon l'écho du manque.

Et parfois, dans la fatigue des jours, on se surprend à envier les pierres et les arbres, ces êtres immobiles que le temps use sans jamais leur rappeler leurs erreurs.
Car seul l'homme porte en lui le fardeau des instants perdus, cette mémoire acérée qui se retourne contre lui, et le condamne à revivre encore et encore ce qu'il n'a pas su saisir.

Ainsi le temps avance, implacable, et les regrets s'amplifient comme un chœur funèbre.
On marche au milieu d'eux, solitaire dans une foule de spectres, et chaque pas est un rappel de ce que l'on n'a pas été.

Et au bout du chemin, il n'y a ni pardon, ni délivrance.
Seulement le silence d'une tombe ouverte, où le temps dépose enfin ses restes, et où les regrets, insatiables, se penchent sur nous une dernière fois pour nous ensevelir dans l'ombre qu'ils ont patiemment nourrie.

Le temps nous aura pris tout, jusqu'au souffle, jusqu'à la lumière, et les regrets, eux, auront eu raison :

ils seront les seuls survivants.

8. Un jour le silence

" Ceux que nous avons aimés
ne sont jamais vraiment loin. "
- Antoine de Saint-Exupéry

En mémoire d'un amour qui ne s'efface pas, même dans le silence.

Un jour, tout bascule.
Sans prévenir. Sans crier gare.
Et soudain, je vis dans un monde où sa voix n'existe plus.

Je n'étais pas prêt.
Personne ne l'est jamais vraiment.
Je continue à faire le café comme si elle allait revenir.

Je m'endors en me tournant encore du côté où elle dormait.
Et chaque silence pèse comme une pierre sur mon cœur.

Il manque quelqu'un à mon histoire.
On ne me l'avait pas dit :
le deuil n'est pas une ligne droite.
C'est une mer intérieure qui gronde quand je souris trop fort.

Un nœud dans la gorge quand je raconte une anecdote et que je réalise qu'elle n'est plus là pour rire avec moi.

C'est apprendre à respirer dans le vide.
Et puis viennent les questions.
Toujours les mêmes.
Est-ce normal de rire à nouveau ?
Est-ce mal de vouloir avancer, même un peu ?

Parfois, je me demande :
est-ce qu'elle m'en voudrait ?
Ou est-ce qu'elle serait fière de moi ?
Et rien que cette pensée prouve combien je l'ai aimée.

Mais il y a une peur plus discrète, plus tenace :
celle de la trahir en vivant un peu plus chaque jour sans elle.

Comme si avancer, c'était l'abandonner.
Et pourtant, je le sens :
ce que nous avons partagé ne disparaît pas.

Ça me tient debout.
Ça me pousse à continuer.
Non pas sans elle... mais avec elle autrement.

Il y a aussi cette question
que je n'ose pas toujours formuler :
pourquoi suis-je encore là quand elle ne l'est plus ?

La culpabilité ne vient pas de la logique.
Elle vient du manque.
De ce besoin de partager encore un rire, un regard, une joie...

Et de n'avoir plus d'endroit où poser cet amour.
Mais rester vivant, ce n'est pas une faute.

C'est une manière douce, fragile, de la faire exister encore à travers moi.

Certains jours, je suis fort.
D'autres, je suis brisé.
Et parfois, je suis les deux à la fois.
Mais dans tous les cas... je continue.

Je survis à l'insurmontable.
Je marche dans l'absence, le froid, la solitude.
Ma résilience, ce n'est pas d'oublier.

Ce n'est pas faire semblant que tout va bien.
C'est vivre avec une absence qui ne s'effacera jamais.

C'est transformer la douleur en force, les souvenirs en piliers.
Avec le temps, elle est devenue autre chose.
Pas une absence totale, mais une présence différente.

Je la sens parfois dans une lumière, dans un vent léger, dans une chanson oubliée.
Elle est là, pas dans la chair, mais dans ce que je suis devenu.

Elle m'accompagne encore, autrement.
Et puis il y a cette fatigue discrète, ce deuil invisible, que le monde oublie.

Parce que je fonctionne, parce que je souris, on pense que tout va mieux.
Mais à l'intérieur, je continue à tomber parfois, à pleurer quand personne ne voit, à lutter contre le vide.

Je vis, oui.
Mais je ne suis pas guéri.
Je souris.
Mais je n'ai pas oublié.
Chaque sourire arraché à la peine est une victoire silencieuse.

Et même si le monde ne le voit pas, moi, je sais : j'avance.
Lentement, mais profondément.
Parce que j'ai aimé.
Et l'amour vrai ne meurt pas.

Ce que je ressens, d'autres l'ont traversé aussi.
Et même si personne ne remplacera jamais sa présence, mon amour, lui, reste vivant.
Elle continue à m'accompagner... autrement.

III

L'ABSENCE

Après le départ commence une autre histoire.

Celle des jours sans elle, des lieux qui ont changé, des habitudes devenues souvenirs et de cette présence invisible qui accompagne pourtant chaque instant.

9. Le poids de l'absence

L'amour de meurt jamais

Quand a disparu l’amour avec lequel j’ai partagé ma vie durant de longues années, j’ai eu l’impression qu’un rouleau compresseur m’était passé dessus.

Les jours, les semaines, les mois s’égrènent sans que je puisse envisager le futur. Il est trop proche pour que je voie plus loin que l’horizon.

Et pourtant, elle est partout. Dans chaque pièce, parmi les objets qu’elle avait choisis, les portraits accrochés aux murs, traces silencieuses de sa présence qui me frôlent à chaque pas.

Mon entourage vante ma force mentale, mais rien ne prépare à un choc pareil. Il ne reste qu’un vide absolu.

Même préparé au pire, quand tout s’arrête, ne demeure que la sidération, cette étrange léthargie émotionnelle qui s’installe lorsque le corps refuse la réalité.

Celle qui éclairait mon cœur, illuminait ma vie, est partie sans bruit, sans fracas, un soir de printemps. Une saison où tout reverdit, tandis que mon univers s’assombrit.

Meurtri par le temps, je suis toujours là, à attendre… je ne sais quoi.

Nous avons dispersé ses cendres selon sa volonté, dans l’anse où nous allions ensemble. Le bruit des vagues sur les rochers porte le poids du souvenir. Le ressac semble murmurer sa voix, et le soleil à son apogée illumine ce lieu, le rendant presque irréel.

Pour nos cinquante ans de mariage, nous étions partis en Camargue. La simplicité, l’intimité, loin de tout, comme un retour à l’essentiel. Un petit restaurant en bord de mer nous attendait ce soir-là.

Il n’y avait presque personne. Le soleil descendait lentement vers l’horizon, embrasant le ciel de teintes orangées et rosées. Nous étions l'un en face de l'autre, en silence. Le bruit de la mer suffisait, comme une respiration paisible après toutes ces années traversées ensemble.

Le restaurateur avait préparé une surprise : un dessert en forme de cœur, où étaient inscrits les mots « 50 ans ». Nous avons levé nos verres et, presque en même temps, dit : « L’amour, toujours. »

Un sourire, un de ceux qui contiennent toute une vie. Pas de discours, juste nous, le temps suspendu, et cette lumière qui semblait célébrer à notre place un demi-siècle partagé.

Nous ne savions pas encore que ce moment resterait une halte lumineuse avant que le chemin ne devienne incertain. La vie a repris son cours, avec ses habitudes rassurantes et ses gestes mille fois répétés.

Puis, presque imperceptiblement, quelque chose a changé. Non pas un fracas, mais une nuance, un ralentissement, une inquiétude qui s'installe sans dire son nom. On continue d'avancer, persuadés que demain ressemblera à hier.

Et pourtant, sans que nous le sachions vraiment, nous entrions dans une autre saison de notre vie.

Au début, de petites choses presque insignifiantes : une fatigue plus présente, une petite douleur persistante, un geste plus lent, un oubli que l'on excuse aussitôt.

Rien d'alarmant. On se dit que c'est passager.

Mais ces signes discrets revenaient, s'installant comme une ombre allongée en fin de journée. Les rendez-vous, les examens, l'attente entre deux réponses. Un temps suspendu, chargé d'inquiétude.

Je me voulais solide, rassurant, presque en décalage avec ce que je ressentais au fond de moi. À l'extérieur, espoir et solutions. À l'intérieur, vacillement, peur sourde, refus de croire.

On continue pourtant à vivre, s'accrochant aux habitudes. Chaque journée devient plus précieuse, sans qu'on ose se l'avouer.

Puis ce jour. Un bureau, une lumière trop blanche, des mots prononcés avec précaution. Le temps se contracte. J'écoute, sans vraiment entendre. Le médecin nomme la maladie, trace un chemin que je refuse intérieurement de voir.

Je scrute son visage, cherchant un signe, une certitude, quelque chose qui dirait que tout n'est qu'erreur. Mais la réalité est là, irrévocable.

Tout devient étrange, irréel. Le monde tourne autour de nous, et pourtant il s'arrête pour moi. Une seule pensée : rester debout, être là, tenir pour nous deux.

On sort de ce lieu comme d'un autre monde, en silence. Dehors, la vie suit son cours. Plus rien ne sera tout à fait comme avant.

Puis implacable, la maladie prend le pouvoir de son corps, sans état d'âme. La fin est inéluctable.

Après sa disparition les premiers jours sont étranges. La maison est la même, mais tout est différent. Le silence n'est plus repos, mais présence lourde, presque palpable.

Les gestes du quotidien, autrefois naturels, deviennent hésitants. Mettre la table pour une seule personne, refermer une porte, regarder un objet lui ayant appartenu… chaque action demande un effort inhabituel, comme si le monde avait perdu son mode d'emploi.

Je me déplace dans les pièces, l'impression qu'elle va apparaître, simplement, comme avant. Son absence n'est pas encore une réalité, mais une incompréhension permanente.

Notre résidence, autrefois plein de vie, résonne désormais d'un calme que je ne reconnais pas. Au milieu de ce silence, je cherche encore sa trace, un écho, quelque chose pour apprendre à vivre autrement.

Nous avons respecté sa volonté. Nous sommes retournés dans l'anse où nous allions, un lieu simple, ouvert sur la mer.

Ce jour-là, le paysage semblait inchangé, indifférent et apaisant. Le bruit des vagues contre les rochers accompagne chacun de nos gestes. Rien à dire, seulement être là.

Lorsque ses cendres ont été confiées au vent et à l'eau, j'ai ressenti à la fois le déchirement et un accord silencieux avec ce lieu qu'elle aimait. La mer devient désormais un lien plutôt qu'une séparation.

Chaque retour sur ce rivage porte ses souvenirs. Le soleil, la lumière, l'horizon — tout me parle

d’elle. Ce n’est plus seulement un endroit, c’est sa présence autrement.

Aujourd’hui, le temps avance toujours, mais il est différent. Chaque journée porte le poids de l’absence, mais aussi des souvenirs qui continuent de me parler.

Les gestes du quotidien restent parfois vides, et le silence de l'appartement est devenu un compagnon familier, chargé de présence et de mémoire. J’apprends à vivre avec ce mélange de vide et de lumière, avec la nostalgie et l’amour qui ne meurt jamais.

Et si je devais t’écrire :

« Je pense à toi chaque jour. Ton rire, ta façon de regarder le monde, la douceur de ta main… tout cela reste avec moi. La mer, les cendres, les souvenirs, tout me parle de toi. Merci pour chaque instant partagé, pour chaque sourire, pour ton amour. Je continue à avancer, portant ton souvenir, trouvant parfois la force dans notre histoire et dans l’amour que nous avons toujours eu. »

10. La clarté de l'absence

Lorsque la nuit s’efface doucement, l’aube s’avance comme une promesse.
La forêt s’éveille, baignée d’une clarté timide qui glisse entre les branches et caresse la terre encore endormie, dessinant sur le sol des arabesques d’ombre et de lumière.
Chaque rayon semble ranimer le monde, comme si le jour, à nouveau, se souvenait de lui-même.

Sous les pas, le sol respire.
Les feuilles bruissent, témoins silencieux du passage du temps.
L’eau du ruisseau efface les traces de l’ombre, emportant avec elle les silences lourds de la nuit.
Tout paraît renaître, lentement, patiemment.

À l’horizon, les montagnes veillent et se dressent, immobiles et majestueuses.
Leur silhouette se découpe avec grâce et tutoie un ciel embrasé de rose et d’or.

Leur présence rassure, elles rappellent que la paix n’est pas l’absence de mouvement, mais la confiance dans l’équilibre.

C’est un tableau vivant, où chaque couleur respire dans l’air frais du matin.
Ici, le temps suspend sa course, comme si la nature elle-même retenait son souffle.
Alors, le silence s’installe — profond, enveloppant, réconfortant.
Il crée autour de soi une bulle de sérénité où les pensées s’élèvent, flottant comme des feuilles portées par la brise.
Les souvenirs, les rêves, les espoirs s’y mêlent, tissant une harmonie intime qui vibre dans le cœur.

Dans ce moment suspendu, la résonance du silence devient mélodie — un chant d’apaisement invitant à la réflexion.
Il devient un miroir où l’âme se reconnaît, où le tumulte s’apaise.
Dans cette clarté naissante, tout semble pardonné, tout semble compris.

Écouter ce que la nature murmure.
Non plus le bruit du monde extérieur, mais le souffle intérieur qui frémit depuis toujours.
Celui qui relie à la terre, au vent, à la lumière.
Celui qui rappelle que la vie ne s’éteint jamais vraiment : elle change de forme, de visage, de saison.

Et dans cette contemplation se cache une promesse : celle d’une paix retrouvée, d’un refuge pour l’esprit fatigué.

Dans cette forêt, à l’aube, l’être se défait du poids de la nuit.

Il renaît, simple, nu, disponible à la clarté.
Et dans la lumière qui s'élève, tout — absolument tout — redevient possible.
La vie change, mais ne s'éteint jamais.
Je renaîtrai.
Simple.
Nu.
Disponible à la clarté.

11. Une lumière silencieuse

La femme que j'aimais a traversé ses derniers jours dans une résilience silencieuse — une dignité presque surnaturelle.
Jamais une plainte, jamais une larme.
Elle affrontait la souffrance comme le marin affronte la mer déchaînée : droite, fière, refusant de se laisser engloutir.

Chaque jour, nous l'avons entourée du mieux que nous pouvions, tissant autour d'elle un cocon de tendresse impuissante.
Sur sa demande, je lui ai apporté sa trousse à maquillage et ses robes de chambre, choisies avec soin, à son goût.
Malgré la lente dégradation de son corps, elle tenait à rester elle-même, à préserver cette élégance qui l'avait toujours habitée.
Elle refusait de donner à la maladie le pouvoir de redessiner son image.

Parfois, lorsqu'elle en avait la force, elle marchait dans le couloir de l'hôpital, le bras appuyé sur celui du kiné.
Son pas tremblant trahissait la douleur, mais dans ses yeux persistait un éclat : l'espoir timide d'un miracle qu'elle n'osait nommer.

Il m'arrivait, lors de mes visites, de la trouver assise sur son lit, repliée sur elle-même, la tête enfouie dans les genoux.
Et soudain, consciente de ma présence, elle se redressait, m'offrant ce sourire lumineux qui balayait tout — la souffrance, la peur, la mort.
Ce sourire, fragile et immense à la fois, était son dernier acte de courage, son ultime pudeur.

Elle s'est battue pour demeurer vivante dans chaque détail : un trait d'eyeliner, un éclat de rire, un semblant de demain radieux pour garder l'illusion d'un jour meilleur.
Certains jours, la douleur semblait reculer un peu, et alors elle s'abandonnait à la douceur des souvenirs, feuilletant sur son écran de vieilles images du passé, celles de nos dernières vacances et les ultimes clichés pris au marché de Noël du village où elle pose avec le père Noël lui rappelant son enfance heureuse.

Malgré le verdict implacable de la médecine, elle n'a jamais perdu son humour.
Je la revois, maquillée avec soin, se prenant en selfie sourire éclatant doigts en V— un clin d'œil à la vie, un défi lancé à la mort.

Puis vint le temps du silence.
Sa respiration s'est faite plus lente, plus lourde, comme un souffle qui s'éloigne.
Dans cette chambre aux murs blancs le temps s'est suspendu s'abandonnant aux adieux discrets.
Les mots se sont tus, remplacés par la présence, par l'amour pur, celui qui ne cherche plus à retenir.

Ses derniers mots furent une offrande : *« Célébrez ma vie, ne pleurez pas ma mort. »*

Le 24 mars 2025, elle s'est endormie pour une nuit éternelle.
Mais sa lumière demeure — dans nos cœurs, dans nos gestes, dans la trace invisible qu'elle a

laissée.

Depuis ce jour, chaque aube a un goût différent.
La lumière du matin semble porter son regard, les silences résonnent de sa voix.
Il m'arrive encore de tendre l'oreille, d'espérer son pas dans le couloir, son parfum flottant dans l'air.
L'absence a la texture d'un souvenir : à la fois douce et insupportable.

Je mesure désormais ce que signifie aimer — aimer au-delà du visible, au-delà de la chair.
Son courage m'accompagne.
Il m'apprend que la beauté peut survivre à la douleur, que la grâce peut naître dans la perte.

Elle vit dans chaque geste de bonté que j'ose encore offrir, dans chaque regard tourné vers la lumière, dans chaque silence habité.
Elle est devenue ce souffle léger qui effleure le monde sans qu'on la voie, mais que l'on ressent.

Elle a quitté la terre, mais non la vie.
Elle continue — autrement.
Et dans cet autrement, je trouve la paix qu'elle m'a laissée : celle de savoir qu'un amour véritable ne s'éteint pas, il se transforme, il veille, il demeure.

Les jours ont passé, puis les semaines.
Et dans ce temps suspendu, je découvre l'étrange travail de l'absence.
Au début, elle pèse comme une pierre froide sur la poitrine, puis peu à peu, elle devient plus douce — une présence renversée, un souffle intérieur.
Ce n'est plus elle que je cherche dans les couloirs vides, mais ce qu'elle a semé dans notre univers.

Son rire habite encore certains souvenirs.
Il surgit parfois sans prévenir, dans le reflet d'une vitre, dans la lumière du soir qui caresse les murs.
Il m'arrive de surprendre ses mots au détour d'une pensée, comme si elle me parlait encore à travers les choses simples : le vent qui se lève, une chanson qu'elle aimait, un parfum flottant dans l'air.

Je comprends maintenant que la mort ne ferme pas les portes.
Elle les entrouvre, simplement, vers un ailleurs qui échappe à nos sens.
Elle n'est pas une fin, mais un passage — celui par lequel l'amour, libéré du corps, devient éternel.

Elle m'a appris la beauté du courage silencieux.
Elle m'a appris qu'on peut sourire même quand la douleur nous étreint, qu'on peut rester digne face à l'inéluctable.
Son combat n'était pas contre la mort, mais pour la vie — pour la garder vivante en elle, jusqu'au dernier souffle.

Aujourd'hui encore, je poursuis cette leçon.
Je m'efforce d'honorer sa mémoire non par les larmes, mais par la lumière.
Vivre devient un acte de fidélité.
Rire à nouveau, marcher, contempler, aimer : autant de façons de lui dire *merci*.

Car l'amour véritable ne s'éteint pas avec la chair — il se transforme.
Il se fait présence discrète, force tranquille, mémoire habitée.
Il vit dans le geste qui console, dans le regard qui comprend, dans la parole qui apaise.

Alors je continue de parler d'elle, non pour conjurer le manque, mais pour célébrer ce qu'elle fut, ce qu'elle est encore, ailleurs.
Je parle d'elle au présent, car elle n'appartient pas au passé.
Elle est cette lumière persistante, cette douceur qui veille, cette main invisible posée sur l'épaule des vivants.

Et parfois, lorsque la nuit se fait douce et que le monde retient son souffle, je crois sentir son pas léger s'approcher.

Alors je ferme les yeux, et dans le silence, je lui murmure :

« Tu n’es pas partie.
Tu t’es simplement changée en lumière. »

Elle nous lègue un héritage de force, de courage et de grâce.
Et dans le silence qu’elle habite désormais, résonne encore ce qu’elle fut : une femme debout face à la douleur, une âme lumineuse qui, jusqu’au bout, aura choisi la beauté.

12. Un monde de solitude

C'est un univers oublié que je n'avais plus traversé depuis un demi-siècle. Le jour où une partie de moi s'est éteinte, je suis devenu un naufragé dérivant vers une île sans nom, perdue dans l'infini de l'océan. Entre la peur de l'inconnu et l'incompréhensible absurdité de l'existence, je vacille. Je cherche une réponse dans le tumulte de mes pensées, mais seul le mot « pourquoi » demeure suspendu dans le vide comme une étoile inaccessible. Cette intériorisation résonne sans cesse dans le silence, comme un écho revenant frapper les rivages déserts de mon âme.

Les jours passent sans que je puisse les distinguer les uns des autres. Le soleil se lève, poursuit sa course et s'éteint derrière l'horizon, mais le temps semble avoir renoncé à avancer. Je marche sur cette terre étrangère en observant les vestiges de ce que j'étais. Des souvenirs apparaissent comme des épaves rejetées par la mer. Certains me réchauffent encore, d'autres ravivent la douleur de l'absence.

Longtemps, j'ai scruté l'océan dans l'espoir d'apercevoir une voile, un signe, une réponse. Mais l'horizon demeurait vide. Alors, peu à peu, mon regard a quitté le large pour se tourner vers l'île elle-même.

J'y ai découvert des sentiers que je n'avais jamais empruntés. Des silences qui ne cherchaient plus à m'effrayer. Des paysages intérieurs dont j'ignorais l'existence. La solitude n'avait pas seulement construit des murs autour de moi ; elle ouvrait aussi des portes que je n'avais jamais remarquées.

Les blessures demeurent. L'absence ne disparaît pas. Elle habite chaque pierre, chaque souffle de vent, chaque coucher de soleil. Pourtant, au milieu de ce monde déserté, une fragile lumière persiste. Elle ne promet ni oubli ni guérison complète. Elle murmure seulement qu'il est encore possible de poursuivre le voyage.

Et lorsque la nuit tombe désormais sur mon île, je ne cherche plus toujours à fuir l'obscurité. Je m'assois face à l'océan. J'écoute les vagues venir mourir sur le rivage. Dans leur éternel recommencement, elles semblent me rappeler qu'aucune perte n'efface totalement l'amour qui l'a précédée.

Avec le temps, j'ai cessé de considérer cette île comme une prison. Elle est devenue un refuge dont je connais dorénavant les chemins secrets. Je n'y suis plus tout à fait un naufragé.

Je marche encore parmi les souvenirs, mais ils ne sont plus seulement des épaves rejetées par la mer. Certains sont devenus des phares éclairant ma route lorsque le brouillard envahit l'horizon.

La solitude est toujours là. Elle s'assied parfois à mes côtés lorsque le soir descend sur l'océan. Nous demeurons silencieux l'un près de l'autre. Je ne cherche plus à la combattre. Elle ne cherche plus à me blesser.

Alors, je comprends peu à peu que ce monde n'est pas vide. Il est peuplé de présences invisibles, de souvenirs vivants, d'instants préservés du temps. Ce qui semblait avoir disparu continue d'exister autrement.

Et lorsque le vent souffle sur l'île, il ne porte plus seulement le poids de l'absence. Il apporte aussi la douceur des jours anciens et la certitude que certaines rencontres demeurent en nous bien après leur

départ.

Je reste seul face à l'immensité de l'océan. Pourtant, je ne me sens plus abandonné.

" Car j'ai appris que la solitude apprivoisée n'est pas le contraire de l'amour. Elle en est parfois le dernier refuge."

13. Un homme contre lui-même

Il médite, écrit, dessine, joue de la musique, photographie.
Comme si chaque geste pouvait retenir quelque chose du monde avant sa disparition.
Il cherche depuis toujours — dans les livres, les visages, les silences, les paysages traversés — sans jamais parvenir à se saisir complètement lui-même.

Longtemps, il a cru aux certitudes simples. À la solidité des jours. À l'idée qu'un homme pouvait avancer droit devant lui à condition d'être honnête avec les autres et avec lui-même. Puis la vie a lentement fissuré cette construction intérieure.

L'adversité d'abord.
La maladie ensuite, cette présence obscure qui transforme le corps en territoire étranger.
Et puis la mort d'un être cher, venue déposer en lui une absence impossible à combler. Depuis, certaines convictions vacillent encore comme des lumières fragiles au milieu du brouillard.

Il demeure pourtant un homme simple.
Ou du moins il essaie de le rester.
Un homme fait de contradictions : capable de douceur mais traversé de colère, avide de solitude tout en souffrant parfois d'être seul, lucide sur le monde mais encore surpris d'y espérer quelque chose.

Il observe désormais son existence avec une forme de calme désabusé. Non pas une résignation, plutôt une manière d'accepter ce qui échappe. Le temps a cessé d'être une promesse ; il est devenu une matière que l'on traverse avec précaution.

Alors il continue de marcher.
Sans triomphe particulier.
Sans réponse définitive.
Simplement avec cette fidélité discrète à lui-même qui consiste à avancer encore, malgré les doutes, malgré les pertes, malgré l'ombre qui peu à peu se rapproche au bout du chemin.

IV

LE CHEMIN

Le temps ne guérit pas tout.

Il apprend parfois simplement à porter autrement ce que l'on ne peut plus changer.

Alors les saisons reviennent, la lumière change, et doucement, sans que l'on s'en aperçoive, le regard se tourne vers demain.

14. Mémoires d'été, sommeil d'hiver

Cette année-là, l'hiver s'invita trop tôt.
La neige recouvrait la plaine, et les pics rocheux semblaient effleurer un ciel couleur de plomb, en contraste avec la blancheur immaculée du paysage.

Des flocons lourds, épais comme des songes, tombaient sans fin, tissant un linceul de cristal et de lumière.

Dans la maison, la cheminée dévorait ses bûches, offrant au cœur des flammes une chaleur rougeoyante.
Au dehors, tout s'était tu d'une aphasie inquiétante : nul chant d'oiseaux, nul souffle, aucun bruit, comme si la nature s'était assoupie sous son manteau d'hiver.
Les vitres embuées dressaient une fragile frontière entre deux mondes : la morsure glacée de la nuit et le refuge tiède du foyer. Déjà, il fallait remiser les habits d'été, refermer les armoires sur les étoffes légères, s'envelopper de laine et d'accepter pleinement la saison.

L'été s'était retiré, mais vivait encore en nous. Ses souvenirs demeuraient :
plages ardentes et dorées, embruns au parfum de sel, ses couchers de soleil embrasant la mer, nous visitaient comme des mirages doux et persistants, enveloppant nos corps encore d'une douce chaleur.
Et dans ce contraste, l'hiver offrait ses présents : des soirées feutrées où nos corps se rapprochaient devant la caresse du feu, en écoutant crépiter les flammes et ce temps suspendu où l'âme se blottit comme l'enfant contre la poitrine maternelle.

Ces lointains souvenirs dissemblent avec le présent.
Le destin tragique ne m'offrira plus ces étés ni ces hivers où nous vivions, insouciants, comme des adolescents.
Ce temps appartient désormais au passé.
Désormais, je marcherai seul, saison après saison, d'un pas hésitant.
Le parfum des jours heureux s'est effacé, les couleurs sont moins vives, et tout m'apparaît comme à travers un voile transparent.

Pourtant, au détour du silence, il m’arrive d’entendre encore son écho.
Un souffle, une lumière, un souvenir furtif qui raniment, l’espace d’un instant, ce qui fut.

Alors je comprends que rien ne s’efface tout à fait.
Que son absence, même douloureuse, m’accompagne.
Elle me guide, discrète, au fil des saisons, semblable à une ombre bienveillante m'indiquant le chemin à emprunter.

Et si mes pas demeurent incertains, ils tracent malgré tout la route d’un cœur vivant — un cœur qui apprend, lentement, à transformer la perte en lumière.

15. La saison des jonquilles

Emblème du retour des beaux jours, chaque printemps les jonquilles tapissaient les prés d’or de la campagne. Elles semblaient surgir de la terre comme une promesse, apportant avec elles la joie simple, l’amour silencieux et le bonheur d’être ensemble.

La jonquille — souvent un narcisse sur le sol français — est l’une des premières fleurs à éclore au mois de mars. Fleur fragile et pourtant tenace, elle est devenue, pour beaucoup, un symbole de force, de résilience, de courage et d’espoir. Elle dit que la vie revient toujours, même après les hivers les plus longs.

Dans la tradition chrétienne, elle évoque la résurrection et s’inscrit naturellement dans le temps de Pâques, celui du renouveau. Et dans le langage des fleurs, elle murmure *« je vous désire »* ou « *je me languis d’amour »*, comme un message discret confié au printemps.

Mais pour moi, elle est surtout un souvenir.

Je revois nos promenades à la saison des jonquilles. Nous marchions lentement, presque en silence, émerveillés par ce que la nature nous offrait. Main dans la main, nous avancions au milieu de ce tapis jaune éclatant, prenant soin de ne pas froisser les fleurs sous nos pas, comme si nous avions conscience de traverser quelque chose de précieux.

L’air était encore frais, la lumière douce, et nos regards avaient cette insouciance que seule la jeunesse connaît. Nous ne parlions pas de l’avenir. Nous étions simplement là, dans cet instant qui nous semblait éternel.

Nous rentrions toujours avec un petit bouquet. À peine arrivés, nous le mettions dans un vase, au centre de la table. La maison s’emplissait alors de ce parfum léger, et avec lui d’une joie tranquille. Chaque année répétait ce rituel, et sans le savoir, nous tissions des souvenirs qui allaient nous accompagner longtemps.

Puis un jour, la vie nous a conduits ailleurs. Le changement de région ne nous a plus donné l’occasion de fouler ces champs de jonquilles. Alors nous sommes allés les acheter à la jardinerie. Les fleurs étaient les mêmes… mais le chemin pour les trouver ne l’était plus.

Aujourd’hui encore, lorsque revient le mois de mars, il me suffit d’apercevoir une jonquille pour que tout renaisse : la lumière des prés, nos pas côte à côte, et ce temps d’autrefois qui continue de fleurir dans la mémoire.

Mon épouse disparue, je continue à perpétuer ce symbole en achetant chaque année un bouquet de jonquilles.

Je le choisis avec soin, comme autrefois nous les cueillions ensemble, cherchant celles dont le jaune est le plus lumineux, celles qui semblent porter en elles un peu de ce printemps que nous aimions tant. En rentrant, je les dépose dans un vase, toujours au centre de la table, à la même place. Le geste est resté intact, presque instinctif, comme une mémoire des mains.

Alors, pendant quelques jours, la maison retrouve quelque chose de notre histoire. Les fleurs éclairent la pièce, et dans leur silence, elles parlent encore de nous, de nos promenades, de nos rires, de cette simplicité partagée qui faisait le prix des saisons.

Ce n'est plus tout à fait un rituel, ni seulement un souvenir. C'est une manière de faire vivre ce qui demeure, de laisser refleurir, année après année, ce lien que le temps n'efface pas. Les jonquilles ne sont plus seulement l'annonce du printemps : elles sont devenues un rendez-vous.

« Et, tant qu'elles refleuriront, je saurai que rien de l'amour donné ne disparaît vraiment, ainsi quelque chose de nous continuera de vivre. »

16. À l'heure pâle de l'aube

Un matin, à l'aube, quand la campagne blanchit encore de brumes timides, je m'extirpais d'une nuit agitée, ballottée entre rêves et cauchemars. Un besoin d'air frais, presque vital, m'arracha à mon alcôve feutrée. Comme un réflexe, ma main saisit l'appareil photo — non par projet, mais par instinct, comme si capter un fragment de la nature et de ses hôtes m'aiderait à respirer.

Dehors, l'air piquait légèrement la peau. La terre humide exhalait une odeur profonde, mélange de feuilles froissées et de bois mouillé. À chaque inspiration, mes poumons s'emplissaient de cette fraîcheur vivifiante.

Le chemin, encore assombri de la nuit, s'éclaircissait peu à peu. Des flaques, immobiles, reflétaient les premières lueurs comme de petits miroirs. Les arbres, silencieux et immenses, semblaient veiller sur ce moment fragile. Un merle s'élança d'une haie, son chant clair fendit le silence, aussitôt repris par l'écho discret d'autres oiseaux. Plus loin, une vache meugla, à demi engloutie dans la brume, comme si la campagne elle-même s'éveillait lentement.

Je marchais sans hâte. Mes doigts se posaient parfois sur l'appareil, mais il ne s'agissait pas de chasser une image. Plutôt d'accompagner mon regard : cadrer, respirer, écouter. Chaque déclenchement était une pause, une halte dans le temps. L'instant, fragile et offert, se laissait simplement accueillir. Le chemin me mena vers un vieux chêne solitaire. Ses branches, larges et tordues, portaient encore les perles de rosée. Je levais la tête : entre les feuilles, le ciel s'ouvrait par éclats pâles, promesse d'un jour plus clair. Je restais là, un instant immobile, contemplatif, à écouter le craquement discret du bois qui semblait respirer.

Un peu plus loin, le sentier longeait un ruisseau. L'eau coulait vive, transparente, et le clapotis contre les pierres faisait une musique légère. Je m'accroupis, mains posées sur mes genoux, à regarder passer des brindilles emportées par le courant. Le temps se diluait dans cette eau qui jamais ne s'arrêtait. Je repris ma marche et atteignis un champ encore couvert de brume. Les herbes hautes frissonnaient sous la caresse du vent, et chaque mouvement semblait un souffle, un murmure du paysage lui-même. Là, j'appuyais sur le déclencheur, non pour figer l'instant, mais pour le remercier de s'être offert à moi.

Au bord d'un talus, un bouquet de fleurs sauvages se dressait, fragile mais tenace. Leurs couleurs discrètes semblaient pourtant éclater dans la pâleur du matin. J'approchais l'objectif, mais plus encore, j'approchais mes sens : odeur subtile, pétales encore humides, tige fine qui ploie sous la brise. Tout vibrait dans une simplicité que l'œil nu suffisait à embrasser.

Au détour d'un sentier, je trouvais un muret de pierres couvertes de mousse. Je m'y assis, laissant reposer mes jambes et mon esprit. Devant moi, la campagne s'étirait lentement sous la lumière grandissante, encore voilée de brume par endroits, éclatante ailleurs. Je posais l'appareil à côté de moi. Je n'avais plus besoin de chercher ni de cadrer. Il suffisait de regarder, d'écouter, de respirer. L'air portait encore la fraîcheur de l'aube, et chaque inspiration semblait laver le tumulte de la nuit passée.

Le silence, désormais, n’était plus pesant mais accueillant. Il enveloppait mes pensées comme une couverture légère. J’avais la sensation d’être simplement là, accordé au rythme du monde.

Lorsque je me relevais pour reprendre le chemin du retour, le soleil était déjà plus haut. Tout paraissait ordinaire, et pourtant tout brillait d’une intensité discrète, comme si chaque détail portait en lui la promesse d’un recommencement.

17. Une route vers demain

Je roulais à vive allure sur une route sinueuse, une nuit d’orage. Les éclairs déchiraient la noirceur et m’offraient, par instants, une visibilité fragile. Comme un fugitif, je laissais derrière moi les vestiges d’un passé douloureux, à la recherche d’un temps perdu dans les méandres de l’absurde.

Les kilomètres défilaient sans que je les compte, absorbé par l’asphalte et ses pièges. Chaque virage, chaque crissement de pneus me rappelait mes années de jeunesse, quand je croyais encore dompter le monde en domptant une voiture. Mais cette fois, il ne s’agissait plus de jeu : je roulais pour survivre, pour m’échapper.

Enfin, une ligne droite. Au loin, une lumière perça l’horizon : promesse d’un refuge. À mesure que je m’en approchais, les contours d’une ville se dessinèrent. Épuisé, les paupières lourdes, je n’aspirais qu’à trouver un lit. Un néon clignotant m’indiqua un hôtel modeste. Rien d’accueillant, mais la fatigue balaie les exigences. Le matelas grinça sous mon poids, mais qu’importe : le sommeil m’emporta aussitôt, malgré la lumière blafarde qui traversait la fenêtre sans rideaux.

Au matin, je repris la route, encore embrumé. Pas de café dans cet hôtel oublié, mais l’essentiel était ailleurs. À la sortie de la ville, le voyant d’essence m’alerta. Je m’arrêtais dans une station solitaire. Le pompiste, souriant, s’occupa du plein, nettoya le pare-brise, vérifia l'eau et l’huile. Geste simple, presque fraternel, qui me rappela qu’il restait des présences bienveillantes, même dans ces no man’s land où seuls les corbeaux aux croassements lugubres semblent tenir compagnie.

Je repartis, moteur plein, cœur encore fragile. La ville s’éveillait à peine derrière moi. Devant, la route s’ouvrait : une direction inconnue, un ailleurs où, peut-être, je trouverais enfin la force de me reconstruire.

Et pourtant, au creux du silence, quelque chose persiste.
Ce n’est pas un retour, ni une réparation. C’est une étincelle discrète, un mouvement fragile qui ne demande rien d’autre que d’être reconnu.

On pourrait l’appeler espérance, mais le mot est trop grand, trop lourd. C’est plus simple que ça : une main posée sur une autre main, un souffle qui cherche à ne pas s’éteindre.

Alors, je comprends que demain ne sera pas une conquête, ni une promesse flamboyante.
Demain sera peut-être juste un pas, à la mesure de mes forces.
Un pas qui ne nie pas l’absence, mais qui consent à vivre avec elle.

Et sur cette route incertaine, chaque geste, même minuscule, devient une victoire : ouvrir la fenêtre au matin, écouter le vent dans les branches, oser sourire sans culpabilité.

Demain n’efface pas hier.
Mais il lui offre un espace pour reposer, et à moi, une manière d’avancer sans trahir.

Et peu à peu, la route cesse d’être seulement une traversée de douleur.
Elle s’ouvre à des instants que je croyais perdus : le goût simple du café chaud, la couleur du ciel qui change à l’aube, le rire qui revient, timide mais vrai.

Rien n’efface les ombres, mais elles n’occupent plus toute la place.

Entre elles surgissent des clairières inattendues, où l'air est plus léger, où l'on peut respirer sans se blesser.

Alors je comprends : vivre, ce n'est pas tourner la page, c'est apprendre à écrire dans les marges, avec des mots fragiles mais sincères.

Et sur cette route pour demain, je ne suis pas seul : il y a les visages rencontrés, les présences qui tendent la main, et cette force discrète, née de mes propres cicatrices, qui me dit : *avance encore, le jour n'est pas fini.*

Alors vient un matin différent.
Il ne crie pas sa nouveauté, il ne brille pas d'éclats aveuglants.
Il se glisse doucement, comme une promesse chuchotée.

Je sens que quelque chose en moi recommence à naître.
Pas l'oubli — jamais.
Mais une forme de vie nouvelle, tissée de ce qui fut et de ce qui reste à venir.

C'est comme une graine qui germe dans une terre encore lourde de pluie.
Elle ne nie pas l'orage, elle en a besoin pour grandir.
De même, mes cicatrices deviennent racines, et de mes failles s'élève une force que je n'aurais pas soupçonnée.

Alors, je marche.
Non plus pour fuir, non plus seulement pour tenir, mais pour rencontrer le jour tel qu'il se donne, et m'y offrir, un peu plus entier.

Demain n'est plus une route à craindre, mais un chemin à habiter.

Et je comprends enfin que la route n'a pas de terme.
Elle s'étire, parfois droite, parfois brisée, mais toujours assez vaste pour accueillir mes pas.

Chaque jour écrit une ligne nouvelle, faite de manques et de recommencements, de silences lourds et de rires retrouvés.

Je ne cherche plus un point final.
J'avance avec la certitude fragile que même dans l'inachevé, il y a une forme de beauté.

Alors je laisse le chemin s'ouvrir devant moi, sans tout savoir, sans tout prévoir, mais avec ce souffle calme qui murmure : *demain est encore possible.*

V

CE QUI DEMEURE

L'absence n'efface pas la présence.

Il arrive un jour où le souvenir cesse seulement de faire mal et devient aussi une manière de continuer à aimer.

18. Cristaux brisés, lueur d'espoir

Mon amour a quitté sa vie terrestre pour un ailleurs…
Comme du cristal, l'univers s'est brisé, ses éclats de verre jonchant un tapis de larmes.
Un long voyage s'est éteint, soufflé comme une bougie dans l'incertitude de l'après.

Un voleur m'a pris ce que j'avais de plus précieux : mon joyau, ma beauté, l'équilibre même de mon monde.
Mon nouvel Amour se nomme désormais **Solitude**.

Vivre seul, sans repère, c'est être marin sans phare pour guider sa route entre les écueils.
Il est des jours où la vie pèse, où chaque pas devient montagne à gravir.
Et pourtant, c'est précisément là que ma persévérance, force discrète et muette, me retient du gouffre.

Dans cet univers vide et inconnu, je dois apprendre à naviguer à vue, sans sextant, au jour le jour, dans les nuits sombres.
Je dois m'inventer un nouveau dessin : je n'étais pas préparé – mais qui pourrait l'être ?

Mon instinct me survivra dans ce labyrinthe froid et lugubre.
Trouverai-je la sortie du tunnel ? Trop tôt pour l'envisager.
Le temps, inexorable, gifle mon chagrin comme un vent violent.

Mais plus le temps passe, plus je persévère.
Je ne nie pas la douleur, je ne fuis pas la fatigue. Je les accepte, et malgré tout, je choisis d'avancer.
Même un pas minuscule demeure un pas vers l'avant.

Je sais que la persévérance n'est pas une victoire éclatante, mais la constance :
se relever après la chute, recommencer après l'échec, croire encore quand tout s'écroule.

Chaque effort, aussi discret soit-il, façonne le courage.
Chaque épreuve traversée me rend plus lucide, plus fort, plus vrai.
Et un jour, en me retournant, je verrai que la somme de ces petites avancées aura tracé une route immense.

Alors je n'abandonne pas.

Même si la lumière est faible, je continue de marcher.
La force n’est pas seulement dans ce que l’on accomplit, mais dans le fait qu’on ne cesse d’essayer.

Et je sais qu’un jour, le point lumineux au loin se fera plus proche, plus éclatant.
Et qu’il portera un nom : **Espoir**.

19. De l'absence à la présence

1. À cœur ouvert

La perte de l’amour de ma vie a laissé une trace indélébile.
Celle d’une histoire inachevée.

Une blessure intime, profonde, dont je ne me remets pas, mais que j’ai su transformer en force créative.

L’écriture est devenue mon refuge, mon exutoire vital.
Au fil du temps, elle s’est épurée : plus sincère, plus nue, plus nécessaire.

Plus récemment, une autre absence est venue assombrir le tableau.
Ma chatte Chipie, ma petite étoile, est partie rejoindre sa maman.
Une page qui se tourne, sans jamais éteindre la flamme.

Mon écriture navigue entre solitude, rage et poésie.
Passionné, authentique et lucide, j’aime la discrétion et l’ombre.

Malgré tout, je reste un homme avec, au fond du cœur, un peu de soleil qui persiste à émerger de la pénombre.

2. Tenir

Il y a des jours où l’on ne va pas mieux.
On tient.

On se lève sans élan, mais on se lève quand même.
Le corps précède le courage.

On apprend à vivre avec le manque, comme on apprend à marcher avec une cicatrice :
elle tire parfois, elle rappelle ce qui a été perdu, mais elle permet d’avancer.

Les absences ne disparaissent pas.
Elles changent de place.
Elles s’installent quelque part entre la poitrine et la mémoire.

Alors je m’accroche à peu de choses.
Un mot juste.
Un silence qui apaise.
La lumière qui traverse une pièce sans demander la permission.

Écrire ne comble rien.
Mais écrire empêche de se perdre.

Et certains jours,
cela suffit.

3. La colère discrète

Je ne crie pas.
Je n’en ai ni l’énergie, ni le goût.

Ma colère ne renverse rien.
Elle ne frappe pas aux murs.
Elle s’installe.

Elle est là le matin, quand tout recommence sans raison valable.
Elle est là le soir, quand le silence devient trop précis.

Ce n’est pas une colère spectaculaire.
C’est une tension sourde, un frottement intérieur entre ce qui aurait dû être et ce qui est.

Je lui fais une place.
Pas par sagesse.
Par nécessité.

La nier serait lui donner plus de force.
La laisser hurler serait me trahir.

Alors je la tiens à hauteur d’homme.
Je la regarde.
Je la traverse.

Elle ne me définit pas, mais elle me rappelle
que quelque chose a compté, que quelque chose manque encore.

Et certains jours, la contenir est déjà une victoire silencieuse.

4. Un lieu qui reste

Il y a des endroits qui ne demandent rien.
Ils sont là, simplement.
Ils ne savent pas ce qui s’est perdu, mais ils le gardent.

Je reviens parfois.
Pas par nostalgie.
Par besoin de sol.

Rien n’a vraiment changé.
Les murs tiennent.
La lumière tombe au même endroit.
Le bruit du monde continue, indifférent.

C’est moi qui ne suis plus tout à fait le même.
Le lieu, lui, n’a rien promis.

Il accueille sans poser de questions.
Il laisse passer la colère, le chagrin, les silences trop longs.

Par moments, je m’arrête.
Je regarde.
Je respire.

Ce n’est pas un refuge.
C’est un point fixe.

Un endroit où je peux mesurer ce qui s’est effondré et ce qui tient encore.

5. Parler aux absents

Je ne vous écris pas pour que vous répondiez.
Je sais que le silence est définitif.

Je vous écris parce que certaines phrases n’ont nulle part où aller.

Je ne cherche ni signe, ni pardon, ni consolation.

Seulement dire ce qui continue à se former en moi quand le monde se tait.

Il y a des jours où je vous parle bas, presque sans voix.
D’autres où je vous parle droit, comme on s’adresse à quelqu’un qui a compté.

Je ne vous demande pas de rester.
Vous êtes déjà ailleurs.

Mais sachez-le : ce que nous avons vécu ne s’est pas dissous.

Cela circule encore.
Dans mes gestes.
Dans mes silences.
Dans cette façon nouvelle de regarder le temps.

Je parle aux absents non pour les retenir, mais pour avancer sans me perdre.

Décembre 2025

6. Ce que l'écriture ne fait pas

L’écriture ne répare pas.
Elle ne recolle rien.

Elle ne ramène personne.
Elle ne rend pas le sommeil plus doux.
Elle ne ferme pas les blessures.

Écrire ne guérit pas.
Ce serait trop simple.
Et probablement faux.

L’écriture ne protège pas des jours creux, ni des réveils sans élan.
Elle ne fait pas disparaître la peur ni le manque.

Elle n’est pas une solution.
Elle n’est pas un refuge permanent.

Mais elle fait autre chose.

Elle empêche le chaos de tout envahir.
Elle donne une forme au désordre.
Elle trace une ligne fine entre sombrer et rester là.

Écrire, ce n’est pas aller mieux.
C’est rester debout juste assez pour continuer.

Janvier 2026

7. Un peu de soleil

Je ne vais pas mieux.
Je ne le promets pas.

Pourtant, il y a des instants où la lumière traverse la pièce et touche quelque chose au fond de moi que je croyais éteint.

Un peu de soleil, un souffle d'air, un geste simple, et le monde reprend, doucement, sa place à côté de l'absence.

Je n'oublie pas.
Je ne pardonne pas, je ne surmonte rien.

Je continue.
Pas plus fort, pas plus léger, juste là, encore là, avec un peu de soleil qui persiste à émerger de la pénombre.

ÉPILOGUE

20. Le vent s'est tu

Un jour, à l'aube de ma vie d'homme, j'ai vendu ma liberté, à laquelle je venais tout juste de goûter, pour l'amour d'une jeunette aux yeux verts et au sourire éclatant de femme-enfant.

Moi qui ne souriais plus depuis longtemps, elle fut la clé qui ouvrit la porte d'un univers que je ne connaissais pas.

Un grand amour était né d'une rencontre fortuite, un jour de la Saint-Valentin.

Au fil du temps, auprès de ma Dame de Haute-Savoie, les décennies se sont succédé sans le moindre regret, faisant taire les langues fourchues qui ne nous prédisaient pas un avenir aussi radieux que celui que nous avons vécu.

Puis vint un jour où, alors que nous explorions ensemble un territoire nouveau, à un âge où les cheveux blancs apparaissent et où les rides deviennent la partition silencieuse d'une vie de labeur, au seuil du printemps, un oiseau de mauvais augure, aux ailes lugubres, me l'arracha de ses serres acérées pour l'emporter vers un ailleurs.

Alors, le vent cessa de souffler dans les voiles de notre navire d'amour.

Capitaine d'un bateau sans gouvernail, à la voile inerte, j'ai longtemps navigué à vue sur une mer d'huile où je distinguais, dans la transparence de l'eau, son visage qui me souriait avant de disparaître aussitôt dans l'écume de notre sillage.

Tel un vaisseau fantôme en errance, j'ai cherché un vent favorable qui gonflerait de nouveau ma voilure pour mettre le cap sur un autre horizon. Finalement, j'accepte ma condition, sans vraiment avoir le vent en poupe, simplement pour achever l'histoire. Elle s'écrira désormais en pointillés, laissant au hasard des vents le soin d'en tracer les derniers mots.

On ne choisit pas toujours la fin de l'histoire que l'on aurait voulu vivre. On nous donne la vie, mais l'on découvre qu'il faut parfois en rendre une partie… et qu'un jour, parfois, on rend tout.

QUELQUES MOTS DE L'AUTEUR

Je n'avais pas imaginé écrire un jour ce livre.

Les premiers textes sont venus comme viennent parfois les choses que l'on ne commande pas. Il fallait écrire. Mettre des mots là où il n'y avait plus que le silence. Dire l'absence, les souvenirs, la solitude, mais aussi l'amour qui, malgré le temps et la séparation, refusait de disparaître.

Ces pages ne racontent pas seulement la mort de celle que j'ai aimée.

Elles racontent ce qui vient après.

Les jours où l'on apprend à vivre autrement. Les souvenirs qui deviennent une présence. Les saisons qui reviennent. Les petits signes auxquels on s'accroche. Et cette étrange découverte : l'amour peut continuer d'exister même lorsque celui ou celle que l'on aime n'est plus là.

J'ai longtemps cru que le deuil était une route qui conduisait vers l'oubli.

J'ai compris qu'il pouvait être tout autre chose.

Une route vers une autre manière d'aimer.

Ces textes sont mon chemin.

Ils sont aussi une façon de lui dire encore :

Je ne t'oublie pas.

DERNIÈRE PAGE

À Geo.

L'amour ne disparaît pas avec ceux qui partent.

Il change de lieu.

Il quitte les bras, les regards, les gestes et les habitudes.

Puis il vient habiter la mémoire.

Et parfois, au détour d'un souvenir,
on comprend qu'il n'est jamais vraiment parti.

Jean-Pierre Lancre

ÉCLATS DE VIE · LE VENT S'EST TU

Deux récits. Une même vie.

Éclats de vie est le récit d'une existence traversée par les rencontres, les hasards, les épreuves et les souvenirs. Au fil des années, les visages et les histoires rencontrés deviennent les fragments d'une mémoire qui façonne l'homme que l'on est devenu.

Puis vient *Le vent s'est tu*. Après le départ de celle qui fut l'amour de sa vie, Jean-Pierre Lancre écrit pour mettre des mots là où il n'y a plus que le silence. Il y parle de l'amour, du manque, de la solitude, des souvenirs et de cette présence étrange que l'absence finit parfois par laisser.

D'un livre à l'autre, le fil demeure : celui des rencontres, de la mémoire et de la résilience. Le premier raconte le chemin parcouru. Le second raconte comment continuer lorsque le chemin change.

« Elle est partie, mais l'amour est resté. »

Jean-Pierre Lancre